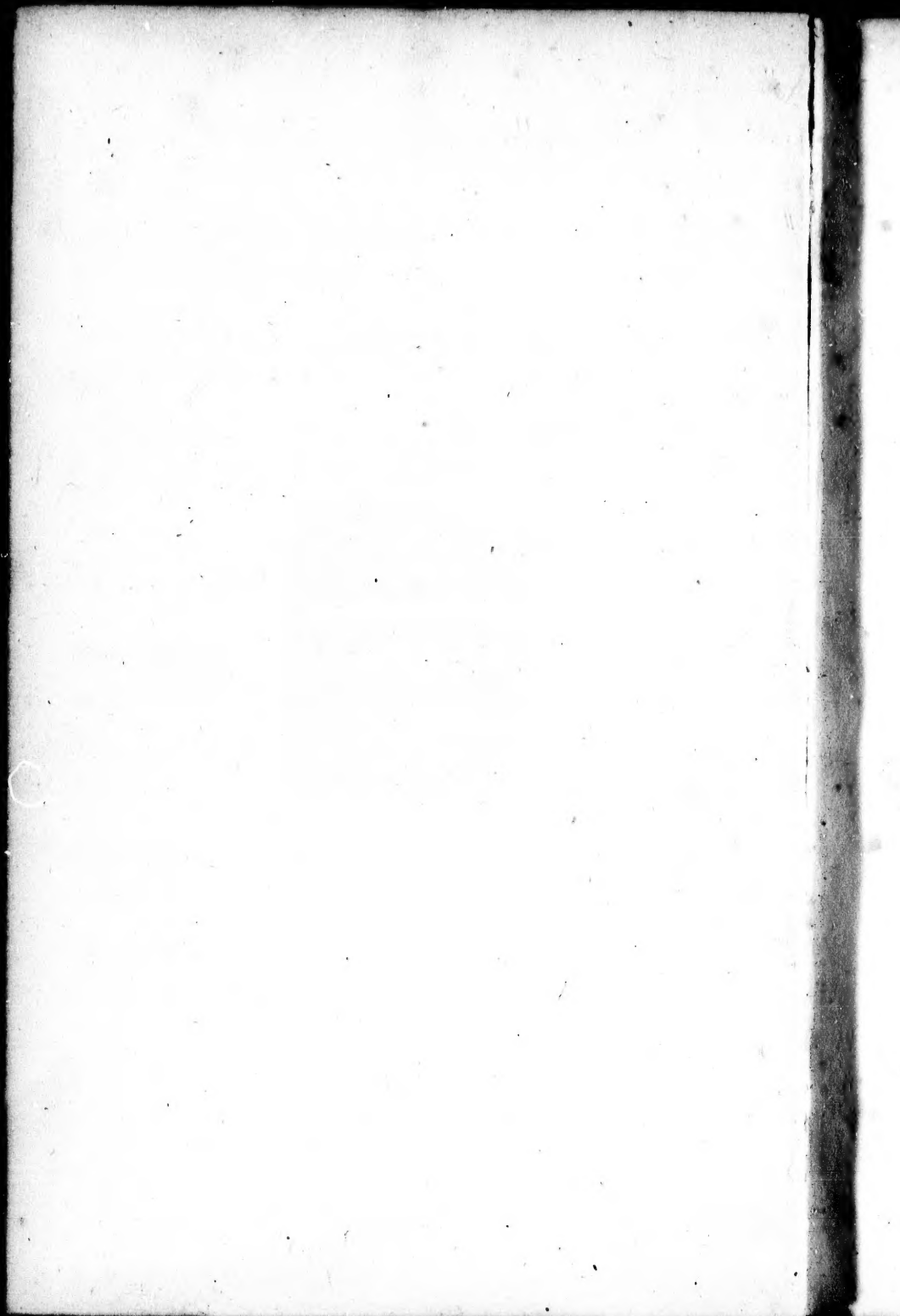




BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME XXIV.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLot, libraire.
AGEN	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	Aug. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBOENNE. . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG. . .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-F ND . .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANCON. . . .	BINTOT, libraire.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DECOUVERTES
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MŒURS, COUTUMES,
GOUVERNEMENTS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Recueils ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,
RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

s ci-après:

mont, n° 5.
n° 33.

n° 23.

Pomme.

re.

Rue, n° 18.

e, n° 10.
r-libraire.
rue de la Misé-

a Treille, n° 14.

A
de l
céde
L
la p
avai
C'ét
la s
vaill
gina
étab
riqu
voy

VOYAGES EN AFRIQUE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LEVAILLANT.

(1780-1785.)

PRÉLIMINAIRE.

Avant de consigner ici la relation des voyages de Levaillant, nous croyons utile de la faire précéder de quelques mots sur le voyageur.

Les collections en histoire naturelle, et surtout la publication des premiers volumes de Buffon, avaient réveillé le goût des excursions lointaines. C'était vers cette époque de naissante ferveur pour la science des oiseaux et des mammifères que Levaillant voyait le jour. Son père, négociant originaire de Metz, avait passé les mers et s'était établi à Surinam, dans la Guiane hollandaise, Amérique méridionale : ce fut là le berceau de notre voyageur. Élevé par des parens instruits qui tra-

travaillaient à se procurer par eux-mêmes les objets intéressans et précieux répandus dans ce pays, il avait, dit-il, continuellement sous les yeux les produits de leurs acquisitions, et jouissait à son aise de leur cabinet varié. Dès ses plus jeunes années ces bons parens, qui ne pouvaient un moment se détacher de lui, souvent exposés par leurs goûts pour des voyages lointains à de longs séjours aux extrémités de la colonie, emmenaient leur fils avec eux, et lui faisaient partager leurs courses, leurs fatigues et leurs amusemens. Il exerça ainsi ses premiers pas dans les déserts, et, comme il le remarque lui-même, naquit presque sauvage. La nature, ajoute-t-il, fut sa première institutrice, parce que c'est sur elle que tombèrent ses premiers regards. Bientôt, travaillant pour son propre compte, il se forma un cabinet de papillons, de scarabées et d'une infinité d'autres insectes. Il eut ensuite un singe, qui lui croqua ses chenilles, avec les épingles dont elles étaient traversées. L'animal, puni de sa gourmandise, ne survécut point aux tourmens affreux qu'il en ressentit.

La famille du jeune Levaillant revint en Europe, et avec elle il prit, le 4 avril 1763, passage à bord d'un bâtiment frété pour un port de Hollande. Le 12 juillet suivant, le navire jetait l'ancre au Texel. Après avoir passé quelque temps sur la terre Ba-

tave, cette famille se rendit en France et à Metz, où le jeune naturaliste put donner carrière à ses goûts. Il se mit à empailler des animaux, et il y réussit à merveille. Il alla ensuite en Allemagne, où il séjourna deux ans, pour encore revenir en Lorraine et dans les Vosges, et y demeurer sept années. En 1777, son père le conduisit à Paris, où pendant trois années de séjour il put voir les oiseaux des cabinets du Jardin des Plantes, et les comparer à ceux des cabinets de la Hollande, qu'il avait presque tous visités. Sans fortune et sans état, il résolut de se créer des moyens d'existence, et de donner cours à ses penchans pour l'histoire naturelle : il pensa qu'il ne lui fallait que du courage et de la persévérance pour atteindre son but. Le cap de Bonne-Espérance, région si fertile en productions naturelles, lui parut devoir être le théâtre de ses explorations futures et des succès de son ambition scientifique. Il quitta Paris à cet effet le 17 juillet 1780, et s'embarqua au Texel, le 19 décembre suivant, pour arriver au cap de Bonne-Espérance en mars 1781.

Nous laisserons bientôt parler le voyageur lui-même ; disons seulement par anticipation qu'il éprouva bien des vicissitudes, et qu'après deux voyages dans l'intérieur de l'Afrique, l'un vers l'est, l'autre vers le nord, il revint à Paris en 1785, possesseur d'une peau de girafe mâle, la première

qui ait été vue en France, et qui est aujourd'hui à la galerie du muséum du Jardin des Plantes; d'une collection d'insectes rares, et de mille quatre-vingts espèces d'oiseaux, dont plus de trois cents espèces étaient inconnues en Europe.

Levaillant était habile observateur et ornithologiste exercé; mais peu versé dans l'étude des sciences et des lettres, il fut obligé de recourir à une personne étrangère pour la rédaction de ses voyages, à l'exemple de Chardin et de l'amiral Anson. Il s'adressa à un jeune homme appelé Varon, qui, imbu des doctrines de J. J. Rousseau, employa son imagination à broder le récit, à faire ressortir le courage, l'habileté, l'industrie et la constance du voyageur. Il lui prêta aussi, comme le rapporte M. Walckenaer, dans son *Histoire générale des voyages*, cet amour immodéré de l'indépendance, cette haine injuste pour la vie civilisée, et cette admiration irréfléchie pour la vie sauvage, que les écrits du philosophe de Genève avaient mis à la mode. Il voulut en outre peindre Levaillant comme un homme persécuté, quand celui-ci n'avait eu qu'à se louer de ses relations avec ses semblables. Tout cela fit des ennemis au voyageur, et lors de la terreur de 1793, il faillit payer de sa tête la manifestation de certaines opinions peut-être imprudentes. Il ne dut la vie qu'à la chute de Robespierre.

Cette circonstance, et quelques démêlés avec des libraires, empêchèrent la publication immédiate de tous les voyages de Levaillant. Le jeune Varon, étant parti pour l'Italie, avait laissé inachevée la rédaction de son second voyage, laquelle fut terminée par Legrand-d'Aussi.

Le mérite de style des voyages de Levaillant leur avait procuré un grand débit, bien que l'on suspectât non-seulement la véracité des récits, mais encore la réalité des voyages. Ce dernier soupçon était évidemment injuste, et l'on sait depuis long-temps à quoi s'en tenir à cet égard. Le témoignage des missionnaires anglais qui ont visité plus tard les mêmes contrées que Levaillant, prouve que, malgré l'exagération de certains faits, les descriptions de pays et d'usages faites par les voyageurs sont aussi fidèles qu'intéressantes. Levaillant était un homme sincère, et s'il eût pu rédiger lui-même entièrement ses voyages comme il avait écrit ses descriptions ornithologiques, il y aurait apporté la même candeur que dans les relations de sa vie habituelle. Quoi qu'il en soit, et d'après l'autorité même de M. Walckenaer, qui est pour nous d'un grand poids, les voyages de Levaillant seront toujours lus avec autant de fruit que de plaisir : ils amusent et instruisent, ils attachent fortement par des descriptions et des observations également exactes et intéressantes, et par une con-

naissance approfondie de l'homme et de la nature.

Une petite propriété que Levaillant possédait à Lanoue, près de Sézanne, département de la Marne, fut dans ses dernières années son séjour le plus ordinaire. Son goût le portait à courir sans cesse les champs, et armé d'un fusil, il aimait encore à chasser comme il l'avait fait durant sa vagabonde adolescence au milieu des sauvages de l'Afrique méridionale. Il reparaisait seulement par intervalles à Paris, pour surveiller la publication ou la réimpression de ses ouvrages. Il vécut ainsi près de trente années dans une solitude aussi douce que tranquille, et ce fut au fond de cette retraite philosophique et libre de graves soucis qu'il rendit le dernier soupir, le 20 novembre 1824, dans la soixante-onzième année de sa vie, et sans laisser aucune postérité.

Le premier des voyages de Levaillant, commencé en 1781, du cap de Bonne-Espérance aux limites de la Cafrerie, au-delà du 28° degré de longitude orientale, et par le 29° degré de latitude australe, se termina en 1783. Le second, qu'il poussa jusque chez les Houswanas ou Boschismen, c'est-à-dire hommes des bois, au nord du Capricorne et à l'ouest du 14° degré de longitude orientale, embrasse une période d'environ treize mois, du 15 juin 1783 au 15 juillet 1784, époque où il repartit pour l'Europe.

PREMIER VOYAGE.

Traversée de Hollande au cap de Bonne-Espérance.

Impatient de réaliser mes projets, je me rendis en Hollande. Je visitai les principales villes de la République et leurs curiosités; Amsterdam enfin m'offrit des trésors dont je n'avais nulle idée. Tous les savans daignèrent me recevoir; tous les cabinets me furent ouverts : tout m'y parut extrêmement rare, et de la conservation la plus pure. C'est là qu'il est permis à l'œil enchanté d'admirer vivans les individus les plus beaux et les moins connus; c'est là qu'on voit, par les soins assidus qu'on leur prodigue, les oiseaux les plus éloignés, les plus étrangers l'un à l'autre, multipliant, se propageant, comme s'ils vivaient dans leur pays natal. Ce spectacle, je l'avouerai, servit encore à redoubler mon ardeur, et me raffermir pour jamais contre tous les obstacles et tous les périls que j'avais résolu d'affronter.

Je fus assez heureux pour obtenir la permission de passer au Cap sur un vaisseau de la Compagnie : mon départ fut arrêté. J'obtins de mon respectable ami, M. Temminek, trésorier de la Compagnie des Indes, ces recommandations si puissantes

et si généreuses, sans lesquelles, par une fatalité singulière, comme on le verra bientôt, je serais infailliblement tombé dans les plus cruels embarras.

Je m'occupais sans relâche des préparatifs nécessaires pour ce grand voyage. Lorsque je me fus procuré tout ce que je prévoyais devoir m'être utile dans l'intérieur de l'Afrique, je pris congé de mes amis et de l'Europe.

Nous levâmes l'ancre le 19 décembre 1780, veille précise de la déclaration de guerre de la part des Anglais à la Hollande. Vingt-quatre heures plus tard la Compagnie ne nous aurait pas permis de partir; ce qui serait venu fort mal à propos me contrarier et renverser peut-être toutes mes résolutions, et plus encore mes espérances.

Après trois mois dix jours de traversée, nous découvrîmes les montagnes du Cap qu'éclairait alors le plus beau ciel; j'en pris le dessin; et le même jour, à trois heures après midi, nous mouillâmes dans la baie de la Table.

J'étais impatient de connaître ce pays nouveau, où je me voyais transporté comme en songe. Tout se présentait à mes regards sous un aspect imposant, et déjà je mesurais de l'œil les déserts immenses où j'allais m'enfoncer.

La ville du Cap est située sur le penchant des montagnes de la Table et du Lion. Elle forme un

amphithéâtre qui s'allonge jusque sur les bords de la mer; les rues, quoique larges, ne sont point commodés, parce qu'elles sont mal pavées. Les maisons, presque toutes d'une bâtisse uniforme, sont belles et spacieuses : on les couvre de roseaux pour prévenir les accidens que pourraient occasioner des couvertures plus lourdes, lorsque les gros vents se font sentir. L'intérieur de ces maisons n'annonce point un luxe frivole; les meubles sont d'un goût simple et noble; jamais on n'y voit de tapisseries, quelques peintures et des glaces en font le principal ornement.

L'entrée de la ville par la place du château offre un superbe coup d'œil : c'est là que sont assemblés en partie les plus beaux édifices. On y découvre d'un côté le jardin de la Compagnie dans toute sa longueur; de l'autre les fontaines dont les eaux descendent de la Table par une crevasse qu'on aperçoit de la ville et de toute la rade. Ces eaux sont excellentes et fournissent avec abondance à la consommation des habitans, ainsi qu'à l'approvisionnement des navires qui sont en relâche.

En général, les hommes me parurent bien faits et les femmes charmantes. J'étais surpris de voir celles-ci se parer avec la recherche la plus minutieuse de l'élégance de nos dames françaises; mais elles n'ont ni leur ton ni leurs grâces. Comme ce

sont toujours les esclaves qui donnent le sein aux enfans du maître, la grande familiarité qui règne entre eux influe beaucoup sur les mœurs et l'éducation. Celle des hommes est plus négligée encore, si l'on excepte les enfans des riches qu'on envoie en Europe pour les faire instruire; car on ne voit au Cap d'autres instituteurs que des maîtres d'écriture.

Les femmes touchent presque toutes du clavecin, c'est leur unique talent. Elles aiment à chanter, et sont folles de la danse; aussi est-il rare qu'il n'y ait pas plusieurs bals par semaine: les officiers des navires en relâche qui sont en rade leur procurent souvent ce plaisir. A mon arrivée le gouverneur s'était mis dans l'usage de donner tous les mois un bal public, et les personnes distinguées de la ville suivaient son exemple.

J'étais étonné qu'il n'y eût ni café ni auberge dans une colonie où il arrive tant d'étrangers; mais il est vrai qu'on trouve à peu près à se loger chez tous les particuliers. Le prix ordinaire pour la chambre et la table est une piastre par jour; ce qui est assez cher quand on songe à la valeur modique des denrées du pays.

Le poisson est très abondant au Cap. Parmi les espèces les plus estimées, on distingue le poisson rouge de la baie Falso, le klepvis, qui n'a point d'écaillés; celui-ci se prend dans les rochers qui bordent la mer. Ces poissons excellens figurent

exclusivement sur les bonnes tables. Les huîtres sont très rares; on n'en trouve que dans la baie Falso; mais l'anguille est plus rare encore : jamais je n'y ai vu d'écrevisses; on y mange des oreilles de mer.

Il faut s'éloigner de plusieurs lieues du Cap pour se procurer du gibier. Le plus commun consiste en différentes espèces de gazelles: le lièvre, surtout la petite espèce qu'on nomme le *lièvre de dune*, est assez abondant, mais il n'a pas le fumet du nôtre.

On rencontre aussi des perdrix de diverses espèces plus ou moins grosses, plus ou moins délicieuses que dans nos contrées; mais la caille et la bécassine ne diffèrent point de celles d'Europe : on ne les voit là qu'à leur passage.

Quoi que puissent dire les enthousiastes du Cap, il me semble que nos fruits y ont bien dégénéré. Le raisin seul m'y parut délicieux; les cerises sont rares et mauvaises; les poires et les pommes ne valent pas mieux, et ne se conservent point. En revanche, les citrons et les oranges sont excellents, les figues délicates et saines; mais la petite banane, autrement le pisan, est de mauvais goût. Ne faut-il pas s'étonner que dans un aussi beau pays, sous un ciel aussi pur, si l'on excepte quelques baies assez fades, il ne se trouve aucun fruit indigène? L'asperge et l'artichaut ne croissent point

au Cap. mais tous les autres légumes d'Europe y semblent naturalisés : on en jouirait toute l'année si le vent du sud-est qui règne pendant trois mois ne desséchait la terre au point de la rendre incapable de toute espèce de culture ; il souffle avec tant de furie, que pour préserver les plantes on est obligé de faire à tous les carreaux du jardin un entourage de forte charmillé. La même chose se pratique à l'égard des jeunes arbres, qui, malgré ces précautions, ne poussent jamais de branches du côté du vent, et se courbent toujours du côté opposé ; ce qui leur donne une triste figure : en général, il est très difficile de les élever.

Le vent dont je viens de parler s'annonce au Cap par un petit nuage blanc qui s'attache d'abord à la cime de la montagne de la Table, du côté de celle du Diable. L'air commence alors à devenir plus frais ; peu à peu le nuage augmente et se développe ; il grossit au point que tout le sommet de la Table en est couvert : on dit alors communément que la montagne a mis sa perruque. Cependant le nuage se précipite avec violence et pèse sur la ville : on croirait qu'un déluge va l'inonder et l'ensevelir ; mais à mesure qu'il gagne le pied de la montagne, il se dissipe, il s'évapore, il semble même qu'il se réduise à rien. Le ciel continue d'être calme et serein sans interruption ; il n'y a que la montagne qui se ressente de ce court mo-

ment de deuil qui lui dérobe la présence du soleil.

La durée ordinaire de cette espèce d'orage est de trois jours consécutifs; quelquefois il continue sans relâche beaucoup plus long-temps; souvent aussi il cesse tout d'un coup; l'atmosphère alors devient brûlante, et, pendant les trois mois qu'il règne, s'il lui arrive de cesser plusieurs fois de cette manière, c'est un pronostic assuré de beaucoup de maladies.

Quoique ce vent ne soit pas absolument dangereux pour les navires, il n'est pas sans exemple qu'il en ait incommodé plusieurs; et quand il est trop impétueux, par prudence et pour éviter jusqu'à la crainte d'un accident, ils gagnent la pleine mer; mais lorsqu'il ne charrie point de brouillards avec lui, il est nul pour la ville, et souffle uniquement dans la rade. Ce n'est donc que l'amas des brouillards qui, venant à se précipiter, occasionne ces terribles ouragans. Souvent il est presque impossible de traverser les rues; et, malgré l'exactitude et l'empressement avec lesquels on ferme et portes et fenêtres et volets, la poussière pénètre jusqu'aux armoires et aux malles. Tout incommode qu'il soit, ce vent procure cependant un grand bien à la ville. Il la purge des vapeurs méphitiques occasionées, par les immondices qui s'amassent naturellement au bord de la mer, par celles que les habitans y font jeter, et plus que cela, par les débris ensan-

glantés que les bouchers de la Compagnie, qui ne font point usage des pieds, des têtes, ni des intestins des animaux qu'ils égorgent, jettent et laissent aux portes des boucheries où ils s'amassent en tas, se corrompent, empoisonnent l'air et les habitans, et fomentent ces maladies épidémiques trop ordinaires au Cap dans le cours de la saison où le vent du sud-est n'a pas beaucoup régné.

Le fléau le plus dangereux et le plus cruel est le mal de gorge. Les personnes les plus robustes y succombent en trois ou quatre jours : c'est un coup violent qui ne donne pas le temps de se reconnaître.

La petite-vérole est une autre peste pour toutes les colonies. Cette partie du globe ne la connaissait point avant l'arrivée des Européens ; et depuis qu'elle appartient aux Hollandais, on l'a vue à deux doigts de sa destruction. La première fois surtout qu'elle se manifesta, plus des deux tiers des colons périrent. Ses ravages furent plus meurtriers encore parmi les Hottentots ; il semblait que cette maladie les attaquât de préférence : aujourd'hui même ils y sont fort sujets.

Ce sont des vaisseaux arrivant d'Europe qui ont fait ce présent à cette colonie ; aussi a-t-on grand soin d'envoyer les chirurgiens de la Compagnie pour en faire la visite la plus scrupuleuse à leur arrivée dans la rade. Au moindre vestige de ce

mal, toute communication de l'équipage avec la ville et les habitans leur est rigoureusement interdite. On met un embargo sur la cargaison dont on ne souffre pas que la moindre partie vienne à terre.

La saison des pluies commence ordinairement vers la fin d'avril. Elles sont plus abondantes et plus fréquentes à la ville que partout ailleurs dans les environs; en voici la raison naturelle : le vent du nord fait au Cap ce que fait en France celui du sud-ouest; il voiture les nuages qui, passant sur la ville, vont s'arrêter et se briser contre la Table, le Diable et le Lion; les pluies sont alors continues au Cap, tandis qu'à deux lieues à la ronde on jouit du plus beau ciel et du temps le plus sec: quelquefois elles tombent sur toute la partie qui se trouve entre la baie de la Table et la baie Falso, à l'est de cette chaîne de monts énormes qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la pointe d'Afrique, tandis que le côté ouest est pur et sans nuages. C'est une faible image de ce qui arrive aux côtes de Coromandel et du Malabar, excepté qu'ici ce spectacle est plus merveilleux, parce qu'il est plus sensible et plus rapproché. En effet, de deux amis partant ensemble de la ville pour aller à la baie Falso, celui qui prend sa route à l'est de la montagne emporte son parapluie; celui qui va par l'ouest emporte son parasol. Ils arrivent au rendez-

vous, l'un haletant et trempé de sueur, l'autre mouillé et glacé par la pluie.

Départ pour la baie de Saldanha

Du Cap je me rendis à la baie de Saldanha, où le navire qui me portait mouilla le 11 mai 1781.

Ce golfe s'enfonce diagonalement sur la droite de son embouchure, d'environ sept à huit lieues; à gauche en entrant, on trouve une petite anse, *Hoetjes-Bay*; dix ou douze vaisseaux de guerre peuvent y alerter sur un bon fond; il est facile à des bâtimens plus faibles de pénétrer plus avant, même jusqu'à la petite île de Schaapen-Eyland, qui met à l'abri de toute intempérie. On y trouve, à la vérité, de l'eau inférieure à celle du Cap; mais dans les mauvaises moussons, elle change de nature et devient excellente. Les paysans des environs apportent aux navires qui séjournent dans cette baie des provisions de toute espèce, à beaucoup meilleur marché qu'à la ville; de telle sorte enfin qu'un navire venant d'Europe, contrarié par le vent sud-est qui l'empêche d'arriver à la baie de la Table, peut gagner celle de Saldanha, certain d'y trouver des rafraîchissemens en abondance.

Les cachalots, espèce de baleine que les Hollandais appellent *noord-kaaper*, abondent et jouent continuellement dans ce bassin. Je leur ai souvent

envoyé des balles lorsqu'ils se levaient droit au-dessus de la mer; il ne m'a jamais paru que cela leur fit le moindre effet. Nous trouvâmes une prodigieuse quantité de lapins dans la petite île de Schaapen Eyland; elle devint notre garenne: c'était une bonne ressource pour nos équipages.

Le gibier de toute espèce fourmille dans les environs; on y trouve principalement des petites gazelles: on y voit aussi des perdrix et du lièvre. L'embarras de monter ou de descendre continuellement dans les sables qui bordent toute cette plage, en rend la chasse très pénible et très fatigante. Les panthères y sont communes, mais moins féroces que dans d'autres parties de l'Afrique, parce que le gibier leur procurant une nourriture facile, elles ne sont jamais tourmentées par la faim.

Quelques jours après mon arrivée, le commandant du poste me proposa de chasser avec lui. Le lendemain nous nous mîmes effectivement en route. Nous voyions beaucoup de gibier, et nous ne pûmes jamais parvenir à en joindre une seule pièce. Vers le déclin du jour, le hasard nous ayant séparés, comme si le sort eût voulu me familiariser tout d'un coup avec les dangers que j'étais venu chercher de si loin, je reçus une leçon à laquelle je ne m'attendais guère, et je fis pour la première fois une épreuve un peu rude, et qui fera fris-

sonner plus d'un brave citadin. Les coups de fusil que je tirais çà et là éveillèrent une petite gazelle ; mon chien se mit à la poursuivre ; et , s'arrêtant à un très gros buisson , il commença ses aboiemens , tournant sans cesse autour du buisson. J'imaginai que la gazelle s'y était retirée ; j'accourus dans l'espérance de la tuer : ma présence et ma voix excitaient merveilleusement mon chien. J'attendais à chaque instant que la gazelle parût ; mais , lassé de ne rien voir sortir , j'entrai moi-même dans l'épaisseur du buisson , frappant de côtés et d'autres avec mon fusil pour écarter les branches qui me coupaient le passage. Je n'exprimerai jamais comme je l'ai senti la stupeur et l'effroi qui me glacèrent lorsque , parvenu jusqu'au centre du fourré , je me vis face à face d'une éporme et furieuse panthère. Son geste , dès qu'elle m'aperçut , ses prunelles ardentes et fixées sur moi , son cou tendu , sa gueule à demi béante et le sourd hurlement qu'elle laissait échapper , semblaient trop annoncer ma destruction : je me crus dévoré. La tranquillité courageuse de mon chien me sauva. Il tint l'animal en arrêt et le fit balancer entre sa fureur et sa crainte. Je reculai doucement jusqu'au bord du buisson ; mon admirable chien imitait tous mes mouvemens , serrant de près son maître , et résolu sans doute de périr avec lui. Je regagnai la plaine et repris au plus vite le chemin du poste ,

regardant de temps en temps derrière moi. Cependant j'entendais dans l'éloignement des coups de fusil tirés par intervalle; je jugeai bien qu'ils étaient de mon compagnon qui me cherchait.

Il faisait nuit: je ne fus pas curieux de l'aller joindre, et le laissai tirer à son plaisir: il arriva enfin, mais fort tard. Sa surprise, en me voyant sain et sauf et bien entier, fut égale à sa joie. Il m'avoua qu'il avait jugé, par la façon dont mon chien aboyait, que j'étais aux prises avec une hyène ou quelque tigre, et que ne m'entendant point répondre à ses coups de fusil, il m'avait cru déchiré par morceaux. Cette aventure, lorsque je la lui eus racontée en détail, finit par nous faire beaucoup rire: ce qu'il m'apprit à son tour sur ce que j'aurais dû tenter dans cette rencontre, me fit regretter de n'avoir point tiré l'animal. Au reste, si nouveau dans la patrie des bêtes féroces, celle-là était la première que j'eusse ainsi contemplée, et j'ignorais complètement comment il fallait s'y prendre avec les panthères. C'est ainsi que j'amusais mes loisirs et me préparais insensiblement à de plus grands dangers!

Nous nous rendions fort souvent à l'île Schaa-pen pour y tuer des lapins. Dans une de ces promenades, qui jusque-là ne nous avaient procuré que de l'agrément, nous nous vîmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva tout à coup, à côté de

notre chaloupe, un cachalot qui nous fit une peur effroyable : il était si près, que, dans la crainte qu'en retombant il ne nous fit chavirer et ne nous engloutit à jamais sous son énorme poids, nos matelots sautèrent à l'eau ; mais celui qui était au gouvernail revira si lestement que nous évitâmes le monstre. Cet animal s'était élancé au moins de douze pieds hors de l'eau ; il nous arrosa tous en replongeant, et notre chaloupe reçut une si violente commotion, qu'elle faillit d'être submergée. Il est certain que, sans la présence d'esprit de notre pilote, aucun de nous n'échappait à la mort.

Le cachalot porte ordinairement soixante à quatre-vingts pieds de long, quelquefois davantage. Souvent il se dresse perpendiculairement au-dessus de la mer, jusqu'à moitié de sa longueur ; et lorsque cette lourde masse retombe, le bruit d'un coup de canon et le bruit de sa chute n'ont point de différence.

On découvre encore à l'entrée de la baie de Saldanha une petite île appelée *Dassen-Eyland* (île des Marmottes) : j'ignore si, dans les temps antérieurs, on y voyait de ces animaux, mais je n'y en ai point trouvé. Une tradition commune à tous les voyageurs m'avait appris qu'un navire danois, contrarié par les vents, ne pouvant entrer dans la rade du Cap, était venu se mettre à l'abri dans cette baie, et qu'après quelque séjour, le capitaine

y étant mort, son équipage l'avait enterré dans la petite île, et lui avait élevé un tombeau.

Toutes les fois que pour me rendre au Schaapen-Eyland je passais à la hauteur de cette île, un bruit sourd, qui avait quelque chose d'effrayant, venait frapper mon oreille. J'en parlai à mon capitaine. Il me répondit que, pour peu que cela me fit plaisir et m'intéressât, nous y ferions une descente; qu'il serait curieux lui-même de voir le tombeau danois. Dès le matin il donna ses ordres; nous partîmes.

A mesure que nous approchions, ce bruit sourd piquait notre curiosité, d'autant plus que la mer, se brisant avec violence contre les rochers qui formaient le rempart de cette île, ajoutait encore au bourdonnement dont nous ne devinions pas la cause.

Arrivés enfin, je ne dirai pas que nous mîmes pied à terre, car nous fûmes obligés de le mettre à l'eau, tant la barre s'allongeait avec violence. Nous étions à tous momens couverts de son écume. Nous escaladâmes la roche avec beaucoup de peine et de danger, et parvîmes à son esplanade. Jamais spectacle semblable ne s'est offert ailleurs aux yeux d'un mortel! Il s'éleva tout à coup de toute la surface de l'île une nuée impénétrable qui formait à quarante pieds sur nos têtes un dais immense, ou plutôt un ciel d'oiseaux de toutes

espèces et de toutes couleurs : les cormorans, les mouettes, les hirondelles de mer, les pélicans, tout le peuple ailé qui borde cette partie de l'Afrique était, je crois, rassemblé là. Tous ces croassemens mêlés ensemble et modifiés suivant leurs différentes espèces formaient une musique horrible ; j'étais à tous momens forcé de m'envelopper la tête pour en diminuer les déchiremens et me donner un peu de relâche.

L'alarme fut d'autant plus générale parmi ces légions innombrables d'oiseaux, que nous avions principalement affaire aux femelles, puisque c'était le moment de la ponte. Elles avaient des nids, des œufs et des petits à défendre ; c'étaient des harpies acharnées contre nous : leurs cris nous assourdisaient ; souvent elles s'abattaient à plein vol et nous rasaient le nez. Les coups de fusil redoublés ne les épouvantaient point ; rien n'eût été capable d'écarter ce nuage ; nous ne pouvions faire un pas sans écraser des œufs ou des petits, la terre en était jonchée.

Les cavernes et les crevasses des roches étaient habitées par des phocas et des mors, espèce de veaux et de lions marins. Nous tuâmes entre autres, un de ces derniers qui était monstrueux.

Les plus petits abris servaient de retraite aux manchots, qui foisonnaient par-dessus toutes les autres espèces. Cet oiseau, d'environ deux pieds

de hauteur, ne porte point son corps comme les autres oiseaux; il se tient droit perpendiculairement sur ses pieds; cela lui donne un air de gravité d'autant plus ridicule que ses ailes, totalement dépourvues de plumes, pendent négligemment de chaque côté; il ne s'en sert que pour nager. .

Bien dressés sur leurs pates, ces animaux ne se dérangeaient en aucune façon pour nous laisser passer; ils entouraient plus particulièrement le mausolée, et semblaient en défendre l'approche; tous les environs en étaient obstrués. La nature avait fait pour le simple tombeau de ce pauvre capitaine danois, ce que va chercher bien loin l'imagination d'un poète, et ce qu'exécute à plus grands frais le ciseau de nos artistes; le hideux chat-huant, le mieux sculpté dans nos temples, n'a point l'air sinistre et mortuaire du manchot. Les cris lugubres de cet animal, mêlés aux cris des veaux marins, imprimaient je ne sais quelle tristesse dans l'âme qui disposait à l'attendrissement.

Nous emplîmes notre chaloupe de toutes les espèces d'animaux que nous avions sous la main. Les manchots ne furent pas oubliés : nous en tirâmes beaucoup d'huile à brûler.

Nos matelots avaient aussi ramassé une prodigieuse quantité d'œufs qui nous fournirent pour plusieurs jours un aliment que nous trouvions délicieux, et qui venait interrompre fort à propos

la monotonie de la nourriture sèche et trop uniforme du navire.

Il y avait à peine trois mois que nous séjournions dans la baie, que j'en connaissais déjà tous les environs; je m'étais tellement occupé de mon objet, que, dans ce court espace de temps, j'avais rassemblé une collection considérable et précieuse d'oiseaux, de coquilles, d'insectes, de madrépores, etc.; mais un événement funeste m'eut bientôt, et pour toujours, privé du fruit de mon travail, de mes recherches et de mes courses si pénibles.

Nous reçûmes par terre un exprès du gouverneur qui nous apprit que M. de Suffren, après son affaire de Santiago, était arrivé au Cap, et qu'on y attendait incessamment une autre flotte française. Cet exprès apportait au *Held-Woltemaade*, le même sur lequel j'étais arrivé d'Europe, l'ordre de partir à l'instant pour Ceylan, lieu de sa destination.

A peine entrait-il en marche, qu'il fut rencontré et paisiblement amariné par l'escadre du commodore Jonston. Cette prise fit notre malheur. Instruit par la plus lâche indiscretion de l'équipage, Jonston vint droit à nous, et se présenta à l'ouverture de la baie, avec pavillon de France. On crut d'abord que c'était la flotte alliée qui nous avait été annoncée; mais un cutter qui précédait,

ayant arboré pavillon anglais, nous envoya sa bordée, qui fut suivie de celle des autres vaisseaux. Le nombre ne permettant point à nos gens de disputer la place, il ne resta d'autre ressource que de couper précipitamment les câbles pour se faire échouer. On abandonna les navires; chacun chercha son salut dans la fuite.

Le désordre et la confusion se répandirent de toutes parts: les malheureux navires furent en proie au pillage le plus affreux: chacun en emporta ce qui lui convenait davantage. Mon capitaine mit le feu au sien, et les Anglais arrivèrent assez à temps sur les autres pour les empêcher de brûler ou d'échouer. La crainte d'être poursuivis, pris ou massacrés par l'ennemi, précipitait nos matelots sur le chemin du Cap. Vingt lieues de sable à traverser jusqu'à la ville en avaient découragé beaucoup. Ces misérables s'étaient tellement surchargés, qu'ils avaient été contraints d'abandonner sur la route une partie de leurs effets. Les différens sentiers qu'ils avaient pris en étaient parsemés; on en rencontrait partout. Ce jour-là, malheureusement je chassais. Le bruit des canonnades parvint jusqu'à moi. Je m'arrêtai à l'idée toute naturelle de quelque fête donnée sur notre escadre, et je hâtai mes pas pour m'y rendre, afin d'en jouir. Arrivé sur les dunes, quel spectacle vint frapper mes regards! *le Middelbourg* sautait! et la mer et

les airs, tout fut dans un moment rempli de ses débris enflammés. J'eus la douleur mortelle de voir mes collections, et ma fortune, et mes projets, et toutes mes espérances gagner la moyenne région, et s'y résoudre en fumée.

Quelle était ma position après une aussi terrible aventure! En supposant que je ne voulusse point aller au Cap mendier des secours pécuniaires, et grossir la foule des malheureuses victimes échappées à la flamme, au fer de l'ennemi, indifférent à cette scène d'horreur où je n'aurais dû courir aucun risque, puisqu'elle ne m'eût donné nul profit; sans titre, sans état, sans commission; seul, éloigné de tous les miens, dont l'image trop chérie, comme un éclair vint se retracer devant moi; à deux mille lieues de ma femme, de mes enfans, de ma patrie adoptive; dans un pays sauvage, sans espoir d'y trouver même un abri tranquille et sûr; n'ayant pour toute ressource que mon fusil, dix ducats dans ma bourse, et le mince habit que je portais, quel parti me restait-il à prendre, et qu'allais-je devenir? Toutes ces idées vinrent me frapper à la fois, et je sentis couler mes larmes. Dans ma situation déplorable, je tournai mes yeux vers le rivage. Les vainqueurs, à la poursuite des fuyards, pouvaient disposer de ma vie, et d'un coup de fusil m'en épargner les misères!... Je formai un moment ce souhait barbare, et trou-

vai pour la première fois de la férocité dans mon cœur.

Mais, bientôt replié sur moi-même, et songeant à mon extrême jeunesse qui m'offrait un appui consolant dans mes propres forces, je pris enfin mon parti, et fus moins désespéré de mon sort.

Il me vint dans l'esprit qu'un colon que j'avais vu plusieurs fois dans mes courses, et qui n'était qu'à quatre lieues de là, voudrait bien me garder chez lui jusqu'à ce que j'eusse reçu des secours de ma famille en Europe. Je me traînai donc jusqu'à sa demeure solitaire. Je demandai l'hospitalité; mon malheur était peint sur ma figure. Le sensible Slaber me tendit les bras; et, me prenant par la main, il me présenta sur-le-champ à sa famille. Dès le lendemain j'imitai la constante hirondelle dont on a impitoyablement brisé le nid; je revins, non sans tristesse, à l'*a b c* de ma collection.

M. le fiscal, ne me voyant point de retour avec les autres, et n'entendant point parler de moi, fit faire des perquisitions; on lui découvrit la retraite que je m'étais choisie. Peu de jours après, je le vis arriver. Combien je me repentis alors d'avoir perdu si tôt la tendre confiance qu'il m'avait inspirée! Je lui rendis compte de la situation cruelle où m'avait plongé le malheur commun, de l'affreuse détresse où me jetait la perte de tout ce que

je possédais au monde. Je lui fis part de la résolution que j'avais prise de rester chez l'honnête Slaber, jusqu'à ce que j'eusse reçu des nouvelles de ma famille, et de travailler, en attendant, à rebâtir l'édifice de mes collections et faire des recherches en histoire naturelle. M. Boers m'avait écouté tranquillement et sans m'interrompre. Que ne puis-je ici graver en lettres d'or, et ses tendres reproches, et ses pressantes sollicitations de le suivre au moment même ! Sans ton, sans morgue, sans ce verbiage impertinent de nos protecteurs d'Europe, mais avec cette bonhomie ouverte et franche qui mesure l'homme par l'homme, et juge toujours le protégé digne du bienfait : « Monsieur, me dit-il lorsque j'eus fini de m'excuser, vous n'oublierez pas que vous m'êtes recommandé : l'instant qui vous voit malheureux est aussi le moment où je dois à mon tour mériter la confiance des amis qui ont compté sur moi ; je ne la trahirai point. Ma maison, ma table, les secours les plus pressés, je vous offre tout : reprenez courage ; dressez de nouvelles batteries ; revenez à vos plans, et n'attendez pas pour commencer vos voyages les nouvelles incertaines d'Europe. C'est à moi de pourvoir à ces détails : acceptez ; il le faut ; je le veux. »

Cette âme sensible parlait à la mienne une langue si chère ! un refus l'aurait trop blessée ! Je me rendis. C'est donc à cet ami généreux que je dus

l'avantage inappréciable de me livrer sans de plus long délais aux préparatifs de ce voyage tant désiré, ainsi qu'aux dépenses ruineuses qu'allait entraîner son exécution; j'en renouvellerai plus d'une fois le souvenir : il devient un besoin pour mon cœur.

Je demandai qu'il me fût permis de passer encore une quinzaine de jours à Saldanha, afin de récupérer, s'il était possible, une partie des pertes que m'avaient fait faire les Anglais. Ne sachant point si dans la suite j'aurais occasion de repasser dans ces lieux funestes, je voulais au moins me procurer les objets que j'étais presque assuré de ne point retrouver ailleurs. Que je mis à profit ces quinze jours accordés avec tant de peine par l'amitié ! et les coquilles, et les plantes, et la chasse, partageaient tous mes instans : la chasse surtout, ma passion favorite, m'exposait sans cesse aux dangers les plus grands, et m'avait fait une réputation d'intrépidité qui s'était répandue à dix lieues à la ronde.

Un soir que j'étais rentré de fort bonne heure, je trouvai à la maison un habitant que je ne connaissais point et qui m'attendait. Il se nommait Smit. Il était venu pour solliciter nos secours contre une panthère, qui, fixée depuis quelque temps dans son canton, enlevait régulièrement toutes les nuits quelque pièce de son bétail. Sa proposition me fit grand plaisir ; je l'acceptai avec transport.

Enchanté de faire en règle la chasse de cet animal, je comptais me venger sur lui de l'épouvante que m'avait causée son pareil dans la baie de Saldanha.

Jour pris pour le lendemain, nous déterminâmes quelques jeunes gens des environs à se joindre à nous. Je remarquais qu'ils ne s'y prêtaient point de trop bonne grâce. J'en fis honte aux plus récalcitrans; ce fut un coup d'aiguillon pour les autres. Nous réunîmes tous les chiens que nous pûmes trouver, et chacun s'arma de pied en cap. Toutes nos batteries ainsi dressées, comme s'il se fût agi d'une prise d'assaut, on se sépara. Je me mis sur mon lit pour y dormir quelques heures, et me disposer à la fatigue du lendemain. Je ne pus fermer l'œil d'impatience et d'aise. Dès la pointe du jour, je gagnai la plaine avec mon escorte. Smit et quelques amis nous attendaient; nous nous trouvâmes environ dix-huit chasseurs: nos chiens réunis formaient une meute de pareil nombre. Nous apprîmes que la panthère avait encore enlevé un mouton pendant la nuit.

Un des canons de mon fusil était chargé de très gros plomb, l'autre de chevrotines. J'avais, en outre, une carabine chargée à balles. Mon Hottentot la portait et me suivait. Le pays, assez bien découvert, n'offrait que quelques buissons isolés de côté et d'autre; il fallait visiter avec des précautions tous ceux qui se trouvaient sur notre passage.

Après plus d'une heure de recherches, nous tombâmes sur le mouton dont la panthère n'avait dévoré que la moitié. Une fois sûrs de la piste, l'animal n'était pas loin, et ne pouvait nous échapper. En effet, quelques instans après, nos chiens qui jusque là n'avaient fait que battre confusément la campagne, tout à coup se réunirent, et, pressés ensemble, s'élancèrent à deux cents pas de nous vers un énorme buisson où ils se mirent à aboyer, à hurler de toutes leurs forces.

Je sautai de mon cheval, que je remis à mon Hottentot; et, courant du côté du buisson, je m'établiss sur un petit monticule qui en était à cinquante pas; mais, jetant les yeux derrière moi, je vis qu'il n'y avait pas un seul de mes compagnons qui fit bonne contenance. Jean Slaber, un des fils de mon hôte, colosse de six pieds, vint se ranger près de moi; il ne voulait point, disait-il, m'abandonner, même au péril de sa vie. Au battement de son cœur, aux traits effarés de son visage, je jugeai que le pauvre garçon comptait peu sur lui-même; je sentais, pour en tirer parti, qu'il avait besoin d'un homme ferme qui le rassurât. En effet, quelle que fût sa terreur, je pense qu'il se croyait en plus grande sécurité près de moi qu'au milieu de ses poltrons de camarades, que nous voyions divaguer dans la plaine, et se tenir à une distance respectueuse.

Ils m'avaient tous averti que, dans le cas où je joindrais l'animal d'assez près pour en être entendu, je ne devais point crier *saa, saa*; que ce mot mettait le tigre en fureur, et qu'il s'élançait de préférence sur celui qui l'avait prononcé. Mais en rase campagne, bien à découvert, et ne pouvant être surpris par l'animal, je me mis à crier plus de mille fois, *saa, saa, saa*, autant pour exciter les chiens que pour l'arracher de son fort. Ce fut en vain; l'animal et la meute, également effrayés l'un de l'autre, n'osaient ni pénétrer ni sortir; parmi les chiens cependant, je remarquai des mâtins pour qui j'aurais parié, si leur courage eût secondé leurs forces. Ma seule chienne, la plus petite de la troupe, se montrait toujours à la tête des autres. Elle seule s'avancait un peu dans le buisson; il est vrai que reconnaissant ma voix elle en était animée et plus acharnée que les autres.

L'affreux tigre poussait des hurlemens terribles. A chaque instant je le croyais lancé. Les chiens, au moindre mouvement qu'il faisait sans doute, se jetaient avec précipitation en arrière, et détalait à toutes jambes. Quelques coups de fusil, tirés au hasard, le déterminèrent enfin; il sortit brusquement. Cette apparition subite fut pour tout le monde un signal de décamper. Jean Slaber lui-même qui, taillé comme un Hercule, aurait pu lutter avec l'animal et l'étouffer dans ses bras, perd tout

à coup la tête; il cède à sa frayeur, s'enfuit vers les autres, et m'abandonne : je reste seul avec mon Hottentot. Le tigre, pour gagner un autre buisson, passe à cinquante pas de nous, ayant tous les chiens à ses trousses ; nous le saluons de nos trois coups à son passage.

Le buisson dans lequel il se réfugiait était moins haut, moins grand et moins touffu que celui qu'il venait de quitter; des traces de sang me firent présumer que je l'avais touché, et l'acharnement redoublé des chiens m'en donna la preuve. Une partie de mon monde alors se rapprocha, mais le plus grand nombre avait tout-à-fait disparu.

L'animal fut encore harcelé pendant plus d'une heure; nous tirâmes au hasard dans le buisson plus de quarante coups de fusil : enfin lassé, impatienté même de ce manège qui ne finissait rien, je remontai à cheval et tournai avec précaution du côté opposé aux chiens. Je présumais qu'occupé à se défendre contre eux, il me serait aisé de le surprendre par derrière. Je ne m'étais pas trompé; je l'aperçus. Il était acculé, jouant des pattes pour tenir en respect ma petite chienne, qui venait aboyer jusqu'à la portée de sa griffe. Quand j'eus pris tout le temps nécessaire pour le bien ajuster, je lui lâchai ma carabine, que je laissai tomber pour me saisir promptement de mon fusil à deux coups que je portais à l'arçon de ma selle. Cette précaution

fut inutile : l'animal ne parut point ; et, mon coup parti, je ne le vis même plus. Quoique sûr de l'avoir atteint, il y aurait eu de l'imprudence à pénétrer tout de suite dans ce fourré ; cependant on ne l'entendait point ; je le soupçonnais ou mort ou dangereusement blessé. « Amis, criai-je alors à ceux de nos chasseurs qui s'étaient rapprochés, allons tous de front et sur une ligne serrée droit à lui ; il faut bien, s'il vit encore, que tous nos coups lâchés ensemble le démontent s'il se présente ; quel risque pouvons-nous courir ? » Il n'y eut qu'une voix pour me répondre, mais elle fut négative. Ma proposition ne fut goûtée de personne. Indigné, furieux : « Camarade, dis-je à mon Hottentot non moins animé que son maître, l'animal doit être ou mort ou très malade ; monte à cheval, approche-toi comme je l'ai fait, et tâche de découvrir dans quel état nous l'avons mis. Je vais garder l'entrée ; pour cette fois, s'il veut échapper, je l'assomme : nous pouvons l'achever sans le secours de ces lâches. » Il ne fut pas plus tôt entré, qu'il me cria qu'il apercevait le tigre étendu de son long sans aucun mouvement apparent, et qu'il le jugeait mort. Pour s'en assurer il lui tira un dernier coup de sa carabine ; j'accourus ; tout mon corps frémissait d'aise et d'exaltation ; mon brave Hottentot partageait mes vifs transports ; la joie doublait nos forces. Nous traînâmes l'animal en plein air ; il

me semblait énorme. Je commençai par prendre en détail toutes ses dimensions. Je l'examinais et le retournais dans tous les sens ; je l'admirais avec orgueil : c'était là mon coup d'essai ; et le tigre , par hasard , se trouva monstrueux. Il était mâle : depuis l'extrémité de la queue jusqu'à la moustache il portait sept pieds deux pouces sur une circonférence de deux pieds dix pouces. Je lui reconnus tous les caractères de la panthère si bien décrits par Buffon ; mais dans toute la colonie on ne le nomme pas autrement que le tigre. Cet usage a prévalu , quoique dans toute cette partie de l'Afrique on ne rencontre aucun tigre proprement dit , et qu'il y ait une grande différence entre l'un et l'autre de ces animaux ; les Hottentots l'appellent *garou gama* , c'est-à-dire *lion tacheté*.

En général, dans les colonies du Cap on redoute la panthère beaucoup plus que le lion. Celui-ci n'arrive jamais sans s'annoncer par des rugissements affreux. Il donne lui-même le signal de la défense, comme s'il montrait plus de confiance dans sa force ou qu'il mît plus de noblesse dans l'attaque. L'autre au contraire unit la perfidie à la férocité ; il arrive toujours sans bruit, se glisse avec adresse, saisit l'avantage ; et, sautant sur sa proie, l'enlève avant qu'on se soit douté de son approche.

Lorsque j'eus fini de dépouiller ma proie, mon

Hottentot s'affubla de sa peau; je saluai mes fiers chasseurs et nous retournâmes au gîte.

Les détails de cette expédition ne tardèrent point à se répandre. On disait partout dans le pays que j'étais un brave; ceux mêmes qui m'avaient si bien secondé commençaient à le croire.

Je reçus encore une supplique de la part d'un colon que je ne connaissais pas, et qui vivait à quatre lieues de nous; il me priait d'aider ses fils à le débarrasser d'une autre panthère qui ravageait son quartier.

Ce que je venais d'éprouver dans une première tentative ne m'engageait guère à en former une seconde. Je m'en défendis, bien résolu de ne pas m'exposer davantage au danger de devenir la victime d'une aussi lâche désertion.

Le temps que je m'étais limité moi-même en quittant M. Børs était presque écoulé; la saison favorable pour mon voyage dans l'intérieur du pays s'avancait de plus en plus. J'avais de grands préparatifs à faire, de nombreux renseignemens à recevoir. Je pris congé du bon Slaber, de toute sa famille que je quittais à regret : libre de soins, d'embarras, d'inquiétude, plus léger que je n'étais venu, je lançai un dernier regard vers la baie de Saldanha, et me mis en route pour le Cap.

Retour de la baie de Saldanha au Cap.

M. Børs, gouverneur, m'attendait. A mon arrivée, je fus installé dans sa maison; j'y trouvai tout ce qui pouvait flatter mes désirs, et ces tendres soins de l'amitié que vend si cher ailleurs l'orgueilleuse insolence d'un satrape enrichi. Il me prévint sur les apprêts nécessaires de mon voyage, et me pria d'y songer. Ce fut alors que je me liai plus particulièrement avec M. Gordon, commandant des troupes. Il trouvait mon entreprise trop hardie dans un moment surtout où les Cafres étaient en guerre avec les colons, et par conséquent avec les Hottentots. Tout en approuvant mes projets, il ne me cacha point les risques de l'exécution.

Tandis qu'on travaillait à mes équipages, je visitai plus particulièrement la ville et les environs. Je me rendis plusieurs fois sur la montagne de la Table et sur celle du Lion. Quoique la première, vue de la baie, paraisse toucher à la ville, elle en est cependant éloignée de plus d'une lieue.

Le pied de cette montagne est encombré d'une grande quantité d'éclats de rocher qui paraissent en avoir fait partie et s'en être détachés; la base est un granit pur, et, jusqu'à son sommet, elle paraît être alternativement composée de couches horizontales de granit et de terre. D'après les mesures données par l'abbé de la Caille, elle s'élève à trois

mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On n'y peut monter que par la crevasse d'où découlent les eaux qui remplissent les fontaines de la ville. Cette route est pénible, surtout vers le haut, où la crevasse se rétrécit beaucoup et devient presque perpendiculaire. Il faut gravir pendant plus de deux heures pour gagner le sommet : il offre alors une plate-forme très étendue, hérissée d'énormes rochers confusément amoncelés et parsemée de différens arbustes : on dirait les ruines d'une ville immense. Le temps, les nuages et le vent semblent en avoir usé les parties les plus saillantes, ce qui donne au tout une figure baroque; j'y ai vu des cailloux de quartz aussi roulés que ceux qui vulgairement sont appelés *galets*, et qu'on ramasse sur le rivage.

Vers le milieu du plateau se trouve un bassin bourbeux. C'est de là que découlent les eaux qui arrivent au Cap par la crevasse dont j'ai parlé; il peut avoir trois ou quatre cents pas de circonférence : j'y ai tiré beaucoup de bécassines. Ces eaux sont-elles le produit d'une source, des pluies ou des brouillards? c'est ce que j'ignore; mais la montagne est circonscrite par une quantité de ravins, qui sont autant d'aqueducs qui vont çà et là distribuer les eaux du bassin et fertiliser les habitations éparses à quelque distance de son pied.

La Table est le repaire des vautours. Le vent de

niveau de la
crevasse d'où
fontaines de
partout vers le
poup et devient
ravier pendant
le sommet : il
adue, hérissée
ancelés et par-
rait les ruines
nuages et le
rties les plus
gure baroque;
si roulés que
alets, et qu'on

ve un bassin
les eaux qui
t j'ai parlé; il
de circonfé-
nes. Ces eaux
des pluies ou
ore; mais la
quantité de ra-
ui vont çà et
tiliser les ha-
de son pied.
s. Le vent de

sud-est les oblige souvent à désertter la montagne, et la furie avec laquelle il souffle les précipite dans les rues du Cap où ils sont assommés à coups de bâton. On y voit aussi l'espèce de singe papion, et que les Hollandais nomment *Bavians*. On sait qu'ils sont voleurs : ils se répandent dans les habitations, escaladent les jardins pour en dérober les fruits.

Quand le ciel est pur et serein, on distingue du sommet de la Table les montagnes du Piquet, éloignées de trente lieues. Malgré cette distance elles paraissent encore la surpasser en hauteur.

Lorsque les personnes qui vont pour la première fois à la montagne sont engagées dans la crevasse, elles se croient assaillies par une pluie ordinaire, quoique le temps soit beau, et il pleut réellement pour elles. C'est l'effet des gouttes d'eau qui, suintant continuellement des rochers supérieurs, tombent sur ceux qui sont plus bas, se heurtent, se divisent en une pluie d'autant plus fine qu'elle approche plus du pied de la montagne. Cette pluie est toujours plus abondante le matin que le reste de la journée; les fraîcheurs et les rosées de la nuit en expliquent aisément la cause.

On rencontre dans la crevasse à un tiers ou environ de sa hauteur une superbe nappe d'eau qui coule sur un rocher plat très étendu. On va de la ville se promener jusqu'à cette cascade; la route

n'en est pas si fort escarpée que les dames même ne puissent se donner la satisfaction d'aller y jouir d'un coup d'œil charmant et pittoresque, d'un point de vue délicieux qui commence à cet endroit.

C'est un usage assez remarquable que dans les pays les plus chauds les esclaves font du feu partout où ils travaillent. Cela leur sert à allumer leurs pipes, à faire réchauffer ou cuire leur nourriture. Ceux du Cap, chargés d'aller couper du bois pour la maison de leurs maîtres, vont quelquefois le chercher sur les revers de la Table. Le soir en quittant l'ouvrage, s'ils négligent d'éteindre ces feux, ils se communiquent insensiblement de proche en proche à toutes les herbes et racines sèches ; la trace gagne et s'étend de côtés et d'autres, parvient à des enfoncemens où le bois vert et le bois sec indistinctement s'allument et s'embrasent : ce sont alors autant de fournaises, de petits volcans qui tiennent ensemble par les cordons de feu qui les ont unis. La flamme s'en échappe par tourbillons, et se nuance suivant que les différentes cavernes sont plus ou moins profondes. La nuit survient, et la ville et la rade et tous les environs jouissent d'un spectacle d'autant plus magnifique que la cause en étant connue, on est exempt de ces terreurs profondes qu'imprimerait ailleurs un pareil phénomène ; car la hauteur et l'étendue de cet embrasement donnent à la montagne un aspect plus

effrayant que les laves du Vésuve dans leur plus grande force. Je n'ai vu qu'une seule fois cette majestueuse illumination, et je puis dire qu'elle m'a jeté dans le ravissement et l'extase. Tout ce qu'on pourrait imaginer pour éclairer les navires à vingt lieues en mer n'approcherait jamais de ce phare allumé au hasard par une misérable brousaille qu'a laissée brûler un nègre étourdi.

Il est impossible d'arriver à la montagne du Diable par celle de la Table, quoiqu'elle n'en soit qu'une partie dont elle a été séparée par le sommet ou par des éboulemens successifs, ou par des tremblemens de terre; mais on arrive aisément à celle du Lion qui, comme l'autre, est aussi une partie de la Table. Le sommet seul de la tête du Lion n'est praticable qu'au moyen d'une corde avec laquelle on se laisse avec peine. C'est de ce sommet qu'on signale les vaisseaux qui sont en pleine mer. Il y a toujours un serviteur de la Compagnie chargé de tirer un coup de canon pour chaque vaisseau qu'il aperçoit; et, par un signal convenu, la ville sait à l'instant si le navire vient de l'Inde ou de l'Europe.

J'allai visiter aussi le fameux territoire de Constance derrière la Table. Ce vignoble ne produit peut-être pas la dixième partie du vin qu'on débite sous son nom : il appartenait alors à M. Cloëte. Les uns disent que les premiers plants sont originaires de

Bourgogne, les autres de Madère, d'autres encore de Perse : ce qu'il y a de certain, c'est que ce vin bu au Cap est délicieux ; qu'il perd beaucoup par le transport, et qu'après cinq ans il ne vaut plus rien.

A côté de Constance est un autre vignoble appelé *le Petit Constance*. C'est seulement depuis sept ou huit ans qu'il marche de pair avec son voisin. Il est même arrivé qu'on a quelquefois payé la récolte plus cher aux ventes de la Compagnie. Comme il n'est séparé de l'autre que par une simple haie, qu'il jouit d'ailleurs de la même exposition, il est probable qu'il n'y avait jadis entre ces deux vins de différence que dans la façon de les travailler.

Tout l'espace compris entre la baie Falso et celle de la Table est orné de maisons de plaisance et de belles habitations où l'on se borne à la culture des légumes, des fruits, et surtout du vin. Les plus estimés, et qui approchent le plus du Constance, sont ceux de Becker et de Hendrik. Les marchands de vin du Cap savent les apprêter et les vendre pour du vrai Constance. Outre ces vins doux, d'autres cantons des colonies fournissent des vins secs très estimés. On y fait aussi du vin qui approche du Rota, à qui l'on donne ce nom, et qu'en effet j'ai trouvé tout au moins aussi bon. Le vin commun du pays paraît rarement sur les bonnes tables : les vins rouges de Bordeaux sont la boisson ordinaire.

Le prix moyen de ce vin est d'un florin la bouteille. Il varie suivant les circonstances : je l'ai quelquefois vu à trois florins ; quelquefois à douze sous.

On n'estime pas beaucoup la bière qui se brasse au Cap, mais on fait grand cas et grande consommation de celle d'Europe : son prix varie entre douze et vingt-quatre sous la bouteille. En général, toute espèce de boisson est d'un grand débit.

On offre toujours un *sopi*, c'est-à-dire un verre d'arrach ou de genièvre, ou mieux encore d'eau-de-vie de France, à tous ceux qui se présentent dans une maison : le genièvre est cependant la boisson du matin le plus en usage. Avant de se mettre à table, l'étiquette veut encore qu'on offre un *sopi*, ou du vin blanc, dans lequel on a infusé de l'absinthe ou de l'aloès pour exciter l'appétit des convives.

A table on boit indistinctement de la bière ou du vin. A la fin du dessert les dames se lèvent et se retirent dans une pièce voisine ou sur le *perron* : alors on apporte des pipes, du tabac et de nouvelles bouteilles pour les hommes, tandis qu'on envoie présenter aux dames du café, du vin du Rhin ou de la Moselle avec du sucre et de l'eau de Seltz. On commence ensuite des parties de jeu, ce qui n'empêche pas les hommes de boire et de fumer ; et s'il arrive un coup intéressant ou piquant,

c'est toujours le signal ou le prétexte d'une rasade de plus.

Cette manière de vivre est commune à toutes les maisons, avec cette différence que celles qui ne sont point fortunées n'usent que du vin du terroir; mais sur ce point la vanité des habitans est bien ridicule. Un jour que je passais dans une rue avec M. Børs, il me fit remarquer un homme assis sur son perron, et qui, nous voyant à portée de l'entendre, se tuait de crier à son esclave de lui apporter une bouteille de vin rouge. Le fiscal m'assura que cet homme n'en avait pas une seule à sa disposition, qu'il n'en avait peut-être pas bu dix fois en sa vie; aussi lorsque nous fûmes plus loin, je me détournai, et m'aperçus que c'était de la bière que son domestique lui versait.

La Hout-Bay (la Baie au bois) tire son nom du petit bois qu'on y va chercher : on n'y trouve point de gros arbres; ce ne sont que des buissons et des taillis fort épais. Cette baie peu spacieuse et ouverte au vent d'ouest est entourée de brisans. Il est rare que des bâtimens s'y réfugient, à moins qu'ils ne soient surpris tout d'un coup par le mauvais temps, et qu'il y ait pour eux impossibilité de gagner un autre abri : elle est à deux lieues sud-ouest du Cap.

La baie Falso, au sud-ouest du Cap, en est éloignée de trois lieues; mais il faut en faire quatre

pour arriver jusqu'à l'ancrage : la route en est impraticable. Cette spacieuse baie peut offrir un asile à un nombre considérable de vaisseaux : c'est là que se réfugient ceux qui sont dans la baie de la Table, lorsque le vent d'ouest commence à se faire sentir ; et par la raison contraire, lorsque celui du sud-est recommence, ces mêmes bâtimens retournent à leur premier mouillage.

On voit sur les bords de la baie de grands magasins où sont déposées les provisions pour les vaisseaux de la Compagnie. On y a bâti un très bel hôpital pour les équipages, un hôtel commode pour le gouverneur, qui s'y transporte ordinairement et y passe quelques jours lorsque les navires y séjournent : le commerce y attire aussi des particuliers du Cap ; ils fournissent des logemens aux officiers des vaisseaux. Tant que ces derniers y demeurent, la baie est extrêmement vivante ; mais du moment que la saison permet de lever l'ancre, elle devient déserte, chacun décampe ; il ne reste qu'une compagnie de la garnison qu'on relève tous les mois. Malheur alors aux vaisseaux qui se présentent et qui ont besoin de provisions ! car il arrive souvent que les magasins sont tellement épuisés, qu'on est obligé de faire venir de la ville par charrois tout ce que demandent ces nouveaux-venus, et le transport coûte un prix exorbitant.

C'est là que se pêche le plus beau et le meil-

leur poisson, particulièrement le rooman, qui donne son nom au rocher dans les environs duquel il se trouve abondamment : on y pêche encore des huîtres, mais elles sont très rares.

Je ne dois pas oublier de dire que dans le terrain compris entre la baie Falso et la ville du Cap, mais surtout dans les environs de Constance et de Niuwe-land, on trouve ce charmant arbre qu'on y nomme *silwer blaaderen* ; c'est le *protea argentea* des botanistes.

Les colonies Stellembosch, Dragestein, Fransche-Hoeck, la Perle, la Hollande-Hottentote, sont différens cantons situés entre le Cap et la grande chaîne des montagnes qu'on aperçoit à l'est : ils fournissent tous du fruit et du vin.

Le Stellembosch est une petite bourgade où se sont retirés plusieurs habitans du Cap ; ils y font valoir eux-mêmes leurs terres. Il y a une église, un ministre et un land-rost ou bailli, qui a rang de sous-marchand : c'est une espèce de fiscal qui juge en premier ressort. Il ne peut imposer d'amende que jusqu'à la somme de cinquante rixdalers ; lorsque l'affaire est majeure, c'est le fiscal qui doit en connaître.

Le Fransche-Hoeck (le Coin français) est dans une gorge de montagnes, entre le Stellembosch et le Dragestein ; il a reçu son nom des réfugiés qui vinrent le défricher sur la fin du siècle dernier. Le

terrain en est bon, et fournit beaucoup de blé et de vin. C'est là que se mange le meilleur pain de toutes les colonies; ce n'est pas que le blé y soit meilleur qu'en tout autre lieu, mais c'est parce que la méthode française apportée par les émigrans s'y est conservée de père en fils sans altération : c'est là tout ce qui leur reste du souvenir de leur ancienne et cruelle patrie. Je n'ai trouvé dans ce canton qu'un seul vieillard qui parlât français; plusieurs familles cependant conservent et écrivent encore leurs noms primitifs.

La *Hollande-Hottentote* est ainsi nommée parce que ce canton, originairement habité par les Hottentots, fut défriché le premier par les Hollandais. Il fournit des légumes, du fruit et du blé : le Stel-lembosch le borne au nord, une chaîne de montagnes à l'est, la baie Falso à l'ouest, et des montagnes dans lesquelles il y a encore quelques habitations au sud.

La première chaîne de montagnes et de collines qu'on aperçoit de la baie de la Table se nomme *Montagnes du Tigre* : elles sont parsemées d'habitations excellentes pour le blé. Toutes ces collines ensemencées offrent un superbe coup d'œil à la ville dans le temp. de la moisson ; leur abondance les a fait nommer *Magasin à blé* de la colonie. Le derrière de ces collines est également garni de fermes à blé, et cette culture se prolonge assez

loin. Les habitations qui avoisinent le Cap sont généralement d'un grand rapport, à raison de la facilité d'y faire arriver les légumes, les fruits, les œufs, le lait, toutes les provisions de première nécessité qui sont d'un débit sûr et journalier, avantage que n'ont point les autres habitans à cause de l'éloignement.

A douze lieues à la ronde du Cap, les colons ne se servent plus des Hottentots; ils aiment mieux acheter des nègres, qui sont moins paresseux, et sur les services desquels ils comptent davantage. Les Hottentots, insoucians et inconstans par leur nature, se retirent souvent à l'approche des grands travaux, et laissent leurs maîtres dans l'embarras. Les nègres désertent bien aussi, mais vainement pour leur liberté, car ils sont bientôt repris.

Les nègres de Mosambique et ceux de Madagascar sont regardés comme les plus forts ouvriers et les plus affectionnés à leurs maîtres : lorsqu'ils débarquent au Cap on les paie ordinairement de cent vingt à cent cinquante piastres la pièce. Les Indiens sont plus singulièrement recherchés pour le service de la maison et celui de ville. On y voit aussi des Malais, qui sont en même temps les plus entendus et les plus dangereux des esclaves : assassiner leur maître ou leur maîtresse, n'est à leurs yeux qu'un attentat ordinaire; et, dans les cinq années que j'ai passées en Afrique, j'ai vu ce

forfait souvent répété. Ils vont à l'échafaud pleins de calme et de sang-froid.

On est surpris, en arrivant au Cap, de la multitude d'esclaves aussi blancs que les Européens, qu'on y voit. L'étonnement cesse quand on sait que les jeunes négresses, pour peu qu'elles soient jolies, ont chacune un soldat de la garnison avec lequel elles vont, comme il leur plaît, passer tous les dimanches. L'intérêt du maître lui fait fermer les yeux sur le dérèglement de ses esclaves, parce qu'il compte d'avance sur le produit de ces cohabitations licencieuses.

On rencontre cependant des négresses légitimement mariées, et des nègres établis faisant corps avec la bourgeoisie; ce sont des hommes qui, par leurs services ou d'autres motifs, ont été affranchis : la facilité avec laquelle on leur donnait la liberté était autrefois sujette à bien des abus, parce que ces gens, devenus vieux ou infirmes ou privés de ressources pour subsister, finissaient par être des voleurs et des vagabonds. Le gouvernement s'est trouvé forcé d'y mettre ordre; nul maître a présent ne peut affranchir son esclave, qu'en déposant à la chambre des orphelins une somme suffisante pour sa subsistance.

L'île Roben est à deux lieues en mer, en face de la baie de la Table, et à la vue de la ville : elle tire son nom de la quantité de chiens marins qu'on

y trouve. Cette île, tout-à-fait plate, a très peu d'étendue; c'est le Bicêtre du Cap; elle est soumise aux ordres d'un caporal qui a titre de commandant. Les malheureux qui y sont relégués doivent délivrer par jour une certaine quantité de pierres à chaux qu'ils déterrent : le reste du temps ils pêchent, ou bien ils cultivent de petits jardins; ce qui leur procure du tabac ou quelques autres douceurs. On ne peut voir, sans en être étonné, combien dans cet endroit toutes les espèces de légumes prennent de vigueur; les choux-fleurs surtout y sont des monstres en grosseur; élevés dans le sable, leur délicatesse surpasse encore leur énormité. Il y croît aussi de petites figues violettes, d'un parfum exquis. Les puits fournissent de l'eau aussi bonne que celle du Cap, phénomène assez extraordinaire pour une île aussi peu étendue et presque à fleur de la mer.

J'ai vu beaucoup de serpens noirs, de quatre à cinq pieds de long, mais qui ne sont pas dangereux. On y trouve en abondance de la perdrix et plus encore de la caille; j'ai quelquefois tiré cinquante à soixante de ces oiseaux dans une matinée.

En quittant l'Europe pour voyager en Afrique, il n'entrait pas dans mon plan de m'appesantir sur le détail des mœurs, des usages et coutumes des habitans du Cap; bien moins encore sur les formes de son gouvernement politique, civil et mi-

litaire; c'est, je l'avoue, ce qui m'a le moins occupé, et ce que je décrirais avec plus de répugnance quand cela m'aurait en quelque sorte intéressé. J'ai mes raisons pour garder cette réserve, à peu près de la même manière que le lecteur peut avoir les siennes pour être curieux, et ni les lecteurs ni moi n'avons besoin de les connaître. Au reste, on peut, des rêveries même de Kolbe, extraire des faits certains qu'un séjour de dix ans à la ville avait mis continuellement sous ses yeux : il n'en a pas tant imposé sur ce point qu'on l'imagine. Son livre contient peut-être des vérités qui n'ont plus lieu de nos jours, et sont prises pour des fables; mais, avec le temps, les mœurs, les caractères, les mœurs, les lois, les empires même changent et varient à l'infini : c'est un visage qu'a défiguré la vieillesse, et qui ne ressemble plus au portrait qu'on en fit autrefois.

Il n'en est pas de même de ce que ce voyageur *sédentaire* a platement avancé sur les Hottentots et les cérémonies de leur religion : si ce qu'il en dit a existé, il faut bien que l'esprit philosophique qui plane impérieusement sur l'Europe ait un peu rafraîchi l'air brûlant des climats africains; car je n'y ai vu aucune trace de religion, rien qui approche même de l'idée d'un être vengeur et rémunérateur. J'ai vécu assez long-temps avec eux, chez eux, au sein de leurs déserts paisibles; j'ai fait,

avec ces braves humains , des voyages dans des régions fort éloignées ; nulle part je n'ai rencontré rien qui ressemble à de la religion ; rien de ce qu'il dit de leur législation , de leurs enterremens ; rien de ce qu'ils pratiquent à la naissance de leurs enfans mâles ; rien enfin , et surtout de ce qu'il se plaît à détailler , de la ridicule et dégoûtante cérémonie de leurs mariages.

Voyage à l'est du Cap, par la terre de Natal et celle
de la Cafrerie.

Les différens préparatifs de mon voyage touchaient à leur terme : j'en fis assembler toutes les provisions éparses, et elles étaient considérables. J'avais fait construire deux grands chariots à quatre roues, couverts d'une double toile à voiles ; cinq grandes caisses remplissaient exactement le fond de l'une de ces voitures, et pouvaient s'ouvrir sans déplacement ; elles étaient surmontées d'un large matelas sur lequel je me proposais de coucher durant la marche, s'il arrivait que le défaut de temps ou toute autre circonstance ne me permit pas de camper ; ce matelas se roulait en arrière sur la dernière caisse, et c'est là que je plaçais ordinairement un cabinet ou caisse à tiroirs, destiné à recevoir des insectes, papillons et tous autres objets un peu fragiles, et qui demandaient plus de ménagement.

C'est ce premier chariot qui portait presque en entier mon arsenal : nous l'appelions le *chariot-mattre*. Une des cinq caisses était remplie par compartimens de grands flacons carrés, qui contenaient chacun cinq à six livres de poudre : ce n'était là que pour les détails et les besoins du moment ; le magasin général était composé de plusieurs petits barils. Pour les préserver du feu ou de l'humidité , je les avais fait rouler séparément dans des peaux de moutons fraîchement écorchés. Cette enveloppe une fois séchée était absolument impénétrable. Tout calculé je pouvais compter sur quatre à cinq cents livres de poudre , et deux mille au moins de plomb et d'étain tant en saumon que façonné. De seize fusils, j'en avais douze sur une voiture ; l'un de ces fusils destiné pour la grande bête , comme rhinocéros, éléphant, hippopotame, portait un quart de livre. Je m'étais muni, outre cela, de plusieurs paires de pistolets à deux coups, d'un grand cimeterre et d'un poignard.

Le second chariot offrait en caricature le plus plaisant attirail qu'on ait jamais vu ; mais il ne m'en était pas pour cela moins cher : c'était ma cuisine. Que de repas exquis et paisibles ! Que le souvenir de ces détails de ma vie domestique et charmante sont encore délicieux à mon cœur ! J'avais pour meubles de cuisine un gril, une poêle à frire, deux grandes marmites, une chaudière, quelques

plats et assiettes de porcelaine, des cafetières, tasses, théières, jattes, des bouillons. Outre cela, pour moi personnellement, je m'étais muni de linge de toute espèce, d'une bonne provision de sucre, de café, de thé et de quelques livres de chocolat.

Je devais fournir du tabac et de l'eau-de-vie aux Hottentots qui faisaient ce voyage avec moi; aussi avais-je forte provision du premier article et trois tonneaux du second. Je voiturais encore une bonne pacotille de verroteries, quincaillerie et autres curiosités, pour faire, suivant l'occasion, des échanges ou des amis. Joignez à tous ces détails de ma caravane une grande tente, une canonnière; les instrumens nécessaires pour raccommoder mes voitures, pour couler du plomb; un cric, des clous, du fer en barre et en morceaux, des épingles, du fil, des aiguilles, quelques eaux spiritueuses, etc., et vous aurez une idée parfaite de ce ménage ambulante. Telle était la charge de mes deux voitures qui pouvaient peser quatre à cinq milliers chacune. Je ne dois pas oublier de parler de mon nécessaire: il m'a trop souvent amusé; et rien n'est comparable à l'étonnement qu'il causait aux sauvages des pays lointains. Je m'en servais toujours devant eux: leurs discours à ce sujet ont plus d'une fois prolongé ma toilette, et m'ont procuré d'agréables récréations.

Mon train était composé de trente bœufs, savoir : vingt pour les deux voitures et les dix autres pour relais; de trois chevaux de chasse, de neuf chiens et de cinq Hottentots. J'augmentai considérablement par la suite le nombre de mes animaux et de mes hommes : celui de ces derniers allait quelquefois jusqu'à quarante; il augmentait ou diminuait suivant la chaleur de ma cuisine, car, au sein des déserts d'Afrique comme en nos pays savans. on rencontre des tourbes d'agréables parasites, peu honteux de leur contenance : ceux-là pourtant, sans être trop à charge, ne m'étaient point tout-à-fait inutiles, et ne savaient pas comment on fait la piroquette quand la nappe est enlevée.

Lorsque mes équipages furent en ordre, je pris congé de mes amis, et, le 18 décembre 1781 à neuf heures du matin, je partis escortant moi-même à cheval mon convoi. Je n'avais pas compté faire une longue marche. Suivant le plan que je m'étais dressé, je dirigeai mes pas vers la Hollande-Hottentote et m'arrêtai vers le déclin du jour au pied des hautes montagnes qui la bornent à l'est du Cap.

Ce fut alors qu'entièrement livré à moi-même, et n'attendant de secours et d'appui que de mon bras, je rentrai pour ainsi dire dans l'état primitif de l'homme, et respirai, pour la première fois de ma vie, l'air délicieux et pur de la liberté.

Il fallait mettre quelque ordre dans mes opéra.

tions et parmi mon monde ; tout dépendait des commencemens. Sans être un grand philosophe, je connaissais assez les hommes pour savoir que qui veut être obéi doit leur imposer, et qu'à moins d'être ferme et vigilant sur leurs actions, on ne peut se flatter de les conduire. Je devais craindre, à tous momens, de me voir abandonné des miens ou que ma faiblesse ne les engageât au désordre ; je pris donc avec eux, sans affectation, un parti prudent auquel j'ai toujours tenu dans la suite, sans qu'aucune circonstance m'ait fait relâcher un seul jour de mon utile sévérité.

Nous étions à peine arrêtés que je donnai l'ordre de dételer en ma présence. Sous la conduite de deux de mes gens en qui j'avais reconnu plus d'exactitude et d'intelligence, j'envoyai pâture mes bœufs : je fis avec les autres la revue de mes voitures, de mes effets, afin de m'assurer s'il n'y avait rien de dérangé ; j'examinai même jusqu'aux trains et harnois ; je distribuai à chacun son emploi et leur fis à tous un petit discours relatif aux différentes occupations qu'ils auraient dans la suite. C'est ainsi qu'ils prirent de moi sur-le-champ l'idée d'un homme soigneux et clairvoyant, et qu'ils sentirent que le moindre relâchement dans leur service ne pourrait m'échapper. Après cette cérémonie, je montai à cheval, et j'allai reconnaître le chemin sur la montagne que nous de-

vions traverser le lendemain. A mon retour, je trouvai mes bœufs en état, et un grand feu que j'avais donné ordre d'allumer; nous soupâmes légèrement des provisions que nous avions apportées de la ville; enfin nous nous couchâmes, moi sur mon chariot, mes Hottentots à la belle étoile.

Le lendemain nous attelâmes avant le jour, et nous nous mîmes en devoir d'entreprendre la montagne; ce ne fut pas sans risque de briser nos voitures et d'estropier nos bœufs, que nous gagnâmes son sommet. Le chemin en est taillé dans le revers même, il est très escarpé et hérissé des éclats du rocher. Le haut de cette montagne offre un point de vue merveilleux : le même coup d'œil embrasse toutes les habitations éparses dans un vaste bassin, circonscrit par la chaîne des autres monts et par la mer.

Je fus heureux de voir que la montagne, s'abaissant à son revers opposé par une pente insensible et douce, nous conduirait sans danger dans un pays charmant. Le chemin était effectivement commode pour nos voitures et facile à rouler; nous descendîmes avec autant de plaisir et de tranquillité que nous avions eu de peine et d'inquiétude de l'autre côté. Comme les animaux féroces ne se montrent que rarement dans ces cantons, n'ayant rien à redouter et nulles précautions à prendre, nous poussâmes la marche jusqu'à dix heures du

soir, et nous arrivâmes sur les bords de la rivière *Palmit*, ainsi nommée par les Hollandais, à cause de la quantité de roseaux qui garnissent ses bords.

Le lendemain j'allais passer vers onze heures à cinquante pas d'une habitation qui se présentait devant moi, lorsque le maître de la maison, qui sans doute épiait ma caravane, vint à ma rencontre. Du plus loin qu'il m'aperçut, il se fit reconnaître : c'était le même qui m'avait vendu au Cap mon chariot-maître et les cinq paires de bœufs qui le tiraient. Je ne pus me dispenser de faire halte, et fus même obligé d'accepter son dîner qu'il m'offrit avec des instances réitérées et pressantes.

Malgré les prières de cette bonne famille qui m'engageait à passer la nuit chez elle, je partis après le dîner. A quelques heures de là, nous traversâmes la rivière le Bot et tout le canton nommé *Ouwe-Hoeck*. Je voulais regagner le temps que le dîner m'avait fait perdre; il était onze heures de nuit lorsque nous arrêtâmes à côté d'une petite mare d'eau.

Le soleil était à peine levé que déjà nous étions en route: je rencontrais à tous momens dans cette contrée des troupes prodigieuses de gazelles.

Une curiosité presque familière est assez le caractère de tous les animaux portant cornes, particulièrement des gazelles; il n'y avait que les zèbres

et les autruches qui se tinssent à une plus grande distance.

Je me trouvai bientôt aux bains chauds, si visités et s' vantés par les habitans du Cap. Cette source minérale d'eau chaude, distante du Cap d'environ trente lieues, est généralement estimée : le gouvernement y a fait construire, pour les valétudinaires qui vont y prendre des bains, un bâtiment assez spacieux et commode; le logement n'y coût : rien à la vérité, mais chacun des malades est obligé de pourvoir à ses besoins, ce qui n'est pas aisé dans un pays peu abondant en ressources. Il y a dans cette campagne deux bains séparés, l'un pour les noirs, l'autre pour les blancs. C'est encore près de là qu'est située cette montagne appelée la *tour de Babel*, dont Kolbe a tant exagéré la hauteur : il s'en faut bien qu'elle approche de celle de la Table.

Je traversai le lendemain la rivière Stéenbock, non loin de laquelle est une fort belle habitation; et, dans l'après dîner, avant de traverser une seconde rivière appelée *Sonder-End*, je vis en passant le Zicken-Huys; c'est le dépôt, ou plutôt l'hôpital où l'on soigne les bœufs malades de la Compagnie.

J'avais résolu de marcher dans la nuit; il fallut s'arrêter à neuf heures du soir dans la vallée Soete-Melck; un marais bourbeux nous barrait le chemin:

il n'eût pas été prudent de s'y engager pendant l'obscurité.

De très grand matin j'aperçus une fort jolie maison peu éloignée de nous; c'était un poste de la Compagnie. Vers midi je passai près d'une petite horde de Hottentots qui me parurent si misérables que je leur fis quelques présens : ils n'avaient pas une seule pièce de bétail, et vivaient des travaux de leurs bras sur les habitations du voisinage. J'invitai plusieurs d'entre eux à me suivre et leur promis de les bien payer au retour; ils ne se laissèrent entraîner que lorsque je les eus assurés que je leur donnerais une ration suffisante de tabac pour la route; alors ils me donnèrent parole pour le lendemain. J'allai passer la nuit au Tiger-Hoek (coin du Tigre). J'attendis mes recrues jusqu'à neuf heures du matin : dans le moment où je commençais à ne plus compter sur ces gens, et me disposais à continuer mon chemin, je les vis arriver au nombre de trois avec armes et bagages.

Nous eûmes bientôt joint quelques troupes de gazelles; le pays en était couvert, mais elles se tenaient toujours hors de portée. Enfin, après avoir bien couru, mon chasseur m'arrêtant tout à coup, me dit qu'il aperçoit un blawe-bock (un bouc bleu) couché. Je porte les yeux vers l'endroit qu'il m'indique, et ne le vois pas. Il me prie alors de rester tranquille et de ne faire aucun mouve-

ment, m'assurant de me rendre maître de l'animal. Aussitôt il prend un détour, se trainant sur ses genoux; je ne le perdais pas de vue, mais je ne comprenais rien à ce manège nouveau pour moi. L'animal se lève et broute tranquillement sans s'éloigner de sa place. Je le pris d'abord pour un cheval blanc; car de l'endroit où j'étais resté, il me paraissait entièrement de cette couleur (jusque-là je n'avais point encore vu cette espèce de gazelle) : je fus détrompé lorsque je vis ses cornes. Mon Hottentot se trainait toujours sur le ventre; il s'approcha de si près et si promptement, que mettre l'animal en joue et le tirer fut l'affaire d'un instant. La gazelle tomba du coup : je ne fis qu'un saut jusque-là, et j'eus le plaisir de contempler à mon aise la plus rare et la plus belle des gazelles d'Afrique.

Cette gazelle a été décrite par Pennant, sous le nom d'*antilope bleu*; par Buffon, sous le nom de *tziran*. Ce dernier naturaliste a donné la figure d'une partie de ses cornes : elle est rare et très peu connue. Lors de ma résidence en Afrique, je n'ai vu que deux de ces gazelles et une autre qui fut apportée au gouverneur quelques années après, pendant l'un de mes séjours à la ville : elles venaient, comme la mienne, de la vallée Soete-Melk, seul canton qu'elles habitent.

Sa couleur principale est un bleu léger, tirant

sur le grisâtre; le ventre et l'intérieur des jambes dans toute leur longueur sont d'un blanc de neige; sa tête surtout est agréablement tachetée de blanc.

Le lendemain, par un temps frais et couvert, nous fîmes une marche de six heures pour arriver sur les bords d'une très grande mare, abondante en petites tortues; nous en pêchâmes une vingtaine. Grillées tout uniment sur le charbon, elles étaient très bonnes : elles portaient de sept à huit pouces de long sur quatre de large; l'écaille sur le dos était d'un gris blanchâtre tirant un peu sur le jaune; vivantes, elles avaient une odeur infecte, mais la cuisson la leur faisait perdre.

C'est une chose remarquable que, lorsque les grandes chaleurs viennent tarir les eaux, les tortues, qui cherchent toujours l'humidité, s'enfoncent dans la terre à mesure que la surface se dessèche; il suffit alors, pour les trouver, de creuser profondément dans l'endroit qui les recèle. Elles demeurent ordinairement comme endormies, ne s'éveillent et ne se remontrent que lorsque la saison des pluies a ramené l'eau dans les mares ou les petits lacs; elles déposent leurs œufs en plein air et sur leurs bords; ils sont de la grosseur de ceux du pigeon : c'est au soleil et à la chaleur qu'elles laissent le soin de les faire éclore. Ces œufs sont d'un très bon goût; le blanc, qui ne

durcit jamais par la cuisson, conserve la transparence d'une gelée bleuâtre.

Je n'avais plus que deux rivières, la Breede-Rivier, ou la rivière large, et le Klip-Rivier, ou la rivière des cailloux, entre Swellendam et moi; nous y arrivâmes le jour suivant de fort bonne heure.

De toutes les rivières que nous venions de traverser, les plus considérables sont le Diep-Rivier et le Breede-Rivier : les autres sont à peine des ruisseaux pendant les chaleurs; mais dans la saison pluvieuse, ils se changent bientôt en torrens furieux qui coupent toute communication avec la ville du Cap.

Je restai plusieurs jours à Swellendam, chez le bailli du lieu qui me combla d'honnêtetés. Je trouvais mes deux voitures bien pesantes et trop chargées, et sentais le besoin de m'en procurer une troisième : mon hôte eut la complaisance de me faire construire une charrette à deux roues, et à mon départ, il me donna avec profusion des vivres frais pour ma route.

Je recrutai quelques Hottentots de plus; j'achetai plusieurs bœufs, des chèvres, une vache pour me procurer du lait, et un coq dont je comptais me faire un réveil-matin naturel.

Cet animal, qui couchait sans cesse ou sur ma tente ou sur mon chariot, m'annonçait régulière-

ment le lever de l'aurore : il s'apprivoisa bientôt, et il ne quittait jamais les environs de mon camp. Si le besoin de nourriture le faisait s'écarter un peu, l'approche de la nuit le ramenait toujours : quelquefois il était poursuivi par de petits quadrupèdes du genre des fouines ou belettes ; je le voyais moitié courant, moitié volant, battre en retraite de notre côté, et crier de toute sa force ; alors l'un de mes gens ou mes chiens même ne manquaient pas d'aller bien vite à son secours.

Un animal qui m'a rendu des services plus essentiels, dont la présence utile a suspendu, dissipé même dans mon cœur des souvenirs amers et cruels, dont l'instinct touchant et simple semblait prévenir mes efforts, et vraiment consolait mes ennuis, c'est un singe de l'espèce si commune au Cap sous le nom de *Bawian* ; il était très familier et s'attacha particulièrement à moi. J'en fis mon dégustateur : lorsque nous trouvions quelques fruits ou racines inconnus à mes Hottentots, nous n'y touchions jamais avant que mon cher Keès n'en eût goûté ; s'il les rejetait, nous les jugions ou désagréables ou dangereux, et nous les abandonnions.

Le singe a cela de particulier qui le distingue des autres animaux et le rapproche de l'homme : il reçut de la nature, en égale portion, la gourmandise et la curiosité ; sans appétit, il goûte tout ce qu'on

lui présente; sans nécessité, il touche tout ce qu'il trouve à sa portée.

Je chérissais dans Keès une qualité plus précieuse encore; il était mon meilleur surveillant : soit de jour, soit de nuit, le moindre signe de danger le réveillait à l'instant. Par ses cris et les gestes de sa frayeur, nous étions toujours avertis de l'approche de l'ennemi, avant que mes chiens s'en doutassent.

Souvent je le menais à la chasse avec moi : que de folies et que de joie au signal du départ ! comme il venait baiser tendrement son ami ! comme le plaisir brillait dans sa prunelle ardente et mobile ! comme il avançait mes pas, plein d'aise et d'impatience, et revenait encore par ses caresses me prouver sa reconnaissance et m'inviter à ne pas différer plus long-temps ! Nous partions ; chemin faisant, il s'amusait à grimper sur les arbres pour chercher de la gomme qu'il aimait beaucoup ; quelquefois il me découvrait du miel dans des enfoncements de rocher ou dans des arbres creux ; mais lorsqu'il ne trouvait rien, que la fatigue et l'exercice avaient aiguisé ses dents, et que l'appétit commençait à le presser sérieusement, alors pour moi commençait une scène extrêmement comique. Au défaut de gomme et de miel, il cherchait des racines et les mangeait avec délices, surtout une espèce particulière que, malheureusement pour

lui, j'avais trouvée exquise et très rafraichissante, et que je voulais obstinément partager. Keès était rusé : lorsqu'il avait trouvé de cette racine, si je n'étais à portée d'en prendre ma part, il se hâtait de la gruger, les yeux impitoyablement fixés vers moi. Il mesurait le temps qu'il avait de la manger à lui seul sur la distance que j'avais à franchir pour le rejoindre, et j'arrivais en effet trop tard. Quelquefois cependant, lorsque, trompé dans son calcul, je l'avais atteint plus tôt qu'il ne s'y était attendu, il cherchait vite à me cacher les morceaux ; mais au moyen d'un soufflet bien appliqué, je l'obligeais à restituer le vol, et, maître à mon tour de la proie enviée, il fallait bien qu'il reçût la loi du plus fort. Keès n'avait ni fiel ni rancune, et je lui faisais aisément comprendre tout ce qu'a d'insensible et de dur ce lâche égoïsme dont il me donnait l'exemple.

Une singularité que je n'ai pu jamais concevoir, c'est qu'après le serpent, l'animal qu'il craignait le plus était son semblable, soit qu'il sentit que son état privé l'eût dépouillé d'une grande partie de ses facultés, et que la peur s'emparât de ses sens, soit qu'il fût jaloux et qu'il redoutât toute concurrence à mon amitié. Il entendait quelquefois ses pareils crier dans les montagnes : je ne sais pourquoi, avec toutes ses terreurs, il s'avisait de leur répondre ; ils approchaient à sa voix ; et sitôt qu'il

en apercevait un, fuyant alors avec des cris horribles, il venait se fourrer entre nos jambes, implorait la protection de tout le monde, et tremblait de tous ses membres. On avait beaucoup de peine à le calmer; il reprenait peu à peu sa tranquillité naturelle. Il était sujet au larcin : c'est un défaut commun à presque tous les animaux domestiques; mais il se déguisait chez Keès en un talent dont j'admiraï moi-même tous les ressorts ingénieux. Il savait parfaitement dénouer les cordons d'un panier pour y prendre les provisions, et surtout le lait qu'il aimait beaucoup.

Dès que ma charrette à deux roues fut achevée, j'y plaçai ma cuisine et mon office, et délogeai sans délai : ce fut le 12 janvier 1782. D'après les informations que j'avais prises, je dirigeai ma route en longeant toujours la côte de l'est à une certaine distance de la mer. Les fermes à blé ne s'étendent pas plus loin de ce côté; le prix très modique de cette denrée n'étant même pas un équivalent aux frais et aux difficultés de son transport à la ville.

A deux lieues de là, je passai une petite rivière nommée *Buffias*¹; et, après deux jours de marche, nous arrivâmes à un bois appelé *le bois du Grand-Père*. Je m'arrangeai pour passer vingt-quatre heures dans ce bois que je voulais parcourir.

¹ M. Walckenaer fait observer qu'il faut écrire *Buffel Jagt-Rivier*.

Comme je faisais le dénombrement de mes chiens, je m'aperçus qu'il m'en manquait un; c'était précisément une petite chienne de prédilection que je nommais *Rosette*. Son absence m'intrigua; c'était pour moi une perte réelle qui diminuait ma meute à propos de rien, et me privait de ma favorite qui de son côté m'affectionnait beaucoup. Je m'informai de mes gens si quelqu'un l'avait remarquée en route: un seul m'assura lui avoir donné à manger, mais dès le matin. Après une ou deux heures de vaines recherches, j'éparpillai mon ronde pour l'appeler de tous côtés; je fis tirer des coups de fusil pour la remettre en voie, s'ils arrivaient jusqu'à elle; tout cela ne réussissant point, je pris le parti de faire monter à cheval un de mes Hottentots, et lui donnai ordre de reprendre le chemin que nous venions de faire, et de la ramener à quelque prix que ce fût.

Quatre heures s'étaient écoulées, quand nous vîmes arriver mon commissionnaire à toute bride. Il portait devant lui sur l'arçon de la selle une chaise et un grand panier: *Rosette* courait en avant; elle sauta sur moi et m'accabla de caresses. Mon homme me dit qu'il l'avait trouvée à deux lieues environ de notre halte, assise sur la route, à côté de la chaise et du panier qui s'étaient détachés de l'équipage sans qu'on s'en fût aperçu. J'avais oui conter, sur la fidélité des chiens, des traits non moins extraor-

dinaires que celui-ci ; mais je n'en avais pas été le témoin. J'avoue que le récit de mon Hottentot me toucha jusqu'aux larmes ; je caressai de nouveau cette pauvre bête , et cette marque d'attachement qu'elle venait de me donner me la rendit encore plus chère. Elle eût péri de faim sur la place , ou serait devenue pendant la nuit la proie du premier animal féroce qui l'aurait rencontrée. Les coups de fusil que j'avais fait tirer pour elle n'ayant fait lever aucune espèce de gibier , et m'étant convaincu moi-même , par une visite exacte de la forêt , qu'il ne fallait pas espérer d'en trouver , nous délogâmes dès le lendemain matin. Nous n'avions pas fait quatre lieues , qu'en traversant une petite rivière qui prend sa source dans cette forêt , ma voiture à deux roues culbuta. Le reste du jour nous suffit à peine pour repêcher , sécher et remettre en place tous les effets et ustensiles de ma cuisine ; une grande partie de ma porcelaine , fracassée , y resta. Nous poussâmes jusqu'à trois lieues plus loin : là je fus arrêté par la rivière le Duywen-Hoek , ou du Colombier ; je résolus d'attendre qu'elle fût diminuée ; je fis dresser mes tentes à la lisière du bois , et mes Hottentots s'y construisirent des cabanes.

Depuis Swellendam jusqu'à Duywen-Hoek , les pâturages sont excellens , et les terres , supérieures à celles du Cap , produiraient du blé en abondance ;

mais les colons n'en cultivent que ce qu'il faut à leur consommation, et c'est uniquement en bestiaux et en beurre qu'ils commercent avec le Cap. On aperçoit bien encore quelques cantons de vignoble; mais comme le vin en est mauvais, on n'en fait que du vinaigre et de l'eau-de-vie qui se débite dans le voisinage.

Le 27 du mois, je m'aperçus que la rivière avait baissé de beaucoup; nous la traversâmes, nous en fîmes autant de False-Rivier. Après six heures de marche, et plus loin, après sept autres heures, nous arrivâmes à la rivière de Gout, ou rivière des Roseaux. Celle-ci nous arrêta : il n'était pas possible de la traverser; elle avait la largeur de la Seine vis-à-vis le Jardin du Roi à Paris. Il fallait que de grands orages eussent inondé le pays d'où elle coulait; car dans cette saison, elle n'est ordinairement, comme les autres, qu'un ruisseau praticable. Ses bords sont garnis de grands arbres épineux, et l'on y trouve beaucoup de perdrix, et notamment la grande espèce que les habitans du Cap ont nommée *faisan*. Après trois jours de campement, ne voyant point diminuer cette rivière, et toujours impatient de pénétrer plus loin, je pris le parti de faire construire un large radeau : on abattit des arbres, et leurs écorces nous servirent à faire des cordages. Que de peines cette fatale opération nous causa ! Il fallut décharger les voi-

tures, les démonter et les embarquer pièce à pièce ; toutes mes bêtes traversèrent à la nage ; en plusieurs voyages, mes effets, mon monde et moi, tout gagna la rive opposée, sans le plus petit désordre et le moindre accident.

Les voitures remontées et bien chargées, nous continuâmes notre route, et fîmes quatorze lieues en deux jours. Je me trouvai vis-à-vis de Mossel-Bay, ou Baie aux Moules, qui aussi porte le nom de *Baie-Saint-Blaise* ; l'attérage au fond est très difficile, à cause des rochers escarpés qui la bordent, et dont les bases s'étendent un peu loin dans la mer ; mais son côté nord offre une petite plage où les chaloupes peuvent arriver ; les environs de ce pays sont parsemés de bonnes habitations qui pourraient être une ressource pour les vaisseaux qui viendraient y mouiller : une fontaine salubre, éloignée de la mer d'environ mille pas, leur fournirait de l'eau en abondance. Pendant mon séjour dans cette baie, nous ne manquâmes pas d'huîtres ; elle en fournit abondamment.

A une lieue de moi, je trouvai un kraal de quatre huttes : c'était une petite famille hottentote qui ne passait pas vingt-cinq à trente personnes ; je troquai avec eux quelques bouts de tabac contre des nattes que j'étais bien aise de me procurer.

Le 7, je quittai la baie Mossel pour traverser en-

suite la rivière nommée *Klein-Brake* ¹ ; elle prend sa source dans un bois adossé à une chaîne de montagnes qui, dans cet endroit, n'est guère qu'à une lieue de la mer. Le lendemain nous arrivâmes à la grande rivière du même nom, et qui n'en est éloignée que de trois lieues ; le flux rend cette rivière saumache ; pour la traverser sans dommage, nous fûmes obligés d'attendre la marée morte.

En quittant la rivière nous gravâmes une montagne difficile et fort escarpée ; nous fûmes bien dédommagés de nos fatigues par le spectacle qui vint frapper nos regards, lorsque nous eûmes entièrement gagné son sommet. Nous admirâmes le plus beau pays de l'univers : nous découvrions dans le lointain la chaîne de montagnes, couverte de grands bois qui bornent la vue du côté de l'ouest ; sous nos pas, nous plongeons sur une vallée immense, relevée par des collines agréables qui varient à l'infini, et moutonnent jusqu'à la mer ; des prairies émaillées et les plus beaux pâturages ajoutaient encore à ce site magnifique. Ce pays porte le nom d'*Auteniquois* ², ce qui, dans l'idiome hottentot, signifie homme chargé de miel ; en effet, on ne peut y faire un pas sans rencontrer mille essaims d'abeilles ; les fleurs naissent par myriades ; les parfums mélangés qui s'en échappent et viennent déli-

¹ Rivière Saumache ou Saumâtre, *Klein*, et *Groote-Brake*, rivière

² C'est l'*Houtniquas* d'autres voyageurs.

cieusement frapper l'odorat, leurs couleurs, leur variété, l'air pur et frais qu'on respire, tout vous arrête et suspend vos pas : la nature a fait de ces beaux lieux un séjour de féeries. Le calice de presque toutes les fleurs est chargé de sucres exquis, dont les mouches composent leur miel qu'elles vont déposer partout dans des creux d'arbres et de rochers. Je fis continuer la route, et hâtai la marche vers la rivière Witte-Else ; elle tire son nom des bois qui bordent son cours. Nous n'avions fait alors que sept lieues depuis la grande rivière Saumachè. Nous traversâmes encore plusieurs petits ruisseaux, qui tous descendus des montagnes, se rendent dans l'Océan par cent canaux divers.

Toutes les eaux de ces différentes rivières ont la couleur ambrée du vin de Madère, et je leur trouvai un goût ferrugineux ; cette couleur et ce goût leur viennent-ils de leur passage sur quelque mine, ou des racines et des feuilles des arbres qu'elles arrosent et charrient avec elles ? j'en ne me donnai pas le temps d'approfondir ce problème. Je touchais au dernier poste de la Compagnie : nous y arrivâmes enfin après trois heures d'une marche un peu vive. J'allais donc entièrement me soustraire à la domination de l'homme, et me rapprocher un peu des conditions de sa primitive origine.

Tout le pays d'Auteniquois, depuis la chaîne de montagnes jusqu'à la mer, est habité par plusieurs

colons qui élèvent quantité de bestiaux, font du beurre, coupent du bois de charpente, ramassent du miel, et transportent le tout au Cap.

Je m'étonnais de voir des gens qui ont le bois à leur portée en débiter pour le commerce, et n'avoir pas le courage de se bâtir pour eux-mêmes des maisons logeables. Ils habitent sous de mauvais halliers enduits de terre : une peau de buffle attachée par les quatre coins à autant de poteaux, leur sert de lit : une natte ferme la porte qui est en même temps la fenêtre ; deux ou trois chaises démembrées, quelques bouts de planches, une manière de table, un misérable coffre de deux pieds en carré, forment tout le garde-meuble de ces vraies tanières. C'est ainsi que l'image de la misère profonde contraste désagréablement avec les charmes de ce paradis terrestre ; car la beauté des lieux que j'ai crayonnés plus haut se prolonge au-delà même d'Auteniquois.

Au surplus, ils vivent fort bien. Ils ont en abondance le gibier et le poisson de mer, et jouissent, exclusivement à tous les autres cantons des colonies, de l'agrément d'avoir toute l'année, sans interruption, des légumes et des plantes de toute espèce dans leurs jardins. Ils doivent ces précieux avantages à l'excellence du sol et aux arrosements naturels des petits ruisseaux qui se croisent en mille sens divers, et mettent, pour ainsi dire, à

contribution les quatre saisons pour le fertiliser : c'est la Limagne d'Afrique. Ces arrosements, qui ne tarissent jamais, n'ont pas lieu dans ce pays de prédilection sans une cause connue : ce sont les hautes montagnes couvertes de forêts à l'ouest qui arrêtent les nuages et les brouillards que le vent d'est enlève à la mer ; ce qui leur procure des pluies très fréquentes.

Ayant appris qu'il existait des touracos dans le pays, surtout dans une forêt voisine, et ne connaissant point cet oiseau, je me mis en quête ; j'en découvris quelques-uns. Cet oiseau, qui se perche toujours à l'extrémité des plus hautes branches, ne se trouvait jamais à la portée de mon fusil : une après-dîner cependant j'en poursuivis un avec plus d'acharnement ; sautillant de branche en branche et s'éloignant fort peu, il se moqua de moi pendant plus d'une heure, et me conduisit fort loin. Impatienté de son manège, et ne pouvant réussir à l'approcher, je lui lâchai mon coup hors de portée. J'eus la satisfaction de le voir tomber : ma joie fut inexprimable ; mais le plus fort n'était pas fait ; il me fallait m'emparer de ma proie ; j'avais bien remarqué l'endroit de sa chute ; je courus à travers les broussailles et les épines pour le ramasser ; mes jambes et mes mains étaient déchirées et tout en sang. Arrivé sur la place, je ne vis rien ; j'eus beau fureter tour à tour les environs, aller,

revenir, battre vingt fois les mêmes endroits, examiner scrupuleusement les moindres trous, les plus petits enfoncemens, mes peines furent inutiles ; je ne trouvais point mon touraco ; toutes mes recherches, toutes mes réflexions me conduisirent à penser que je n'avais fait peut-être que lui casser une aile, ce qui ne l'avait pas empêché de s'éloigner de l'endroit de sa chute. Je m'éloignai donc aussi et me mis à rôder de nouveau dans tous les environs pendant plus d'une demi-heure : point de touraco. J'étais au désespoir, et les broussailles épaisses et les buissons d'épines qui m'ensanglantèrent jusqu'au visage m'avaient réellement agité de transports difficiles à décrire. Pour assouvir ma colère, je sens qu'il ne m'eût fallu rien moins dans un pareil moment qu'un lion ou quelque tigre à poursuivre. Un chétif oiseau qu'après tant de peines et de désirs je venais enfin d'abattre, échapper et disparaître ainsi à mes yeux ! je frappais la terre de mes pieds et de mon fusil. Tout à coup la terre s'enfonça ; je disparaissais moi-même et tombe avec mes armes dans une fosse de douze pieds de profondeur. L'étonnement et la douleur de la chute prirent la place de mes emportemens. Je me vis au fond d'un de ces pièges recouverts que les Hottentots tendent aux bêtes féroces et particulièrement aux éléphans. Revenu à moi, je songeai aux moyens de me tirer d'embarras, trop heureux de

ne m'être point empalé sur le pieu très aigu qu'ils plantent au fond du trou ; plus heureux encore de n'y avoir point trouvé compagnie ; mais il pouvait à tous momens en arriver, surtout si j'étais contraint d'y passer la nuit, dont l'approche commençait à m'inspirer beaucoup de terreur, en contrariant et retardant la seule ressource que j'imaginai pour me sauver du puits fatal, sans secours étrangers : c'était d'ébouler la terre à l'un des côtés avec mon sabre et mes mains, et d'y faire des espèces de degrés ; mais cette opération pouvait traîner en longueur. Dans la cruelle perplexité où j'étais, je pris le parti plus sage de ramasser et de charger mon fusil : je tirai coup sur coup ; il était possible que je fusse entendu de mon camp, et je prêtais de temps en temps l'oreille avec une impatience et des palpitations mortelles ; j'entendis enfin deux coups qui me causèrent la joie la plus vive. Alors je continuai mon feu par intervalle, pour attirer à moi ceux qui m'avaient répondu ; ils arrivèrent tous armés jusqu'aux dents, et pleins d'inquiétude et de trouble. Ils m'avaient cru poursuivi par quelque bête féroce ; ils me virent au contraire dans la plus piteuse situation, et pris sottement comme un renard. L'alarme fut bientôt dissipée : on coupa sur-le-champ une longue perche qu'on me descendit, et au moyen de laquelle je me hissai comme j'eus et regagnai le bord. Ce

petit accident dont le ciel ne m'eût pas sauvé comme le jeune Daniel, ne me fit pas oublier mon touraco. Avec mes chiens qui avaient suivi la bande, je comptais bien le déterrer, en quelque lieu qu'il se fût caché : je les conduisis sur la voie ; ils le trouvèrent blotti sous une touffe de broussailles ; je mis la main dessus, et le plaisir de posséder enfin ce charmant animal me fit bientôt oublier ce qu'il m'avait coûté d'embarras et de dangers.

Je m'en suis procuré par la suite autant que j'en ai voulu ; je les prenais même tout vivans, parce qu'ayant remarqué dans le jabot de celui-ci l'espèce de fruits dont il se nourrit plus particulièrement, c'était toujours aux arbres qui produisent ces fruits que je m'adressais, soit que je voulusse les tirer, soit que je me contentasse de leur tendre des pièges.

Cet oiseau, agréable autant par sa forme que par ses couleurs et ses accens bien prononcés, réunit la souplesse à l'élégance ; tous ses mouvemens sont lascifs, ses attitudes pleines de grâces ; sa couleur est d'un beau vert-pré ; une belle huppe de la même couleur bordée de blanc orne sa tête ; ses yeux d'un rouge vif sont couronnés par un sourcil d'une blancheur éclatante ; ses ailes sont du plus beau pourpre changeant en violet, suivant les attitudes qu'il prend, ou le point de jour sous lequel on l'admire.

C'est mal à propos que les naturalistes ont placé cet oiseau parmi les coucous, avec lesquels il n'a aucun rapport. Le coucou dans tous les pays du monde est un oiseau qui ne se nourrit que de chenilles, d'insectes, etc., et le touraco est frugivore.

Le coucou de tous les climats ne pond jamais que dans le nid des autres oiseaux, sur lesquels, par ce moyen, il se décharge des soins et du sort de sa progéniture; le touraco, plus sensible, plus soigneux de sa famille, fait lui-même son nid, y dépose ses œufs et les couve.

Vers la fin du mois, nous fûmes contrariés par les pluies; elles durèrent long-temps et presque sans relâche; ces orages se succédaient avec rapidité; le tonnerre tomba plusieurs fois, près de nous, dans la forêt; l'eau nous gagnait insensiblement de toutes parts; pour comble de désagrément, dans une nuit, notre camp fut entièrement submergé. Nous quittâmes aussitôt le bois pour aller nous établir plus haut en rase campagne. Je voyais, avec le plus amer chagrin, qu'il n'était pas possible de sortir de l'endroit où nous nous trouvions circonscrits; ces petits ruisseaux, qui auparavant nous avaient paru si agréables et si rians, s'étaient changés en torrens furieux qui charriaient les sables, les arbres, les éclats de rochers; je sentais qu'à moins de s'exposer aux plus grands

dangers, il était impossible de les traverser. D'un autre côté, mes bœufs harassés, transis, avaient déserté de mon camp; je ne savais par où et comment envoyer après eux pour les rattraper; ma situation n'était assurément point amusante; je passais de tristes momens. Déjà mes pauvres Hottentots, fatigués et malades, commençaient à murmurer : plus de vivres, plus de gibier; ce que nous en tuions suffisait à peine à notre subsistance, parce que, resserrés par le torrent qui grossissait chaque jour davantage, nous n'avions pas même la ressource de nos voisins pour en obtenir quelque assistance. Quelle position et quel affligeant appareil! On eût dit qu'un déluge universel allait inonder l'Afrique. Je renfermais au dedans une partie de mes alarmes; je voyais mes tristes compagnons promener leurs regards inquiets, et m'attester, par leur silence, tout ce qu'ils éprouvaient de craintes pour eux-mêmes. Jamais spectacle ne vint s'offrir sous des couleurs plus sombres : en un moment, nos charmantes promenades ravagées, dévastées par les eaux; ces jardins délicieux et rians changés en un désert inhabitable et noir! Dans cette détresse, je rassemblai toutes mes forces, et conjurai mes amis de chercher au moins nos bœufs dispersés et perdus, et de se déterminer à traverser l'un des torrens, au risque de tout ce qui pourrait en arriver. Par la plus étrange

bizarrierie du sort, l'événement fatal qui nous menaçait d'une perte prochaine, causa une partie de notre salut. L'un de mes Hottentots, en cherchant un passage, aperçut, au milieu des eaux, un buffle qui s'était probablement noyé la veille, car il était encore assez frais. Il vint, avec des cris de joie, nous apporter cette heureuse nouvelle. Rien n'arrivait plus à propos. Nous tirâmes, non sans quelque péril, l'animal à bord : il fut dépecé sur la place; on en leva les parties les plus saines; mes chiens, qui jeûnaient depuis long-temps, trouvèrent dans celles que nous leur abandonnâmes de quoi se refaire et se ravitailler un peu. Nous les voyions revenir de la curée avec des ventres qu'ils avaient peine à porter. Un dernier trait ne saurait échapper à ma plume; il peindra mieux encore l'état cruel où nous nous voyions réduits : nos chiens, qui n'étaient plus que des squelettes ambulans, épiaient nos démarches, et se traînaient sur nos pas, lorsque l'un de nous, pour obéir aux besoins de la nature, était forcé de s'éloigner; je les ai vus se disputer avec acharnement cette nourriture révoltante.

Rien n'est durable : il est un terme au malheur comme à la félicité. La fin de mars amena du changement dans la saison; les pluies devinrent moins fréquentes, les torrens baissèrent; je fis partir quatre Hottentots pour aller à la découverte de

mes bœufs ; après quelques jours d'absence , ils me les ramenèrent presque tous. Les uns avaient gagné pays , étaient retournés sur nos pas , avaient même repassé la grande rivière Saumache ; les autres s'étaient réfugiés dans différentes habitations ; d'autres enfin s'étaient abrités comme ils l'avaient pu. Il en manquait quatre que mes gens n'avaient point retrouvés et dont je n'ai jamais ouï parler depuis. Sans délai , je me mis en devoir de quitter cette terre ingrate , et de lever le camp pour aller le placer à trois lieues plus loin sur une colline nommée *Pampœn-Kraal*.

La colline de Pampœn-Kraal , où je plaçai mon camp , me plut beaucoup. J'avais , non loin de ma tente , une petite éminence couronnée par un buisson de trente à trente-cinq pieds de diamètre ; les arbres et les arbustes dont il était formé avaient , en croissant , tellement entrelacé leurs branches , que le tout ne paraissait offrir qu'un seul corps bien épais et bien garni.

Quoiqu'il dût m'en coûter d'abandonner cette aimable solitude , il fallut cependant s'y résoudre. Je me mis un jour à parcourir tous les environs , afin de reconnaître quelle route je pourrais tenir , qui fût du moins praticable et sûre. Je trouvai , à une lieue de distance de mon camp , un torrent très rapide qu'on a nommé le *trou de Caïman* , je ne sais pourquoi ; car , dans tout ce pays , je n'ai

jamais aperçu ni caïman ni crocodile : ce torrent filait entre deux montagnes peu hautes, mais excessivement escarpées ; à ma droite, j'avais la mer à mille pas environ ; sur la gauche, des montagnes et des bois impraticables pour mes voitures et mes bestiaux ; il ne me restait donc d'autres ressources pour passer que le trou dangereux de Caïman.

De retour à mon camp, je trouvai tout en ordre, mes bêtes soignées et mes gens à leur devoir. J'avais remis à M. Mulder, agent de la Compagnie, tous les animaux apprêtés depuis mon dernier envoi, ainsi que les touracos vivans que j'avais pris aux pièges ; il me promit de les faire passer à M. Boers, fiscal au Cap.

Le 30 avril, je fis défiler devant moi ma caravane, et jetant un dernier coup d'œil sur le délicieux ermitage de Pampoen - Kraal, je le quittai avec plus de regret qu'un amant ne se sépare de sa maîtresse. Depuis, j'ai demandé plus d'une fois des nouvelles de ce charmant asile, et j'ai eu la satisfaction d'apprendre que non-seulement il avait été respecté, mais que les Hottentots lui avaient donné mon nom.

Malgré toutes mes précautions, nous eûmes beaucoup de peine au trou de Caïman, ainsi qu'à la rivière que les Hottentots nomment en leur langue *Krakede-Kau* ; ce qui signifie le *Gué des Filles* : ce pays était autrefois habité par des Hottentots

qui sont actuellement anéantis ou dispersés de côté et d'autre. Les grandes fosses qu'on rencontre de distance en distance annoncent qu'ils étaient chasseurs, et qu'ils attrapaient; dans leurs pièges, des buffles et des éléphants qu'on ne voit plus, ou très rarement, dans ce quartier.

Après huit heures de marche, nous arrivâmes près de la Swarte-Rivier, ou *la rivière Noire*, elle était encore débordée par les pluies, et nous fûmes obligés de la passer sur des radeaux que nous construisîmes à l'instar de ceux que nous avions déjà précédemment faits. Des traces de buffles toutes fraîches nous firent séjourner à l'autre bord : j'eus enfin le plaisir d'en tuer un, et le Hottentot que j'avais mené avec moi en tua un autre; ils furent aussitôt dépecés. Je voulus qu'on les coupât par tranches fort minces, pour être plus aisément saupoudrés de sel, et exposés ensuite à l'air et au soleil. Les buissons, les branches, les chariots, tout ce qui nous environnait fut chargé des débris sanglans de nos buffles; mais tout à coup, au milieu de notre opération et sans nous y être attendus, nous nous vîmes assaillis par des volées de milans, de vautours, de toutes sortes d'oiseaux de proie qui arrachaient les morceaux et les disputaient avec acharnement à mes gens; emportant chacun une pièce assez forte, ils s'en allaient, à dix pas de nous, sur une branche, la

dé
ép
la
br
le
gra
séc
N
aba
trav
gnà
rivie
core
d'un
me
dent
l'ann
men
croy
pita
jusq
tabli
veau
une
A
m'av
gard
plus

dévoré à nos yeux. Les coups de fusil ne les épouvantaient guère; ils revenaient sans cesse à la charge, de telle sorte que, m'apercevant que je brûlais ma poudre fort inutilement, nous prîmes le parti de les écarter, et de les chasser avec de grandes gaules jusqu'à ce que notre viande fût séchée. J'en avais fait fumer les langues.

Nos provisions achevées et bien emballées, nous abandonnâmes la rivière Noire; et, après avoir traversé le Goucom à deux lieues de là, nous gagnâmes deux lieues encore plus loin la Neissena, rivière considérable, et que la marée enflait encore. Au-delà nous eûmes à franchir une montagne d'un difficile accès : elle était escarpée de façon à me faire craindre qu'il ne m'arrivât quelque accident; un pressentiment intérieur semblait me l'annoncer. Je faillis en effet à perdre dans un moment tout le fruit de mes peines et de mes incroyables fatigues : la rupture d'une chaîne précipita un des chariots de la caravane du sommet jusqu'en bas. Après avoir ramassé nos effets, et rétabli chaque chose à sa place, nous attelâmes de nouveau cette fatale voiture qui regagna sans péril, dans une heure, ce qu'elle avait perdu en dix minutes.

A mesure que je m'éloignais des colonies et m'avancais dans les terres, tout prenait à mes regards une teinte nouvelle : les campagnes étaient plus magnifiques, le sol me semblait plus fécond

et plus riche, la nature plus majestueuse et plus fière; la hauteur des monts offrait, de toutes parts, des sites et des points de vue charmans que je n'avais jamais rencontrés; ce contraste avec les terres arides et brûlées du Cap me faisait croire qu'en j'en étais à plus de mille lieues.

Nous avançons, ayant toujours à l'ouest la grande chaîne couverte de bois que nous avons aperçus de fort loin. Après quatre heures et demie de marche, je fis halte près d'un petit ruisseau à environ trois lieues de la mer. Nous aperçûmes une quantité prodigieuse de poissons qui remontaient avec la marée. Lorsque nous la vîmes dans son instant de stagnation, je fis barrer le ruisseau avec le large filet de M. Mulder; je m'en servais pour la première fois; il était trop long, on le mit en double. Je passerais pour un exagérateur si je disais tout ce qu'il y resta de poisson lorsque la marée fut écoulée. Le filet en souffrit beaucoup.

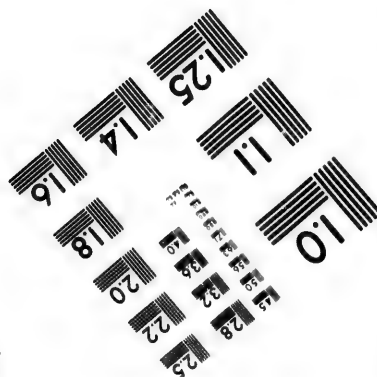
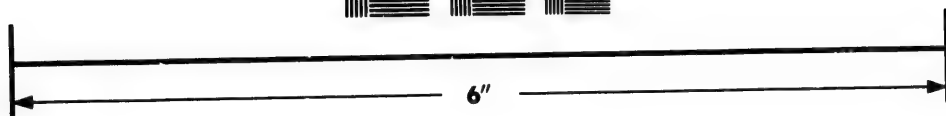
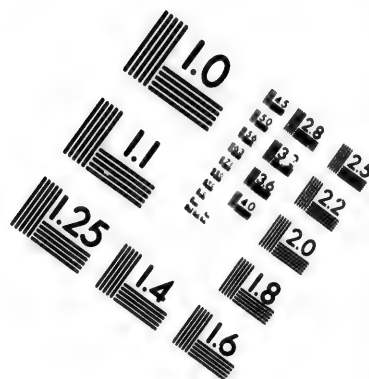
On ne saurait choisir un emplacement plus utile et plus agréable que celui sur lequel je me trouvais alors pour établir et voir prospérer une colonie. La mer passe par une ouverture d'environ mille pas entre deux grands rochers, et pénètre dans les terres à plus de deux lieues et demie; le bassin qu'elle y forme a plus d'une lieue de large; toute la côte à droite et à gauche est bordée de rochers qui ne laissent aucune communication avec lui. Les

terre
ches
tagne
bois
des r
bocag
uns c
vai b
espèc
que j'
couvr
plus
menu
phans
ou tr
et pé
le Cap
Je
Nous
forêt
heure
le Wi
divers
chétiv
les di
lons,
que t
bœufs

terres sont vigoureuses et fertiles ; des eaux fraîches et limpides arrivent de tous côtés des montagnes de l'ouest ; ces montagnes, couronnées de bois superbes, se prolongent jusqu'au bassin par des retours et des sinuosités qui présentent cent bocages naturellement variés et plus agréables les uns que les autres. C'est sur ces bords que je trouvai beaucoup de petits hérons blancs de la même espèce que ceux qui sont en Cayenne, et que j'avais vus dans ma jeunesse au Surinam. J'y découvris aussi la grande aigrette ; mais elle y était plus rare. Les bois fournissent en abondance du menu gibier, du buffle et quelquefois des éléphants. On voit éparses à de longues distances deux ou trois misérables habitations réduites au triste et pénible commerce du bois et du beurre avec le Cap.

Je demeurai dans ce beau pays jusqu'au 13. Nous traversâmes par des chemins détestables une forêt nommée *le Poort* ou *le Port* : de là en sept heures de marche nous nous rendîmes à la rivière le Witte-Dreft, ou du *gué blanc*. Je vis encore en divers endroits deux ou trois habitations non moins chétives et maigres que les autres ; l'éloignement, les difficultés invincibles pour ces malheureux colons, et les risques de la route ne leur permettant que très rarement de conduire au Cap quelques bœufs qui y arrivent toujours en mauvais état, et





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

1.5 2.8 2.5
1.6 3.3 2.2
1.8 2.0
1.8

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

sont par conséquent mal vendus et encore plus mal payés.

J'avais toujours ; mais soit que les fatigues et les traverses multipliées que je venais d'éprouver coup sur coup eussent un peu dérangé ma santé, soit que je dusse payer le tribut à ces nouveaux climats, et que leur température eût agi sur moi fortement, je fus soudain frappé de maladie et de l'idée cruelle que je laisserais mes cendres à deux mille lieues de ma famille. Après douze jours d'une transpiration abondante, le repos et la diète me rétablirent : je pris de l'exercice avec modération, je tranquillisai ma tête, et me trouvais de jour en jour mieux portant. Le même régime rétablit tout mon monde.

Après mon parfait rétablissement, je repris de nouveau mes occupations ordinaires : l'exercice et la chasse. Dès ma première course, je reconnus que nous étions flanqués d'une seconde rivière, le Keur-Boom, qui tombe des montagnes de l'ouest, et reçoit le Witte-Dreft une lieue avant d'arriver à la mer ; son embouchure est à côté d'une baie connue des navigateurs sous le nom de *baie d'Agoo*, et nommée *Plettenberg*¹ depuis qu'un gouverneur du Cap voulut qu'on gravât sur une colonne de

¹ Levallant écrit à tort Plettenberg, ainsi que le remarque M. Walckenaer. La même baie se nomme aussi *Bahia Formosa* et *Mossel-Bey*.

pierre son nom, l'année et le jour de son arrivée.

Des troupeaux considérables de buffles venaient brouter sous nos yeux de l'autre côté du Keur-Boom : nous leur donnions la chasse, et nous en attrapions toujours quelques-uns.

Cet animal est extraordinairement farouche : c'est avec bien de la précaution qu'il faut l'attaquer dans le bois ; mais en rase campagne, il n'est point redoutable ; il craint et fuit la présence de l'homme. La façon la plus sûre de le prendre est de le faire harceler par quelques bons chiens : tandis qu'il s'occupe à se défendre, un coup de fusil dans la cervelle ou l'omoplate l'étend raide sur la place. Ses cornes sont très grandes et divergentes ; on dirait, par le rapprochement qui les unit sur le front, qu'elles sortent toutes deux de la même base ; elles y forment une espèce de bourrelet. Le buffle est incomparablement plus fort et plus grand que les bœufs les plus beaux d'Europe.

En général l'animal à cornes et à pied fourchu porte un œil hagard, ce qui le fait paraître terrible ; mais ce n'est pas comme dans les bêtes carnassières et sanguinaires un signe de fureur ; c'est au contraire un signe de crainte et d'effroi. Il n'a ni l'astuce réfléchie, ni l'atroce méchanceté du lion, du tigre, et même de l'éléphant ; il n'en a nul besoin. Les végétaux dont il se nourrit ne portent point assez de chaleur dans ses entrailles ; il

est farouche, mais il est timide. Je ne vois rien dans ce contraste apparent qui blesse la nature, et j'y découvre un des caractères les plus frappans de l'homme.

Je n'avais point encore vu de près la baie très improprement dite Plettenberg; je fus surpris de voir que ce n'était qu'une rade très ouverte, et qui ne prend presque pas dans les terres. Elle est spacieuse; les plus gros vaisseaux peuvent y mouiller; l'ancrage en est sûr. Au moyen des chaloupes on gagne aisément une belle plage qui n'est point gênée par les rochers qui s'y trouvent, attendu qu'ils sont tous isolés. Les équipages en remontant une lieue de côte arriveraient à l'embouchure du Keur-Boom et y trouveraient de l'eau; chez les habitans des environs on se procurerait des rafraichissemens, et la baie même donnerait le poisson dont elle abonde et des huîtres excellentes dont tous les rochers sont couverts. Cette baie est un des endroits où le gouvernement devrait établir des charbons, des dépôts de bois; ils sont magnifiques dans tous les environs, plus faciles à exploiter que partout ailleurs, parce que, comme dans le pays d'Auténiqua, par exemple, ce n'est point sur des montagnes escarpées qu'il faut l'aller chercher; il est sous la main.

Dans les environs de cette baie, je trouvai le moyen d'augmenter ma collection de plusieurs

beaux oiseaux, et même de quelques nouvelles espèces qui n'étaient point rares dans les forêts du canton ; mais je voulus surtout m'en procurer un qui mit plus d'une fois ma patience à l'épreuve et faillit de me coûter cher ; c'était un balbusard d'une très belle espèce : cet oiseau, du genre des aigles, est de la taille à peu près de l'orfraie.

Jusqu'au 25 juin, je fis plusieurs campemens dans différens endroits aux environs de la baie.

Résolu de continuer mes excursions entre la chaîne de montagnes et la mer, j'allai reconnaître les lieux ; je cherchais et ne pouvais trouver nulle part un endroit par où mes chariots pussent passer librement ; les forêts étaient d'une étendue et d'une épaisseur qui ne permettaient pas de s'y enfoncer ; de leur côté mes Hottentots n'étaient pas plus heureux que moi dans leurs recherches ; nous ne trouvions absolument aucune issue. Je me décidai donc à traverser la chaîne des montagnes ; encore pour s'y engager, fallait-il trouver le commencement d'un passage, et le moyen pour ces malheureux bœufs d'y tenir pied. J'eus beau courir, arpenter, divaguer sans cesse, toujours, de quelque côté que je me tournasse, des rochers à pic frappaient mes regards. Nous nous étions, sans le savoir, engorgés dans une espèce de cul-de-sac dont on ne pouvait se tirer qu'en revenant sur ses pas : c'est le parti que nous fûmes obligés de prendre, et nous nous

retrouvâmes au bois du Poort, d'où j'étais parti un mois auparavant.

Il faut souvent peu de chose pour rendre le calme à notre âme : telle est l'heureuse instabilité de l'esprit humain ! Cette terre que je revoyais avec le plus amer regret, et qui me semblait âpre et si triste, prit tout à coup une face nouvelle et riante. Je vis sous mes pas des traces d'une troupe d'éléphants qui devaient avoir passé le jour même ; il n'en fallut pas davantage pour dissiper mes chagrins et me consoler du retard que j'éprouvais dans ma route : nous plantâmes donc le piquet à cet endroit même.

Nous ne perdions pas un seul moment de vue la trace des animaux ; après quelques heures de fatigues et de marches pénibles au milieu des ronces, nous parvînmes à un endroit du bois fort découvert. Dans un espace assez étendu, il n'y avait que quelques arbrisseaux et du taillis. Nous nous arrêtons. Un de mes Hottentots qui était monté sur un arbre pour observer, après avoir jeté les yeux de tous côtés, nous fait signe en mettant un doigt sur la bouche de rester tranquilles ; il nous indique avec la main qu'il ouvre et ferme plusieurs fois le nombre d'éléphants qu'il aperçoit. Il descend ; on tient conseil, et nous prenons le dessous du vent pour approcher sans être découverts. Il me conduit si près à travers les broussailles qu'il me met en pré-

sence d'un de ces énormes animaux. Nous nous touchions pour ainsi dire ; je ne l'apercevais pas ! non que la peur eût fasciné mes yeux ; il fallait bien ici payer de sa personne et se préparer au danger. J'étais sur un petit tertre au-dessus de l'éléphant même : mon brave Hottentot avait beau me le montrer du doigt, et me répéter vingt fois d'un ton impatient et pressé, le voilà ! J'en ne le voyais toujours point ; je portais la vue beaucoup plus loin, ne pouvant imaginer que ce que j'avais à vingt pas au-dessous de moi pût être autre chose qu'une portion de rocher, puisque cette masse était entièrement immobile. A la fin, cependant, un léger mouvement frappa mes regards : la tête et les défenses de l'animal qu'effaçait son énorme corps se tournèrent avec inquiétude vers moi. Sans plus perdre de temps et mon avantage en belles contemplations, je pose vite mon gros fusil sur son pivot, et lui lâche mon coup au milieu du front : il tombe mort ; le bruit en fit sur-le-champ détalier une trentaine qui s'enfuirent à toutes jambes. Rien n'était plus amusant que de voir le mouvement de leurs grandes oreilles qui battaient l'air en proportion de la vitesse qu'ils mettaient dans leur course : ce n'était là que le prélude d'une scène plus animée.

Je prenais plaisir à les examiner lorsqu'il en passa un à côté de nous qui reçut un coup de fusil d'un de mes gens ; aux excréments teints de sang

qu'il répandit, je jugeai qu'il était dangereusement blessé; nous commençâmes à le poursuivre. Il se couchait, se redressait, retombait; mais toujours à ses trousses, nous le faisons relever à coups de fusil. L'animal nous avait conduits dans de hautes broussailles parsemées çà et là de troncs d'arbres morts et renversés; au quatorzième coup, il revint furieux contre le Hottentot qui l'avait tiré; un autre l'ajusta d'un quinzième qui ne fit qu'augmenter la rage de l'éléphant, et, gagnant au pied sur les côtés, il nous cria de prendre garde à nous. Je n'étais qu'à vingt-cinq pas; je portais mon fusil qui pesait trente livres, outre mes munitions; je ne pouvais être aussi dispos que mes gens qui, ne s'étant pas laissé emporter aussi loin, avaient d'autant plus d'avance pour échapper à la trompe vengeresse et se tirer d'affaire. Je fuyais; mais l'éléphant gagnait à chaque instant sur moi. Plus mort que vif, abandonné de tous les miens (un seul accourait dans ce moment pour me défendre), il ne me reste que le parti de me coucher, et de me blottir contre un gros tronc d'arbre renversé; j'y étais à peine que l'animal arrive, franchit l'obstacle, et tout effrayé lui-même du bruit de mes gens qu'il entendait devant lui, il s'arrête pour écouter. De la place où je m'étais caché, j'aurais bien pu le tirer; mon fusil heureusement se trouvait chargé; mais la bête avait reçu inutilement tant d'atteintes;

elle se présentait à moi si défavorablement que , désespérant de l'abattre d'un seul coup, je restai immobile en attendant mon sort. Je l'observais cependant, résolu de lui vendre chèrement ma vie si je le voyais revenir à moi. Mes gens inquiets de leur maître m'appelaient de tous côtés ; je me gardais bien de répondre ; convaincus par mon silence qu'ils avaient perdu leur chef, ils redoublent leurs cris et reviennent en désespérés ; l'éléphant effrayé rebrousse aussitôt, et saute une seconde fois le tronc d'arbre à six pas au-dessous de moi sans m'avoir aperçu ; c'est alors que me remettant en pied à mon tour, échauffé d'impatience, et voulant donner à mes Hottentots quelque signe de vie, je lui envoie mon coup de fusil dans la culotte. Il disparut entièrement à mes regards, laissant partout sur son passage des traces certaines du cruel état où nous l'avions mis.

Ce tableau n'est point achevé ; la reconnaissance et l'amitié réclament un dernier trait. Cœur sensible, brave homme ! l'heure est venue de t'élever ce simple monument que je t'avais promis ; tu ne comprendras jamais à quel point il m'est cher ! puisse-t-il répandre quelque honneur sur mes voyages, et même en décorer l'histoire ! elle ne parviendra pas jusqu'à toi dans le fond de ton désert paisible ; mais tu sentis mes larmes ; mais tes bras fraternels ont pressé mon cœur. Soit que tu

meures, soit que tu vives, je le sens... mon souvenir durera plus long-temps et plus glorieusement chez tes hordes sauvages que par les vains trophées de la vanité des hommes : j'en suis peu digne ; je les abjure ; mais toi, généreux Klaas, jeune élève de la nature, belle âme que n'ont point défigurée nos brillantes institutions, garde toujours la mémoire de ton ami ; c'est à toi seul qu'il adresse encore ses pleurs et ses tendres regrets !

C'était alors que, couché le long d'un misérable tronc d'arbre, à la merci d'un animal furieux dont l'œil égaré me cherchait de toutes parts, qui, s'il se fût tourné vers moi, m'anéantissait sur la place ; c'était alors que mon cœur, tout palpitant d'effroi, s'ouvrait aux charmes d'un sentiment délicieux que m'inspirait un de ces humains dont les nations policées ne parlent qu'avec horreur ou mépris ; que sans les connaître elles regardent comme des êtres atroces, le rebut de la nature ; en un mot, un sauvage de l'Afrique, un Cafre, un Hottentot.

En partant du Cap, je l'avais reçu de M. Boers, comme un homme sur la bravoure et la fidélité duquel je devais compter. Il lui avait recommandé de ne me quitter ni à la vie ni à la mort, en lui promettant des récompenses, si, de retour au Cap sain et sauf, je rendais un témoignage satisfaisant de sa conduite. C'est ce même homme qui ne m'avait pas un seul instant abandonné, mais qui,

m
m
ter
vo
qu
du
pé
et
le
l'at
Mor
à l'i
bras
qu'il
C
tâme
heur
pu f
quel
nassi
qui
plusi
mes
l'élép
de la
mais
nière
Mes
X

m'ayant vu tout à coup disparaître, accourait à mon secours, et me cherchait vainement; je l'entendais à travers les broussailles m'appeler d'une voix étouffée; puis, s'adressant à ses camarades qui le suivaient d'un peu loin, humiliés, confondus, leur reprocher leur lâcheté au milieu du péril. Il accompagnait ses discours de gémissemens et de sanglots si touchans, que, dans le moment le plus critique, je sentis mes yeux se mouiller, et l'attendrissement succéder aux glaces de l'effroi. Mon coup de fusil fut un signal de joie: je me vis à l'instant entouré des miens, et pressé dans les bras de mon cher Klaas avec des étreintes si vives, qu'il ne pouvait se détacher de mon corps.

Cependant la nuit approchait; nous nous hâtâmes de rejoindre l'éléphant que j'avais eu le bonheur de tuer d'un seul coup. Nous n'avions rien pu faire de plus à propos; notre présence écarta quelques vautours et plusieurs petits animaux carnassiers qui n'avaient point perdu de temps, et qui déjà commençaient à l'entamer: nous fîmes plusieurs feux. Les provisions nous manquaient: mes gens tirèrent pour eux plusieurs grillades de l'éléphant; on apprêta pour moi quelques tronçons de la trompe; j'en mangeais pour la première fois; mais je me promis bien que ce ne serait pas la dernière, car je ne trouvais rien de plus exquis.

Mes gens me présentèrent, à mon déjeuner, un

pied d'éléphant : la cuisson l'avait prodigieusement enflé; j'avais peine à en reconnaître la forme; mais il avait si bonne mine, il exhalait une odeur si suave, que je m'empressai d'en goûter; c'était bien un manger de roi. Quoique j'eusse entendu vanter les pieds de l'ours, je ne concevais pas comment un animal aussi lourd, aussi matériel que l'éléphant, pouvait donner un mets si fin, si délicat.

Nous employâmes le reste de la matinée à arracher les défenses : comme c'était une femelle, elles ne pesaient guère que vingt livres; la bête avait huit pieds trois pouces de hauteur. Mes gens se chargèrent de toute la viande qu'ils pouvaient porter, et nous reprîmes la route du camp. Nous nous étions proposé de suivre la piste de celui qui m'avait laissé la vie, et que nous avions si cruellement maltraité; mais il en était venu tant d'autres pendant la nuit, que les traces se trouvèrent confondues. Nous étions d'ailleurs si fatigués, je craignais tant de rebuter ces pauvres gens! je les ramenai au plus vite.

Dans une de mes excursions j'aperçus en route, à travers les arbres, un Hottentot qui ne m'était point connu; comme je voyais qu'il coupait au court pour me joindre, je l'attendis : c'était un exprès envoyé par M. le fiscal Boers; il avait eu ordre de s'informer de moi dans tous les cantons des colonies où je pouvais avoir passé, et de me

suivre à la trace lorsque, quittant les chemins connus, je me serais enfoncé dans le désert : cet homme avait exactement rempli sa commission ; et, suivant l'empreinte de mes roues, elles l'avaient conduit à tous mes divers campemens, et de là jusqu'à moi.

Il m'apportait des lettres de France ; c'étaient les premières nouvelles que je recevais depuis mon départ d'Europe ; qu'on se figure mon impatience et le trouble de mes sens en prenant ces lettres des mains de l'envoyé ; dans l'incertitude de ce que j'allais apprendre, j'avais à peine la force de les ouvrir ; on devine bien que je n'attendis pas que je fusse de retour au camp pour me satisfaire. Elles étaient toutes de mes plus chers amis, et de ma femme ; mon œil les parcourut plus vite que l'éclair ; je n'y voyais partout que des sujets de félicité ; j'étais aimé, regretté. La tendre amitié venait me chercher jusqu'au fond de mon désert, pour y inonder mon cœur de ses voluptés ; je ne pouvais ni parler, ni soupirer, ni pleurer ; je ne pouvais que rester à cette place et mourir de ma joie : peu à peu je repris mes sens, et je revins à mon camp.

Ces premiers élans apaisés, je m'enfermai dans ma tente, et donnant un libre cours à mes larmes, je me trouvai soulagé et me mis en devoir de répondre sur-le-champ. Je datai mes lettres du camp

des Auteniquois, jour où j'avais tué quatre éléphants. J'y prenais date de quelques découvertes qui devaient fort contrarier les opinions reçues jusqu'à ce jour.

Je m'étais montré un peu trop généreux dans la distribution du tabac à mes gens; ils en avaient plus qu'il n'en fallait pour s'enivrer, si je les avais laissés faire; mais je roulais dans ma tête un moyen de les empêcher. Je m'étais aperçu que la troisième charge des pipes tirait à sa fin; je n'eus pas plus tôt pris mon thé à la crème, que je me fis apporter un petit coffret que je plaçai sur mes genoux. Je l'ouvris : jamais charlatan n'y eût mis autant d'adresse et de mystère; j'en tirai ce noble et mélodieux instrument, inconnu peut-être à Paris, mais assez commun dans quelques provinces, et qu'on voit dans les mains de presque tous les écoliers et du peuple, en un mot une guimbarde. Je commençais à peine un air de Pont-Neuf, que je vis tout mon monde descendre silencieusement les pipes, et me considérer, bouche béante, le bras à demi tendu, les doigts écartés dans l'attitude de ces gens qu'une bonne vieille vient d'ensorceler; mais leur extase n'égalait point encore leur plaisir : toutes les oreilles dressées et les têtes immobiles, penchées de mon côté, ne perdaient pas le moindre son de l'instrument; ils ne purent tenir à leur enthousiasme; chacun insensiblement quitte sa

place pour s'approcher et jouir de plus près ; je crus voir le moment où tous ensemble allaient se prosterner devant le Dieu qui opérait ces prodiges ; je riais en moi-même comme un fou, et faisais mes efforts pour ne pas éclater, ce qui eût bientôt dissipé le prestige.

Je fis servir un peu d'eau-de-vie en ce jour de gâté, ou pour mieux dire, de carnaval ; et jusqu'aux bêtes domestiques, tout devait se ressentir de la folie commune et prendre part à nos orgies. Keès était dans ce moment à côté de moi : il aimait cette place ; les soirs surtout il ne manquait pas de s'y rendre. Élevé comme enfant de famille, je l'avais passablement gâté ; je ne buvais ou ne mangeais rien que je ne le partageasse toujours avec lui. S'il m'arrivait quelquefois de l'oublier, ennemi juré de mes distractions, il avait grand soin de m'arracher à mes rêveries par quelques coups de sa main, ou le bruit de ses lèvres.

Il me vint dans l'idée de tromper son attente par une espièglerie, sans autre motif que de lui causer une surprise et de m'amuser. On venait de lui verser sa portion dans son assiette ; tandis qu'il se met en posture, j'allume à ma chandelle une déchirure de papier que je lui glisse subtilement sous le ventre ; l'eau-de-vie s'enflamme, Keès pousse un cri aigu, et saute à dix pas de moi, jurant de tout son pouvoir ; j'eus beau le rappeler et lui

promettre mille caresses, ne prenant conseil que de son dépit et de sa colère, il disparut et alla se coucher : déjà la nuit était avancée; je reçus les adieux et les remerciemens de tout mon monde, et chacun s'endormit profondément.

Je dois observer qu'à dater de cette peur terrible de mon Keès, j'ai vainement employé tous les moyens de faire oublier à cet animal ce qui s'était passé, et de le ramener à sa liqueur favorite; jamais il n'en a voulu boire; il l'avait prise au contraire en aversion.

Le jour suivant, après avoir récompensé dignement l'intelligent commissionnaire de M. Boers, je lui remis mes dépêches, et lui fis reprendre sa route.

Dans la matinée, je commençai à disséquer l'une des têtes d'éléphant; je lui laissai les dents molaires et les défenses. Pendant cette opération, plusieurs de mes gens qui étaient allés à la provision avaient rapporté beaucoup de viande, toujours provenant des parties les plus succulentes des quatre éléphants.

Nos viandes bien sèches encaquées, nous partîmes pour rétrograder encore vers le fatal trou du Caïman, où j'avais passé le 30 avril, deux mois auparavant. Mes Hottentots, que j'avais envoyés à la découverte, me rapportèrent que nous pourrions traverser la chaîne des montagnes, à celle qu'ils nommaient *la Tête du Diable*, et nous en

primes la route. Chemin faisant, je revis mon ancien camp de Pampoen-Kaal, et je lui jetai un dernier regard de complaisance. Arrivé au pied de la montagne, je fis charger sur une voiture la tête d'éléphant que j'avais disséquée, les défenses, tout ce que j'avais de préparé en oiseaux, insectes, etc., et laissant encore une fois mon camp à la garde de mes fidèles serviteurs, je me rendis avec mon chariot chez M. Mulder. Obligé de rebrousser chemin, comme on l'a vu, pour trouver un passage, je m'étais considérablement rapproché de sa demeure. Il se chargea de faire passer ma pacotille et de nouvelles lettres à M. Boers par la première occasion. Je pris enfin congé de sa vénérable famille que je ne devais plus revoir, et je rejoignis mon camp.

Dès le lendemain, de grand matin, nous grimâmes la montagne, non sans beaucoup de peine et de fatigues ; mais ce ne fut rien en comparaison de celles que nous causa sa descente ; j'en fus effrayé : quand nous l'aperçûmes, d'abord chacun de nous se regarda sans proférer un seul mot comme des gens pris au piège sans s'y être attendus.

Ce n'était plus ce délicieux et fertile pays d'Auteniquoi ; la montagne que nous venions de traverser, disons mieux, dont nous venions de nous précipiter, nous en séparait à jamais ; elle ne pouvait plus nous offrir ces forêts majestueuses que

nous avions si long-temps admirées; tout le revers de sa chaîne était hideux, pelé, sans aucun arbre, sans aucune apparence de verdure. Une autre chaîne parallèle à celle-ci semblait porter à regret quelques plants chétifs et contournés de ce bois qu'on nomme *Wage-Boom*. C'est cette chaîne qui, resserrant beaucoup ce pays et n'en faisant qu'une gorge interminable, lui a fait donner le nom de *l'Ange-Kloof*, vallée longue.

Mon intention étant de tirer au nord, je fis sept heures de marche en longeant cette vallée maudite, et nous traversâmes de nouveau le Keur-Boom; cette rivière n'est ici qu'un médiocre ruisseau; mais deux mois auparavant elle m'avait bien fait trembler, lorsqu'à son embouchure, pour aller chercher mon balbusard, je m'étais lancé avec trop de précipitation et avais failli de m'y noyer. Continuant toujours notre marche avec tristesse, après quelques campemens non moins ennuyeux, et vingt-deux heures de marche, je passai une autre rivière encore qui porte bien son nom le *Krom-Rivier*, ou la rivière courbe. Elle fait tant de tours, que nous la trouvions sans cesse sur notre chemin; je la traversai dix fois. A mesure que nous avançons, les deux chaînes de montagnes paraissent se rapprocher exprès, et le pays se rétrécissait considérablement; la vallée n'était presque plus qu'une ravine marécageuse, qui pendant six grandes

lieues donna beaucoup de peine à mes bœufs; nous revîmes encore une fois le Krom-Rivier; mais ce fut pour la dernière. Il prenait sa route vers l'est où il va se jeter à la mer; et nous tournâmes enfin tout-à-fait au nord. J'abandonnai là un de mes chevaux malade, à qui il n'était plus possible de nous suivre: je ne voulais pas m'arrêter pour une cure qui peut-être n'eût pas réussi; je pensai qu'il était plus simple de lui laisser à lui-même le soin de sa conservation.

L'Ange-Kloof a, dans sa longueur, quelques misérables habitations qui ressemblent moins à la demeure des hommes qu'à des tanières d'animaux: on y nourrit un peu de bétail. Lorsque le vent d'est vient frapper ces contrées sauvages, le froid y est excessif; je l'ai senti depuis le premier jour jusqu'au dernier; nous avions tous les matins de la glace et des gelées blanches. Je ne sais pas combien cette vallée de désolation a de longueur précise; mais je suis sûr d'avoir employé quarante-six heures de marche pour la traverser.

Après m'être avancé sept à huit lieues, je franchis la Diep-Rivier, ou *la rivière profonde*, et dix lieues plus loin, le 7 août, nous campâmes sur les bords de celle du Gamtoos, qui tire son nom d'un infortuné capitaine qui dans une tempête avait fait naufrage à son embouchure.

Combien nous fûmes dédommagés, à l'aspect de

ce pays brillant et nouveau , de l'ennui que nous éprouvions depuis plusieurs jours au milieu des chemins détestables et des glaces de la vallée de l'Ange-Kloof!

Pendant que je m'amusais à tirer des oiseaux , je permis à mes Hottentots d'aller reconnaître et visiter leurs compatriotes que nous trouvâmes dans cette contrée. La connaissance fut bientôt liée avec cette horde sauvage ; je me rendis à mon tour auprès d'elle ; nous fûmes bientôt satisfaits les uns des autres. Leurs femmes s'habituerent à nous apporter , tous les soirs , une grande quantité de lait. Ces gens étaient riches en bestiaux : ils me firent présent de quelques moutons ; ils y ajoutèrent encore une paire de magnifiques bœufs , et , ne voulant point être en reste avec eux , je leur donnai du tabac , des briquets et quelques couteaux. Tout mon monde s'insinua insensiblement dans le kraal ; chacun eut bientôt sa chacune , et l'escadron femelle vint sans façon s'établir avec nous pour le temps de notre séjour.

J'appris qu'à l'embouchure de cette rivière , je pourrais rencontrer des hippopotames ; je n'en avais point encore vu , et n'étais éloigné de la mer que de quatre ou cinq lieues : à portée , pour la première fois , de connaître cette espèce de quadrupède , je me hâtai de partir. Mais la rivière était si large , ses bords se trouvaient tellement ob-

st
et
jo
me
sor
tist
I
éta
gor
aux
qu'e
je le
mili
usag
de l'
Ta
camp
je m
une
s'y a
Le
décar
hord
nous
peine
tache
To
parer

strués par de grands arbres, que toutes mes peines et mes recherches furent inutiles. Je passais les journées le long du rivage; pendant la nuit je me mettais à l'affût, dans l'espérance de les voir sortir de l'eau pour brouter; jamais je n'eus la satisfaction d'en joindre ou même d'en voir un seul.

En revanche, l'éléphant et plus encore le buffle étaient si communs et si faciles à tuer que nous regorgions de vivres: j'en fournissais abondamment aux anciens maris de nos femmes. Mieux armé qu'eux, je faisais la chasse uniquement pour eux; je les obligeais de toutes façons. C'est ainsi qu'au milieu des déserts de l'Afrique, j'introduisais les usages et les belles manières des nations civilisées de l'Europe.

Tant que je restai dans ce canton, je variaï mes campemens avec mes occupations; mais toujours je m'attachai aux bords rians du Gamtoos; j'y fis une ample moisson de raretés, et ma collection s'y accrut sensiblement.

Le 11 septembre, à six heures du matin, nous décampâmes; j'en avais donné connaissance à la horde voisine; c'était avec le plus vif regret qu'elle nous voyait partir; moi-même je m'en séparais avec peine; ces bonnes gens m'avaient inspiré de l'attachement.

Toute la horde, qui avait eu de la peine à se séparer de moi, m'accompagna jusqu'à la rivière

Louri, à quatre lieues du Gamtoos. Nous arrêtâmes pour prendre congé de nos bons amis, les régaler de quelques verres d'eau-de-vie et de quelques pipes de tabac. Les femmes qui, pendant mon séjour dans les environs de leurs kraals, s'étaient attachées à mes Hottentots, et qui peut-être aussi regrettaient un peu ma cuisine, voulaient absolument nous suivre; mais plusieurs fois je m'étais aperçu, quoique je n'eusse pas feint de le remarquer, qu'il s'était élevé quelques démêlés entre mes gens; il s'en était suivi un peu de relâchement dans le service; ainsi je refusai nettement à ces femmes la permission de m'accompagner et de rester avec moi. Une seule m'avait paru fort agissante; j'avais remarqué qu'elle avait grand soin de mes vaches et de mes chèvres; qu'elle savonnait et blanchissait mon linge fort proprement: ces raisons intéressaient assez ma personne, mais un autre motif plaidait plus fortement sa cause; elle était devenue la maîtresse tendrement aimée de mon fidèle Klaas: les séparer, c'eût été déchirer deux cœurs à la fois, sans nul profit que de me montrer sévère et dur envers un être qui m'aurait, en toute rencontre, sacrifié sa vie. Par une politique contraire à celle qu'eût adoptée tout autre, je résolus de la garder; cette marque de préférence faisait voir à quel point je distinguais Klaas de ses camarades. Que ce soit injustice ou faiblesse, je me livrai au désir de

faire au moins un heureux, puisque tous ne pouvaient l'être, et je n'eus point dans la suite à m'en repentir. Je donnai à cette femme le nom de *Ragel*; elle fut chargée du même service qu'elle avait toujours fait; elle m'a suivi partout jusqu'à la fin de ce voyage.

Après le départ de la horde, nous continuâmes notre route; mais un gros orage nous força d'arrêter à Galgebos: nous allâmes à deux lieues de là passer la rivière Van-Staade, et dételer à sept heures sur le bord d'une mare qui pouvait abreuver toute la caravane.

Le temps, qui avait été orageux, ayant changé, nous abandonnâmes notre mare. et vers le milieu de la journée, après avoir traversé les deux rivières nommées, l'une la Petite et l'autre la Grande *Swartz-Kops*¹, je fis dételer sur le bord de cette dernière. Je venais d'apercevoir des empreintes que je ne connaissais pas: quelques-uns de mes gens, à qui je les fis remarquer, m'assurèrent que c'étaient des pas de rhinocéros. Nous avions, sur cette seconde rivière qui était considérable, une autre horde de sauvages; le kraal était composé de neuf à dix huttes, et fourni de cinquante à soixante personnes tout au plus. Ces gens me conseillèrent de ne point passer la rivière Rossiman qui coule près de la côte; ils me disaient qu'il était plus à propos

¹ La Petite Tête-Noire et la Grande Tête-Noire.

de couper sur ma gauche et de gagner davantage l'intérieur du pays, pour éviter une troupe nombreuse de Cafres qui jetait l'alarme et mettait tout à feu et à sang dans le canton. Nous ne vîmes rien paraître qui dût nous inquiéter : convaincu que nous n'avions pour le moment rien à redouter de ces Cafres si terribles, dès le lendemain je fis lever le camp, et nous quittâmes le Swartz-Kops.

La horde des Hottentots, effrayée au seul nom de ces cruels vengeurs, se proposait d'aller s'établir plus loin, pour n'être plus dans le voisinage de la Cafrerie: lorsqu'elle me vit près de partir, elle me demanda la permission de me suivre et de se mettre sous la protection de mon camp. Quoique dans le fond je fusse enchanté de leur proposition, je m'en fis adroitement un mérite, autant dans le dessein de les tenir sous ma dépendance, que de rassurer mes gens par ce simulacre imposant et de stimuler leur courage. Je ne pouvais rien désirer de plus favorable; je renforçais ma petite troupe, et j'avais par-dessus les ressources particulières de cette horde, l'avantage de ma petite artillerie qui pouvait faire face à des nuées de sagaies¹, et rendre nuls tous les efforts d'une armée de sauvages, si j'étais bien secondé. En moins de deux heures, les cabanes furent démontées, emballées et mises

¹ Espèce de lance dont se servent les Cafres avec beaucoup d'adresse.

avec les autres effets sur le dos des bœufs auxiliaires.

Mes trois voitures suivaient avec le reste de mes gens tous armés : monté moi-même sur mon meilleur cheval, pour avoir l'œil à tout, je galopais sur les ailes, à droite, à gauche, en avant, en arrière, dans la crainte où j'étais sans cesse de quelque embuscade imprévue. J'étais armé de toutes pièces : je portais une paire de pistolets à deux coups dans les poches de mes culottes, une autre paire pareille à ma ceinture, mon fusil à deux coups sur l'arçon de ma selle, un grand sabre à mon côté, et un couteau ou poignard à la boutonnière de ma veste ; j'avais dix coups à tirer dans le moment.

Cette caravane en marche était un spectacle unique, amusant ; je pourrais dire magnifique. Les sinuosités qu'elle était obligée de faire en suivant les détours des rochers et des buissons, lui donnaient continuellement de nouvelles formes, et ce point de vue variait à chaque instant. Quelquefois elle disparaissait entièrement à mes regards, et tout à coup, du haut d'un tertre, je découvrais à vue d'oiseau dans le lointain mon avant-garde qui s'avavançait lentement vers le sommet d'une montagne, tandis que le corps général, qui suivait sans tumulte et dans le plus bel ordre les traces de ceux qui les avaient précédés, n'était encore qu'à mes pieds. Les femmes donnaient à têter, à manger et à

boire à leurs enfans assis à côté d'elles sur leurs bœufs; les uns pleuraient, d'autres chantaient ou riaient; les hommes, en fumant une pipe sociale, causaient entre eux et n'avaient plus l'air de gens qui fuient pleins d'épouvante l'approche d'un ennemi cruel.

Nous n'étions pas encore bien avancés, quand mes chiens, qui rôdaient de côté et d'autre dans les buissons, se mirent tous à aboyer et à tenir. La peur s'empara de tout le monde : ce ne pouvait être, disait-on, qu'une embuscade de Cafres; je fus bien étonné de ne voir qu'un porc-épic qui se défendait au milieu de mes chiens; je le tuai, et sur-le-champ, dans la crainte que ce coup de fusil ne fit faire quelque sottise à mes gens, je revins auprès d'eux; et, par mes plaisanteries sur leur terreur panique, ils purent juger que je ne me démontais pas aisément.

Après une heure et demie de marche, je fis halte; mais nous n'arrêtâmes que le temps qu'il fallait pour ramasser une bonne provision de sel sur les bords d'un lac d'eau salée qui se trouvait dans notre chemin, et deux lieues plus loin, je pris les devans pour aller visiter une habitation que j'apercevais à notre gauche. Elle avait été saccagée et brûlée par les Cafres; il n'en existait plus que quelques pans de murs tout noircis et calcinés par les flammes, image bien horrible dans le fond d'un désert! Une

heure après, je trouvai mon avant-garde arrêtée sur les bords du Kouga; nous y plantâmes le piquet.

Ce Kouga n'est, à proprement parler, qu'un ruisseau; encore l'eau n'y coulait presque pas; il n'en était resté que dans des creux où nous trouvâmes quantité de tortues excellentes; mais elles étaient très petites, la plus forte ne pesait pas trois livres. Je fis faire avant la nuit un abatis de branchages, pour former une espèce de parc autour de mes bêtes : pendant ce temps-là, les femmes ramassaient de côté et d'autre tout ce qu'elles pouvaient trouver de bois sec, afin d'alimenter plusieurs feux qu'il était indispensable de tenir allumés en divers endroits, dans la crainte d'être surpris, soit par les Cafres, soit par les lions qui devenaient très communs dans ce canton. Nous y restâmes jusqu'au 20. Les vivres commençaient à manquer : j'eus le bonheur de tuer trois buffles et deux bubales. Les bords du ruisseau me procurèrent quelques pintades absolument semblables à celles d'Europe.

Nous remontâmes ensuite le Kouga dans l'ordre que nous avions observé jusqu'alors : il y avait à peine une heure que nous marchions, que mon avant-garde qui s'était arrêtée m'envoya dire qu'elle trouvait des empreintes de pieds d'hommes; la peur leur persuadait à tous que c'étaient des pieds

de Cafres; ils ne voyaient partout que Cafres. J'accourus : les traces ne me parurent pas bien fraîches; cependant, comme cette découverte devenait très sérieuse, je sentis qu'il n'y avait rien à négliger, ni temps à perdre pour se mettre en bon état de défense; je fis halte; et tandis que tout le monde travaillait à parquer les bœufs et à ranger le camp, suivi de mes deux chasseurs intrépides, je partis encore pour aller à la découverte. Nous revînmes au camp sans avoir rien découvert. La nuit suivante fut assez tranquille, mais le jour survint avec un orage terrible; une pluie continue nous força de rester clos dans nos tentes, et le lendemain nous eûmes le désagrément de traverser quatorze fois de suite le malencontreux Kouga qui, de quart d'heure en quart d'heure venait impitoyablement nous barrer le chemin, ne nous donnait pas le temps de nous reconnaître, et, pour surcroît de désagréments, faisait danser horriblement nos voitures sur les cailloux roulans de son lit et les éclats de rocher qu'il charriait dans son cours. Ce manège fatigant, et répété tant de fois, nous força de passer la nuit près d'un petit torrent appelé *Drooge-Rivier* ou *rivière Sèche*.

Le 23, après six heures de marche, nous arrivâmes à une grande et belle rivière appelée *Sondag*, qui coulait à plein bord; le temps tournait à la pluie; la crainte d'être encore arrêtés par un déborda-

ment nous fit prendre le parti de traverser sur des radeaux. Je fis couper le bois nécessaire pour cette construction, et même celui qu'il nous fallait pour l'entourage ordinaire de nos bestiaux lorsque nous serions campés; après quoi je fis embarquer nos voitures pièce à pièce, tous les effets et la moitié de mon monde. Ils allèrent camper de l'autre côté de la rivière, sous la conduite de Swanepoël; les bestiaux passèrent à la nage, comme ils avaient fait dans les occasions précédentes; et le jour suivant, avec le reste de la troupe et des effets, je traversai à mon tour le torrent sur mon radeau. Les préparatifs, l'exécution et le rétablissement de toutes choses nous occupèrent jusqu'au dernier du mois.

Le Sondag est un fleuve qui prend sa source dans de hautes montagnes presque toujours couvertes de neige ce qui les a fait nommer *Sneuwe-Bergen* ou *montagnes de Neige*: je les avais au nord sur ma gauche. Le fleuve, grossi par différentes petites rivières qui se joignent à lui, va se jeter et se perdre dans la mer, à dix lieues de l'endroit où j'étais.

Le 1^{er} octobre nous reprîmes notre route dans l'ordre accoutumé: après sept heures de marche, nous nous reposâmes un moment sur les ruines d'une habitation délaissée comme l'autre, et non moins triste et lugubre. A quatre heures du soir

nous nous arrêtâmes à une mare d'eau. Nous fûmes bien heureux cette nuit-là d'avoir de grands feux : quelques hyènes et deux lions nous vinrent visiter, et mirent tous nos bestiaux en désordre. Nous passâmes toute la nuit sur pied ; il ne fallut rien moins que nos décharges bruyantes et non interrompues pour parvenir à les éloigner, tant ils montraient d'acharnement.

A la pointe du jour, nous vîmes une si grande quantité de gazelles, que je résolus d'employer la journée entière à en faire la chasse. Nos provisions commençaient à manquer, et demandaient à être renouvelées plus souvent : nous fûmes assez heureux de tuer sept de ces gazelles.

Le jour d'après nous fîmes une marche forcée : nous avions eu de mauvaise eau la veille ; il fallait pour s'en procurer de plus fraîche rencontrer un bras du Sondag, que nous trouvâmes heureusement à quatre heures. Nos bœufs étaient rendus ; ils avaient travaillé par une chaleur étouffante ; je craignais qu'il n'en mourût quelques-uns, malgré qu'on eût eu la précaution de renouveler plusieurs fois les attelages. Le 4 nous quittâmes tout-à-fait le fleuve, et ne fîmes ce jour-là que trois lieues, tant la chaleur était insupportable : nos bœufs se sentaient encore de la fatigue de la veille.

Le 5 nous nous mîmes en route dès trois heures du matin. A sept heures nous trouvâmes encore

une habitation abandonnée : les propriétaires, sans doute pressés par la peur, ne s'étaient pas donné le temps de mettre aucun de leurs effets à l'abri du pillage. A l'aspect de cette habitation demeurée entière, et qui ne portait aucune empreinte du feu, il me sembla que les habitans avaient pris l'épouvante mal à propos. Je fus curieux d'entrer dans cette maison. Je ne m'étais pas trompé; nous n'aperçûmes aucun dérangement dans les meubles; chaque ustensile était à sa place; je ne permis pas qu'on touchât aux effets, même les plus indifférens; seulement, comme la chaleur continuait d'être excessive, je fis halte à l'ombre de cette maison, et nous nous reposâmes un peu. Vers le soir je délogeai, et nous entreprîmes une marche de quatre heures.

Le lendemain nous passâmes encore à travers deux habitations simplement désertées comme celle de la veille, et dans le même état. Je ne voulus pas arrêter. Quatre heures de marche nous mirent sur les bords de la petite rivière Vogel ou de l'Oiseau; nous fîmes halte, parce que mes bœufs avaient encore manqué d'eau et presque de nourriture. A midi le temps s'obscurcit un peu, et d'assez gros nuages nous dérobaient la vue du soleil. Je profitai de cette heureuse circonstance pour avancer de plus en plus: nous espérions gagner Agter-Bruyntjes-Hoogte; mais parvenus au pied de

ces montagnes, une mare d'eau qui se trouvait là nous engagea d'y camper ; nous n'étions rien moins qu'assurés d'en rencontrer une autre plus à notre convenance.

Pendant la nuit, nos feux furent aperçus par des Hottentots sauvages. Comme ces gens s'approchaient de nous pour nous reconnaître, ils furent écartés par nos chiens, qui nous donnèrent l'éveil et qui courant au qui-vive, aboyaient et se démenaient horriblement ; pour cette fois une partie de mon monde fut persuadé que nous étions investis par les Cafres ; mais je permis aux sauvages d'approcher : ils parurent au nombre de quinze hommes, plusieurs femmes et quelques enfans.

Ils s'étaient mis en route pour s'éloigner du feu de la guerre. Je fus prévenu par eux que, lorsque j'aurais franchi la montagne, je trouverais encore plusieurs habitations désertes ; ils m'expliquèrent comment les propriétaires de ces habitations éparées s'étaient assemblés dans une seule pour être en force contre l'ennemi ; mais leur parti était pris d'abandonner tout-à-fait le pays et leurs possessions pour se rapprocher des colonies hollandaises, attendu que les Cafres étaient à l'heure même en campagne, et juraient de n'en pas laisser subsister une seule.

Ces bonnes gens, qui s'étaient livrés à moi avec tant de confiance, s'ouvrirent également sans ré-

serve. Ils m'apprirent que les vexations et la cruelle tyrannie des colons étaient l'unique cause de la guerre, et que le bon droit était du côté des Cafres; ils m'apprirent que les bossismans, espèce de vagabonds déserteurs qui ne tiennent à aucune nation et ne vivent que de rapines, profitaient de ce moment de trouble pour piller indistinctement et Cafres et Hottentots et colons; qu'il n'y avait que ces misérables qui eussent pu engager les Cafres à comprendre dans la proscription générale tous les Hottentots, qu'ils regardaient comme des espions attachés aux blancs, et dont ceux-ci ne se servaient que pour leur tendre des pièges plus adroits: ce dernier trait n'était pas dénué de fondement, mais ne pouvait, dans aucun cas, s'étendre aux hordes les plus éloignées. Ainsi l'innocent suivait le sort du coupable.

En quatre heures nous traversâmes la montagne d'Agter-Bruyntjes-Hoogte; puis, rafraîchis par un orage qui semblait arriver à souhait, après quatre autres heures nous campâmes pour passer la nuit. Nous vîmes, toujours chemin faisant, quelques habitations désertes, dont les propriétaires, sans doute, étaient du nombre des confédérés. Le sol, dans cet endroit, me parut généralement bon; les montagnes étaient couvertes de beaux et grands arbres, les plaines parsemées de mimosa-inlotica regorgeaient de gazelles et de gnous; ces derniers ani-

maux, quoique très bons à manger, sont cependant inférieurs aux autres gazelles.

Dès le lendemain, après trois heures d'une marche entreprise au point du jour, je découvris l'habitation tant désirée ! Du plus loin que ces gens m'aperçurent, je les vis tous s'assembler et se grouper devant la maison ; leurs mouvemens, leurs déplacements, l'attention avec laquelle ils tournaient tous ensemble leurs regards vers moi, me faisaient assez comprendre qu'ils ne me voyaient pas sans alarme, et que mon convoi surtout les inquiétait fortement. Je piquai des deux, et les abordant avec politesse, je me fis connaître et déclinai mon nom. J'affectai de ne marcher qu'avec l'autorité de la puissance hollandaise, à qui j'avais des comptes à rendre de mes découvertes. Cette fin de mon discours très concis parut leur en imposer ; ils m'accueillirent alors avec les démonstrations de la plus grande joie, et me témoignèrent combien ils étaient enchantés de me voir.

Ne pouvant décider aucun de ces Hottentots à m'accompagner dans la Cafrerie, je fus beaucoup plus heureux envers trois métis qui connaissaient le pays et la langue des Cafres. L'un d'eux, nommé *Hans*, fils d'un blanc et d'une Hottentote, avait presque toujours vécu parmi les Cafres ; il en parlait facilement la langue : quelques verres d'eau-de-vie d'Orléans que j'avais en réserve m'eurent bientôt

gagné sa confiance, et je lui fis conter tout ce qu'il savait sur les affaires présentes. Ce qu'il m'apprit me confirma dans l'opinion que les Cafres, en général, sont pacifiques et tranquilles; mais il m'assura que continuellement harcelés, volés et massacrés par les blancs, ils s'étaient vus forcés de prendre les armes pour leur défense; il me dit que les colons publiaient partout que cette nation était barbare et sanguinaire, afin de justifier les vols et les atrocités qu'ils commettaient journellement contre elle, et qu'ils tâchaient de faire passer pour représailles; que, sous prétexte qu'il leur avait été enlevé quelques bestiaux, ils avaient, sans distinction d'âge et de sexe, exterminé des hordes entières de Cafres, dérobé tous les bœufs, ravagé leurs campagnes; que cette méthode de se procurer des bestiaux leur paraissant plus abrégée que celle d'en élever eux-mêmes, ils en usaient avec tant d'indiscrétion, que depuis un an ils en avaient partagé plus de vingt mille, et qu'ils avaient impitoyablement massacré tout ce qui s'était présenté pour les défendre.

Hans m'avait donné sur la Cafrerie tous les éclaircissemens que je lui avais demandés; il m'avait appris que le terrain sur lequel je me trouvais actuellement était de la domination d'un puissant seigneur qui faisait sa résidence à trente lieues de nous, plus du côté du nord, et qu'il se nommait

le roi Pharaos ; il me conseillait de pénétrer jusqu'à lui , m'assurant que je n'avais rien à craindre , aucun risque à courir ; il me disait au contraire que ces pauvres peuples me verraient avec plaisir.

J'imaginai de faire une députation au roi Pharaos , et sur la première ouverture que j'en fis à Hans , il accepta la commission sans balancer. Quoique cette conduite me parût d'un assez bon augure , j'étais bien résolu cependant de prendre mes sûretés ; ce jeune métis me promit d'engager deux ou trois de ses amis à faire le voyage avec lui ; je lui donnai deux de mes plus fidèles Hottentots , Adams et Slanger : ils devaient rendre compte à ce roi de tout ce que j'avais fait depuis onze mois que j'avais quitté le Cap. Afin qu'il fût en état de juger que la curiosité seule me conduisait dans ses états , je chargeai mes messagers de lui dire que , né dans un autre monde , étranger surtout dans les lieux où je me trouvais actuellement , je n'étais , en aucune façon , ni l'ami ni le complice des colons qui lui faisaient la guerre ; que je ne vivais pas même avec eux ; que je désapprouvais hautement leur conduite ; qu'en un mot , il pouvait être assuré qu'aussi long-temps que je resterais dans son pays , il n'aurait nul sujet de s'inquiéter de mes mouvemens et de mes démarches. J'ajoutai que le gouvernement du Cap , à qui je rendais un compte fidèle de tout ce qui s'était passé sous mes yeux ,

s'empresserait de rétablir le calme dans son pays et la bonne harmonie entre lui et les colons.

Après avoir ainsi endoctriné mes députés, surtout ceux de mon camp, à qui je recommandai le plus grand secret sur quelques autres particularités dont je les fis seuls dépositaires, je leur remis quelques présens pour le prince, et les congédiai. Ils me promirent de se rendre bientôt à Koks-Kraal, où je devais les attendre; chacun d'eux fit ses provisions : ils partirent.

Je me mis moi-même en route dans la matinée. Après trois heures de marche, nous trouvâmes les bords du Groot-Vis-Rivier, ou rivière du Poisson. La chaleur était excessive; la terre, de tous côtés couverte de gros cailloux roulés, rendait le chemin fort pénible pour les bœufs : nous côtoyions toujours les bords de la rivière. A trois cents pas de son cours, la fatigue nous força de nous arrêter; il n'était encore que quatre heures du soir. Tandis qu'on faisait les préparatifs ordinaires pour se procurer une nuit tranquille, je regagnai, en me promenant, le rivage. Non loin de là j'aperçus les restes d'un kraal de Cafres, et je fus curieux de l'aller visiter. J'y vis quelques cabanes assez bien conservées, les autres étaient entièrement détruites; mais un spectacle plus triste frappa mes regards : je reconnus des ossemens humains. Leur vétusté me fit croire qu'ils provenaient des mal-

heureux dont les colons avaiént fait leurs premières victimes, et que cette expédition datait des commencemens de cette injuste guerre.

Mes gens se répandirent sur les bords de la rivière. Nous allumâmes quelques branchages, et fîmes cuire sur des charbons le foie des condoux que je venais de tuer. Je ne sais si ce fut l'effet de la faim ou de la délicatesse du mets, je me rappelle que sans autre assaisonnement, sans pain (il y avait long-temps que je n'en mangeais plus), je ne pouvais m'en rassasier, et que c'est là un des plus délicieux repas que j'aie fait de ma vie : nous attachâmes ensuite les quatre pieds de l'animal, et avec une perche nous le portâmes sur les épaules, à côté du premier que nous avions tué. Mon Hottentot se détacha, pour me ramener deux chevaux et quelques-uns de ses camarades. Notre chasse fut enlevée et conduite au camp. Dans un instant on remplit les marmites; on fit cuire des grillades sur des charbons ardens : en moins de deux heures les trois quarts de notre viande eurent disparu.

Le Hottentot est gourmand tant qu'il a des provisions en abondance; mais aussi, dans la disette il se contente de peu. Je le compare sous ce rapport à la hyène, ou même à tous les animaux carnassiers, qui dévorent toute leur proie dans un instant sans songer à l'avenir, et qui restent en effet plusieurs

jours sans trouver de nourriture, et se contentent de terre glaise pour apaiser leur faim. Le Hottentot est capable de manger dans un seul jour dix ou douze livres de viande; et dans une autre circonstance défavorable, quelques sauterelles, un rayon de miel, souvent aussi un morceau de cuir de ses sandales, suffisent à ses besoins pressans. Je n'ai jamais pu parvenir à faire comprendre aux miens qu'il était sage de réserver quelques alimens pour le lendemain : non-seulement ils mangent tout ce qu'ils peuvent, mais ils distribuent le superflu aux survenans; la suite de cette prodigalité ne les inquiète en aucune façon.

Le jour suivant, 11 du mois, nous fûmes visités pendant la nuit par des lions, des hyènes et des jakals. Ils nous tinrent sur le qui-vive jusqu'à deux heures du matin. La fumée de toutes nos grillades et de nos viandes fraîches les avaient sans doute attirés.

Aux approches de la nuit, nous faisons de grands feux pour écarter les lions et les hyènes, afin d'augmenter mes sûretés : toutes ces dispositions réussirent à merveille. Je repris mes occupations ordinaires, et ne respirai plus que pour la chasse. Dès la première après-dînée, j'avais vu des volées de perroquets traverser les airs pour aller s'abattre et boire à la rivière. Je les observai et parvins à en tuer un. C'était une espèce nouvelle,

et qui n'a pas été décrite. Sa taille approche de celle du perroquet cendré de Guinée; sa couleur générale est le vert de plusieurs nuances; mais sur chaque jambe et sur le poignet de l'aile, il porte une belle couleur aurore : j'en parle amplement dans mes descriptions d'oiseaux.

Nous étions aussi visités en plein jour par des troupes considérables de bavians, singes de la même espèce que mon ami Keès. Ces animaux, étonnés de voir tant de monde, l'étaient encore plus de reconnaître un des leurs paisible au milieu de nous, et qui leur répondait en bon langage. Un jour ils descendirent d'une colline que nous avions à côté de notre camp; en moins d'une demi-heure plus d'une centaine nous entourèrent avec curiosité; ils répétaient sans cesse, gou-a-cou, gou-a-cou. La voix de Keès les enhardissait. Il y en avait dans le nombre de beaucoup plus grands les uns que les autres; mais ils étaient tous de la même espèce. Ils se perdaient en démonstrations et en gambades qu'on essaierait en vain de décrire.

En côtoyant la rivière, nous nous approchions de son bord autant qu'il nous était possible, et dans le plus grand silence : nous marchâmes ainsi trois bonnes heures sans avoir rien découvert. Enfin nous reconnûmes le pas d'un hippopotame qui devait avoir passé là pendant la nuit; nous suivîmes cette trace l'espace d'une heure et demie ;

elle nous conduisit à l'endroit où l'animal s'était jeté à l'eau : à l'instant nous nous distribuâmes le long du bord, à quelques distances les uns des autres, pour prêter l'oreille. Il partit un coup de fusil de celui de mes gens qui était le plus éloigné : nous courûmes à lui. Il avait vu et tiré l'animal ; mais il l'avait manqué. Heureusement nous n'attendîmes pas long-temps sans le voir reparaitre et l'entendre respirer : toute sa tête était hors de l'eau ; mais il avait gagné vers la rive opposée. La rivière était fort large ; deux de mes gens se mirent à la nage et la traversèrent dans l'espoir de foisonner l'animal à tenir au moins le milieu, s'ils ne pouvaient l'amener à notre portée. Cette épreuve réussit complètement ; mais l'hippopotame montrait tant de défiance qu'à peine pour respirer sortait-il le bout du nez hors de l'eau ; changeant de place à tout instant, il ne se remontrait jamais dans l'endroit où nous l'attendions ; il replongeait si souvent et si vite, qu'il ne donnait pas même le temps de l'ajuster : déjà nous avions tiré une trentaine de coups sans qu'aucun l'eût atteint. Les deux Hottentots qui avaient passé la rivière n'avaient point de fusil ; l'animal rusé, qui remarquait qu'on ne tirait point de leur côté, s'y tenait de préférence. Je fis partir Pit, celui de mes chasseurs qui en dernier lieu venait de remporter le prix au blanc ; je lui commandai de passer la rivière hors

de la vue de l'animal, de faire un détour pour rejoindre ses deux camarades, et surtout de ne point tirer sans être sûr de son coup. Il exécuta mes ordres avec beaucoup d'intelligence. L'animal qui, de l'autre bord se sentait hors de notre portée, n'avait point de défiance, levait quelquefois sa tête presque entière hors de l'eau : dans un de ces momens, Pit l'ajusta si bien, que l'hippopotame, en recevant le coup, replongea. Il était bien touché, j'en étais certain. Il reparut en effet bientôt, sortant la plus grande partie de son corps, et se débattant convulsivement : c'est alors que je lui envoyai une balle dans la poitrine. Il s'enfonça de nouveau et ne reparut plus que vingt-sept minutes après ; il était mort et dérivait au courant. Nos nageurs allèrent à lui et le poussèrent de notre côté jusqu'au bord du rivage.

Je ne peindrai point la joie commune, lorsque nous vîmes enfin ce monstrueux animal en notre possession ; mais mon monde et moi avions nos motifs qui ne se ressemblaient guère. La gourmandise le présentait aux yeux de mes gens comme un friand morceau dont ils allaient se gorger, tandis que la curiosité l'offrait à mon esprit comme un objet intéressant d'histoire naturelle que je ne connaissais encore que par les livres et les gravures.

Le 18 nous passâmes une partie de la nuit à

faire le coup de fusil, pour écarter encore nos deux lions et la troupe vorace des hyènes. Je ne m'endormis que fort tard : à mon réveil, quelle fut ma surprise de me voir entouré au milieu de mon camp d'une vingtaine de sauvages Gonaquois ! Cette visite et ses suites méritent de plus amples détails. Dans ce simple récit, le lecteur puisera plus de vérités sur l'état positif d'un sauvage d'Afrique, que dans tous les discours des philosophes.

Le chef s'approcha pour me faire son compliment; les femmes, dans toute leur parure, marchaient derrière lui : elles étaient luisantes et fraîchement boughouées, c'est-à-dire qu'après s'être frottées avec de la graisse, elles s'étaient saupoudrées d'une poussière rouge qu'elles font avec une racine nommée dans le pays *boughou*, et qui porte une odeur assez agréable. Elles avaient toutes le visage peint de différentes manières; chacune d'elles me fit un petit présent. L'une me donna des œufs d'autruche, une autre un jeune agneau; d'autres m'offrirent une abondante provision de lait dans des paniers qui me paraissaient être d'osier; ce dernier cadeau m'étonna : « Du lait dans des paniers ! me disais-je ; voilà une invention qui annonce bien de l'industrie ! »

Ces jolis paniers se fabriquent avec des roseaux si déliés, et d'une texture si serrée, qu'ils peuvent

servir même à porter de l'eau; ils m'ont été pour cet usage d'une grande ressource dans la suite. Le chef des Gonaquois m'apprit qu'ils étaient l'ouvrage des Cafres, avec lesquels ils les échanagent contre d'autres objets.

Ce chef se nommait Haabas. Il me fit présent d'une poignée de plumes d'autruche du choix le plus rare. Pour lui montrer le cas que je faisais de son présent, je détachai sur-le-champ le panache de la même espèce que je portais à mon chapeau, et je mis le sien à la place. Je remarquai dans les traits du bon vieillard toute la satisfaction qu'il en ressentait; il me témoigna par ses gestes et ses paroles combien il était enchanté de mon action.

Mon tour vint de prouver à ce chef ma reconnaissance : je commençai par lui faire donner quelques livres de tabac. J'allais me procurer à peu de frais une scène délicieuse, et faire plus d'un heureux. D'un simple signe, Haabas fit approcher tout son monde; dans un clin d'œil ils formèrent un cercle et s'accroupirent comme des singes. Tout le tabac fut distribué, et je remarquai avec beaucoup de plaisir que la portion que s'était réservée Haabas égalait tout au plus celle des autres. Je me sentis touché de cette bonhomie et de l'esprit d'équité que je voyais briller en lui d'une façon si naïve et si simple. J'ajoutai au présent que je venais de lui faire, pour lui personnellement, un couteau, un

briquet, une boîte d'amadou et un collier de très gros grains de verroterie. Je donnai aux femmes des colliers et du fil de cuivre pour des bracelets. Au milieu de ces offrandes réciproques, et des sentimens affectueux qu'elles nous inspiraient mutuellement, je remarquai une jeune fille de seize ans. Confondue dans la foule, elle montrait moins d'empressement à partager les bijoux que je distribuais à ses compagnes que de curiosité pour ma personne : elle m'examinait avec une attention si marquée, que je m'approchai d'elle pour lui donner tout le temps de me considérer à son aise ; je lui trouvai la figure charmante ; elle avait les plus fraîches et les plus belles dents du monde ; sa taille élégante et svelte et les formes amoureuses de son corps auraient servi le pinceau d'Albane : c'était la plus jeune des Grâces sous la figure d'une Hottentote.

Les impressions de la beauté sont universelles ; c'est une souveraine dont l'empire est partout : je sentis à la prodigalité de mes présens que je pliais un peu sous sa puissance. Ma jeune sauvage se fut bientôt accoutumée à moi : je venais de lui donner une ceinture, des bracelets, un collier de petits grains blancs, qui la paraient à ravir ; je détachai de mon cou un mouchoir rouge, dont elle s'enveloppa la tête. Dans cet accoutrement elle était ce qu'en langage précieux on dirait délicate. Je me

faisais un plaisir de la parer moi-même. Quand sa toilette fut achevée elle me demanda quelques bijoux pour sa sœur, qui était restée à la horde. Elle montra du doigt sa mère, et m'apprit qu'elle n'avait plus de père. Je la fatiguais de questions, tant je trouvais de charme dans ses réponses. Rien n'égalait le plaisir que j'avais à la voir, si ce n'était celui que je prenais à l'entendre. Je lui demandai de rester avec moi, et lui fis toutes sortes de promesses. Mais quand je lui parlai surtout de l'emmener dans mon pays, où toutes les femmes sont des reines, et commandent à des hordes puissantes d'esclaves, loin de se laisser tenter, elle rejeta bien loin mes propositions, et se livra sans façon à quelques mouvemens d'impatience et d'humeur. Un monarque n'eût pas vaincu sa résistance, et le chagrin que lui causait la seule idée d'abandonner sa famille et sa horde. Je finis par la prier de m'amener du moins sa sœur, qui aurait lieu d'être satisfaite à son tour. Elle me le promit. Dans ce moment ses yeux se fixèrent sur une chaise placée non loin de moi : elle me montra un couteau que j'y avais laissé par hasard ; je m'empressai de le lui offrir ; elle le remit sur-le-champ à sa mère.

Elle était sans cesse occupée de ses atours nouveaux pour elle ; elle touchait ses bras, ses pieds, son collier, sa ceinture, passait vingt fois la main sur sa tête pour y toucher et reconnaître son

a
j
d
fr
le
ja
nu
Q
me
ren
jeu
vil
nos
nor
fun
M
et j
fave
dem
sais
de l
indis

mouchoir, qui lui plaisait beaucoup. J'ouvris mon nécessaire et j'en tirai le miroir, que je mis devant elle; elle s'y regarda très attentivement et même avec complaisance : elle montrait assez par ses gestes et ses attitudes variées combien elle était satisfaite, je ne dis pas de sa figure, mais de ses ajustemens, qui lui faisaient une impression toujours plus vive. Lors de sa toilette du matin et du départ de la horde pour me venir voir, elle s'était frotté les joues avec de la graisse et de la suie; je les lui fis laver et bien essuyer; mais je ne pus jamais lui persuader que les secours de son art nuisaient à la nature, qui l'avait créée très jolie. Quelque adresse que je misse dans mes raisonnemens, quel que fût l'effet de sa complaisance à rendre à ses joues fraîches ce tendre velouté de la jeunesse, si fugitif et si léger, elle tenait à son vilain noir grasseyeux avec autant d'entêtement qu'en nos climats on tient au rouge, à toutes ces pâtes non moins dégoûtantes, si elles ne sont pas plus funestes.

Ma belle élève me pria de lui laisser mon miroir, et j'y consentis. Elle profitait à merveille de la faveur qu'elle s'était doucement acquise pour me demander tout ce qui lui faisait plaisir; je me laissais toujours entraîner; cependant je fus contraint de lui refuser plusieurs effets, autant par le besoin indispensable que j'en avais, que dans la crainte

qu'elle n'en fit un usage dangereux pour elle-même. Mes boucles de jarretières l'avaient aussi tentée; le brillant des cailloux du Rhin parlait à ses yeux : j'aurais été charmé de lui en faire hommage. Combien ne désirais-je pas en ce moment les plus misérables attaches de fer pour remplacer ce meuble d'un luxe d'ailleurs fort inutile ! Malheureusement c'était la seule paire que je possédasse ; je lui fis comprendre que ces boucles m'étaient absolument nécessaires ; de ce moment il n'en fut plus question. Elle avait le bon esprit de n'être affectée d'aucun de mes refus ; il suffisait que j'eusse une fois dit non pour qu'elle changeât d'objet.

Je trouvais son nom difficile à prononcer, désagréable à l'oreille, et très insignifiant pour mon esprit ; je la débaptisai et la nommai *Narina*, qui signifie *fleur* en langage hottentot. Je la priai de conserver ce beau nom, qui lui convenait à mille égards¹ ; elle me promit de le porter tant qu'elle vivrait, comme un souvenir de mon passage dans son pays et comme un témoignage de son amour ;

¹ L'Anglais Barrow, qui avait changé le nom de Haabas en celui de Kaabas, pouvait bien à son tour chercher vainement la belle sauvage appelée *Narina* ; il trouva cependant les Gonaquois ou Ghonaquos dans les mêmes lieux que notre voyageur, douze ans après celui-ci. M. Walckenaer regarde comme empreint de la vérité locale l'épisode de *Narina*, et comme peignant mieux qu'une simple description les mœurs de ces sauvages.

car ce sentiment déjà ne lui était plus étranger, et dans son langage naïf et touchant elle me faisait assez connaître tout ce qu'a d'impérieux la première impression de la nature, et qu'au fond des déserts d'Afrique il ne fallait pas même oser pour être heureux.

J'avais fait tuer un mouton et cuire une bonne quantité de notre hippopotame pour régaler nos hôtes : ils se livrèrent à tous les accès de la gaité ; tout le monde dansa. Mes Hottentots, en hommes polis et galans, régalerent de leur musique les sauvages ; les virtuoses firent entendre le goura, le jnounjnounm, le ratouquin ; l'heureuse guimbarde ne fut point oubliée : cet instrument nouveau produisit sur les assistans la plus vive sensation ; Narina, comme toutes les jolies femmes qui ne doutent de rien, voulut l'essayer ; mais, comme toutes les jolies femmes, bientôt impatientée de la leçon, elle jeta loin d'elle l'instrument, qu'elle trouva détestable.

Toute cette journée se passa en fêtes, en folies. Mes gens distribuèrent leur ration d'eau-de-vie, indépendamment de celle que je leur avais fait particulièrement donner. Je vis avec plaisir que Narina n'en pouvait boire ; cette sobriété redoubla l'intérêt qu'elle m'avait inspiré. Je déteste cette liqueur, et m'étonne comment nos femmes bravent ainsi par gentillesse le plus dégoûtant des poisons.

Je songeai à faire ramasser de bonne heure le

bois nécessaire pour nos feux ; cette opération ne fut pas longue ; les Gonaquois se mirent de la partie, et firent une ample provision pour eux-mêmes, car je leur avais permis de rester jusqu'au lendemain, et leur avais assigné, pour passer la nuit, une place éloignée de mon camp.

Le soir, lorsque ces feux furent allumés, je régalai mon monde avec du thé et du café, Narina prenait goût au thé, mais la couleur du café lui donnait de l'aversion pour cette liqueur. Je mis la main sur ses yeux, et lui fis avaler une demi-tasse ; elle la trouva bonne, mais elle retournait de préférence au thé ; elle y revenait même fort souvent : c'était de sa part une finesse dont je feignais de ne m'être pas aperçu, et qui m'amusait beaucoup. Je suis persuadé que cette boisson ne flattait pas infiniment son goût ; mais elle se dépêchait de l'avaler pour arriver, dans le fond de la tasse, au morceau de sucre candi qu'elle m'avait vu y jeter.

Après ce goûter frugal, et les scènes piquantes qu'il me procurait, on se remit à la danse, et vers minuit le besoin du repos fit cesser les plaisirs.

Depuis quelque temps je couchais dans mon chariot pour éviter l'humidité des nuits ; je fis au chef des Gonaquois la politesse de le garder dans mon camp, et j'arrangeai moi-même ce bon vieillard dans ma canonnière.

Le lecteur s'attend bien sans doute à voir ma

favorite exceptée de la loi qui renvoyait toute la horde dans l'enceinte que je lui avais prescrite. et il ne croira point à ma continence. Narina se tenait près de moi et ne songeait guère à quitter son ami... Je lui montrai sa mère et ses compagnes qui s'éloignaient de nous, et... je reçus les adieux de Narina.

Je détachai deux de mes gens armés pour passer la nuit auprès de ces Gonaquois et les défendre contre l'approche des animaux carnassiers; lorsque tout le monde se fut retiré, j'ordonnai qu'on ne laissât plus entrer ni sortir personne.

A mon réveil, j'allai visiter le camp de mes Gonaquois; l'aurore commençait à peine à briller; roulés en peloton sous leurs kros¹, ils étaient tous plongés dans le plus profond sommeil. Narina était avec sa mère, sur une natte que je leur avais fait donner pour les garantir de l'humidité: les sept autres femmes entassées les unes près des autres formaient un groupe plaisant; on ne voyait ni pieds ni têtes; tout était caché sous la couverture. Je leur souhaitai le bonjour par un coup de fusil lâché à leurs oreilles; je vis aussitôt toutes ces têtes effrayées sortir de dessous leurs kros et m'offrir le plus comique des tableaux: cependant quel-

¹ Manteaux de peaux de différens quadrupèdes dont se servent généralement tous les Hottentots, soit pour se vêtir de jour, soit pour se couvrir pendant la nuit. J'aurai occasion d'en parler plus amplement dans la suite.

ques-uns des dormeurs ne se réveillèrent point, ce qui ne doit pas surprendre; car le sommeil pour les Hottentots est voisin de la léthargie.

Je les laissai reprendre à leur aise l'usage de leurs sens, et j'allai côtoyer la rivière pour tirer quelques oiseaux avant que la chaleur se fit sentir.

Après avoir déposé ma chasse dans ma tente, je retournai au camp de mes hôtes; je n'y trouvais que les hommes; toutes les femmes avaient disparu: on m'apprit qu'elles venaient de partir pour se baigner. Curieux de voir cette cérémonie, je gagnai la rivière; je ne perdis pas beaucoup de temps à les chercher; leurs voix et leurs éclats de rire m'eurent bientôt mis sur la piste: je me glissai doucement entre les arbres et les broussailles, et j'arrivai tout près du bord sans être aperçu; elles nageaient toutes, folâtrant au milieu des eaux, et plongeant avec une adresse merveilleuse.

Lorsque j'eus examiné mes baigneuses à loisir, un coup de fusil que je tirai en me présentant à elles fit cesser leurs jeux. Toutes en même temps s'enfoncèrent dans l'eau, et ne montraient plus que le bout du nez; je m'étais assis sur leurs habillemens entassés; je prenais plaisir à les persiffler, et leur faisais voir l'un après l'autre leurs petits tabliers, en les invitant à venir les chercher. La mère de Narina riait aux éclats de l'embarras de ses compagnes, ainsi prises au dépourvu. Elle était

son
sais
plic
Il m
une
tout
sa
s'ha
plus
retir
tem
je f
me
train
elle
de l
C
plus
libre
ses
sa m
quan
déba
me f
sés :
romp
une
mém

sortie de l'eau plus tôt que les autres, et se reposait sous un arbre en les attendant : elles me supplièrent long-temps de m'éloigner ; ce fut en vain. Il ne leur restait qu'un parti qu'elles saisirent avec une adresse dont je fus étonné. Elles connaissaient tout l'ascendant qu'avait sur moi la belle Narina : sa mère lui lança son tablier et son kros ; elle s'habilla dans l'eau et vint bientôt à moi de l'air le plus tendre et le plus ingénu, me conjurer de me retirer quelques momens à l'écart pour donner le temps à ces femmes de reprendre leurs vêtemens : je feignis d'y mettre un peu de résistance ; mais, me prenant par la main, Narina réussit à m'entraîner avec elle jusqu'à ce qu'étant hors de vue, elle cria à ses compagnes qu'elles pouvaient sortir de l'eau et s'habiller.

Cependant nous cheminions vers ma tente, de plus en plus familiarisés, Narina folâtrant aussi librement avec moi qu'elle l'eût fait avec son frère, ses parens, ses compagnes ; elle me plaisantait à sa manière, me tourmentait d'une façon très piquante, tantôt luttant de force avec moi pour se débarrasser de mes bras, tantôt franchissant, pour me fuir, les taillis, les ravines, les plus larges fossés : jeune et vigoureux alors, depuis long-temps rompu aux travaux les plus pénibles, et menant une vie plus dure mille fois que ces sauvages mêmes, j'eusse défié nos Hercules d'Europe ; mais

soit que l'habitude et un reste de galanterie me fissent une loi de n'employer envers la jeune Narina que la moitié de mes forces, soit qu'en effet elle eût plus d'adresse et les mouvemens plus souples, elle m'aurait contraint à lui demander grâce. et je pliais sous ses efforts; mais surtout lorsque échappée à mes agaceries et mettant entre nous un peu d'intervalle, elle me défiait à la course et venait à s'élancer, avec quelle vitesse elle parcourait les chemins et par cent détours revenait se cacher à la lisière du bois et me surprenait au passage!

Différens oiseaux que je voyais voltiger dans la forêt me forçaient à tous momens d'y rentrer: c'était le seul moyen qui me restât d'apaiser les fougues de ma jeune sauvage: rien n'égalait le plaisir qu'elle éprouvait à me voir tirer des coups de fusil; je ne les lui épargnais pas, et, dans cette seule course, j'abattis une vingtaine d'oiseaux. Je n'avais point emmené de chien: Narina en faisait aisément l'office, saisissait admirablement bien les pièces qui n'étaient que blessées. Cependant je commençais à perdre de vue mon camp et je m'étais laissé entraîner un peu loin: tous ces jeux et les espiègeries de ma jeune compagne parvinrent enfin à m'égarer, et ne cessèrent que lorsqu'elle m'eut donné tout naturellement une bonne leçon et la meilleure réponse au tour si plaisant que je venais de lui jouer; il n'y avait qu'un moment, au

bord de la rivière Groot-Vis. Nous venions de rejoindre son cours, qui me reconduisait infailliblement à mon camp : un héron que je venais de tirer s'était abattu sur les bords de la rivière ; entraîné par le courant, il gagnait le milieu et allait m'échapper ; j'en eusse été d'autant plus désolé qu'un de ses pareils, que j'avais eu beaucoup de peine à me procurer, avait été un jour, par la négligence d'un de mes gens, cruellement endommagé dans ma tente. Déjà j'étais à mi-corps dans la rivière ; mais embarrassé dans les herbes qui croissent sur les bords, et n'ayant pas encore oublié l'accident du Queur-Boom, je répugnais à me laisser entraîner plus avant. Narina, qui s'aperçut de mon embarras et me voyait m'y prendre assez gauchement pour courir après mon oiseau, s'étonna que je craignisse si fort de me mettre au large : en un clin d'œil elle s'élance à la nage ; je rejoins la terre que je venais de quitter ; la cruelle, tenant mon oiseau à la main, m'appelle et m'invite à le venir chercher. Après cent débats et les plus vives instances, loin de le rendre à mes désirs, elle gagne comme un trait l'autre bord, et de là me nargue à son aise et se rit de ma poltronnerie. J'ai dit quelque part que je ne sais point nager ; s'il fut des circonstances où je dusse m'en plaindre, sans contredit il ne pouvait s'en rencontrer de plus mortifiante et qui dût m'exciter davantage

à réparer cette négligence inexcusable de l'éducation.

Lorsque je vis que je ne pouvais rien obtenir de ma belle étourdie, je pris le parti de m'asseoir sur les bords de la rivière et de l'attendre patiemment: elle fut bientôt lasse elle-même; elle se remit à la nage et revint, non sans quelques plongeurs, rejoindre le bord où j'étais. Rien ne l'effrayait de ma part; pendant sa traversée je l'avais plusieurs fois couchée en joue: elle n'en était que plus folle et plus entêtée à me refuser mon héron. Nous reprîmes enfin tous les deux plus paisiblement notre route jusqu'à ma tente.

Haabas se disposait à partir; je le fis dîner avec tout son monde, et lui donnai en particulier une petite provision de tabac, ce qui lui fit grand plaisir; Narina me promit de m'apporter du lait et de m'amener sa sœur.

Dans les trente-six heures que je venais de passer avec ces Gonaquois, j'avais eu le temps de faire des observations qui me devenaient utiles, particulièrement sur leur parler: j'avais remarqué qu'ils clapent la langue comme les autres Hottentots; avec un idiome semblable, ils avaient cependant des finales que ni mes gens ni moi ne comprenions pas toujours.

Ils différaient des miens par la teinte de leur peau plus foncée, par leur nez moins camus, leur

taille plus haute, mieux prononcée, en un mot, par un air et des formes plus nobles.

Lorsqu'ils abordent quelqu'un, ils présentent la main en disant *tabé* (je vous salue); ce mot et cette cérémonie qui sont en usage chez les Cafres n'ont point lieu chez les Hottentots proprement dits.

Cette affinité d'usages, de mœurs, et même de conformation, le voisinage de la grande Cafrerie et les éclaircissemens que j'ai reçus par la suite, m'ont convaincu que ces hordes de Gonaquois, qui tiennent également du Cafre et du Hottentot, ne peuvent être que le produit de ces deux nations, qui se seront antérieurement croisées.

L'habillement des hommes Gonaquois, avec plus d'arrangement ou de symétrie, a la même forme que celui des Hottentots; mais comme ceux-là sont d'une stature plus élevée, ce n'est point avec des peaux de mouton, mais de veau, qu'ils se font des manteaux; ils les nomment également kros. Plusieurs d'entre eux portent à leur cou un morceau d'ivoire ou bien un os de mouton très blanc, et cette opposition des deux couleurs fait un bon effet et leur sied à merveille.

Lorsque les chaleurs sont excessives, les hommes se dépouillent de tout vêtement incommode, et ne conservent que ce qu'ils appellent leurs jakals : c'est un morceau de peau de l'animal ainsi nommé, dont ils couvrent les parties naturelles, et qui tient

à la ceinture; ce voile, négligemment placé, n'est qu'un vain meuble qui sert assez mal leur pudeur.

Les femmes, plus coquettes que les hommes, se parent aussi bien davantage: elles portent le kros comme eux; le tablier qui cache leur sexe est plus ample que celui des Hottentotes; il est aussi très artistement travaillé. Dans les chaleurs elles ne conservent que ce tablier avec une peau qui descend par derrière depuis la ceinture jusqu'aux mollets.

Les jeunes filles au-dessous de neuf ans vont absolument nues; arrivées à cet âge, elles portent uniquement le petit tablier.

Il était nuit lorsque le Hottentot que j'avais envoyé avec Haabas arriva de sa horde; il était accompagné de deux nouveaux Gonaquois qui m'amenaient un bœuf gras que leur chef me priait d'accepter. Narina en me faisant souvenir de mes promesses m'envoyait une corbeille de lait de chèvre; elle savait que je l'aimais beaucoup. Sa sœur avait vu les présens qu'elle avait rapportés, et regrettait de n'être pas venue avec elle visiter mon camp; elle me faisait remercier de ceux que je lui avais envoyés par sa mère: je tenais ces détails des deux messagers de Haabas. Je reçus le bœuf et les moutons qu'ils me présentèrent; je les fis régaler de tabac et d'eau-de-vie.

A mon réveil du lendemain, le camarade d'Ami-

ro
pr
da

fri
cel
fou
côt
roy
Bon
pro
aper
je m
têtes
et la
quat
passa
natio
Ce
misér
habita
de le
jouiss
de pa
excess
chefs
vais en
timant
XX

roo, celui-ci cousin de Narina, était parti pour prévenir Haabas de la visite que j'allais lui rendre dans le jour même.

Quelle que soit l'immensité des déserts de l'Afrique, il ne faut pas calculer sa population par celle de ces essaims innombrables de noirs qui fourmillent à l'ouest et bordent presque toutes les côtes de l'Océan, depuis les îles Canaries, ou le royaume de Maroc, jusqu'aux environs du cap de Bonne-Espérance; il n'y a certainement aucune proportion d'après laquelle on puisse établir des aperçus même hasardés. Le pays des Gonaquois où je m'étais enfoncé ne rassemblait pas trois mille têtes sur une étendue de trente ou quarante lieues, et la horde de Haabas qui montait tout au plus à quatre cents personnes de tout âge, de tout sexe, passait pour l'une des plus considérables de la nation.

Ce n'était plus ici ces Hottentots abâtardis et misérables qui languissent au sein des colonies, habitants méprisables et méprisés qui ne connaissent de leur antique origine que le vain nom, et ne jouissent qu'aux dépens de leur liberté d'un peu de paix qu'ils achètent bien cher par les travaux excessifs des habitations et le despotisme de leurs chefs toujours vendus au gouvernement! Je pouvais enfin admirer un peuple libre et brave; n'estimant rien que son indépendance, ne cédant point

à des impulsions étrangères à la nature, et faites pour blesser leur caractère franc, vraiment philanthropique et magnanime.

Tout étant prêt pour le départ et la visite que je désirais faire, je dépêchai deux de mes chasseurs avec leurs fusils pour prévenir la horde de mon arrivée; et bientôt moi-même, après avoir déjeuné, je mis mon poignard à ma boutonnière, une paire de pistolets à ma ceinture, une autre à l'arçon de ma selle avec mon fusil à deux coups, et je montai à cheval : Klaas en fit autant; il portait ma carabine, et me suivait conduisant quatre de mes chiens; il était suivi à son tour de quatre chasseurs qui escortaient un autre de mes gens chargé de porter une cassette qui contenait deux mouchoirs rouges, des anneaux de cuivre, des couteaux, briquets et quelques autres présens que je vou'is faire à la horde; Amiroo marchait à notre tête pour nous guider dans la route.

Nous côtoyâmes d'abord la rivière en remontant pendant près d'une heure; après quoi, nous la faisant quitter, Amiroo nous conduisit entre deux montagnes dans une gorge étroite dont la longueur et les sinuosités n'avaient guère moins de deux lieues. Au bout de ce défilé, revenus à cinq ou six pas de la rivière, le pays s'ouvrit devant nous; et de là, me montrant du doigt une petite éminence sur laquelle j'apercevais un kraal,

notre guide m'avertit que c'était celui de Haabas ; nous n'en étions qu'à dix portées de fusil : le chemin avait été plus long que je ne l'avais compté ; nous avons employé trois grandes heures à cette marche.

Lorsque je ne me vis plus qu'à deux cents pas de la horde, je lâchai mes deux coups, et j'en fis faire autant à mes quatre chasseurs ; les deux autres que j'avais envoyés en avant répondirent à notre salut par leur décharge, et ce fut pour toute la horde le signal d'un cri de joie général. Je n'entremêlerai point de réflexions une scène aussi touchante ; le lecteur sensible partage les douces émotions de mon âme, et préfère un récit tout véridique et tout simple. Je voyais tout le monde sortir des huttes et se rassembler en pelotons ; mais à mesure que j'approchais, les femmes, les filles et les enfans disparaissaient, et chacun rentrait chez soi : les hommes restés seuls, ayant leur chef à leur tête, vinrent à ma rencontre. Mettant alors pied à terre : *Tabé, tabé*¹, Haabas, dis-je au bon vieillard en prenant sa main que je pressai dans la mienne. Il répondit à mon salut avec l'effusion d'un cœur reconnaissant et touché de cette marque d'honneur dont il était le principal objet. J'essayai le même cérémonial de la part de tous les hommes, excepté que, supprimant par respect le signe de

¹ Ce mot veut dire *Je vous salue*.

la main, ils le remplacèrent par celui de la tête de bas en haut, et qu'en prononçant *tabé*, ils accompagnaient ce mot d'un elapement plus sensible.

J'avais quitté mon cheval à l'ombre d'un gros arbre, sous lequel on était venu me complimenter; je n'y restai que quelques minutes pour me rafraîchir; je me faisais une fête de contempler cette horde intéressante, et je m'y rendis escorté de toute la troupe. A mesure que je passais devant une des huttes qui, comme celles des Hottentots, n'ont qu'une ouverture fort basse, la maîtresse du logis, qui s'était d'abord montrée pour me voir venir de loin, se retirait aussitôt : de telle sorte qu'obligé de me baisser à tous momens pour examiner l'intérieur, c'était pour moi un spectacle très curieux que ces visages bruns, immobiles et collés pour ainsi dire à la muraille, dans le plus profond de la hutte, n'offrant partout que des portraits à la silhouette.

Cependant elles s'apprivoisèrent peu à peu, et je me vis à la fin entouré; on me présenta du lait de tous les côtés. Narina n'était point encore du nombre des curieuses; je demandai de ses nouvelles; on courut pour la chercher : elle arrivait portant une corbeille de lait de chèvre tout chaud qu'elle vint m'offrir avec empressement; j'en bus de préférence, autant à cause des grâces naturelles qu'elle mit dans ce présent, que de la propreté qu'elle

a
v
p
pe
as
ve
qu
de
san
n'a
et
à q
que
tion
me
ne l
Ar
elle
vis l
mada
laide.
je lui
sans
tête;
quet;
goût,
sauva

avait eu l'attention de donner à son vase que n'avaient point à beaucoup près ceux des autres.

Du reste toutes ces femmes, dans leur plus grande parure, graissées et boughouées à frais, le visage peint de cent manières différentes, montraient assez tout le bruit qu'avait fait dans la horde la nouvelle de mon arrivée, et la considération singulière qu'elles avaient pour l'étranger. Narina s'était parée des présens que je lui avais faits; mais ce ne fut pas sans une extrême surprise que je m'aperçus qu'elle n'avait point suivi l'étiquette comme ses camarades, et qu'elle avait supprimé les onctions. Elle savait à quel point me déplaisait ce raffinement de coquetterie; et quoi qu'eût dû lui coûter cette privation, elle se l'était imposée pour me plaire : elle me présenta sa sœur qui me parut jolie; mais je ne lui trouvai point l'air agaçant de Narina.

Arrivé chez Haabas, il me montra sa femme : elle n'avait rien qui la distinguât des autres, et je vis là, comme on le voit souvent ailleurs, que madame la commandante était richement vieille et laide. Cela n'empêcha point qu'en courtisan délié je lui présentasse un mouchoir rouge qu'elle reçut sans façon, et dont elle ceignit sur-le-champ sa tête; j'ajoutai à cette offre un couteau, un briquet; mais comme j'avais envie de connaître son goût, et que j'étais bien aise de voir une femme sauvage dans l'embarras du choix pour ses ajuste-

mens, je lui montrai toute ma pacotille de verroterie, la priant de choisir elle-même ce qui lui plairait davantage. Je ne jouis pas de la satisfaction que je m'étais promise; elle se jeta sans balancer sur des colliers blancs et des rouges, les autres couleurs, disait-elle, trop analogues à sa peau, ne faisant nul effet et n'étant pas de son goût. J'ai toujours remarqué qu'en général les sauvages ne font pas grand cas du noir et du bleu; je lui donnai encore du gros fil de laiton pour deux paires de bracelets; cet article me parut être celui qu'elle estimait davantage.

Je fis ensuite la distribution du reste de la verroterie que j'avais apportée, et j'avoue de bonne foi que je manœuvrai de façon que les jeunes et les plus jolies furent les mieux partagées.

Je donnai aux hommes des couteaux, des briquets et des bouts de tabac: mon intention en venant visiter moi-même cette horde était que toutes les familles qui la composaient se sentissent de mes largesses; et la pacotille que j'avais apportée ne laissait pas d'être considérable.

Haabas me pria de la part de plusieurs vieillards impotens qui ne pouvaient sortir de leur loge de le suivre et de les aller visiter; je me prêtai sans peine à son désir: nous entrâmes dans leurs huttes. Ils étaient tous gardés par des enfans de huit à dix ans, chargés de leur donner leur nourriture et

tous les soins qu'exige la caducité. Cette institution respectable chez des peuples sauvages me toucha fortement; j'en témoignai toute ma satisfaction à mon conducteur. Quoique ces vieillards pour la plupart ne fussent retenus que par leur grand âge, et non par ces infirmités qui sont l'apanage ordinaire des peuples civilisés, je remarquai avec surprise que leurs cheveux n'avaient point blanchi, et qu'à peine apercevait-on à leur extrémité une légère nuance grisâtre.

Je fus conduit après cela vers une hutte absolument écartée de toutes les autres : elle renfermait (quel spectacle!) un malheureux couvert d'ulcères de la tête aux pieds. Je me baissais pour entrer; une odeur infecte qui sortait de cette hutte me fit reculer d'horreur. Cette pauvre créature était là, gisante depuis plus d'un an, sans que personne osât l'approcher, tant on craignait la communication de sa maladie qui passait pour contagieuse! Sa femme en effet, et deux de ses enfans, venaient d'en mourir il n'y avait pas deux mois; on lui jetait sa nourriture à l'entrée de sa loge, ou plutôt de sa tombe, car ce n'était plus un être vivant; son état, vraiment déplorable, m'inspira de la pitié; il croupissait depuis long-temps dans l'ordure et ses déjections : combien je me sentis peiné de ne pouvoir, par un remède efficace, apporter quelque soulagement à ses maux !

J'avais beau me souvenir qu'à Surinam nous recueillions nous-mêmes le baume de Copahu, et celui de Racassit qui, je crois, est le Tolu de la pharmacie, et qu'avec ce seul secours nous guérissions facilement nos nègres, je n'en étais pas pour cela plus avancé; l'Afrique ne m'offrait aucune de ces plantes salutaires, ou du moins si elles y croissent, dans quel lieu devais-je les aller chercher? Il me vint pourtant dans l'esprit un moyen, sinon de guérir entièrement ses douleurs, du moins d'en suspendre un peu la durée.

Je commençai par tranquilliser les esprits de ces bons sauvages, en les assurant que la maladie n'était point contagieuse; qu'elle ne pouvait se communiquer ni par le contact immédiat du malade, bien moins encore par l'air environnant: pour les persuader davantage, je leur dis avec fermeté qu'elle m'était très connue; sans cette précaution, le dessein que je formais pour le soulagement du misérable courait grand risque d'avorter, une prévention invincible leur faisant craindre à tous une épidémie; ils m'en crurent heureusement, et promirent d'exécuter tout ce que j'ordonnerais.

Je leur dis donc qu'il serait à propos de faire au moribond une friction générale avec de la graisse de mouton fondue; que ce remède innocent restituerait à la peau desséchée de cet homme un peu de souplesse, et lui procurerait du moins la facilité

de se mouvoir. Je lui fis donner plusieurs nattes, en le priant de taire quelques efforts pour les passer sous lui. Tout faible qu'il était, il réussit au gré de mon désir. Je proposai alors de lui construire une nouvelle hutte, et de l'y transporter. Cet avis fut reçu avec des exclamations par tous les assistants. Pour ne pas donner à leur bonne volonté le temps de se refroidir, mes gens et moi mêmes la main à l'ouvrage, et la hutte fut bientôt achevée et en état de recevoir le malade.

On le fit sortir étendu sur ses nattes; il fut porté près de sa nouvelle demeure, et l'ancienne fut au moment même démolie. J'étais un dieu bienfaisant pour ces sauvages: avec quel intérêt ils suivaient l'infortuné, les yeux fixés tantôt sur son sauveur, tantôt sur le malheureux pour la santé duquel ils concevaient déjà beaucoup d'espérance, car ce doux aliment des cœurs rayonnait sur tous les fronts, et doublait leur tendre compassion! Avec quel empressement je les voyais tous accourir, m'environner, s'attendrir sur les souffrances de leur frère et toutes les femmes surtout, implorer les connaissances qu'elles me supposaient, afin de donner, s'il était possible, quelque relâche à son supplice, et de le rendre à la vie!

Il n'était plus qu'un squelette mal recouvert par une peau rétrécie et sèche qui laissait voir à nu des parties d'os aux jambes, aux bras, aux côtés et aux

reins ; toutes les jointures étaient démesurément enflées ; et les vers, anticipant sur sa destruction, le rongeaient de toutes parts.

Après la friction que j'avais ordonnée, on l'introduisit dans sa hutte ; je le recommandai aux attentions et aux soins de toute la horde, et je priai qu'on ne lui donnât que du lait pour toute nourriture.

De retour à la demeure de Haabas, sa femme me présenta du lait pour me rafraîchir ; on avait fait tuer un mouton pour moi et mes gens.

Le dîner fini, il ne me resta que le temps nécessaire pour me rendre chez moi avant la nuit. Ainsi, prenant congé de mes bons voisins après une kirielle de tabé, je remontai à cheval ; presque toute la horde me suivait ; mais de plus en plus pressé par le temps, je piquai des deux ; et en moins d'une heure, Klaas et moi nous fûmes rendus au gîte. Le reste de mon monde arriva beaucoup plus tard ; une vingtaine de Gonaquois, tant hommes que femmes, que la curiosité attachait à leurs pas, les accompagnaient ; dans tout autre temps cette visite aurait pu me déplaire, mais pour le moment j'avais beaucoup de provisions, et vingt bouches de plus ne me dérangaient en aucune façon.

On s'attend sans doute à retrouver encore au nombre des arrivans la belle Narina ; mais ce qu'on ne devine point à coup sûr, et qui surprendra, c'est qu'elle garda si bien l'incognito, que ce ne fut que

le lendemain seulement que j'appris par elle-même qu'elle était arrivée de la veille. La nuit fut entièrement consacrée à la danse et aux chants; mais ne voulant priver personne d'une partie de plaisir que l'occasion seule avait formée, je ne me permis pas de les interrompre.

Je n'avais pu dormir de toute la nuit; je me levai à la pointe du jour : quel fut mon étonnement quand j'aperçus Narina! Elle avait l'air plus embarrassé, plus honteux que de coutume; ce fut alors seulement, comme je l'ai dit, qu'elle m'avoua qu'elle était arrivée dès la veille avec tous les autres. Je lui fis des reproches de s'être ainsi cachée de moi; je la pressai de m'en dire la raison; malgré mes vives instances, je ne pus obtenir une réponse positive; son silence là-dessus alla jusqu'à l'obstination; enfin, comme si elle eût craint d'avoir trop élevé ses espérances, elle devint plus timide à mesure qu'elle devinait les soupçons que je semblais former sur son compte. Cette réserve ingénue me la fit aimer davantage : le café était prêt; je partageai mon déjeuner avec elle.

Il est temps de faire observer que les femmes de ce pays ne s'étaient point comportées avec mes gens comme avaient fait précédemment celles de la rivière Gamtoos. Elles montraient la plus grande retenue; dès que leurs hommes partaient, aucune d'elles ne restait en arrière.

Le kraal de Haabas, à quatre cents pas environ de la rivière Groot-Vis, était situé sur le penchant d'une colline qui s'étendait, par une pente insensible, jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes couvertes d'une forêt de très grands arbres; un petit ruisseau le traversait par le milieu et allait se perdre à la rivière. Toutes les huttes, au nombre à peu près de quarante, bâties sur un espace de six cents pieds carrés, formaient plusieurs demi-cercles; elles étaient liées l'une à l'autre par de petits parcs particuliers. C'est là que chaque famille enferme pendant le jour les veaux et les agneaux, qu'ils ne laissent jamais suivre leurs mères, et qui ne tettent que le matin et le soir, temps auquel les femmes traient les vaches et les chèvres. Il y avait, outre cela, trois grands parcs bien entourés, destinés à contenir pendant la nuit seulement le troupeau général de la horde.

Les huttes, semblables pour la forme à celles des Hottentots des colonies, portent huit à neuf pieds de diamètre. Elles sont couvertes de peaux de bœuf ou de mouton, mais plus ordinairement de nattes; elles n'ont qu'une seule ouverture, fort étroite et fort basse: c'est au milieu de ce four que la famille entretient son feu. La fumée épaisse qui remplit ces tanières, et qui n'a d'autre issue que la porte, unie à la fétidité qu'elles conservent toujours, étoufferait l'Européen qui aurait le courage d'y res-

ter
tabl
poi
nu
la c
auss
trop
peau
Gon
jour
dans
expo
tous
les p
et un
quell
ces s
tous l
n'ont
sée,
scrup
délivr
malfa
prom
J'ai
tent d
aux H
billem

ter deux minutes; l'habitude rend tout cela supportable à ces sauvages. A la vérité, ils n'y demeurent point pendant le jour; mais, à l'approche de la nuit, chacun gagne sa demeure, étend sa natte, la couvre d'une peau de mouton, et s'y dorlote aussi bien que sur le duvet. Quand les nuits sont trop fraîches, on se sert pour couverture d'une peau pareille à celle sur laquelle on couche; le Gonaquois en a toujours de rechange. Dès que le jour est venu, tous ces lits sont roulés et placés dans un coin de la hutte: si le temps est pur, on les expose à l'air et au soleil; on bat l'un après l'autre tous ces meubles pour en faire tomber, non pas les punaises, comme en Europe, mais les insectes et une autre vermine non moins incommode, à laquelle la chaleur excessive du climat rend fort sujets ces sauvages, et dont ils ne sont pas maîtres, avec tous leurs soins, d'arrêter la multiplicité. Lorsqu'ils n'ont point pour l'instant d'occupation plus pressée, ils font une recherche plus exacte et plus scrupuleuse de cette vermine; un coup de dent les délivre l'un après l'autre de ces petits animaux malfaisans; cette méthode est plus facile et plus prompte.

J'ai avancé plus haut que les Gonaquoises mettent dans leur parure un air de coquetterie inconnu aux Hottentotes des colonies; cependant leurs habillemens ne diffèrent point par la forme, si ce

n'est que les premières les portent plus amples, et que le tablier de la pudeur, qu'elles nomment *neuyy-kros*, est plus large et descend presque jusqu'aux genoux. Mais c'est dans les ornemens, je pourrais dire dans les broderies, prodigués à ces habillemens, que consistent la richesse et la magnificence dont elles se piquent; c'est dans l'arrangement surtout de ce tablier que brillent l'art et le goût de chacune d'elles; les dessins, les compartimens, le mélange des couleurs, rien n'est négligé. Plus leurs vêtemens en général sont chargés de grains de rassade, plus ils sont estimés; elles en ornent même les bonnets qu'elles portent: ils sont, autant qu'il est possible, de peau de zèbre, parce que la peau blanche de ce quadrupède, tranchée par des bandes brunes ou noires, donne du relief à leur physionomie, et, comme elles le disent très bien, ajoute plus de piquant à leurs charmes. Elles sont, outre cela, plus ou moins somptueuses en proportion des verroteries qu'elles possèdent et dont elles surchargent leur corps. Bracelets, ceinture, colliers, elles ne s'épargnent rien lorsqu'elles veulent paraître; elles font des tissus dont elles se garnissent les jambes en guise de brodequins. Celles qui ne peuvent atteindre à ce degré de magnificence se bornent, surtout pour les jambes, à les orner du même jonc dont elles fabriquent leurs nattes, ou de peaux de bœuf

cou
usa
cop
pen
che
dév
en
d'êt
D
don
taien
piqu
serp
que
les p
serva
roter
ainsi
les p
la lo
comb
tendr
appa
dépit
toujo
Les
comm
vus s

coupées et arrondies à coups de maillet; c'est cet usage qui a donné lieu à plusieurs voyageurs de copier, l'un de l'autre, que ces peuples s'enveloppent les bras et les jambes avec des intestins fraîchement arrachés du corps des animaux, et qu'ils dévorent ces garnitures à mesure qu'elles tombent en putréfaction : erreur grossière et qui mérite d'être ensevelie avec les livres qui l'ont produite.

Dans l'origine, les anneaux de cuir et les roseaux dont les Hottentots entouraient leurs jambes n'étaient qu'un préservatif indispensable contre la piqure des ronces, des épines et la morsure des serpents, qui abondent dans ces contrées de l'Afrique; mais le luxe transforme en abus les inventions les plus utiles. A ces peaux et à ces anneaux qui les servaient si bien, les femmes ont substitué la verroterie, dont la fragilité les préserve si mal. C'est ainsi que, chez les sauvages comme chez les nations les plus éclairées, se dégradent et se corrompent à la longue les institutions les plus sages et les mieux combinées. Le luxe des Hottentotes, tout mal entendu qu'il paraisse, annonce assez que la vanité appartient et s'étend à tous les climats, et qu'en dépit même de la nature, partout la femme est toujours femme.

Les hommes ne peignent jamais leurs visages, comme le font les femmes; mais souvent je les ai vus se servir de la préparation de deux couleurs

mélangées, pour peindre leur lèvre supérieure jusqu'aux narines, et jouir de l'avantage d'en respirer incessamment l'odeur. Les jeunes filles accordent quelquefois à leurs amans la faveur de leur en appliquer sous le nez; et, sur ce point, elles ont un genre de coquetterie fort touchant pour le cœur d'un novice Hottentot.

Dès que les Hottentotes jouissent du bonheur d'être mères, la nature leur parle un autre langage; elles prennent plus qu'en aucun autre pays l'esprit de leur état, et se livrent sans réserve aux soins impérieux qu'il exige. Aussitôt qu'il est né, l'enfant ne quitte point le dos de sa mère; elle y fixe ce cher fardeau avec un tablier qui le presse contre elle : un autre attaché avec des courroies sous le derrière de l'enfant, le soutient et l'empêche de glisser; ce second tablier formé, comme l'autre, de peau de bête, ressemble assez à nos carnassières de chasse; on l'orne ordinairement avec des rassades, et voilà tout ce qui compose la layette du nouveau-né.

Soit que la mère aille à l'ouvrage, soit qu'elle se rende au bal, et même qu'elle y danse, elle ne se débarrasse point de son enfant. Ce marmot, dont on n'aperçoit que la tête, ne pleure jamais, ne pousse aucun vagissement, si ce n'est lorsqu'il éprouve le besoin de téter; la mère alors le fait tourner et l'attire de côté, sans qu'il soit néces-

sain
ava
san
mar
des
pleu

L
et d
vant
et d
une
s'enl
suiv

Ce
des
disti
de le
hom
préc
lui ô
du so

Mo
africa
le Ho
cou,
mond
fruit
laisse
X

saire qu'elle le démaillote; mais lorsqu'elle est avancée en âge, ou qu'elle a eu plusieurs enfans, sans déplacer celui qu'elle porte, elle lui passe la mamelle par-dessous le bras, ou la lui donne par-dessus l'épaule; l'enfant satisfait cesse alors de pleurer, et la nourrice continue sa danse.

Lorsque enfin on juge qu'il est en état de s'aider et de s'évertuer lui-même, on le pose à terre devant la hutte; à force de ramper, il se développe, et de jour en jour il s'essaie à se tenir debout: une première tentative en amène une seconde; il s'enhardit et bientôt il est assez fort pour courir et suivre son père ou sa mère.

Ce qui contribue encore à donner aux enfans des sauvages cette souplesse et cette force qui les distinguent, c'est le soin que prennent les mères de les frotter avec de la graisse de mouton. Les hommes faits ont besoin eux-mêmes d'user de cette précaution, qui rend à la peau la flexibilité que lui ôteraient l'impétuosité des vents et les ardeurs du soleil.

Moins favorisé par les productions des climats africains que les Caraïbes par ceux d'Amérique, le Hottentot n'a pas, comme ces derniers, le rocou, qui lui rend un service continu. Tout le monde sait que cet arbre donne une espèce de fruit ou de silique qui s'ouvre en deux parties, et laisse échapper une soixantaine de graines, dont

la pellicule est grasseuse et rougeâtre. L'Indien qui va toujours nu ne manque jamais de s'en frotter, tous les matins, depuis les pieds jusqu'à la tête; il se préserve au moyen de cette onction des atteintes du soleil et de la piqure des mousquitoes, et intercepte la transpiration trop abondante entre les tropiques.

Lorsqu'une Hottentote touche au moment d'accoucher, c'est une vieille femme de la horde qui vient lui prêter son ministère officieux; ces couches sont toujours heureuses : on ne connaît point chez ces sauvages l'opération césarienne et celle de la symphise; on ne consulte point, on n'agite jamais la question de savoir s'il faut sauver l'enfant aux dépens des jours de la mère; et si, par un exemple extrêmement rare, on ne pouvait accorder la vie qu'à l'un des deux, certes d'horribles distinctions n'ordonneraient point l'assassinat d'une mère, et l'enfant ne serait pas épargné.

Les Hottentotes sont sujettes, ainsi que les Européennes, à des indispositions périodiques; toutes les circonstances qui les accompagnent sont absolument les mêmes. La femme ou fille gonaquoise qui s'aperçoit de son état quitte aussitôt la hutte de son mari ou de ses parens, se retire à quelque distance de la horde, n'a plus de communication avec eux; elle se construit une espèce de cabane, s'il fait froid, et s'y tient recluse jusqu'à ce que,

pu
pr
me
ell
qu
pas
cho
pro
rell
et la
s'élo
de c
pour
ne l
raien
appa
cenc
Les
hom
ou tr
sitôt
de ses
Dar
en na
les cor
il n'y
dévore
de var

purifiée par des bains, elle soit en état de se représenter. Comme dans ces circonstances l'habillement sauvage cache assez mal l'état d'une femme, elle serait exposée à des railleries piquantes si quelqu'un s'en apercevait; il n'en faudrait même pas davantage pour inspirer à l'époux qu'elle s'est choisi des dégoûts qui finiraient par la plus prompte séparation. C'est donc une honte naturelle, fondée sur le sentiment de son imperfection et la crainte de déplaire, qui oblige une femme à s'éloigner pour quelques jours; et voilà encore un de ces usages qu'il eût été si facile de faire passer pour une cérémonie religieuse par des gens qui, ne l'ayant remarqué que superficiellement, n'auraient pas vu que cette conduite, mystérieuse en apparence, n'est dans le fonds qu'un acte de décence et de propreté.

Les filles n'ont jamais de commerce avec les hommes avant d'être capables d'enfanter; à douze ou treize ans, elles sont nubiles; et, dans ce cas, sitôt qu'un garçon convient à son cœur, elle reçoit de ses parens la permission d'habiter avec lui.

Dans un pays où tous les individus sont égaux en naissant, pourvu qu'ils soient hommes, toutes les conditions nécessairement sont égales, ou plutôt il n'y a point de conditions; le luxe et la vanité, qui dévorent les fortunes et leur font éprouver tant de variations, sont nuls pour les sauvages. Bornés

à des besoins simples, les moyens par lesquels ils se les procurent, n'étant pas exclusifs, peuvent être et sont effectivement employés par tous; ainsi toutes les combinaisons de l'orgueil pour la prospérité des familles, et l'entassement de dix fortunes dans un même coffre-fort, n'y produisent aucune intrigue, aucun désordre, aucun crime. Les parens n'ayant point de raisons de s'opposer aux sentimens de prédilection qui entraînent un enfant vers un objet plutôt que vers un autre, tous les mariages assortis par une inclination réciproque ont toujours une issue heureuse; et comme pour se soutenir ils n'ont d'autre loi que l'amour, ils n'ont pour se rompre d'autre motif que l'indifférence. Mais ces unions formées par la simple nature sont plus durables qu'on ne pense chez ces pasteurs, et leur amour pour leurs enfans rend deux époux de jour en jour plus nécessaires l'un à l'autre.

La formalité de ces mariages se réduisant donc à une promesse, pure et simple, de vivre ensemble tant qu'on se conviendra, l'engagement pris, deux jeunes gens sont tout à coup mari et femme : on tue des moutons, quelquefois un bœuf, pour célébrer une petite fête; les parens donnent quelques bestiaux aux jeunes gens; ceux-ci se construisent un logement : ils en prennent possession le jour même, pour y vivre ensemble au-

tant de temps que l'amour entretiendra chez eux la bonne intelligence; car s'il survient, comme je viens de le dire, quelque différent dans le ménage qui ne puisse s'apaiser que par la séparation, elle est bientôt prononcée; on se quitte, et chacun de son côté, cherchant fortune ailleurs, est libre de se remarier.

L'ordre exige que les effets de la communauté soient partagés amiablement; mais, s'il arrive que le mari, en sa qualité de maître, prétende retenir le tout, la femme ne manque pas pour cela de défenseurs et d'appui : sa famille prend fait et cause pour elle; les amis s'en mêlent, quelquefois toute la horde. Alors grande rumeur : on en vient aux mains, et les plus forts font la loi.

La mère garde avec elle les petits enfans, surtout si ce sont des filles; les garçons, s'ils sont grands, suivent le père, et sont presque toujours de son parti.

Ces malheurs, il faut l'attester, sont assez rares; mais ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que, dans ces cas, ainsi que dans toutes leurs autres querelles, il n'y a aucune loi prévue, aucune coutume établie pour y mettre ordre.

Je n'ai jamais vu, je n'ai point appris qu'une querelle ait fini par un meurtre; mais si ce malheur arrivait et que le mort fût regretté, la famille, très modérée dans sa vengeance, se conten-

terait de la loi du talion ; pour un crime aussi grave , toute la horde poursuivrait l'assassin et le forcerait de s'expatrier s'il échappait à la mort.

La polygamie ne répugne point aux Hottentots ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit généralement établie chez eux : ils prennent autant de femmes qu'ils veulent , c'est-à-dire en proportion de leur tempérament ; ce qui réduit ordinairement ce besoin à une seule.

Mais on ne voit pas une femme vivre en même temps avec deux hommes , et la sage nature qui voulut qu'un père pût avouer son fils , imprima dans le cœur d'une Gonaquoise une invincible horreur de cette infâme prostitution ; elle révolte ces peuples au point qu'un mari qui aurait connaissance de la plus légère infidélité pourrait tuer sa femme , sans courir le risque d'être inquiété pour cela.

On sent bien que cette remarque souffre quelques exceptions , et l'on se rappelle avec quelle familiarité les premiers Hottentots libres que je rencontrai vinrent se mêler parmi les miens ; mais plus voisins de la colonie , l'exemple est pour eux un séducteur bien engageant ; j'avoue même qu'il serait rare de voir chez ces demi-sauvages le nœud conjugal résister aux sollicitations et aux cajoleries d'un Européen ; la Hottentote honorée par sa défaite avec un blanc ne voit plus son mari

qu
mé
se
mai
je l
tion
sens
loin
L
habi
l'hiv
que
chos
mém
il n'e
la pr
rema
élevé
kros
seule
pleur
se co
faite
trous
il peu
os :
durs
davan

qu'avec une sorte de hauteur, et le quitte avec mépris : celui-ci de son côté se console bientôt et se laisse aisément apaiser par de légers présens ; mais cette ressource même est inutile ; et , comme je l'ai déjà fait observer, par une suite de l'altération de leurs mœurs primitives, ils paraissent peu sensibles aux atteintes de la jalousie, et sont bien loin d'éprouver ses fureurs.

Le Gonaquois est bien moins recherché dans ses habillemens que la femme : on a dit que pendant l'hiver il mettait son kros le poil en dedans, et que pendant les chaleurs il le retournait : la chose est possible et très indifférente en elle-même ; mais cela n'empêche point que pour l'été il n'en ait un autre absolument sans poil, et dont la préparation lui coûte bien des peines. J'ai fait remarquer que le Gonaquois est d'une stature plus élevée que le Hottentot des colonies, et que son kros est fait de peau de veau ; il est rare qu'une seule de ces peaux suffise : on lui donne plus d'ampleur en ajoutant de chaque côté une pièce qui se coud avec des fils de boyaux : cette couture est faite à la façon des cordonniers ; pour former les trous, le sauvage se sert d'une alène de fer quand il peut en avoir ; à son défaut, il en fait avec des os : ceux de la jambe d'autruche étant les plus durs qu'il connaisse sont aussi ceux qu'il estime davantage.

Le Gonaquois, je le répète, n'a d'autre vêtement que son kros et son jakal; il marche toujours nu-tête, à moins qu'il ne pleuve ou qu'il n'ait froid : alors il porte un bonnet de cuir. Il orne ordinairement ses cheveux de quelques grains de verroterie, ou bien il y attache quelques plumes; j'en ai rencontré qui remplaçaient cette décoration par de petits morceaux de cuir découpé; d'autres encore, ayant tué quelques petits quadrupèdes, en enflaient la vessie, et se l'attachaient comme une aigrette au-dessus du front.

Tous, en général, font usage de sandales; ils les fixent avec des courroies, ils ornent aussi, mais avec moins de profusion que les femmes, leurs jambes et leurs bras de bracelets d'ivoire, dont la blancheur les flatte infiniment, mais dont ils font pourtant moins de cas que des bracelets de gros laiton; ils prennent tant de soin de ceux-ci, et les frottent si souvent qu'ils deviennent très brillans et conservent le plus beau poli.

Ils sont adonnés à la chasse, et ils y déploient beaucoup d'adresse. Indépendamment des pièges qu'ils tendent au gros gibier, ils le guettent, l'attaquent, le tirent avec leurs flèches empoisonnées, ou le tuent avec leurs sagaies : ces deux armes sont les seules dont ils se servent. L'animal qu'une flèche a touché ne tarde pas à ressentir les effets du poison qui lui coagule le sang; il est plus d'une fois

arriv
à vi
le co
se c
voisi
reus
nière
de ce
incon
voulu
maux
temp

A l
souple
trière
celles
mais
dange
aperce
les év
toujou
la cha
promp
quelqu
corps,
Ces
tement
pouces

arrivé à un éléphant ainsi blessé d'aller tomber à vingt ou trente lieues de l'endroit où il avait reçu le coup mortel. Sitôt que l'animal est expiré, on se contente de couper toute la partie des chairs voisines de la plaie qu'on regarde comme dangereuse ; mais le reste ne se ressent en aucune manière des atteintes du poison : j'ai souvent mangé de ces viandes sans avoir éprouvé la plus légère incommodité ; mais j'avoue que je n'aurais pas voulu courir les mêmes risques à l'égard des animaux chez qui le poison aurait séjourné quelque temps.

A la première inspection de leurs flèches, on ne soupçonnerait pas à quel point elles sont meurtrières : elles n'ont ni la portée ni la longueur de celles dont les Caraïbes font usage en Amérique ; mais leur petitesse même les rend d'autant plus dangereuses, qu'il est impossible à l'œil de les apercevoir et de les suivre, et par conséquent de les éviter. La moindre blessure qu'elles font est toujours mortelle, si le poison touche le sang et la chair déchirée : le remède le plus sûr est la prompte amputation de la partie blessée, si c'est quelque membre ; mais si la plaie est dans le corps, il faut périr.

Ces flèches sont faites de roseaux, et très artistement travaillées : elles n'ont guère que dix-huit pouces ou tout au plus deux pieds de longueur, au

lieu que celles des Caraïbes portent six pieds. On arrondit un petit os de trois à quatre pouces de long, et d'un diamètre moindre que celui du roseau ; on l'implante dans ce roseau par l'un des bouts , mais sans le fixer ; de cette manière , lorsque la flèche a pénétré dans un corps , on peut bien en retirer la baguette , mais le petit os ne vient point avec elle : il reste caché dans la plaie d'autant plus sûrement qu'il est encore armé d'un petit crochet de fer placé sur son côté , de façon que , par sa résistance et les nouvelles déchirures qu'il fait dans l'intérieur , il rend inutiles tous les moyens que l'art voudrait imaginer pour le faire sortir. C'est ce même os qu'on enduit d'un poison qui a la fermeté du mastic , et à la pointe duquel on ajoute souvent un petit fer triangulaire et bien acéré , qui rend l'arme encore plus terrible.

Les arcs sont proportionnés aux flèches , et n'ont que deux pieds et demi , ou tout au plus trois de hauteur ; la corde en est faite avec des boyaux.

La sagaie est ordinairement une arme bien faible dans la main du Hottentot ; mais , en outre , sa longueur la rend peu dangereuse : comme on la voit fendre l'air , il est aisé de l'éviter. D'ailleurs , au-delà de quarante pas , celui qui la lance n'est plus sûr de son coup , quoiqu'on puisse l'envoyer beaucoup plus loin ; c'est dans la mêlée seule-

men
for
Fay
gibi
plus
seur
L
men
plan
dit K
recu
gard
leurs
la na
gricu
par la
boire
jeune
deux
Ils
une li
racine
quanti
liqueu
ils n'e
d'un c
procu
Ils f

ment qu'elle peut être de quelque utilité : elle a la forme d'une lance comme la sagaie de tous les pays ; mais destinée à être jetée à l'ennemi ou au gibier, le bois de celle d'Afrique est plus léger, plus faible, et va toujours en diminuant d'épaisseur jusqu'à l'extrémité opposée au fer.

Le Hottentot ne se doute pas des premiers éléments de l'agriculture ; jamais il ne sème ni ne plante ; jamais il ne fait de récolte : tout ce qu'a dit Kolbe de sa manière de travailler la terre, de recueillir les grains, de composer le beurre, regarde uniquement les colons et les Hottentots à leurs gages ; les sauvages boivent leur lait comme la nature le leur donne. S'ils prenaient goût à l'agriculture, ce serait certainement par le tabac et par la vigne qu'ils commenceraient ; car fumer et boire est pour eux le plaisir dominant, et tous, jeunes ou vieux, femmes ou filles, portent à ces deux objets une ardeur excessive.

Ils font, quand ils veulent s'en donner la peine, une liqueur enivrante, composée de miel et d'une racine qu'ils laissent fermenter dans une certaine quantité d'eau ; c'est une sorte d'hydromel : cette liqueur n'est point leur boisson ordinaire ; jamais ils n'en conservent en provision ; ils boivent tout d'un coup ce qu'ils en ont : c'est un régal qu'ils se procurent de temps en temps.

Ils fument une plante qu'ils nomment *dagha* et

non *daka*, comme l'ont écrit quelques auteurs. Cette plante n'est point indigène; c'est le chénevis ou chanvre d'Europe; quelques colons en cultivent; et lorsqu'ils en ont séché les feuilles, ils les vendent fort cher aux Hottentots, et les leur échangent contre des bœufs : il y a des sauvages qui préfèrent ces feuilles à celles du tabac; mais le plus grand nombre mêle volontiers les deux ensemble.

Ils estiment moins les pipes qui arrivent d'Europe que celles qu'ils se fabriquent eux-mêmes; les premières leur semblent trop petites. Ils emploient du bambou, de la terre cuite ou de la pierre tendre qu'ils taillent et creusent très profondément sans les endommager; ils font en sorte qu'elles aient beaucoup de capacité; plus elles peuvent recevoir de tabac, plus ils les estiment : j'en ai vu dont le canal par lequel ils aspiraient la fumée avait plus d'un pouce de diamètre intérieur.

On ne voit point chez les Gonaquois des hommes qui s'adonnent particulièrement à un genre de travail pour servir les fantaisies des autres : la femme qui veut reposer plus mollement fait elle-même ses nattes; le besoin d'un vêtement produit un tailleur; le chasseur qui désire des armes sûres ne compte que sur celles qu'il se forgera lui-même; un amant enfin est le seul architecte de la cabane qui va mettre à l'abri les charmes de sa compagne.

bes
ces
acci
de s
lait
ont
temp
engr
cédé
n'en
l'avar
d'écr
nous
quier
vient
sacri
L'u
se pra
n'ai v
tous
ment;
j'en p
seuls
vent q
donne
autre;
Il fa

Quoiqu'ils élèvent en moutons et en bœufs des bestiaux innombrables, il est rare qu'ils tuent de ces derniers, à moins qu'il ne leur arrive quelque accident, ou que la vieillesse ne les ait mis hors de service; leur principale nourriture est donc le lait que donnent leurs vaches et leurs brebis; ils ont en outre les produits de leurs chasses, et de temps en temps ils égorgent un mouton. Pour engraisser ces animaux, ils font usage d'un procédé qui, pour ne se point pratiquer en Europe, n'en opère pas moins d'effet, et a de particulier l'avantage de n'exiger aucun soin; ils se contentent d'écraser entre deux pierres plates la partie que nous leur retranchons; ainsi comprimée, elle acquiert avec le temps un volume prodigieux, et devient un mets très délicat, quand on a résolu de sacrifier l'animal.

L'usage d'élever des bœufs pour la guerre ne se pratique point dans cette partie de l'Afrique; je n'ai vu nulle trace d'une pareille coutume dans tous les lieux que j'ai parcourus jusqu'à ce moment; elle est particulière aux grands Namaquois: j'en parlerai lorsque je visiterai ces peuples; les seuls que les Hottentots instruisent ne leur servent qu'à transporter les bagages, lorsqu'ils abandonnent un endroit pour aller s'établir dans un autre; le reste est destiné aux échanges.

Il faut que les bœufs dont ils veulent faire des

bêtes de somme soient maniés et stylés de bonne heure à cette besogne; autrement ils deviendraient absolument indociles et se refuseraient à cette espèce de service. Ainsi, lorsque l'animal est jeune encore, on perce la cloison qui sépare les deux narines; on y passe un bâton de huit à dix pouces de longueur, sur un pouce à peu près de diamètre; pour fixer ce bâton et l'empêcher de sortir de cet anneau mobile, une courroie, attachée aux deux bouts, l'assujettit; on lui laisse jusqu'à la mort ce frein qui sert à l'arrêter et à le contenir. Lorsque ce bœuf a pris toutes ses forces ou à peu près, on commence par l'habituer à une sangle de cuir, que de temps en temps on resserre plus forteroient sans qu'il en soit incommodé; on l'amène au point que tout autre animal envers qui l'on n'aurait pas pris les mêmes précautions serait à l'instant étouffé, et périrait sur la place; on charge le jeune élève de quelques fardeaux légers, comme des peaux, des nattes, etc. C'est ainsi qu'en augmentant la charge insensiblement et par degrés, on parvient à lui faire porter et à fixer sur son dos jusqu'à trois cents livres pesant et plus, qui ne le gênent aucunement lorsqu'on le met en marche.

L'action de traire les brebis et les vaches appartient aux femmes; comme on ne les tourmente jamais, elles sont d'une docilité surprenante: il n'est

poi
qu
lor
de
qui
chè
une
vear
tent
ont
tout
est e
tre s
son
peut
prof
Le
partie
de m
a dor
l'a-t-e
de qu
jours
un de
et sa
ne pes
absolu
de par

point nécessaire de les attacher. Il faut observer qu'en Afrique, une vache ne donne plus de lait lorsque, par le sevrage ou la mort, elle est privée de son veau ; on évite avec grand soin ce malheur qui rendrait la mère inutile, et diminuerait la plus chère ressource de ces sauvages. L'instinct qui porte une vache à retenir son lait jusqu'à ce que son veau l'ait tétée n'est pas moins digne de fixer l'attention ; mais, dans ces occasions, les Hottentots ont une méthode facile et généralement répandue, toute dégoûtante qu'elle soit ; tandis qu'une femme est en posture et tient le pis de la vache, une autre souffle avec violence dans le vagin de la bête ; son ventre alors s'enfle démesurément ; elle ne peut plus retenir son lait et le laisse échapper avec profusion.

Les moutons que les saivages élèvent dans la partie de l'est sont de l'espèce connue sous le nom de *moutons du Cap*. La grosseur de leur queue leur a donné de la réputation ; mais de combien ne l'a-t-on pas exagérée ! son poids ordinaire n'est que de quatre ou cinq livres. Pendant un de mes séjours à la ville on promenait de maison en maison un de ces animaux comme une chose merveilleuse, et sa queue cependant, quoiqu'elle fût admirée, ne pesait pas plus de neuf livres et demie. Ce n'est absolument qu'un morceau de graisse qui a cela de particulier, qu'étant fondue elle n'acquiert point

la consistance des autres graisses de l'animal ; c'est une espèce d'huile figée , à laquelle les Hottentots donnent la préférence pour leurs onctions et pour se boughouer. Les colons l'emploient aussi aux fritures : amalgamée avec d'autres substances graisseuses, elle se durcit comme le beurre, et le remplace, surtout dans les cantons de la colonie trop arides pour qu'on y puisse élever des vaches; aussi dans les pays gras la nomme-t-on par plaisanterie et par dérision le beurre de tel endroit; au Cap, par exemple, le beurre de *Swart-Land* vient d'un canton sec où le laitage est très rare.

Il n'y a que les chèvres auxquelles les terrains arides et brûlés conviennent; elles y sont toujours d'une très belle espèce : leur taille varie suivant les divers cantons; mais partout elles sont généralement bonnes, et donnent tout autant de lait que les vaches. Elles mettent bas deux fois par an comme les brebis; celles-ci font presque toujours deux petits à la fois, et les chèvres trois, assez souvent quatre.

Les Hottentots ne connaissent point le cochon; les colons Européens même dédaignent de l'élever. J'en ai vu cependant dans quelques cantons particuliers : on les laisse multiplier et vivre en liberté. Pour les prendre il faut les poursuivre et les tirer à coups de fusil.

On n'estime point la volaille chez les Hottentots;

ils ne pourraient pas même en élever quand ils le voudraient, puisque, ne semant rien, ils ne recueillent aucune espèce de graine.

Les racines dont ils font plus particulièrement usage se réduisent à un très petit nombre; jamais ils ne les font cuire; ils les trouvent bonnes mangées crues, et l'épreuve m'a convaincu qu'ils n'ont pas tort.

Celle à laquelle je donnais la préférence, connue sous le nom hottentot *kamero*, est de la forme d'un radis, grosse comme un melon, et d'une saveur agréable et douce, merveilleuse surtout pour étancher la soif. Quelle admirable précaution de la nature dans un pays brûlant, où l'on périrait à chaque pas, et qui n'offre point dans certaines saisons une seule source où l'on puisse espérer de se désaltérer! Quoique assez commune, cette racine ne se trouve pas facilement, parce que, dans le temps de sa maturité parfaite, ses feuilles flétries et fanées se détachent, et que pour se la procurer il faut presque l'avoir remarquée d'avance; mais avec un peu d'habitude du pays on apprend à connaître les places où elle croît de préférence.

Il croît dans les cantons pierreux une espèce de pomme de terre que les sauvages nomment *kaa-nap*: sa figure est irrégulière; elle contient un suc laiteux d'une grande douceur; on suce uniquement cette espèce de pulpe pour en extraire et en

savourer le lait. J'ai essayé de la faire cuire : elle valait beaucoup moins, ainsi que toutes les autres, attendu la trop prompte décomposition de la substance délicate qui s'évapore, se dénature, et ne laisse qu'un résidu fort insipide.

Les fruits sauvages se réduisent à un très petit nombre ; je n'ai jamais rencontré que des arbrisseaux, dont les baies, plus ou moins mauvaises, ne peuvent guère tenter que des enfans ; c'est ainsi que les nôtres, dans le fond des campagnes, se font un doux régal de tout ce que produisent nos haies sur les chemins. Il est de ces fruits sauvages qui ont la vertu de purger et ne servent qu'à cela.

A la seule inspection des Gonaquois il serait difficile de deviner leur âge. A la vérité les vieillards ont des rides ; l'extrémité de leurs cheveux grisonne faiblement ; mais jamais ils ne blanchissent, et je présume qu'ils sont très vieux à soixantedix ans.

Les sauvages mesurent l'année par les époques de sécheresse et de pluie ; cette division est générale pour l'habitant des tropiques ; ils la sous-divisent par les lunes ; ils ne comptent plus les jours si le nombre excède celui des doigts de leurs mains, c'est-à-dire dix. Passé cela, ils désignent le jour ou le temps par quelque époque remarquable : par exemple, un orage extraordinaire, un éléphant tué,

une épizootie, une émigration, etc. Ils indiquent les instans du jour par le cours du soleil.

Dès qu'un Hottentot expire on l'ensevelit dans son plus mauvais kros; on ploie ses membres de manière que le cadavre en soit entièrement enveloppé. Ses parens le transportent à une certaine distance de la horde, et le déposant dans une fosse creusée à cette intention et qui n'est jamais profonde, ils le couvrent de terre, ensuite de pierres, s'ils en trouvent dans le canton. Il serait difficile qu'un pareil mausolée fût à l'abri des atteintes du jakal et de la hyène; le cadavre est bientôt déterré et dévoré.

Le sauvage, en déposant avec respect les restes inanimés de son père, de son ami, dans la terre, charge les sels et les sucs dissolvans qu'elle renferme de la tranquille et lente décomposition du cadavre. S'il ne réussit pas toujours au gré de son attente, et qu'il ne retrouve plus les cendres de ce qui lui fut cher, il s'afflige, il se lamente, et montre assez toute la piété de ses mœurs et l'humanité religieuse de son caractère.

Quand c'est un chef de horde qu'on a perdu, les cérémonies augmentent, c'est-à-dire que le tas de pierres et de terre sous lequel on l'ensevelit est plus considérable et plus apparent.

Si le mort est regretté, la famille est plongée dans le deuil et la consternation; la nuit se passe

dans des cris et des hurlemens mêlés d'imprécations contre la mort; les amis qui surviennent augmentent les clameurs, que de loin on prendrait autant pour l'ivresse de la joie que pour les accens du désespoir. Quoi qu'il en soit, les signes de leur douleur ne sont pas équivoques pour celui qui vit au milieu d'eux : j'en ai vu qui versaient des larmes abondantes et bien amères.

Les enfans, ou, à leur défaut, les plus proches parens d'un mort, s'emparent de ce qu'il laisse; mais la qualité de chef n'est point héréditaire; il est toujours nommé par la horde: son pouvoir est bien limité. Maître de faire le bien qu'il veut, il ne l'est en aucun cas de faire le mal. Il ne porte aucune marque extérieure de distinction; il n'est pas plus privilégié que les autres, si l'on excepte toutefois l'usage d'aller à son tour garder les bestiaux qui sont en campagne. Dans les conseils son avis prévaut, s'il est jugé bon; autrement on n'y a nul égard. Quand il s'agit d'aller au combat on ne connaît ni grade, ni divisions, ni généraux, ni capitaines; tous sont soldats ou colonels. Chacun attaque ou se défend à sa guise; les plus hardis marchent à la tête; et lorsque la victoire se déclare, on n'accorde pas à un seul homme l'honneur d'une action que le courage de tous a fait réussir; c'est la nation entière qui triomphe.

De toutes les nations que j'ai vues jusqu'ici, la

gon
con
obl
gou
néra
tenc
avan

lang
romp
ce la
mans
hom
née l
géné
fort a

Koo
ont fa
qui si
march
nation

Si l
adoren
qu'ils
n'est q
d'invo

gonaqueoise est la seule qu'on puisse regarder comme libre ; bientôt peut-être ces peuples seront obligés de s'éloigner ou de recevoir les lois du gouvernement. Toutes les terres de l'est étant généralement bonnes , les colonies cherchent à s'étendre de ce côté le plus qu'elles peuvent ; leur avarice y réussira sans doute un jour.

Les *couplades* citées par Kolbe sous les noms de *couplades* et de *Koopmans* n'ont jamais existé.

Le nom de *gunjemans* ne signifie rien dans le langage hottentot ; ce nom fut probablement corrompu par quelque voyageur qui, n'entendant point ce langage, l'aura mal écrit. Il fallait écrire *goedmans*, deux mots hollandais qui signifient bons hommes ou bonnes gens, qualification qu'ont donnée les premiers colons à tous les Hottentots en général, parce qu'ils les trouvaient tranquilles et fort accommodans.

Koopmans a pareillement été donné à ceux qui ont fait les premiers échanges. Ce sont deux mots qui signifient en très bon hollandais *négociant* ou *marchand*, mais qui ne conviennent pas plus à une nation qu'à toute autre.

Si les auteurs qui ont avancé que les Hottentots adorent la lune avaient compris le sens des paroles qu'ils chantent à sa clarté, ils auraient senti qu'il n'est question ni d'hommages, ni de prières, ni d'invocations à cet astre paisible ; ils auraient re-



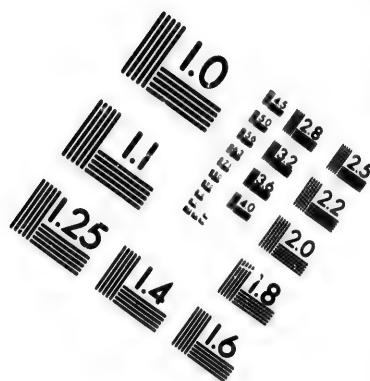
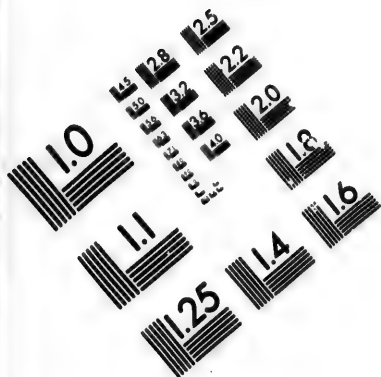
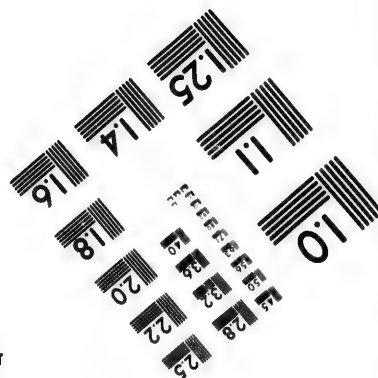
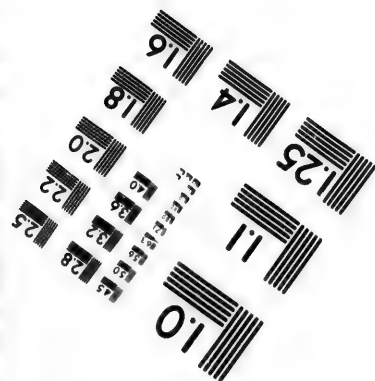
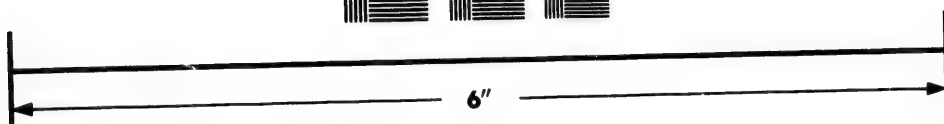
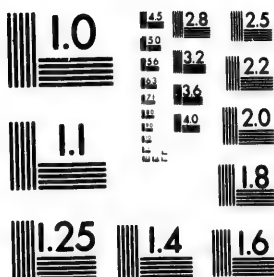


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

connu que le sujet de ces chants était toujours une aventure arrivée à quelqu'un d'entre eux ou de la horde voisine, et que, autant improvisateurs que les nègres, ils peuvent chanter toute une nuit sur le même sujet en répétant mille fois les mêmes mots. Ils préfèrent la nuit au jour, parce qu'elle est plus fraîche, et qu'elle invite à la danse, aux plaisirs.

Lorsqu'ils veulent se livrer à cet exercice, ils forment en se tenant par la main un cercle plus ou moins grand, en proportion du nombre des danseurs et des danseuses, toujours symétriquement mêlés. Cette chaîne se fait et tournoie de côté et d'autre; elle se quitte par intervalles pour marquer la mesure; de temps en temps chacun frappe des mains sans rompre pour cela la cadence; les voix se réunissent aux instrumens, et chantent continuellement *hoo! hoo!* c'est le refrain général. Quelquefois un des danseurs, quittant le cercle, passe au centre; là il forme à lui seul une espèce de pas anglais, dont tout le mérite et la beauté consistent à l'exécuter avec autant de vitesse que de précision, sans bouger de la place où son pied s'est posé; ensuite on les voit tous se quitter les mains, se suivre nonchalamment les uns après les autres, affectant un air triste et consigné, la tête penchée sur l'épaule, les yeux baissés vers la terre, qu'ils fixent attentivement; le mo-

ment qui suit voit naître les démonstrations de la joie, de la gaité la plus folle : ce contraste les enchante, quand il est bien rendu. Tout cela n'est au fond qu'un assemblage alternatif de pantomimes très bouffonnes et très amusantes. Il faut observer que les danseurs font entendre sans cesse un bourdonnement sourd et monotone, qui n'est interrompu que lorsqu'ils se réunissent aux spectateurs pour chanter en chorus le merveilleux *hoo ! hoo !* qui paraît être l'âme et le point d'orgue de ce magnifique charivari. On finit assez ordinairement par un ballet général, c'est-à-dire que le cercle se rompt et qu'on danse pêle-mêle comme chacun l'entend. On voit alors l'adresse et la force briller dans tout leur jour.

Les instrumens qui brillent là par excellence sont le goura, le jour-jour, le rabouquin et le romelpot.

Le goura a la forme d'un arc de Hottentot sauvage ; il est de la même grandeur ; on attache une corde de boyau à l'une de ses extrémités, et l'autre bout de la corde s'arrête par un nœud dans un tuyau de plume aplatie et fendue ; cette plume déployée forme un triangle isocèle très allongé, qui peut avoir environ deux pouces de longueur : c'est à la base de ce triangle qu'est percé le trou qui retient la corde ; et la pointe, se repliant sur elle-même, s'attache avec une courroie fort mince

à l'autre bout de l'arc : cette corde peut être plus ou moins tendue , selon la volonté du musicien. Lorsque plusieurs gouras jouent ensemble , ils ne sont jamais montés à l'unisson. Tel est ce premier instrument , qu'on ne soupçonnerait point être un instrument à vent , quoiqu'il ne soit certainement que cela. On le tient à peu près comme le cor de chasse ; le bout de l'arc où se trouve la plume est à la portée de la bouche du joueur ; il l'appuie sur cette plume , et , soit en aspirant , soit en expirant , il en tire des sons assez mélodieux. Mais les sauvages qui réussissent le mieux ne savent y jouer aucun air ; ils ne font entendre que des sons flûtés ou lourés , tels que ceux qu'on tire d'une certaine manière du violon et du violoncelle.

Le goura change de nom quand il est joué par une femme , uniquement parce qu'elle change de manière de s'en servir : il se transforme en joum-joum. Assise à terre , elle le place perpendiculairement devant elle , de la même façon qu'on tient les harpes en Europe ; elle l'assujettit par le bas en passant un pied entre l'arc et la corde , observant de ne point la toucher ; la main gauche tient l'arc par le milieu ; et tandis que la bouche souffle sur la plume , de l'autre main la musicienne frappe la corde en différens endroits avec une petite baguette de cinq ou six pouces , ce qui opère quelque variété dans la modulation ; mais il faut approcher

l'ore
sons
m'a
qui
Le
laqu
tenu
par l
euro
trois
peut
mais
doigt
inten
Le
trum
creus
moins
peau
main
poing
trum
pas ,
mais
métho
peut
J'ai
blent

l'oreille pour saisir distinctement la gradation des sons. Au reste , cette manière de tenir l'instrument m'a frappé ; elle prête des grâces à la Hottentote qui en joue.

Le rabouquin est une planche triangulaire sur laquelle sont attachées trois cordes de boyau soutenues par un chevalet , et qui se tendent à volonté par le moyen de chevilles , comme nos instrumens européens : ce n'est autre chose qu'une guitare à trois cordes. Tout autre qu'un Hottentot en tirerait peut-être quelque parti et le rendrait agréable ; mais celui-ci se contente de le pincer avec ses doigts , et le fait sans suite , sans art et même sans intention.

Le romelpot est le plus bruyant de tous les instrumens de ces sauvages : c'est un tronc d'arbre creusé , qui porte deux ou trois pieds , plus ou moins , de hauteur ; à l'un des bouts on a tendu une peau de mouton bien tannée , qu'on frappe avec les mains , ou , pour parler plus clairement , avec les poings , quelquefois même avec un bâton. Cet instrument , qui se fait entendre de fort loin , n'est pas , à coup sûr , un chef-d'œuvre d'invention ; mais dans quelque pays que ce soit , c'est assez la méthode de remplacer par du bruit ce qu'on ne peut obtenir du goût.

J'ai fait remarquer que les Hottentots ne s'assemblent guère que la nuit pour se divertir ; les oc-

cupations journalières ne leur laissent point d'autre temps : chacun a ses devoirs à remplir. Il faut surveiller sans cesse les troupeaux épars dans les champs, non-seulement pour empêcher qu'ils ne s'égarerent, mais encore pour les garantir de l'atteinte des animaux carnassiers qui les épient continuellement ; il faut les panser et les traire deux fois par jour ; il faut travailler aux nattes, amasser le bois sec pour faire les feux du soir ; il faut pourvoir à la subsistance, et chercher des racines. Ces dernières occupations appartiennent particulièrement aux femmes ; les hommes, de leur côté, vont à la chasse, font la revue des pièges qu'ils ont tendus en divers endroits, fabriquent les flèches et tous les instrumens dont ils ont besoin ; et quoique ces instrumens et tous les ouvrages de leurs mains soient en général assez mal tournés et grossiers, ils exigent de leur part beaucoup de temps et de peines, parce qu'ils sont privés d'une foule d'outils si nécessaires pour abréger le travail ; et toujours l'adresse chez eux est bien moins admirable que la patience.

J'ai visité plus d'une peuplade de sauvages, et n'ai trouvé partout que retenue et circonspection chez les femmes ; je puis ajouter aussi chez les hommes. L'auteur Kolbe, que j'ai si souvent contredit, rend hommage à la vérité lorsqu'il confesse que, d'après la nudité des sauvages, on les juge-

rait n
destie
ver
présen
pour
étaient

Qu
est pa
et sou
férens
ne par

Les
dant l
lemen
ment
fraîche
bien r
sandal
idiome
d'agré
à une
du dév

Le
ment tr
tique e
réserve
mens d
traire t

rait mal si l'on croyait qu'ils ont autant de modestie que de voile ; qu'il a eu de la peine à trouver des hommes qui, sous l'appât même des présens, consentissent à déranger assez leurs jakals pour qu'il pût se convaincre par ses yeux s'ils étaient ou n'étaient point circoncis.

Quant aux proportions du corps, le Hottentot est parfaitement moulé. Sa démarche est gracieuse et souple ; tous ses mouvemens sont aisés, bien différens des sauvages de l'Amérique méridionale qui ne paraissent avoir été qu'ébauchés par la nature.

Les femmes, avec des traits plus fins, ont cependant le même caractère de figure ; elles sont également très bien faites, ont la gorge admirablement placée et de la plus belle forme dans la fraîcheur des ans, les mains petites et les pieds bien modelés, quoiqu'elles ne portent point de sandales ; le timbre de leur voix est doux, et leur idiome, en passant par leur gosier, ne manque pas d'agrément ; elles se livrent, lorsqu'elles parlent, à une infinité de gestes qui prêtent à leurs bras du développement et des grâces.

Le Hottentot, naturellement timide, est également très peu entreprenant. Son sang-froid flegmatique et son maintien réfléchi lui donnent un air de réserve qu'il ne dépose même pas dans les momens de sa plus grande joie, tandis qu'au contraire toutes les nations noires et basanées se li-

vrent au plaisir avec l'abandon le plus expansif et la gaité la plus vive.

Une insouciance profonde le porte à l'inaction et à la paresse ; la garde de ses troupeaux et le soin de sa subsistance, voilà sa plus grande affaire ; il ne se livre point à la chasse en chasseur , mais, en homme que son estomac presse et tourmente. Du reste, oubliant le passé, sans inquiétude sur l'avenir , le présent seul le frappe et l'intéresse.

Mais il est bon , serviable , et le plus généreux comme le plus hospitalier des peuples : quiconque voyage chez lui est assuré d'y trouver un gîte et la nourriture ; ils reçoivent , mais n'exigent pas. Si le voyageur a une longue route à faire , si , d'après les éclaircissemens qu'il demande , on connaît qu'il est sans espoir de rencontrer de si tôt d'autres hordes , on l'approvisionne autant que possible de toutes les choses dont il a besoin pour continuer sa marche et gagner pays.

Avant l'arrivée des Européens au Cap, les Hottentots ne connaissaient point le commerce ; peut-être même n'avaient-ils entre eux nulle idée des échanges ; mais à l'apparition du tabac et de la quincaillerie , ils se sont bientôt immiscés dans une partie des mystères mercantiles ; ces objets , qui n'étaient d'abord que des nouveautés agréables , avec le temps sont devenus des besoins.

Telle
m'ont
de la v
pèce h
je plac
voyage
côte ou
toute l
Une
était ve
que do
droites
sembla
ménage
de réga
troupe
impru
un verre
plutôt
plus re
quels m
qu'elle
niquer !
perceva
ler, je l
qui n'en
de bouc
tendres

Tels sont ces peuples, ou du moins tels ils m'ont paru, dans toute l'innocence des mœurs et de la vie pastorale. Ils offrent encore l'idée de l'espèce humaine en son enfance. Un trait sublime que je place ici, quoiqu'il appartienne à mon second voyage beaucoup plus au nord du Cap et vers la côte ouest, achèvera ce tableau que j'ai tracé dans toute la candeur et la vérité de mon âme.

Une horde assez considérable de Kaminou-Kois était venue visiter mon camp avec cette confiance que donnent toujours des intentions honnêtes et droites, et que possèdent les hommes que leurs semblables n'ont point encore trompés. Forcé de ménager mes provisions, il ne m'était pas possible de régaler tout ce monde avec de l'eau-de-vie ; la troupe était trop nombreuse : je ne pouvais, sans imprudence, me montrer généreux. J'en fis donner un verre au chef, et à ceux qui par leur figure et plutôt encore par leur âge me paraissaient les plus respectables. Mais à quelles ressources, à quels moyens n'a pas recours la bienfaisance, et qu'elle est ingénieuse quand elle veut se communiquer ! Quel fut mon étonnement lorsque, m'apercevant qu'ils conservaient la liqueur sans l'avaler, je les vis tous s'approcher de leurs camarades qui n'en avaient point reçu et la leur distribuer de bouche à bouche de la même manière dont les tendres oiseaux du ciel se donnent la becquée ! Je

l'avouerai, cette action inattendue me troubla; j'en demeurai stupéfait : à la vue de cette scène touchante, quel cœur dénaturé n'eût point senti couler les larmes de l'attendrissement ! Plein d'admiration et de respect, ému jusqu'au fond de l'âme, j'allai me jeter dans les bras du chef, qui, comme les autres, venait de partager la liqueur à ceux qui l'entouraient, et j'inondai de mes pleurs sa figure vénérable.

Il manquerait quelque chose aux éclaircissemens que j'ai donnés, si je ne parlais pas d'une espèce particulière qu'on pourrait appeler *composite*, et qui ne date tout au plus que d'un siècle; je ne crois point qu'aucun voyageur en ait fait mention.

Je veux parler des enfans naturels provenus du mélange des blancs avec les femmes hottentotes, et de ces mêmes femmes avec les nègres. On les nomme communément au Cap *Basters*; cette dénomination appartient néanmoins plus particulièrement aux premiers, parce que les seconds sont moins nombreux; les Hottentotes ne se livrant pas facilement aux nègres, pour lesquels elles ont une sorte de mépris, attendu, disent-elles, qu'ils se laissent vendre comme des bêtes; et, d'un autre côté, elles se regardent comme honorées d'avoir un commerce avec les blancs, et de porter le titre de leurs maîtresses. C'est cette race provenue de ces dernières unions qui gagne et multiplie consi-

déral
mais
pris
dans
indiv.
tot; i
derni
che, p
de me
siner
vices.
qui s
trahis
que j
doux,
prises
pour s
vais tr
inspire
lui qu
tranqu
danger
Le B
d'un ja
couleur
en est
longs et
mes de

dérablement ; elle est libre comme le Hottentot, mais elle s'estime au-dessus de lui, malgré le mépris qu'on en fait au Cap, où l'on n'est pas même dans l'usage de les baptiser. Le caractère de ces individus tient plus de l'Européen que du Hottentot ; ils ont plus de courage, plus d'énergie que ce dernier ; le travail ne les rebute point : en revanche, plus bouillans, plus entreprenans, ils ont plus de méchanceté ; il n'est pas rare de les voir assassiner les maîtres auxquels ils ont vendu leurs services. Ce sont eux encore, plutôt que les nègres, qui se déclarent les premiers machinateurs des trahisons de toutes espèces qui se commettent chaque jour sur les habitations ; le Hottentot, trop doux, trop apathique pour se livrer à des entreprises atroces, n'aurait pas même assez de force pour se charger de leur exécution ; les plus mauvais traitemens ne sont point capables de lui en inspirer la pensée : en un mot, le colon qui n'a chez lui que des Hottentots à son service peut dormir tranquille, certain qu'il serait averti bientôt du danger, s'il en était menacé.

Le Baster-Blanc est bien fait, robuste ; sa peau, d'un jaune plus clair que celle du Hottentot, a la couleur d'une écorce de citron desséché ; la vue en est désagréable. Ses cheveux sont noirs, plus longs et moins crépus ; la communication des femmes de cette nouvelle fabrique produit, comme

il est naturel de le croire, une espèce encore plus blanche dont la chevelure est aussi d'autant moins frisée; et quoiqu'en allant toujours graduellement, il n'y ait plus à la fin de différence sensible avec les cheveux et la blancheur de la peau des Européens, la proéminence des pommettes des joues se fait toujours remarquer: c'est un caractère indélébile qu'on reconnaît jusqu'après la quatrième génération.

La copulation des femmes hottentotes avec les nègres donne naissance à des individus bien supérieurs à ceux dont je viens de parler; ils sont d'une stature plus belle et plus distinguée; ils ont une figure agréable et plus revenante; leur couleur, qui tient le milieu entre le noir du père et le fond olivâtre de la mère, est bien moins choquante pour les yeux; leurs qualités physiques et morales sont aussi très différentes: on les recherche pour le travail; mais ce qui les rend surtout estimables et très précieux, c'est qu'ils joignent à beaucoup d'activité, sans turbulence, le mérite d'une fidélité qui ne se dément jamais, et qui n'est guère le partage d'aucun Baster-Blanc: malheureusement cette espèce-là n'est pas la dominante, à cause de la difficulté d'unir ces Hottentotes aux nègres, dont elles ne font aucun cas.

Comme je me proposais de passer plus d'un jour en Afrique, mon premier soin fut d'étudier la

langu
vre,
des i
n'est
n'avon
exacte
cables
ni pat
Cet
culté
qu'elle
persév
couran
faire e
ral très
encore
un Alle
se prom
dernièr
deux au
le gosie
peine.

Ce q
espèces
fait le p
et le plu
la langu
la bouch
XXIV

langue de ces peuples. Elle est à la vérité fort pauvre, et n'a point besoin de mots pour exprimer des idées abstraites et trop métaphysiques; elle n'est susceptible d'aucun ornement; mais, pour n'avoir ni fleurs bien élégantes ni syntaxe bien exacte, ses difficultés n'en sont pas moins inextricables à qui n'apporterait dans cette étude ni goût ni patience.

Cette langue, malgré sa singularité et la difficulté de sa prononciation, n'est pas si rebutante qu'elle le paraît d'abord; elle s'apprend avec de la persévérance: j'ai connu des colons qui la parlaient couramment, et je suis parvenu moi-même à me faire entendre en peu de temps. Elle est en général très difficile pour tout Européen, mais plus encore pour un Français que pour un Hollandais, un Allemand, etc., attendu que l'*u*, l'*h* et le *g* ne se prononcent pas autrement que dans ces deux dernières langues, c'est-à-dire l'*u* par l'*ou*, et les deux autres lettres par des expirations auxquelles le gosier français n'est pas fait, et qu'il saisit avec peine.

Ce qu'on nomme les clapemens sont de trois espèces bien distinctes: le premier, celui dont on fait le plus d'usage, le plus simple, le plus doux et le plus facile à exécuter, s'opère en appuyant la langue sur le palais contre les dents incisives, la bouche étant fermée; c'est alors que, détachant

la langue avec vitesse en même temps qu'on ouvre la bouche, ce clapement se fait sentir; ce n'est rien autre chose que ce petit bruit qui nous est assez familier lorsque, obsédés par un ennuyeux, nous voulons témoigner, sans parler, qu'il nous impatiente.

Le second clapement est plus sonore que le premier; il suffit de détacher la langue du milieu du palais, et d'imiter parfaitement la manière qu'emploie un écuyer pour faire partir des chevaux ou pour accélérer leur marche; il ne faut dans ce cas employer aucune force, mais détacher simplement la langue, et le son se produit de lui-même. Si le son était trop articulé, il serait alors impossible ou tout au moins très difficile de le lier, comme il faut, avec la première syllabe du mot qui doit suivre immédiatement.

C'est au clapement de la troisième espèce qu'il faut donner le plus de force; il se prononce avec plus d'énergie, et se fait bien entendre; c'est celui dont on fait le moins d'usage et qui semble le plus difficile: il demande beaucoup de peine et d'attention pour l'adapter, comme il faut, au mot qu'il précède, attendu qu'il s'exécute par une contraction singulière de la langue qu'on retire au fond du palais près de la gorge. On conçoit bien qu'après cette collision, la langue emploie un grand mouvement pour revenir près des lèvres articuler

les
de
D
plic
se c
l'arr
vant
veau
fait
a de
n'ent
gran
Q
langu
mot
expr
gesti
ainsi
suffit
idiom
plus
Les
ment
même
au-de
n'a po
saillie
les Ho

les mots qui doivent la suivre, sans aucun signe de repos et sans interruption.

D'après ce que j'ai dit des mœurs et de la simplicité de la nation hottentote, on peut facilement se convaincre que sa langue est pauvre, et qu'avant l'arrivée des Européens, elle a dû l'être encore davantage. Ces derniers ont apporté des objets nouveaux auxquels il a fallu donner des noms; ce qui fait en même temps que le Hottentot des colonies a des expressions que n'emploie point, et que n'entendrait pas le Hottentot sauvage, à qui la plus grande partie de ces objets est inconnue.

Quoi qu'il en soit, il y a toujours, dans cette langue, beaucoup d'analogie entre la chose et le mot pour la désigner. En général, elle est très expressive, et comme en parlant ces peuples gesticulent toujours et qu'ils représentent pour ainsi dire la pantomime de ce qu'ils disent, il suffit d'avoir une connaissance superficielle de leur idiome pour comprendre aisément les choses les plus importantes.

Les Cafres que je visitai ensuite sont généralement d'une taille plus haute que les Hottentots et même les Gonaquois. Je n'ai pas vu un seul homme au-dessous de cinq pieds cinq pouces. Leur figure n'a point ces visages rétrécis par le bas, ni cette saillie des pommettes des joues si désagréable chez les Hottentots, et qui déjà commence à s'effacer

chez les Gonaquois. Ils n'ont pas non plus cette face large et plate, ni les lèvres épaisses de leurs voisins les nègres de Mozambique; ils ont au contraire la figure ronde, un nez élevé, pas trop épaté, et une bouche meublée des plus belles dents du monde. Ils ont aussi de beaux yeux, et la couleur du corps d'un noir bruni.

Les Cafres travaillent et forgent eux-mêmes leurs sagaies; mais ne connaissant du fer que sa malléabilité, leur art ne remonte pas jusqu'à sa première fonte; ainsi c'est du fer déjà travaillé qu'il leur faut. Ils tirent admirablement bien parti des vieux canons de fusils, des cercles de tonneaux et de toute autre ferraille de ce genre. Ils portent des sagaies de deux espèces : les unes ont la tige du fer unie et tout-à-fait ronde; les autres, plus artistement, je devrais dire plus cruellement travaillées, ont cette tige carrée : les quatre angles en sont découpés en pointes qui s'inclinent, tandis que les alternes remontent en sens contraire; ce qui nécessite le déchirement des chairs, soit qu'elles entrent dans le corps, soit qu'on les en retire. On ne peut qu'admirer leur patience lorsqu'on songe qu'avec un bloc de granit ou la roche même qui leur sert d'enclume, et un morceau de la même matière pour marteau, on voit sortir de leurs mains des pièces aussi bien finies que si la main du plus habile armurier y avait passé; je lui

défi
de s
trun
ce q
L'
milie
douc
comm
par l
font
la nat
et de
pour
mater
engag
moyen
traind
goûtar
trave
homm
cette
On em
privée
On
ticulier
dépend
jours
de se

défierais avec toute l'adresse et les combinaisons de son génie de rien faire, avec les deux seuls instrumens dont je viens de parler, qui approchât de ce que font ces sauvages.

L'habitant de la Cafrerie vit si familièrement au milieu de ses bestiaux, et leur parle avec tant de douceur, qu'ils obéissent ponctuellement à sa voix; comme ils ne sont jamais tourmentés ni maltraités par leurs conducteurs, ces animaux pacifiques ne font jamais usage des armes que leur a données la nature. Le maître chargé du soin de les instruire et de les panser n'attache pas même les femelles pour les traire; si cependant le sentiment de la maternité parle avec force à leur instinct, et les engage à retenir leur lait pour leurs petits, le moyen dont se servent les Cafres pour les contraindre à le lâcher est plus simple et moins dégoûtant que celui du Hottentot. On passe une entrave à l'un des pieds de derrière de la bête; un homme robuste l'attire en s'éloignant; gênée par cette attitude, elle laisse aussitôt couler son lait. On emploie le même moyen lorsqu'une vache est privée de son veau.

On reçoit le lait dans les paniers qui sont particulièrement l'ouvrage des femmes; leur capacité dépend de la fantaisie, mais leur forme est toujours la même; très légers, et ne risquant jamais de se rompre, ils sont sans contredit préférables

à nos vases quelle qu'en soit la matière. Les femmes que j'avais alors dans mon camp n'avaient point oublié leurs outils ; elles avaient apporté des joncs, pour ne pas rester oisives : je m'amusais à voir fabriquer ces jolis paniers qu'elles s'empressaient d'échanger avec moi contre de la quincaillerie , dès qu'elles y avaient mis la dernière main.

Avant de faire couler le lait dans ces vases, on avait soin de les bien laver ; mais c'était moins dans un esprit de propreté que dans le dessein d'en resserrer la texture ; car enfin, quelque prévenu que je sois pour les sauvages, en faisant profession de tout dire, je ne dois pas me taire , même sur leurs défauts. Avouons donc que les Cafres sont dans l'usage constant d'échauder leurs ustensiles avec leur propre urine, et qu'ils ne se donnent pas la peine d'aller chercher de l'eau, lorsqu'ils n'en ont point à leur portée.

Ce procédé qu'on mettait en usage sous mes yeux n'était guère ragoûtant ; tous les soirs on avait attention de m'apporter un panier de laitage, dont mes gens et mon Keès, moins difficiles que leur maître, trouvaient à faire leur profit. J'évitais cependant avec soin de laisser voir à mes voisins la répugnance invincible que m'inspiraient leurs cadeaux journaliers.

Pour revenir encore sur les traits du Cafre, si le préjugé fait grâce à la couleur de la peau, il est

telle
à cō
La
sage
les l
lière
ne s
du r
ploie
et la
De
plus
coup
que
jamb
phan
laisse
paiss
de le
ne p
passe
sont t
l'un s
neux
le vic
un lu
corés
collié

telle femme cafre qui peut passer pour très jolie à côté d'une Européenne.

Les Cafres d'ailleurs ne rendent point leurs visages ridicules en épilant leurs sourcils comme les Hottentots; ils se tatouent beaucoup, particulièrement la figure; leurs cheveux, très crépus, ne sont jamais graissés : il n'en est pas de même du reste de leur corps; c'est un moyen qu'ils emploient dans la seule vue d'entretenir la souplesse et la vigueur.

Dans la parure, les hommes en général sont plus recherchés que les femmes; ils aiment beaucoup la verroterie et les anneaux de cuivre; presque toujours on leur voit, soit aux bras, soit aux jambes, des bracelets faits avec des défenses d'éléphant; ils en scient en rouelles la partie creuse et laissent à ces anneaux naturels plus ou moins d'épaisseur; il n'est plus question que de les polir et de les arrondir extérieurement : ces gros anneaux ne pouvant s'ouvrir, il faut que la main puisse y passer pour les couler au bras; ce qui fait qu'ils sont toujours aisés, et qu'ils jouent continuellement l'un sur l'autre. Si l'on donne à des enfans des anneaux moins larges, à mesure qu'ils grandissent le vide se remplit, et cette presque adhérence est un luxe qui flatte beaucoup ceux qu'on a ainsi décorés dès leur jeune âge. Ils se font encore des colliers avec des os d'animaux enfilés, auxquels

ils savent donner la blancheur et le poli le plus parfait. Quelques-uns se contentent de l'os entier d'une jambe de mouton; et cet ornement figure assez bien sur la poitrine : c'est une mouche sur le visage d'une jolie femme; le Gonaquois a la même coquetterie. Quelquefois aussi ils remplacent cet os par une corne de gazelle ou toute autre chose, selon leur caprice : on verrait, je crois, autant de variétés et de bizarreries dans leurs ajustemens qu'on en voit en Europe, s'ils avaient les mêmes moyens et les mêmes ressources; ils sont assez constans dans leurs habillemens, parce qu'ils ne pourraient remplacer par aucune étoffe, les peaux dont ils se couvrent. Il paraîtrait qu'ils sont moins pudiques que les Hottentots, parce qu'ils ne font point usage du jakal pour cacher les parties naturelles; un petit capuchon de peau, qui ne couvre que le gland, loin de paraître modeste, annonce la plus grande indécence; ce petit capuchon tient à une courroie qui s'attache à la ceinture uniquement pour ne pas le perdre; car, s'il ne craint point de piqures ou de morsures d'insectes, le Cafre s'inquiète peu que le capuchon soit en place ou non. Je n'ai vu qu'un seul homme qui portât, au lieu du capuchon, un étui de bois sculpté : c'était une nouvelle et ridicule mode qu'il avait prise chez un peuple de noirs éloigné de la Cafrerie. Dans la saison des chaleurs, le

Cafre
nemen
peau
jusqu
Une
contre
tion,
cas de
son de
raient-
que les
la beau
Quoi d
l'étalag
tote; e
cuivre,
que ces
ques ra
luxé. L
reins p
monter
de la g
comme
veau, s
uns et l
pluvieu
aussi m
fines éto

Cafre va toujours nu ; il ne conserve que ses ornemens : dans les jours froids, il porte un kros de peau de veau ou de bœuf, qui souvent descend jusqu'à terre.

Une particularité qui peut-être ne se rencontre nulle part, et qui mérite de fixer l'attention, c'est que les femmes cafres ne font aucun cas de la parure. Comme elles sont, en comparaison des autres sauvages, bien faites et jolies, auraient-elles donc de plus le bon esprit de croire que les ornemens sont moins faits pour ajouter à la beauté que pour masquer des imperfections ? Quoi qu'il en puisse être, on ne leur voit jamais l'étalage et la profusion de la coquetterie hottentote ; elles ne portent pas même de bracelets de cuivre ; leurs petits tabliers, plus courts encore que ceux des Gonaquoises, sont bordés de quelques rangs de verroterie : voilà leur plus grand luxe. La peau que les Hottentotes portent sur les reins par derrière, les femmes cafres la font remonter jusqu'aux aisselles, et l'attachent au-dessus de la gorge qui en est couverte. Elles ont aussi, comme leurs maris, le kros ou manteau, soit de veau, soit de bœuf, mais presque toujours ras ; les uns et les autres ne s'en servent que dans la saison pluvieuse ou lorsqu'il fait froid. Ces peaux sont aussi maniables, aussi moelleuses que nos plus fines étoffes ; quant aux procédés de la mégisserie

des Cafres, ils sont à peu près les mêmes que ceux des Hottentots.

Quel que soit le temps, quelle que soit la saison, jamais les deux sexes ne couvrent leur tête ; j'ai quelquefois remarqué une plume fichée dans les cheveux : encore cette fantaisie est-elle fort rare.

Les précautions des femmes cafres, dans leurs accouchemens et dans leurs incommodités périodiques, sont absolument semblables à celles des Gonaquoises ou Hottentotes.

Leurs occupations journalières se bornent à façonner de la poterie, qu'elles travaillent aussi adroitement que leurs maris ; celles que j'avais eues dans mon camp, y ayant trouvé de la terre glaise qui leur convenait, n'avaient point perdu cette occasion de se faire des marmites et autres vaiselles à leur usage ; elles n'avaient même pas manqué, à leur départ, d'emporter une grande provision de cette terre dont elles avaient chargé leurs bœufs. Ce sont encore ces femmes, comme je l'ai dit, qui travaillent les paniers ; ce sont elles qui préparent les champs à recevoir les semences ; elles grattent la terre avec des pioches de bois, plutôt qu'elles ne la labourent.

Les cabanes cafres, plus spacieuses et plus élevées que celles des Hottentots, ont aussi la forme plus régulière ; c'est absolument un demi-globe parfaitement arrondi : la carcasse en est faite avec

une e
parce
suite,
de ton
battus
huttes
certain
les cro
soit à
qu'il f
cette c
renché
comme
ser la
défend
surpris
comme
petit A
rebord
tenir le
teintes
pouces
profon
largeur
cette p
J'ai vis
plus de
vu une

une espèce de treillage bien solide et bien uni, parce qu'il doit durer long-temps; on l'enduit ensuite, tant en dedans qu'en dehors, d'une espèce de torchis ou d'amalgame de bouse et de glaise battus ensemble, et bien uniment répandus; ces huttes offrent à l'œil un air de propreté que n'ont certainement point les demeures hottentotes; on les croirait badigeonnées; la seule ouverture qui soit à ces cabanes est tellement étroite et basse qu'il faut se mettre à plat-ventre pour y pénétrer: cette coutume me parut d'abord extravagante et renchérir beaucoup sur celle des Hottentots; mais comme ces huttes ne servent absolument qu'à passer la nuit, il est plus facile de s'y clore et de s'y défendre, soit contre les animaux, soit contre les surprises de l'ennemi. Le sol intérieur est enduit comme les murs; dans le centre on ménage un petit âtre ou foyer circulairement entouré d'un rebord saillant de deux ou trois pouces pour contenir le feu et mettre la cabane à l'abri de ses atteintes; dans le tour extérieur et à cinq ou six pouces de la cabane, on creuse un petit canal profond d'un demi-pied et qui porte autant de largeur; ce canal est destiné à recevoir les eaux; cette précaution éloigne toute espèce d'humidité. J'ai visité et parcouru, dans différens cantons, plus de sept à huit cents huttes; jamais je n'en ai vu une seule qui fût carrée, comme on l'a dit:

d'ailleurs je crois qu'il importe peu au lecteur de savoir si ces sauvages sont logés carrément ou rondement; mais c'est une remarque qui m'a prouvé que cette manière de vouloir tout dire décèle tôt ou tard le voyageur qui n'a pas tout vu.

Les terres de la Cafrerie étant, soit par elles-mêmes, soit par leurs positions, soit aussi par la quantité de petites rivières qui les rafraîchissent, beaucoup plus fertiles que celles des Hottentots, il suit nécessairement que les Cafres, qui d'ailleurs s'entendent à la culture, ne sont pas nomades quand on ne vient point troubler leur repos. Le terrain qui les a vus naître les voit mourir, à moins qu'ils ne soient assaillis, je ne dis pas seulement par des barbares persécuteurs avides de leur sang, mais par quelques-uns de ces fléaux destructeurs qui n'épargnent pas plus les hommes que les animaux, et qui dans un moment couvrent de deuil d'immenses pays. Un logement agréable et solide, placé près d'un ruisseau, au milieu du champ défriché qu'on a reçu de ses pères, n'est-ce pas assez pour enrichir l'idiome cafre du doux nom de *patrie* que ne connaîtra jamais l'errante insouciance du Hottentot?

J'ai cependant fait une remarque qui, pour être étrange, n'en est pas moins certaine et générale. Malgré les forêts et les bois superbes qui couvrent la Cafrerie, malgré ces pâturages magnifiques qui

s'élève
peaux
les ru
pour
vaches
petits
provie
d'un g
pèces
seulem
tons q
qui so
plus p
dans l
mon v
des ro
de l'Af
bœufs
jusqu'a
plus fo
turage
fort do
se disti
infaillib
veau : q
je jugea
ment av
pour y c

s'élèvent de façon à dérober aux yeux les troupeaux épars dans les champs ; malgré les rivières, les ruisseaux qui se croisent en mille sens divers pour les rendre féconds et rians, les bœufs, les vaches et presque tous les animaux y sont plus petits que ceux des Hottentots. Cette différence provient assurément de la nature de la sève, et d'un goût sûr qui prédomine dans toutes les espèces d'herbages ; j'ai fait cette observation non-seulement sur les animaux domestiques des cantons qui me sont connus, mais aussi sur tous ceux qui sont sauvages, et je les ai trouvés réellement plus petits que ceux que j'avais précédemment vus dans les pays secs et arides. J'ai remarqué, dans mon voyage chez les Namaquois qui n'habitent que des rochers et la terre la plus ingrate peut-être de l'Afrique entière, qu'ils avaient les plus beaux bœufs que j'eusse rencontrés, et qu'il n'est pas jusqu'aux éléphants et hippopotames qui ne fussent plus forts que partout ailleurs ; aussi le peu de pâture qui se trouve dans ces lieux maudits est-il fort doux et fort suave. Cette qualité des plantes se distingue aisément ; j'avais pour cela un moyen infailible lorsque j'arrivais dans un canton nouveau : quand mon troupeau revenait de la pâture, je jugeais de l'âpreté des herbes par l'empressement avec lequel il se répandait dans mon camp pour y chercher de tous côtés les os que mes chiens

avaient abandonnés : ils soulageaient leurs dents, vivement agacées, en rongant ces os qui, par leur nature calcaire, devaient en effet émousser et éteindre l'agacement et l'acidité qui les tourmentaient. Jamais nous ne jetions les os dans le feu ; lorsque nous en manquions, du bois sec ou même des pierres y suppléaient ; et même à défaut de tout cela, ils se rongeaient mutuellement les cornes ; quand les pâturages étaient excellens, cette cérémonie n'avait jamais lieu.

Une industrie mieux caractérisée, quelques arts de nécessité première, il est vrai, un peu de culture, quelques dogmes religieux, annoncent dans le Cafre une nation plus civilisée que celles du côté du sud. La circoncision qu'ils pratiquent généralement prouverait assez ou qu'ils doivent leur origine à d'anciens peuples dont ils ont dégénéré, ou qu'ils l'ont simplement imité de voisins dont ils ne se souviennent plus ; car lorsqu'on leur parle de cette cérémonie, ce n'est, selon eux, ni par religion, ni par aucune autre cause mystique qu'ils la pratiquent. Ils ont pourtant une très haute idée de l'auteur des êtres et de sa puissance ; ils croient à une autre vie, à la punition des méchans, à la récompense des bons ; mais ils n'ont point d'idée de la création ; ils pensent que le monde a toujours existé, qu'il sera toujours ce qu'il est ; ils ne se livrent, du reste, à aucune pratique religieuse, ne

prien
dire
religi
teurs
revan
partie
jouï d
fort,
autant

Les
généra
pouvo
très b
peut a
du de
n'est r
est le
de pre
femme
la dép
est obl
je veu
fourra
priétés
mieux
mille e
un gro
les ter

prient jamais, en sorte qu'on pourrait très bien dire qu'ils n'ont pas de religion s'il n'y a point de religion sans culte; ils sont eux-mêmes les instituteurs de leurs enfans, et n'ont point de prêtres. En revanche, ils ont des sorciers que la plus grande partie révère et craint beaucoup: je n'ai jamais joui de la satisfaction d'en joindre un seul; je doute fort, malgré tout leur crédit, qu'ils en imposent autant que les nôtres à la multitude.

Les Cafres se laissent gouverner par un chef général, ou, si l'on veut, une espèce de roi; son pouvoir, comme j'ai eu occasion de l'observer, est très borné; ne recevant point de subsides, il ne peut avoir aucunes troupes à sa solde. Il est loin du despotisme; c'est le père d'un peuple libre; il n'est ni respecté, ni craint; il est aimé. Souvent il est le moins riche de ses sujets, parce que, maître de prendre autant de femmes qu'il en veut, et ces femmes se faisant un honneur de lui appartenir, la dépense que son train royal occasionne, et qu'il est obligé de prendre dans sa caisse particulière, je veux dire dans son champ, ses bestiaux, ses fourrages, etc., souvent le ruine, et réduit ses propriétés à rien. Sa cabane n'est ni plus haute, ni mieux décorée que les autres; il rassemble sa famille et son sérail autour de lui, ce qui compose un groupe de douze ou quinze huttes tout au plus; les terres qui l'environnent sont ordinairement

celles qu'il cultive ; c'est un usage que chacun récolte lui-même ses grains pour en disposer à sa manière : c'est la nourriture favorite des Cafres : ils les écrasent et les broient entre deux pierres ; c'est aussi pour cette raison que chaque famille s'isolant pour avoir ses productions à sa portée, une horde seule qui ne serait pas fort nombreuse peut occuper souvent une lieue carrée de terrain, ce qu'on ne voit jamais chez les Hottentots ni chez les Gonaquois.

Cet éloignement des différentes hordes entre elles exige qu'on leur donne des chefs : c'est le roi qui les nomme. Lorsqu'il a à leur communiquer des avis intéressans pour la nation , il les fait venir et leur donne ses ordres que je devrais appeler ses nouvelles ; les différens chefs, porteurs de ses nouvelles, retournent chez eux pour en faire part aux leurs.

L'arme du Cafre, la simple lance ou sagaie , annonce en lui un caractère intrépide et grand ; il méprise et regarde comme indigne de son courage les flèches empoisonnées , si fort en usage chez ses voisins ; il cherche toujours son ennemi face à face, il ne peut lancer sa sagaie qu'il ne soit à découvert. Le Hottentot au contraire, caché sous une roche, ou derrière un buisson, envoie la mort sans s'exposer à la recevoir : l'un est le tigre perfide qui fond traîtreusement sur sa proie, l'autre est le lion

général
s'il n'e
point
son co
il port
teur, f
plus é
flèches
sive ne
manie
non m
son en
demi d
ou raci
sa plus
par l'un
moir ;
vingt p
qu'il s'e
ainsi un
pour s'e

Le po
mille du
mais à c
les frère
cèdent ;
ni enfans
différent

généreux qui s'annonce, se montre, attaque et périt s'il n'est pas vainqueur : l'inégalité des armes n'est point capable de le faire balancer ; son courage et son cœur sont tout pour lui. En guerre , à la vérité, il porte un bouclier d'environ trois pieds de hauteur, fait de peau de buffle prise dans la partie la plus épaisse ; cela lui suffit pour le défendre des flèches et même des sagaies ; mais cette arme défensive ne le met pas à l'abri de la balle. Le Cafre manie encore avec beaucoup d'adresse une arme non moins terrible que la sagaie lorsqu'il a joint son ennemi : c'est une massue de deux pieds et demi de hauteur, faite d'un seul morceau de bois ou racine de trois à quatre pouces de diamètre dans sa plus grande épaisseur, et qui va en diminuant par l'une des extrémités. Il frappe avec cet assommoir ; quelquefois même il le lance à quinze ou vingt pas ; il est rare qu'il n'atteigne pas au but qu'il s'est proposé. J'ai vu l'un de ces sauvages tuer ainsi une perdrix dans le moment où elle s'élevait pour s'envoler.

Le pouvoir souverain est héréditaire dans la famille du roi ; son fils aîné lui succède toujours ; mais à défaut d'héritiers mâles, ce ne sont point les frères, mais les plus proches neveux qui succèdent ; dans le cas où le souverain ne laisserait ni enfans ni neveux, c'est alors parmi les chefs des différentes hordes qu'on choisit un roi ; quelque-

fois l'esprit de parti s'en mêle, de là la fermentation et les brigues qui finissent toujours par des scènes sanglantes.

La polygamie est d'usage chez les Cafres : leurs mariages sont encore plus simples que ceux des Hottentots : les parens du futur sont toujours contents du choix qu'il a fait ; ceux de la future y regardent d'un peu plus près ; mais il est rare qu'ils fassent de grandes difficultés. On se réjouit, on boit, on danse pendant des semaines entières, plus ou moins, selon la richesse des deux familles. Ces fêtes n'ont jamais lieu que pour de premières épousailles ; les autres se font pour ainsi dire à la sourdine.

Les Cafres ne font pas plus de musique, n'ont pas d'autres instrumens que les Hottentots, si ce n'est que j'ai vu chez l'un d'eux une mauvaise flûte qui ne mérite pas qu'on en parle. A l'exception du pas anglais, leurs danses sont à peu près les mêmes.

A la mort du père, les enfans mâles et la mère partagent entre eux la succession ; les filles n'héritent point ; elles restent avec leurs frères ou leur mère, jusqu'à ce qu'elles conviennent à quelque homme ; si cependant elles se marient du vivant de leurs parens, elles ne reçoivent pour dot que quelques pièces de bétail, en proportion de la richesse des uns et des autres.

On n'enterre point ordinairement les morts ; ils

sont t
posés
la hor
paitre
tôt la
Les h
roi et
leurs c
de don
petits
sur un
jes-Ho

Je
relative
jaloux ;
sent cet
bles , c
moyenn
qui par
fois ent
dans mo
pouvais
auxquell
mes pou
n'étaient
avec laq
Je ne
dit assez

sont transportés hors du kraal par la famille, et déposés dans une fosse ouverte et commune à toute la horde : c'est là que les animaux viennent se repaître à loisir ; ce qui purge l'air que gâterait bientôt la corruption de plusieurs cadavres entassés. Les honneurs de la sépulture ne sont dus qu'au roi et aux chefs de chaque horde : on couvre leurs corps d'un tas de pierres amassées en forme de dôme ; c'est de là que provient cette suite de petits monticules qu'on voyait autrefois rangés sur une même ligne, dans les environs du Bruyntjes-Hoogte, ancienne domination des Cafres.

Je ne connais point le caractère des Cafres relativement à l'amour, et je ne sais pas s'ils sont jaloux ; tout ce que je crois, c'est qu'ils ne connaissent cette fureur que par rapport à leurs semblables, car ils cèdent volontiers leurs femmes, moyennant une petite rétribution, au premier blanc qui paraît la désirer. Hans m'avait fait plus d'une fois entendre que toutes celles que j'avais reçues dans mon camp étaient à mon service, et que je pouvais choisir. En effet, il n'était sorte d'agaceries auxquelles elles ne se livrassent devant leurs hommes pour m'attirer dans leurs pièges, et ceux-ci n'étaient peut-être scandalisés que de la froideur avec laquelle je paraissais recevoir ces caresses.

Je ne pousserai pas plus loin ces détails ; j'en ai dit assez pour montrer à quel point un peuple

diffère du peuple son voisin, quand il n'y a pas d'autre communication entre eux que celle qu'établissent des guerres sanglantes et d'éternelles inimitiés.

Le huitième jour, ce jour heureux qui devait nous rapprocher du Cap, parut enfin. Je fis une revue générale de mes chariots, équipages, bœufs, attelages, etc.; j'avais mis en ordre mes nouvelles collections, et repassé les plus anciennes; les balles que j'avais commandées, et le plomb nécessaire à la chasse étaient coulés; mes bœufs, qui depuis long-temps se reposaient et n'avaient pas manqué d'excellens pâturages, étaient à pleine peau et dans le meilleur état possible : en un mot, j'étais prêt à partir. J'accordai deux jours de plus pour prendre congé de nos bons voisins et nous divertir avec eux.

La nouvelle de ce départ définitif s'était répandue : je vis bientôt arriver toute la horde par pelotons, hommes et femmes. Haabas était à leur tête; tout ce qui avait pu marcher le suivait; ils accouraient pour nous faire leurs adieux et recevoir les nôtres. Que j'étais aise qu'ils vinssent passer ces deux derniers jours avec moi ! Le bon Haabas me présenta quatre ou cinq Gonaquois d'une autre horde que la sienne, et qui, ayant ouï parler de moi, avaient été députés pour m'engager à aller visiter leur canton. Il était trop tard; mais j'adoucis mon refus en leur promettant de me souvenir

de leur
j'entre

Tan
se livr
folie
épargn
avait
Mais la
partie,
tout in
surtout
comme
remis
un mo
tous m
l'occup

Le 4
vaineme
heureux
aux bêt
perdant.

Remis
heures d
tion déla
meubles
à peine r
geaisons
corps; je

de leur tendre invitation au premier voyage que j'entreprendrais dans ces contrées.

Tant que durèrent ces quarante-huit heures on se livra de part et d'autre à tous les excès de la folie et du plaisir. Mon eau-de-vie ne fut pas épargnée, non plus que l'hydromel que Haabas avait fait exprès préparer et apporter avec lui. Mais la belle Narina et sa sœur, qui étaient de la partie, ne prenaient aucune part à ces orgies, tout innocentes qu'elles fussent; la tristesse avait surtout voilé les traits de Narina. Je la consolai comme je pus : je l'accablai de présens; je lui en remis pour sa sœur, sa mère et tous ses amis; en un mot je me défis dans ce moment de presque tous mes bijoux; mais la parure n'était pas ce qui l'occupait en ce moment.

Le 4 décembre arriva; je partis... Je tenterais vainement de peindre la consternation de ces malheureux Gonaquois; on eût dit que je les livrais aux bêtes féroces, et qu'ils perdaient tout en me perdant.

Remis en route à quatre heures du soir, trois heures de marche nous conduisirent à une habitation délaissée, dont on avait seulement enlevé les meubles. Je me proposai d'y passer la nuit; mais à peine nous y fûmes-nous établis, que des démanœuvres extraordinaires parcoururent tout mon corps; je me découvris la poitrine : elle était noir-

cie d'essaims innombrables de puces. Mes Hottentots ne furent pas non plus entièrement exempts des atteintes de cette vermine importune. Nous quittâmes sur-le-champ ces lieux empoisonnés, que mes gens nommèrent le *camp des puces*, pour aller nous établir plus loin, sur les bords d'un ruisseau limpide et très riant. Je m'y plongeai tout entier, sans me donner même le temps de me déshabiller; j'avais le corps absolument truité. Au sortir de ce bain, Klaas me conseilla de me laisser frotter à la manière des sauvages : je fus donc graissé et boughoué pour la première fois de ma vie, et je m'en trouvai soulagé. Quoique nous ne nous fussions arrêtés qu'un quart d'heure dans cet endroit malencontreux, mes chiens et mes chariots étaient couverts de ces insectes. L'opération balsamique à laquelle je venais de me livrer était le seul moyen de m'en garantir, jusqu'à ce que le temps ou le premier orage eût achevé de nous en purger tout-à-fait. En raison de ce procédé familier à mes Hottentots, ils en avaient été moins assaillis que leur maître.

Le nouveau site que nous venions occuper, et sur lequel nous passâmes la nuit, n'était pas sans agrémens : nous étions flanqués au nord par des forêts immenses de ces mêmes arbres dont j'ai parlé ci-dessus ; la plaine était couverte de mimosa, que les colons nomment *dooren-boom*. J'eus le plai-

sir de
reuse p
car, co
tirent u
commu
insecte
d'oisea
me fixa
varier
toute c
trefois
faire un
antique
j'y trou
gnou et
parut j
Les rug
nous à
tions de
nous eff
au milie
notre se
dant pas
Le 16
campem
que nou
je trouva
loin ce j

sir de les voir en pleine fleur : circonstance heureuse pour moi , et que je n'avais garde de négliger. car, comme je l'ai dit. les fleurs de cet arbre attirent une quantité d'insectes rares , qu'on ne trouve communément que dans cette saison ; et ces mêmes insectes font arriver des volées de toute espèce d'oiseaux , auxquels ils servent de nourriture. Je me fixai donc dans cette plaine, où je m'amusai à varier mes campemens. J'eus lieu de présumer que toute cette lisière qui borde la forêt avait été autrefois habitée par les Cafres : nous n'y pouvions faire un pas sans rencontrer des restes de huttes antiques, plus ou moins dégradées par le temps ; j'y trouvai sans peine les deux espèces de gazelles gnou et spring-bock. Le silence des nuits ne me parut jamais plus majestueux qu'en cet endroit. Les rugissemens des lions résonnaient autour de nous à des intervalles égaux ; mais les conversations de ces dangereuses bêtes féroces ne pouvaient nous effrayer après plus de douze mois d'habitude au milieu d'elles, et n'interrompaient nullement notre sommeil. Nous ne nous relâchions cependant pas de nos précautions ordinaires.

Le 16 nous nous remîmes en route. En cinq campemens différens j'avais battu tout le canton que nous quitions. Après trois heures de marche je trouvai le Klein-Vis-Rivier. Je ne pus aller plus loin ce jour-là ; nous perdîmes beaucoup de temps

à chercher un endroit de la rivière qui fût guéable pour nos voitures : elles avaient déjà failli y culbuter.

Le jour suivant nous la traversâmes heureusement. Une habitation délaissée vint encore s'offrir à mes regards : je ne fus pas même tenté d'en approcher. Quelques lieues plus loin nous retrouvâmes des mimosa en très grande quantité et tout aussi fleuris que ceux que je venais d'abandonner la veille. Je résistai d'autant moins à la tentation de m'arrêter aux bords de ces forêts, que j'y rencontrai des oiseaux que je n'avais vus nulle part.

Les touracos fourmillaient également dans ce bois ; ils y étaient moins sauvages, et me paraissaient plus grands que ceux des forêts d'Auténiquoi. J'y trouvai une espèce nouvelle de calao ; et parmi d'autres que je n'avais point vu jusque-là je distinguai un merle à ventre orangé, qui, outre le plaisir que me causait sa découverte, me fournit encore l'occasion de juger de la simplicité des Hottentots.

Dès le matin du 29 décembre nous délogeâmes, et trois heures plus tard quelques sauvages hottentots s'offrirent à notre rencontre ; ils conduisaient devant eux des moutons, et faisaient route pour rejoindre leurs hordes respectives, dont ils s'étaient éloignés dans je ne sais quel dessein. Je leur payai généreusement une couple de leurs bêtes, dont

j'avai
plus
n'étai
gagne
fûmes
qui,
nous
deux
calend
l'an 12

Nou
rière
Hoogt
berg,
long-t
saison
encore
enfond
ces for
sais à
tots m
blanc ;
il y av
mes de
longue
procure
Kops-H
temps

j'avais ! oin. Nous marchâmes avec eux pendant plus d'une heure ; après quoi, leur destination n'étant plus la nôtre, ils nous quittèrent pour regagner leurs kraals, à quelques lieues de là. Nous fûmes arrêtés trois heures après par le Klein-Vis, qui, depuis que nous l'avions traversé, s'offrait à nous pour la troisième fois. C'est à cette place que deux jours après, suivant le nouveau style de mon calendrier, nous passâmes le premier jour de l'an 1782.

Nous partîmes enfin le 3 janvier, et laissant derrière nous la chaîne des montagnes de Bruyntjes-Hoogte, nous aperçûmes au nord celles de Sneuwberg, après lesquelles nous aspirions depuis si long-temps. Quoique nous fussions parvenus à la saison des plus fortes chaleurs, nous découvrîmes encore de la neige dans les anfractuosités et les enfoncemens les plus rapprochés du sommet de ces formidables montagnes. Tandis que je m'amusaïs à les considérer avec ma lunette, mes Hottentots m'annoncèrent qu'ils voyaient paraître un blanc ; cette nouvelle m'inspira le plus vif intérêt : il y avait tant de temps que je n'avais vu des hommes de cette couleur ! Celui-ci avait fait une assez longue route, uniquement dans le dessein de se procurer du sel dans un lac situé près de Swart-Kops-Rivier. Je le joignis et m'entretins quelque temps avec lui.

Je pris toujours ma marche vers les montagnes de Sneuwberg. que nous ne perdions pas de vue, au pied desquelles je me flattais d'arriver le jour même ; mais, vers les onze heures, une chaleur des plus excessives nous arrêta sur les bords de Bly-Rivier, où nous fûmes obligés de passer la nuit. Ce torrent ne fut pas pour nous d'une grande ressource : il ne coulait plus ; la sécheresse l'avait tari. Nous n'eûmes d'autre ressource, pour étancher la soif dont nous étions dévorés, qu'une eau stagnante et de mauvais goût qui croupissait dans les endroits les plus profonds de son lit. A la pointe du jour nous nous empressâmes de quitter ce désagréable gîte, et trois heures et demie de marche nous firent rencontrer une autre rivière nommée *Vogel-Rivier*, ou rivière des Oiseaux. Je remarquais, entre autres singularités, que plus nous approchions des montagnes de neige, plus la chaleur devenait accablante ; les rocs amoncelés qui composent ces pics sourcilleux, échauffés sans doute par les rayons ardents du soleil, les réfléchit et les concentre dans les vallées qui les avoisinent. Le malaise général de toute la caravane ne nous permit pas d'aller plus loin.

Dans la matinée du 6, pendant que nous remontions la rivière des Oiseaux, qui prend sa source dans les montagnes de neige, un accident qui pouvait devenir sérieux nous arrêta quelque

temps
lant se
nes au
tomba
marche
fois he
bien ex

Il sen
la terre
tacles s
m'aperç
bestiaux
pandire
retrouv
de tem
heures d
jours de
trayante
cinq lie
si nous
avant.

Dans
qu'il av
mes Ho
mation
pris pou
dans au
malgré t

temps : le conducteur d'une de mes voitures, voulant se remettre en siège, fut retenu par des épines auxquelles il n'avait pas fait attention ; il tomba : la roue de la voiture, qui continuait sa marche, passa sur sa jambe. J'accourus, et fus mille fois heureux lorsque je m'aperçus, après l'avoir bien examinée, qu'il n'y avait aucune fracture.

Il semblait que les Sneuwberg fussent pour moi la terre promise ; je ne pouvais y arriver : les obstacles se succédaient. Le 7, au moment de partir, je m'aperçus, en faisant le dénombrement de mes bestiaux, qu'il en manquait trois ; mes gens se répandirent de tous côtés pour les chercher. On les retrouva ; mais cette opération avait demandé tant de temps que nous ne pûmes atteler qu'à sept heures du soir. Nous étions encore dans les grands jours de l'année ; la fraîcheur des nuits était attrayante : nous ne devions être qu'à quatre ou cinq lieues de Platte-Rivière, et notre intention, si nous y arrivions, n'était pas de pousser plus avant.

Dans la soirée, j'appris d'un de mes chasseurs qu'il avait découvert, dans l'après-dinée, qu'une de mes Hottentotes de la horde avait cette conformation particulière que jusqu'à ce moment j'avais pris pour une fable, parce que je ne l'avais vue dans aucun des pays par où nous avions passé, malgré toutes mes informations et mes recherches,

quoiqu'un autre de mes gens m'eût précédemment attesté le même fait, et que toute ma troupe en eût connaissance par des oui-dire, et par une vieille tradition assez généralement répandue. Je vis venir Jan, qui me raconta avec le plus grand détail, je devrais dire avec toute l'ingénuité de son langage, ce que le hasard le plus inattendu, disait-il, lui avait permis d'examiner à son aise, et bien à découvert.

Je me rendis à la horde voisine avec mon Hottentot, qui reconnut sur-le-champ la femme dont la conformation l'avait si merveilleusement étonné; il me la fit remarquer, elle était mariée, mère de plusieurs enfans et déjà dans la force de l'âge. Je saisis adroitement différens prétextes de lui faire des cadeaux, afin de la prévenir en ma faveur et de me l'attacher; en un mot, afin de la séduire. Je n'avais point affaire ici à ces Hottentotes impudentes et débordées des colonies, toujours trop disposées à satisfaire, à prévenir même, les blancs et leurs honteuses fantaisies. Je devais m'attendre à rencontrer ici bien des difficultés; je savais que les femmes sauvages refusent presque toujours à la curiosité ce qu'elles accordent à l'amour, distinction délicate qu'on ne s'attend pas à trouver dans un désert, lorsqu'on y porte ses préjugés et la prévention de l'orgueil.

Je dois le dire et le publier sans cesse, l'offre

de tout
toutes
cours d
téré de
curieux
éloigné
quoises
grâce à
tiendra
liante; e
rent à l
faveur.
et se cou
détache
templer

Je vis
gation,
lèvres de
jusqu'à
de la per
cette dé
de quin
pouces d
mens et
dre; des

Lorsqu
parcouru
prendre

de tout ce que je pouvais donner, toutes mes ruses, toutes mes suppliques, allaient échouer sans le secours de mes gens et l'empressement vingt fois réitéré de persuader à cette femme que j'étais un curieux d'une race fort étrangère à la sienne et fort éloignée; que d'autres Hottentotes, des Gonaquoises, des Cafrines avaient consenti de bonne grâce à ce que je lui demandais; enfin, que je ne la tiendrais qu'un moment dans cette attitude humiliante; quelques hommes mêmes de la horde vinrent à l'appui de ces discours et me vinrent en ma faveur. Alors, confuse, embarrassée, et se couvrant le visage de ses deux mains, elle laissa détacher son petit tablier, et me permit de contempler tranquillement l'objet de ma curiosité.

Je vis que le tablier naturel n'est qu'une prolongation, non pas des nymphes, mais des grandes lèvres des parties de la femme; elles peuvent arriver jusqu'à neuf pouces plus ou moins, suivant l'âge de la personne, ou les soins assidus qu'elle donne à cette décoration singulière; j'ai vu une jeune fille de quinze ans qui avait déjà ses lèvres de quatre pouces de longueur. Jusque-là ce sont les frottemens et les tiraillemens qui commencent à distendre; des poids suspendus achèvent le reste.

Lorsque j'eus fini toutes mes observations, et parcouru, autant que les précautions que j'avais à prendre me le permettaient, différentes chaînes et

les plus beaux sites des Sneuwberg, je songeai enfin à quitter tout-à-fait ces noirs pays.

Je me remis en route le 2 Février, en me dirigeant vers le sud-sud-ouest. Une partie de la horde nous accompagna pour nous aider à traverser, à trois lieues plus loin, la rivière Jubers, qu'on jugeait devoir être enflée par les orages.

Je trouvai dans le canton que j'entamais une prodigieuse quantité de coucous verts-dorés et plusieurs espèces nouvelles que je joignis à ma collection. Dans la même journée je rencontrai un second fleuve sans nom connu; je lui donnai celui de mon respectable ami, M. Boers. Ici commençaient les plaines arides du Carouw; des plantes grasses et frustres couvraient cette terre ingrate, ou pour mieux dire ces sables, dans toute l'étendue de l'horizon; d'un autre côté, des rochers, non moins stériles, offraient partout à nos regards attristés l'image de l'abandon et de la mort; on ne voyait que quelques herbes éparses qui semblaient croître à regret pour le salut des troupeaux.

Le 4, cinq grandes heures de marche nous firent arriver à la rivière Voogel qui va se jeter dans celle du Sondag, ce fleuve que nous avons traversé il n'y avait pas long-temps vers son embouchure, et que nous devons bientôt voir près de sa source. Le jour suivant, nous fûmes rendus de bonne heure à la rivière du Sondag : ce séjour

moins
rance
fleuv
d'œil
pand
parfu
perbe
jusqu

En
traî s
les bo
ils qu
Sneuv
m'app
par d
metta
dont i
lever
chesse

Le 5
sieurs
sikte,
tranqu
remèd
done,
lieu de
placai
ques j

moins affreux servit du moins à ranimer mon espérance. De superbes avenues de mimosa que le fleuve arrosait offraient de toutes parts un coup d'œil magnifique; ils étaient en pleine fleur, et répandaient autour de nous leurs suaves et délicieux parfums; mille espèces d'oiseaux et d'insectes superbes, attirés dans ces beaux lieux, m'y retinrent jusqu'au 8.

En laissant le Sondag derrière moi, je rencontrai seize Hottentots, avec armes et bagages, sur les bords du Swart-Rivier ou de la rivière Noire; ils quittaient le Camdebo pour gagner, au pied des Sneuwberg, la horde que nous y avions laissée. Ils m'apprirent qu'ils étaient forcés à cette émigration par des troupes formidables de Bossismans, qui mettaient tout à feu et à sang dans le Camdebo dont ils incendiaient les habitations, pour en enlever les munitions, les armes et toutes les richesses.

Le 9 février, je quittai la rivière Camdebo. Plusieurs de mes bœufs se virent attaqués du klauwsikte, ce qui leur rendait la route très pénible : la tranquillité et les rafraîchissemens étaient le seul remède qui pût les rétablir promptement. Je choisis donc, sur un détour que faisait la rivière au milieu des mimosa, une clairière commode où je plaçai mon camp dans l'intention d'y passer quelques jours.

J'arrivai le 16 sur une habitation occupée par deux frères nègres et libres, dont l'un était marié à une jeune mulâtresse : je fus accueilli par ces aimables naturels avec les transports de la joie ; ils m'offrirent tout ce qu'ils possédaient..... Le dirai-je ! mon cœur oppressé de mille sentimens divers reçut froidement et leurs caresses et leurs tendres sollicitudes ; je retrouvais presque les manières et les usages du monde : je rentrais dans la société ; je revoyais des champs, des meubles, des possessions, de l'ordre, des maîtres, en un mot j'étais dans une habitation.

Ce fut chez ces deux nègres que je mangeai du pain pour la première fois depuis un an ; j'en avais tout-à-fait perdu le goût.

Le 19, à quatre heures du soir, je repris ma route : le soleil le plus ardent nous dévora pendant deux jours ; nous errâmes sans trouver une goutte d'eau ; on eut recours aux jarres que j'avais fait emplir chez les frères nègres, et nous fûmes réduits à la ration, comme cela nous était plus d'une fois arrivé.

Le 21, après avoir traversé le lit du Kriga qui était à sec et que nous avions déjà passé la veille, je rencontrai deux habitans du Camdebo qui revenaient du Cap et faisaient route pour leur demeure. Depuis plus d'un an je n'avais eu de nouvelles de cette ville et de mes connaissances ;

je fus
de la F
vasion
était de

Arriv

nos boe
leur en
Hottent
et des
terrain
nous ca
extrême
vait touj
un crabe
mètre. L
car cette
lement a
crabe av
trentaine
fait cuire
curèrent
belle esp
liers sur
des colo
parce qu
pour se r

Le 24

rivière N

XXIV.

je fus enchanté d'apprendre qu'avec les secours de la France, le Cap avait été sauvé de toute invasion de la part des Anglais, et que la colonie était demeurée sous la domination hollandaise.

Arrivé au Kriga-Fontyn ou à la Fontaine du Kriga, nos bœufs y eurent à peu près autant d'eau qu'il leur en fallait; mais elle était si saumâtre, que les Hottentots qui en burent gagnèrent des coliques et des diarrhées violentes : comme je sondais le terrain et examinai si cette eau ne pouvait pas nous causer de plus grands maux encore, je fus extrêmement surpris de voir Keès, qui se trouvait toujours le premier partout, retirer de la vase un crabe d'environ trois à quatre pouces de diamètre. Il y avait effectivement de quoi s'étonner; car cette fontaine était en plein rocher, sans écoulement apparent. Mon singe me parut manger son crabe avec tant de plaisir, que j'en fis prendre une trentaine que je trouvai fort bons, après les avoir fait cuire. Quatre ou cinq coups de fusil me procurèrent plus de quarante gélinottes d'une très belle espèce, habituées à venir s'abattre par milliers sur les bords de cette fontaine; les Hottentots des colonies les nomment *perdrix namaquoises*, parce que, dans la saison des pluies, toutes partent pour se rendre vers le tropique.

Lé 24 nous traversâmes le Swart-Rivier, ou la rivière Noire, qui n'avait pas plus d'eau que les

autres : nous allions dételer lorsque j'aperçus un troupeau de moutons ; je courus vers le gardien , qui m'apprit qu'il appartenait à un colon dont l'habitation n'était qu'à une petite lieue de là ; nous en primes aussitôt la route , et nous allâmes camper près d'un très grand marais où nous eûmes enfin la satisfaction de trouver de l'eau en abondance.

Le 1^{er} mars , après avoir fait mes remerciemens à tous mes aimables hôtes , je les quittai : il était cinq heures du soir ; nous faisons route vers le Gamka ou Leuw-Rivier , ou rivière des Lions , nous y arrivâmes à neuf heures du soir , et l'on y campa. Les lions autrefois étaient très communs sur cette rivière , parce que les gazelles y étaient aussi très abondantes ; mais depuis que les habitans s'en sont rapprochés , les gazelles ont pris la fuite , et les lions , par conséquent , sont devenus beaucoup plus rares. J'avais ouï dire à Kwee-Valey qu'il rôdait dans les environs du lieu où je me trouvais trois troupes formidables de Bossismans : la prudence m'empêcha de pénétrer plus avant dans cette première nuit. On m'avait informé , de plus , que passé le Gamka jusqu'à la rivière des Buffles , je ne verrais pas une goutte d'eau ; il y avait vingt-cinq grandes lieues d'une rivière à l'autre ; pour ne pas périr de soif , il fallait faire ce trajet en deux jours ; il n'était pas question de marcher par la chaleur ; tout

aurai
jours
et for
du se
de cr
leur t

Not
soppi
néglig
tre de
nutes
de me
la cha
ni bu
blaie
cepend
heure
et tous
éventé
sordre
ceux q
et fire
sans l'a
pos les
été cul
l'exemp
mes fat

J'ava

aurait été perdu. Je résolus donc de rester deux jours pleins sur la rivière des Lions pour reposer et fortifier d'autant mes attelages; et, sur le soir du second jour, m'affranchissant de toute espèce de crainte, et ne tenant nul compte à mes gens de leur terreur panique, je continuai ma route.

Nous vîmes enfin la rivière après laquelle nous soupirions depuis si long-temps. Nous n'avions pas négligé pendant les nuits de tirer de côté et d'autre des coups de fusil de six minutes en six minutes; j'avais donné de temps en temps de l'eau de mes jarres à mes chevaux qui succombaient à la chaleur et à la fatigue. Mes bestiaux n'avaient ni bu ni mangé, ils étaient tous haletans et semblaient devoir à tout moment rester sur la place; cependant, quoiqu'il fit nuit plus d'une demi-heure avant d'arriver au Buffle-Rivier, les relais et tous les bestiaux qui marchaient en liberté, ayant éventé la rivière, se mirent tous à courir en désordre et à travers champs pour s'y désaltérer: ceux qui traînaient les voitures, reprirent courage et firent le trajet en moins d'un quart d'heure; sans l'attention de mes gens qui coupèrent à propos les traits des plus mutins, mes voitures auraient été culbutées dans la rivière. Nous suivîmes tous l'exemple de nos animaux, et le bain me fit oublier mes fatigues.

J'avais été extrêmement surpris à mon réveil de

me trouver dans un pays charmant que l'obscurité m'avait empêché d'apercevoir : la rivière n'était pas large ; mais l'abondance et la profondeur de ses eaux répandaient dans ces lieux une fraîcheur d'autant plus délicieuse que la chaleur était excessive : cette rivière coulait sur un lit de gazon coupé par cent tours et détours ; il y avait long-temps que je n'avais rencontré un aussi agréable bocage. Une infinité de perdrix et de gélinottes formaient, par leur cri, un contraste piquant avec des espèces de canards, des hérons, des cigognes brunes et des flamans, dont la rivière était couverte.

Nous venions de faire une marche de quatre-vingts lieues, depuis l'habitation des deux frères nègres dont j'ai parlé. On peut difficilement se faire une idée de ce que nous avons eu à souffrir dans cette traversée ; de quels secours ne nous avaient pas été les moutons que j'avais échangés avec les Hottentots de Sneuwberg ! Depuis ce moment, nous n'avions pas rencontré une seule pièce de gibier, pas une lagune d'eau assez pure pour en faire usage sans précaution : tout ce que nous en avons trouvé n'était potable qu'après qu'on l'avait fait bouillir, soit avec du thé, soit avec du café, pour en détruire ou déguiser au moins les qualités malfaisantes et nauséabondes.

L'agrément du lieu et l'abondance de toutes choses que nous procurait le Buffle-Rivier n'é-

taient
bords.
temps
pages,
long-temps

Le 1
minuit
vrit et
de nou
pour de
agréabl
colons

Les 1
je gagn
Valey, r
petite ha
à la gar
parti nor
debo ; ce
qui l'op
rétabliss
tour au

Je qui
dans un
zelles qu
qui prése
apercevid
plusieurs

taient pas les seuls motifs qui m'arrêtaient sur ses bords. J'y demeurai jusqu'au 14 du mois; tout ce temps fut employé à la réparation de mes équipages, dont le délabrement m'inquiétait depuis long-temps.

Le 14 je me remis en route : nous fîmes halte à minuit, près de Matjes-Fontein. Le temps se couvrit et nous menaçait d'un orage, mais il s'éloigna de nous. Le lendemain je passai le Wet-Waater, pour dételer à Constapel : c'est une habitation assez agréable, mais que la disette d'eau a contraint les colons d'abandonner.

Les 16 et 17, après avoir traversé Touws-Rivier, je gagnai, six lieues plus loin, près Verkeerde-Valey, un très grand lac, près duquel était une petite habitation que le maître absent avait confiée à la garde de quelques Hottentots. Je vis un colon, parti nouvellement du Cap pour regagner le Camdebo; cet homme débarrassa mon cœur d'un poids qui l'oppressait depuis long-temps, il m'apprit le rétablissement de la santé de M. Boers et son retour au Cap.

Je quittai Werkeerde-Valey; le 21 nous allions dans un autre pays, le Boke-Veld, plaine des gazelles qui s'y trouvaient sans doute autrefois, mais qui présentement ne s'y montrent nulle part : nous apercevions de côté et d'autre, sur les collines, plusieurs habitations : nous nous efforcions vaine-

ment de nous en éloigner ; plus nous allions , plus elles commençaient à devenir fréquentes ; je fus contraint de longer celle de Jan-Pinar.

J'avais eu l'intention de rester tranquille dans l'endroit où je me trouvais , jusque vers le soir ; mais la troupe curieuse grossit tant de minute en minute , que j'en pris de l'impatience , et partis brusquement ; j'eus beau me dérober à trois ou quatre habitations sur le territoire desquelles il me fallut passer , l'importunité me suivit partout , et je n'eus d'autre ressource que de profiter de l'obscurité de la nuit pour aller , presque comme un proscrit , me cacher au pied d'une énorme chaîne de montagnes , nommée *Cloof* , qui fait la limite d'un autre pays , le Rooye-Sand.

Cette montagne , comme un immense rideau que le malheur eût élevé devant moi , semblait appuyée là pour me contrarier davantage et redoubler mes chagrins ; il fallait cependant ou franchir l'obstacle , ou faire un très long circuit.

J'employai la journée du 24 à faire couper des branches pour combler les endroits les plus enfoncés , et les recouvrir avec des terres , des pierres et du sable : je réussis dans mon opération ; et le 25 , en quatre heures de temps , grâce aux précautions que nous prîmes , et toutes les peines que se donna de bien bon gré tout mon monde , à quelques avaries près , nous eûmes l'inexprimable

bonh
qui d
cet h

No
jour
née ,
d'une
aband

Ce
super
des s
temps
les au
dait s
était
coutu
nature
des p
tristes
qui s
imagin
en soi
lieux.

Le 2
Large
Chute
Le
cheva

bonheur de sauter l'affreux précipice, le dernier qui dût nous faire trembler; les colons nomment cet horrible chemin *Moster-Hoek*, le Coin de Moster.

Nous campâmes au pied de son revers; le jour suivant, nous nous arrêtâmes, dans la matinée, à l'entrée du Rooye-Sand, près des ruines d'une habitation qui paraissait depuis long-temps abandonnée.

Ce pays est riche en blé, les moissons y sont superbes, et s'y montrent partout en abondance; des sites heureux nous offraient de temps en temps des habitations plus riantes les unes que les autres, et la variété des constructions répandait sur toutes ces campagnes un intérêt dont l'œil était agréablement frappé; il est possible qu'accoutumé depuis seize mois à des spectacles d'une nature plus forte et mieux prononcée, le contraste des pays sauvages et de leurs demeures, aussi tristes que rares, avec le nouvel ordre de choses qui se présentaient à mes regards, fit sur mon imagination une impression plus vive; quoi qu'il en soit, je ne me lassais point d'admirer ces beaux lieux.

Le 26, je traversai la Breede-Rivier, ou la rivière Large; une lieue plus loin, le Waater-Val, ou la Chute d'eau.

Le 27, arrivé au Swart-Land, je fis seller mes chevaux, qui depuis long-temps ne me servaient

point; et, suivi de mon fidèle Klaas, laissant les curieux autour de mes chariots et de mes équipages, je pris les devans, et me fis un plaisir d'arriver le soir même chez mon ancien hôte, le bon Slaber, qui m'avait si noblement accueilli deux ans auparavant, lors de mon affreux désastre à la baie Saldanha.

Je ne puis exprimer toute la joie, mais surtout l'étonnement que causa mon arrivée à toute cette brave famille; elle s'y attendait si peu, ma barbe me rendait si méconnaissable, les relations qu'on avait faites au Cap et dans les environs de mes courses lointaines et des dangers auxquels je m'étais livré, rendaient ma mort si probable, qu'ils furent tous effrayés de mon approche; les femmes surtout me firent une guerre cruelle de cette garniture épaisse et noire qui couvrait ma figure; il y avait déjà quelque temps qu'elle m'était devenue inutile, et par conséquent à charge. M^{lle} Slaber, la plus jeune des filles, s'offrit obligeamment de m'en débarrasser; je me mis à ses genoux, et j'offris ma tête en sacrifice. J'étais à peine arrivé dans cette demeure fortunée, que je dépêchai Klaas vers M. Boers, pour lui donner la nouvelle de mon retour; je lui adressais, en même temps, deux petites gazelles et quelques perdrix que j'avais tuées en route. Dès le lendemain, je reçus les félicitations de mon ami.

M
que
et qu
d'im
main
maît
ville
d'aff
vent.

En
mes
perdu
les pr
spect
core
je m'
Je
de m
forts
pour
qu'ell

Mes équipages arrivèrent le 2 avril ; ce fut alors que je remerciai tout-à-fait mes fidèles serviteurs, et que je leur payai leurs gages : ils brûlaient tous d'impatience de rejoindre leurs familles. J'offris la main à Klaas : il ne pouvait se détacher de son maître : comme sa horde était moins éloignée de la ville que celle des autres Hottentots que je venais d'affranchir, je l'engageai à me venir visiter souvent.

DEUXIÈME VOYAGE.

Voyage dans le pays des Petits et Grands Namaquois.

Enfin, je vais acquitter ma dette ! Les fruits de mes longs et pénibles voyages ne seront point perdus. Si de cruels oppresseurs en ont dévoré les prémices, ce malheur est assez racheté par le spectacle de la liberté publique ; il me reste encore une assez belle moisson à recueillir, pour que je m'empresse de l'offrir à la patrie.

Je retrouve dans la situation où je vis le niveau de ma première indépendance, et n'ai plus d'efforts à vaincre, ni de gens corrompus à ménager, pour rendre à la nature le tribut d'adoration qu'elle a droit d'attendre de son plus fidèle amant.

J'étais de retour au cap de Bonne-Espérance , et déjà je méditais un autre voyage. Seize mois de courses et de chasses continuelles dans l'intérieur de l'Afrique méridionale n'avaient pu ralentir mon zèle ni combler tous mes souhaits : cette passion , toujours plus impérieuse , d'accroître mes connaissances en histoire naturelle , naissait de la multitude même de celles que je venais d'amasser.

L'amitié obtint avant tout mes hommages. Je revis , j'embrassai , je serrai contre mon cœur ce respectable Boers , dont la santé m'avait causé tant d'alarmes , lorsque j'étais encore à cent cinquante lieues du Cap et campé sur les bords du Kriga. C'est à lui , c'est au soin qu'il prit de m'attirer dans sa maison après mon désastre dans la baie de Saldanha , que je devais tous les trésors d'un voyage aussi curieux. Il mit beaucoup d'empressement à vérifier l'état des caisses que je rapportais avec moi ; déjà même il avait employé les plus grandes précautions à débarrasser celles que je lui avais adressées d'avance. Un zèle ingénieux lui avait suggéré des moyens de conservation dont j'étais étonné ; il s'était fait naturaliste pour m'obliger.

Le bruit de mon retour fut bientôt répandu dans le Cap. Une foule d'oisifs accourut de toutes parts , pour demander à voir ce qu'on appelait mes nouvelles curiosités. Presque toute la maison

de Bo
toire
lant q
qu'on
généra

Mes
que e
mon e
plir le
pût un
mager
élémen
gret au
comme
promer
plus g
bousso
ma m
On ver
et si u
sin du

J'ava
cessair
n'arriv
j'attenc
n'avais
ne me
se pré

de Boers se métamorphosa en un cabinet d'histoire naturelle; ce genre de décoration, aussi brillant que nouveau, attira bientôt tant de monde, qu'on eût dit que cette maison était le rendez-vous général de toute la ville; elle ne désemplassait pas.

Mes journées se trouvaient utilement et presque entièrement remplies à classer, à entretenir mon cabinet, à méditer sur les moyens d'en remplir les lacunes, à former un système suivi qui pût un jour, au sein de la vieillesse, me dédommager de l'impuissance d'en aller chercher les élémens à leur source, et ne vint mêler aucun regret au souvenir d'une épreuve qu'on ne peut recommencer qu'en recommençant sa vie. Je me promettais en idée, dans ce second voyage, de plus grandes jouissances que dans le premier. La boussole de l'expérience devait cette fois guider ma marche, et m'aplanir de terribles obstacles. On verra jusqu'où peut s'étendre notre prévoyance, et si un nouveau précipice n'est pas souvent voisin du précipice auquel on échappe.

J'avais en partie disposé tout ce qui m'était nécessaire pour partir; le moment de sortir du Cap n'arrivait pas assez tôt à mon gré. Un homme que j'attendais avec une mortelle impatience, que je n'avais point vu depuis mon retour, sans lequel je ne me promettais ni plaisir ni sûreté, tout à coup se présente à mes yeux : c'était Klaas. Il y avait

alors chez le fiscal compagnie nombreuse et choisie. Klaas jouissait partout d'une grande renommée. Associé à mes travaux, et chargé plus particulièrement d'en exécuter les plans, je n'avais point tari d'éloges sur ce conseiller fidèle; son arrivée subite excita la plus vive curiosité dans la maison de Boers.

Klaas resta peu de temps auprès de moi; son trésor déjà commençait à l'embarrasser. La femme que je lui avais donnée occupait en ce moment son esprit; il se montrait empressé de déposer dans ses mains sa richesse. Lorsque je me fus assuré que mes autres compagnons de voyage, çà et là dispersés dans le voisinage de sa horde, vivaient heureux et tranquilles; que mes bestiaux étaient en bon état, mes chariots et mes ustensiles à couvert et bien soignés; que toute ma caravane, en un mot, n'attendait qu'un signal pour se mettre en route, j'embrassai mon fidèle adjudant et le laissai partir.

Il fallut encore une fois se séparer des bons et incomparables Slaber : je promis à ces âmes célestes de venir plus d'une fois me réunir à elles dans mes diverses promenades aux environs du Cap; j'ai tenu parole. Cette demeure auguste et silencieuse, comme un aimant indomptable, m'attirait souvent de fort loin; je n'éprouvais pas un sujet de plaisir ou de joie que je n'accourusse aus-

sitôt

Le

m'éta

plus

ché

de m

Je p

de ré

lui d

annon

Lo

et qu

proje

vérité

voyag

celui

guère

m'offr

montr

bons

J'ai

mon p

bleme

et à é

les en

leurs

j'avais

tait jar

sitôt le déposer dans le sein de cette famille chérie.

Le vieux Swanepoel était un des hommes qui m'étaient le plus attachés et qui m'avaient rendu le plus de services au sein des dangers : j'avais dépêché vers lui un de mes camarades pour lui dire de me venir trouver au Cap ; il y était accouru. Je plaçais au rang des premiers devoirs le soin de récompenser son amitié pour moi, et j'allais lui donner une grande preuve de la mienne en lui annonçant que nous allions repartir.

Lorsque Swanepoel eut un peu calmé ses sens et qu'il fut en état de m'entendre, je lui confiai mes projets, et lui promis de l'emmener avec moi. A la vérité, son grand âge et la fatigue du premier voyage, l'incertitude même et les difficultés de celui que j'allais entreprendre, ne me permettaient guère de le conduire aussi loin ; mais la colonie m'offrait un assez vaste champ pour que je me montrasse empressé d'user encore une fois de ses bons offices.

J'ai déjà exposé ailleurs les motifs qui pendant mon premier voyage m'avaient déterminé invinciblement à m'éloigner des habitations de la colonie, et à éviter tout commerce avec les colons. Outre les embarras et les distractions inévitables que leurs visites eussent apportés à mes opérations, j'avais à surveiller un terrain considérable qui n'était jamais mieux en ordre que quand nous n'avions

autour de nous aucuns voisins étrangers. On se rappelle combien j'eus à me repentir d'une complaisance contraire à ces dispositions pour m'en être écarté une fois à Agter-Bruintjes-Hoogte : quoique je n'eusse communiqué avec ces colons que l'espace de quatre heures seulement, il se répandit dans mon équipage un tel esprit d'insubordination, qu'il fallut toute ma fermeté pour y rétablir l'ordre et la bonne intelligence.

Mais comme il entraît dans mon plan général de visiter ici la colonie proprement dite, et d'étudier l'humeur de ces hommes moitié sauvages, moitié policés, je ne pus me défendre d'en courir les hasards; seulement je me livrai à des précautions particulières, et ne m'associai que des Hottentots dont je n'avais rien à craindre, ou que je pourrais renvoyer dans la suite. Cette petite incursion devint de jour en jour plus intéressante à mes yeux; elle était en quelque sorte l'encadrement du grand tableau que je m'étais promis d'esquisser.

C'est à cette petite entreprise que je m'associai Swanepoel; je l'emmenai avec d'autant plus de confiance, que je la regardais comme une promenade sans fatigue et sans de grands dangers. Je lui donnai quelques jours pour aller partager avec sa famille le bonheur de la liberté que lui avait donnée mon ami, et lui assignai son retour comme le

signal
monté
autre
nécess
la can

Je p
là je n
la col
venir
serais
rable a

Je n
sur les
ture,
traités
leur m
défend
cette s
Compa
et que
chauds.

En v
non pl
çais, n
dépoui
des hor
de l'int
de cet

signal du départ : il fut exact. A peine arrivé, nous montâmes à cheval ; je partis sans autre apprêt et autre équipement que celui qui est indispensablement nécessaire lorsqu'on veut passer quelque temps à la campagne.

Je pris ma route par la Hollande-Hottentote ; de là je me proposais de parcourir tous les points de la colonie jusqu'aux Vingt-quatre Rivières, de revenir ensuite au Cap par le Swart-Land, où je me serais encore une fois reposé chez mon incomparable ami Slaber.

Je n'entrerai dans aucuns détails trop étendus sur les productions des divers cantons, sur la culture, et beaucoup d'autres objets que j'ai déjà traités ; je dirai quelques mots des hommes et de leur manière de vivre. Je ne puis cependant me défendre, en passant, d'arrêter mes regards sur cette source précieuse des eaux thermales où la Compagnie a pratiqué des bains pour les malades, et que, pour cette raison, l'on nomme *bains chauds*.

En visitant le Fransche-Hoeck, je ne revis pas non plus sans intérêt cette race de réfugiés français, naguère persécutés dans leur injuste patrie, dépouillés, proscrits, avilis, chassés par elle comme des hordes de misérables ; victimes du fanatisme et de l'intolérance, et n'ayant d'autre refuge, au sein de cet abandon affreux, que la pitié de quelques

gouvernemens voisins qui leur permirent d'aller arracher aux côtes de l'Afrique une subsistance qu'on eût craint même de leur donner dans une terre trop voisine des lieux témoins de leur désastre. Éloignés de la France, qui a rejeté ses enfans, ils ont oublié son langage, hélas! et n'ont pas perdu son souvenir : leurs usages même se sont fondus dans les usages hollandais; ils ne diffèrent plus guère des autres colons; la trace originelle est perdue; on ne les reconnaîtrait à rien, s'ils n'avaient conservé, pour la plupart, des cheveux noirs, qui contrastent avec la chevelure presque toujours blonde des habitans de la colonie hollandaise.

Le sort de ces infortunés fugitifs, martyrs de leur religion quelle qu'elle soit, qui ont tout quitté, jusqu'aux tombeaux de leurs ancêtres, pour se transplanter aux extrémités de l'Afrique, m'inspirait pour eux une compassion tendre dont ils ne soupçonnaient guère le motif. Après mon retour en France, depuis que de vastes mers nous ont séparés, cet intérêt s'accroît encore chaque jour : la liberté veut effacer jusqu'au souvenir d'une proscription si lâche; les derniers enfans de ces pères si malheureux retrouveront peut-être un jour dans leur ancienne patrie tous les biens que leur ravirent et la rage des prêtres, et la funeste condescendance du despote.

C'est
faites le
si long-
serve e

J'ent
de la c
m'invit
qu'au s
j'entrai
çait à p
selon l'u
menaie
je m'éto
vint et
sens du
sent qu
grande
accident
tin, me
quelqu'
territoir
mes par
éclaircir
conceva
vait ave
ces colo
grande
leur fille

C'est ici le lieu de raconter comment se sont faites les concessions de terrain dans cette contrée si long-temps inculte, et quel est l'usage qui s'observe encore de nos jours à cet égard.

J'entrai vers midi dans une habitation; l'excès de la chaleur et la fatigue qu'elle m'avait causée m'invitaient au repos; je comptais m'y arrêter jusqu'au soir. Une jeune fille était seule dans la pièce où j'entrai; elle avait une figure charmante qui annonçait à peine seize ans; je la saluai, je l'embrassai selon l'usage; mes regards involontairement se promenaient autour d'elle; elle crut s'apercevoir que je m'étonnais d'être là sans témoins; elle me prévint et me dit que son père et sa mère étaient absens du logis. Je concevais difficilement qu'ils eussent quitté leur demeure au moment de la plus grande ardeur du soleil: je lui demandai par quel accident ils avaient été forcés de sortir. « Ce matin, me répondit-elle, nous avons reçu l'avis que quelqu'un a planté un baaken (piquet) sur notre territoire; cette nouvelle nous a fort alarmés, et mes parens sont partis aussitôt pour aller s'en éclaircir sur le lieu même ». Pour moi, qui ne concevais pas ce qu'un piquet fiché en terre pouvait avoir d'aussi alarmant qu'il eût contraint ces colons à braver, contre leur usage, la plus grande ardeur du jour, et même à abandonner leur fille, je repartis assez naïvement que si un pas-

sant avait planté ce piquet, il était très aisé à un autre passant de l'enlever, et qu'il n'y avait dans tout cela rien de pressé; j'offris, si le père et la mère ne l'avaient pas découvert, de l'arracher moi-même, dans le cas où je passerais de ce côté. La jeune fille me répondit que cette opération ne dépendait ni d'elle, ni de moi, ni de personne; elle ajouta que son père ne pouvant tarder à revenir, il me conterait l'histoire du piquet plus au long, et elle m'invita à me rafraîchir et à lui faire compagnie.

Ses parens, en effet, furent bientôt de retour; le père caressait sa fille pour m'avoir retenu, tandis que la mère me prodiguait ses attentions obligeantes. Nous nous mîmes à table; une gaité franche présida au dîner : l'affaire fâcheuse qu'on avait tant redoutée venait de s'arranger, et chacun s'en était allé satisfait.

J'attendais toujours la grande histoire des piquets; les bonnes gens sont lents à conter; ce ne fut pas sans de nombreux préambules, au milieu desquels je me livrais à de charmantes distractions, que mon hôte entama ce discours :

« Il faut que vous sachiez, dit-il, qu'ici, voir et posséder sont à peu près la même chose; lorsqu'un habitant du Cap veut se procurer dans la colonie un emplacement quelconque, soit pour y placer des bestiaux, soit pour le défricher et le mettre en

cultur
cher u
y plan
nonces
viendr
la plac
sollicit
risation
se refu
du dés
d'une l
fois qu
lonté,
de que
carrée
étrangè
perts e
discussi
minée;
est perd
un éter
deux co
procédu
raremen
exposer
assurém
s'en cor
qui souv

culture, il parcourt différens cantons pour chercher un terrain qui lui convienne. L'a-t-il trouvé, il y plante ce qu'on appelle un baaken (c'est annoncer prise de possession de l'endroit à ceux qui viendraient dans le même dessein, et leur dire que la place est retenue) : alors il retourne au Cap, et sollicite du gouvernement une permission et autorisation légale. Ordinairement ce consentement ne se refuse point; mais comme toutes les concessions du désert faites par la Compagnie sont souvent d'une lieue carrée en superficie, il arrive quelquefois que, soit par méprise, soit par mauvaise volonté, le baaken se trouve planté sur la possession de quelqu'un, ou que dans l'enceinte de sa lieue carrée il englobe quelque partie d'une propriété étrangère. Dans ce cas, il faut une descente d'experts et une sentence du juge : pour peu que la discussion soit claire, elle est promptement terminée; mais si elle offre quelque difficulté, tout est perdu : alors commence un procès, qui devient un éternel sujet de haine et de discorde entre les deux colons. Un autre malheur de ces désolantes procédures, c'est que le propriétaire lésé pouvant rarement quitter son travail pour aller lui-même exposer son affaire et plaider sa cause, qu'il entend assurément mieux que personne, le rapport ne s'en continue pas moins, et l'homme de justice, qui souvent n'a pas vu les lieux, l'explique comme

il peut. Le magistrat, qui lui-même n'est pas mieux instruit, juge l'affaire comme il l'entend. C'est ainsi que les contestations les plus simples entraînent souvent la ruine des familles, et ne sont profitables à personne, si ce n'est aux juges qu'elles font entrer dans leurs différends; tandis qu'au contraire les colons que leur condition éloigne du tracas des villes et de leur influence dangereuse, à l'aide du simple bon sens, et n'ayant que la nature pour guide, souvent sortent si sagement et si vite de tout embarras d'esprit. »

Je repris ma route vers le soir, et reçus le baiser de paix de toute cette famille.

Du Rooye-Zand, je passai dans le canton des Vingt-quatre Rivières, le plus agréable sans contredit de toute la Compagnie hollandaise : il doit son nom à la multiplicité des ruisseaux dont il est arrosé; on juge aisément, à l'abondance de ses eaux, à quel point ce terrain est productif et riant. Bien plus, les canaux principaux, par des saignées adroitement ménagées, portent l'abondance et la fécondité jusque dans les terres labourées de toutes les fermes environnantes; les habitans mettent beaucoup d'adresse à diminuer ou à grossir le volume de ces eaux si favorables aux moissons. Nulle part, dans la colonie, les prairies ne jouissent au même degré d'une verdure aussi belle; il y règne une douce fraîcheur, dont la vue seule, dans ce pays

brûlé
natio
Ving
s'y p
tron
charr
invite
ce qu
au pr
un ho
embe
de hav
les nu

Dan
pas tou
la vie.
qu'on
habita
amasse
les n'o
dans la
quatre
plus ri

Je n
à la vi
jours c
bons p
mens

brûlé, flatte l'œil du voyageur, charme son imagination et suspend véritablement ses fatigues. Les Vingt-quatre Rivières sont l'Eden de l'Afrique; on s'y promène dans des bosquets d'orangers, de citronniers, de pampelmoes; le parfum des fleurs charme délicieusement l'odorat; une ombre légère invite au repos, aux rêveries, à la méditation. Tout ce qui entoure ces jardins enchantés ajoute encore au prestige: les regards se promènent au loin sur un horizon magnifique; une enceinte de collines embellit et anime ces plans divers que terminent de hautes montagnes dont la tête va se perdre dans les nues.

Dans ce site enchanteur, on rencontre sous ses pas tout ce qui sert aux besoins et aux douceurs de la vie. L'attrait de ces lieux se fait à peine sentir, qu'on y voudrait fixer à jamais sa demeure; les habitations y sont plus rapprochées; elles s'y amassent insensiblement: je ne désespère pas qu'elles n'offrent bientôt le spectacle d'une seconde ville dans la colonie, et qu'enfin la vallée des Vingt-quatre Rivières ne devienne un jour la terre la plus riche et la plus peuplée des environs du Cap.

Je me proposais, comme je l'ai dit, de revenir à la ville par le Swart-Land, et de passer quelques jours chez mes bons amis, je dois dire chez mes bons parens les Slaber. Entre autres divertissemens auxquels nous avons coutume de nous

livrer ensemble, il en est un qui m'étonna étrangement lorsqu'on me l'eut proposé et que j'en eus fait l'épreuve. On me promet de me procurer des oiseaux qui m'étaient inconnus ou qui manquaient à ma collection.

Mon guide attela les bœufs; nous partîmes : lui, avec ce long et énorme fouet dont se servent les colons; moi, avec un simple bâton qui me servait de canne. Il prit en main la charrue, et se mit à tracer un sillon. A peine eut-il tranché la terre, que je vis arriver de toutes parts une multitude immense de petits oiseaux qui voltigeaient jusqu'au près du soc même, et qui le suivaient avec avidité. Ils fondent sur la terre éparsée, pour y dévorer des crysalides, des vermisseaux, tous les insectes que le soc mettait à découvert.

Sans autre préambule, Slaber me demande tranquillement quel est parmi ces oiseaux celui que je désire; j'en désigne un à tout hasard, et crois qu'on me persifle : aussitôt déployant son fouet immense, c'est celui-là même qu'il atteint dans la foule. Vingt fois de suite je mets son adresse à l'épreuve, et vingt fois l'oiseau indiqué est abattu d'un seul coup.

On peut diviser les colons du Cap en trois classes : ceux qui habitent dans le voisinage du Cap jusqu'à une distance de cinq à six lieues; ceux qui sont plus éloignés et qui vivent dans l'intérieur

des te
se trou
lonie,

Les
lentes
être a
de pet
des au
surtou
dédai
chesse.
bons,
leur tr

Les
pour a
d'autre
bestiau
blables
ils pren
en pâtu
rante le
Quand
pendan
ils se
qu'ils c
tots de
diffère
sage et

des terres; enfin ceux qui, plus reculés encore, se trouvent à l'extrémité sur les frontières de la colonie, parmi les Hottentots.

Les premiers, possesseurs de propriétés opulentes ou de jolies maisons de campagne, peuvent être assimilés à ce que nous appelions autrefois de petits seigneurs terriers, et diffèrent beaucoup des autres colons par leur aisance et par leur luxe, surtout par leurs mœurs qui sont hautaines et dédaigneuses : ici, tout le mal provient de leur richesse. Les seconds, simples, hospitaliers, très bons, sont des cultivateurs qui vivent du fruit de leur travail : ici, le bien résulte de la médiocrité.

Les derniers, assez misérables et trop paresseux pour arracher leur subsistance à la terre, n'ont d'autre ressource que dans le produit de quelques bestiaux qui se nourrissent comme ils peuvent. Semblables aux Arabes Bédouins, c'est beaucoup quand ils prennent la peine de les promener de pâturage en pâturage, de canton en canton. Cette vie errante les empêche de se bâtir des habitations fixes. Quand leurs troupeaux les obligent à séjourner pendant quelque temps dans un lieu particulier, ils se construisent à la hâte une hutte grossière qu'ils couvrent de nattes, à la manière des Hottentots dont ils ont adopté les usages, et dont ils ne diffèrent plus aujourd'hui que par les traits du visage et la couleur. Le malaise pour ceux-ci naît de

ce qu'ils n'appartiennent à aucune situation précise de la vie sociale.

Ces nomades fainéans sont généralement en horreur à leurs laborieux voisins, qui redoutent leur approche et s'en éloignent le plus qu'ils peuvent, parce que n'ayant pas de propriété, ils violent sans scrupule celle des autres, et que quand leurs bestiaux manquent de pâturage, ils les conduisent furtivement sur le premier terrain cultivé qui est à leur portée. Se flattent-ils de n'être point découverts, ils restent là jusqu'à ce que tout soit dévoré. S'aperçoit-on du délit, alors commencent des querelles, des batteries, puis des procès, dans lesquels il faut recourir au drossart, et qui finissent presque toujours par faire trois ennemis, du voleur, du volé et du juge.

Rien de plus vil et de plus rampant que les colons de la première classe, quand ils ont affaire à quelqu'un des principaux officiers de la Compagnie qui peuvent influer sur leur sort; mais aussi rien de plus sottement vain et de plus insolemment haut, vis-à-vis des personnes dont ils n'ont ni à espérer ni à craindre. Fiers de leur aisance, gâtés par la proximité d'une ville dont ils n'ont pris qu'un luxe qui les a corrompus et des vices qui les ont avilis, c'est surtout envers les étrangers qu'ils déploient leur morgue et leur imbécile orgueil. Voisins des colons qui habitent l'intérieur du pays,

n'esp
frères
donne
qui,
jamai
qu'un
leur
trop
reçus
jours
lemen

Il e
aient
envir
ce ca
par d
de ca
persp
riété
tres h

En p
les col
usages
classe
de déc
moins
ceux-
voit p

n'espérez pas qu'ils les regardent comme leurs frères. Pleins de mépris pour eux, ils leur ont donné le nom de *Rauw-boer*; sobriquet injurieux qui, en français, répond à celui de manant. Aussi jamais ne voit-on ces honnêtes cultivateurs, lorsqu'une affaire les amène à la ville, s'arrêter dans leur route chez ces gens dont je parle; ils savent trop bien avec quel dédain insultant ils y seraient reçus; on dirait de deux peuples ennemis, toujours en guerre, dont les individus s'unissent seulement de loin en loin par quelque rapport d'intérêt.

Il est fâcheux que ces procédés si choquans aient infecté presque toutes les habitations qui environnent à peu de distance la ville du Cap; car ce canton est charmant. Embelli par la culture, par des vignobles nombreux, par des maisons de campagne très agréables, il offre partout des perspectives délicieuses, dont le sité et la variété n'auraient que de quoi plaire, s'il avait d'autres habitans.

En pénétrant dans l'intérieur des terres on trouve les colons cultivateurs, qui, par leurs mœurs, leurs usages et le genre de leurs travaux, forment une classe particulière, distincte de celle que je viens de décrire. Plus éloignés du Cap, et par conséquent moins à portée de commercer de leurs denrées, ceux-ci sont moins riches que les premiers. On ne voit point chez eux ces maisons de campagne si

agréables qui, placées à différentes distances de la ville, embellissent au loin son passage et lui forment les perspectives les plus riantes. Leur habitation est un grand hangar couvert de chaume, et dont l'intérieur est partagé en trois parties égales par deux cloisons qui ne s'élèvent que jusqu'à une certaine hauteur. La pièce du milieu, qui est celle par laquelle on entre, sert en même temps de salle à manger et de salon. C'est là que pendant le jour se tient toute la famille, c'est là qu'on prend le thé et qu'on reçoit les étrangers. Des deux pièces collatérales, l'une forme la chambre à coucher des enfans mâles, l'autre celle du père, de la mère et de leurs filies. Une troisième pièce, adossée à la pièce du milieu, sert de cuisine. D'autres corps de logis forment les écuries et les granges.

Telle est la distribution la plus généralement suivie dans l'arrondissement des colonies intérieures. Cependant, si l'on s'éloigne encore plus vers la frontière, là, l'aisance en étant moindre, le logement a moins de commodités. Il consiste dans un hangar sans division, et ne formant qu'une seule pièce, dans laquelle toute la famille vit réunie, sans se séparer ni la nuit ni le jour. On couche sur des peaux de moutons qui servent de couvertures.

L'habillement des colons se ressent de cette simplicité rustique. Pour les hommes, c'est une

chem
ches
détro
quin
de m
naire
les f
une
trava
avec
moul
Ces s
habill
est l
et tra
que c
il a c
porte
Il me
bille
lage m
n'a-t-i
dans
C'
achète
Cap,
sorte
et qu

chemise de toile de coton bleue, un gilet à manches, une grande culotte, un chapeau à moitié détroussé ; pour les femmes, un jupon, un casaquin juste à la taille, et un très petit bonnet rond de mousseline. A moins d'une parure extraordinaire, les uns et les autres ne portent point de bas ; les femmes marchent même pieds nus pendant une partie de l'année. Quant aux hommes, leurs travaux exigeant une chaussure, ils s'en font une avec un morceau de peau de bœuf, appliquée et moulée sur le pied lorsqu'elle est encore fraîche. Ces sortes de sandales sont la seule pièce de leur habillement qu'ils fassent eux-mêmes ; tout le reste est l'ouvrage des femmes, qui taillent également et travaillent toute leur garde-robe. Au reste, quoique ce soit là l'accoutrement journalier d'un colon, il a cependant un bon habit de drap bleu, qu'il porte les jours de cérémonie et de représentation. Il met aussi alors des bas et des souliers, et s'habille entièrement à l'européenne. Mais tout cet étalage ne se déploie que quand on va au Cap, encore n'a-t-il lieu qu'au moment où l'on est prêt à entrer dans la ville.

C'est ordinairement dans ces voyages qu'on achète de quoi renouveler sa garde-robe. Il est au Cap, comme aux piliers des halles à Paris, une sorte de fripiers qui font ce genre de commerce, et qui, par les profits et l'usure avec lesquels ils

s'y livrent, ont été nommés *capse-smouse*, juifs du Cap. Ces boutiquiers trouvent le moyen de vendre fort cher leurs marchandises; mais elles varient de prix selon que les magasins sont plus ou moins garnis; il s'ensuit qu'elles n'ont jamais une valeur fixe, et que le colon qui arrive du désert, et qui sur ses achats ne peut avoir de données certaines, est nécessairement toujours dupe.

D'un autre côté, le marchand qui connaît la probité de ces cultivateurs et leur exactitude à payer leurs dettes, fait tous ses efforts pour entamer un compte avec eux; il cherche à les tenter par le prétendu bon marché et la qualité de l'étoffe qu'il leur étale, et offre de remettre le paiement au voyage de l'année suivante. Il est rare que des gens simples et sans expérience soupçonnent la ruse qui se présente à eux sous une apparence trompeuse de politesse et de fraternité : s'ils cèdent, les voilà enlacés pour leur vie. A leur retour on engage avec eux un marché nouveau, payable à même terme; et c'est ainsi que d'année en année, toujours débiteurs et toujours achetant sans s'acquitter jamais, ils deviennent la proie d'un usurier, qui a fondé sa fortune sur leur sottise.

Il est vrai que ces niais acheteurs, après avoir été dupes au Cap, ne reviennent ordinairement chez eux que pour faire d'autres dupes. Ce qu'on a employé d'adresse à les tromper, ils l'emploient à

leur to
servie
friper
malhe
qu'ord
point
leurs
née su
pauvre
reste,
passe
fripon
simple
après
autre :
retomb
par les

L'ha
faut de
d'éleve
vation
pour le
et de
chez e
profus

De
bestiau
comme

leur tour pour tenter les Hottentots qui sont à leur service. Les coupons d'étoffes ou les vêtemens de friperie qu'ils rapportent ils les revendent à ces malheureux serviteurs, mais avec un tel profit, qu'ordinairement les gages d'une année ne suffisent point pour s'acquitter, et qu'ils se trouvent, comme leurs maîtres, endettés par anticipation pour l'année suivante. Ainsi, en dernier résultat, c'est le pauvre Hottentot qui paie l'usurier du Cap. Au reste, sa duperie est en petit l'image de ce qui se passe ici-bas dans toutes les conditions. Partout le fripon adroit sait se procurer un tribut sur les simples ou les sots; et ce tribut, chacun de ceux-ci, après l'avoir payé, cherche à le rejeter sur un autre : de sorte qu'à la fin c'est sur le plus sot qu'il retombe. C'est ainsi que les hommes s'enchaînent par les moyens mêmes qui devraient les désunir.

L'habitude a rendu les colons insensibles au défaut de fruits et de légumes. La facilité qu'ils ont d'élever des bestiaux supplée chez eux à cette privation, parce que leurs troupeaux leur donnent pour les repas beaucoup de viande : c'est de viande, et de mouton surtout, qu'ils se nourrissent; et chez eux la table en est chargée avec une telle profusion, que l'aspect en devient dégoûtant.

De cette manière de vivre il résulte que les bestiaux ne sont pas seulement, dans les colonies comme partout ailleurs, un objet utile, mais un

besoin de nécessité première : aussi un colon ne s'en rapporte-t-il qu'à lui-même du soin de surveiller les siens. Tous les soirs, quand le troupeau rentre, il ne manque jamais de venir sur sa porte, un bâton à la main, et de compter toutes les bêtes, pour s'assurer qu'il ne lui en manque aucune.

Des gens qui n'ont d'autre occupation que certains travaux d'agriculture et une surveillance de troupeaux doivent avoir de longs intervalles d'oisiveté ; or, c'est ce qu'éprouvent les colons, et spécialement ceux d'entre eux qui habitent fort avant l'intérieur des terres, et qui, à raison de leur grand éloignement, ne pouvant commercer de leurs grains avec le Cap, n'en cultivent que ce qui est nécessaire à leur consommation. A voir l'inaction profonde dans laquelle ils vivent, on dirait que pour eux le bonheur suprême consiste à ne rien faire. Quelquefois cependant ils se visitent entre eux, et alors les journées se passent à fumer, à prendre du thé, à conter ou à écouter des histoires, dont le romanesque n'a pas même le mérite ni la moralité d'un conte de Barbe-Bleue.

Comme tout homme porte toujours avec lui et sa pipe et un sac de tabac fait d'une peau de veau marin, on n'arrive dans ce cercle qu'avec ces deux ustensiles d'usage. Dès qu'un des assistans veut charger sa pipe, il tire son sac et le fait passer à ses voisins pour remplir la leur : c'est là une po-

lites
fum
form
dans
finit
plir
meu
U
aucu
taier
tie d
de s
pose
a pa
naliè
couc
gée
la sa
de to
la m
toute
C
gens
c'est
maît
que
Acco
d'au

litesse à laquelle on ne manque jamais. Chacun fume de son côté ; bientôt ces fumées abondantes forment un nuage qui, après s'être d'abord élevé dans la partie supérieure du lieu d'assemblée, finit, en s'accroissant insensiblement, par le remplir en entier, et par devenir si épais, que les fumeurs ne peuvent plus se voir les uns les autres.

Un autre usage est le bain du soir. J'ai dit qu'en aucun temps ni les hommes ni les femmes ne portaient de bas, et que pendant une très grande partie de l'année celles-ci ne se servaient même point de souliers ; or, comme une pareille habitude expose sans cesse les pieds et les jambes à se salir, on a paré à cet inconvénient par une précaution journalière de propreté : tous les soirs, avant de se coucher, la Hottentote ou la négresse qui est chargée du service de la maison apporte au milieu de la salle un baquet rempli d'eau, et lave les pieds de tout le monde, en commençant par le père et la mère ; puis elle continue par les enfans et par toute la famille, et finit par les étrangers.

Ce qui prouve encore combien ces honnêtes gens ont de bonhomie et de loyauté dans les mœurs, c'est qu'un étranger, dès qu'il est accueilli par les maîtres de la maison, à l'instant devient en quelque sorte pour elle un membre de la famille. Accoutumés à vivre entre eux, ils ne connaissent d'autres biens que ceux de la parenté, et regardent.

en effet comme leurs parens les personnes qu'ils aiment. Les petits enfans qui venaient autour de moi, soit pour me caresser, soit pour admirer et compter mes boutons, m'appelaient leur grand-papa. J'étais le cousin des pères, l'oncle des jeunes filles; et j'avoue franchement que parmi mes nièces il s'en est trouvé plus d'une dont les instances naïves et les yeux charmans m'ont fait oublier l'heure à laquelle j'avais fixé mon départ.

Quand on entre dans une maison le protocole du salut est de donner la main au maître du logis, puis à tous les hommes qui composent le cercle. Si dans la compagnie il s'en rencontre un qu'on n'aime pas, alors on ne lui présente point la main, et ce refus d'un témoignage commun d'amitié est une déclaration formelle qu'on le regarde comme son ennemi. Il n'en est point ainsi avec les femmes : on les embrasse toutes sans façon l'une après l'autre. En excepter une du baiser ce serait un affront insigne ; vieilles ou jeunes, il faut les baiser toutes : c'est un bénéfice avec les charges.

A quelque heure de la journée que vous vous présentiez chez un colon, vous trouvez toujours sur la table la bouilloire et la théière : cet usage est général ; jamais les habitans ne boivent d'eau pure. Si un étranger se présente chez eux, c'est du thé qu'ils lui offrent pour se rafraîchir ; eux-mêmes en prennent constamment pendant l'intervalle des

repas
passer
n'ont
thé.

Un
dîner.
il emb
passer
deman
le len
main e
ailleurs
serait

On
contrée
est en
ici, ce
ces jou
donne
les ren
amuser
pour e

C'est
marche
logis :
planche
un fou
bœufs,

repas; et même, comme il leur arrive souvent de passer une partie de l'année sans vin ni bière, ils n'ont pour tout le jour d'autre boisson que du thé.

Un voyageur arrive-t-il chez eux à l'heure du dîner, quand la nappe est mise, il donne la main, il embrasse, et de suite se place à table. Veut-il passer la nuit, il reste : il fume, prend du thé, demande des nouvelles, débite celles qu'il sait; et le lendemain, après avoir de nouveau donné la main et baisé, il poursuit sa route pour aller faire ailleurs la même cérémonie : offrir de l'argent serait regardé comme une offense.

On sent bien que l'éducation, dans une pareille contrée, doit différer entièrement de ce qu'elle est en Europe. Là, les enfans n'ont point, comme ici, ces petits tambours, ces trompettes, et tous ces joujoux bruyans ou inutiles par lesquels on donne le change à leur pétulance naturelle, pour les rendre un peu moins incommodes. Le seul amusement qu'ils connaissent est en même temps pour eux un commencement d'éducation.

C'est l'usage, quand le chariot de la maison ne marche pas, de le laisser en plein air à côté du logis : dès que les enfans peuvent grimper sur la planche qui sert de siège, ils vont s'y placer, et là, un fouet en main, ils s'exercent à commander les bœufs, qui n'y sont pas, à les appeler par leur

nom, à frapper la place de celui qui est censé ne pas obéir assez vite, en un mot à diriger la marche du char pour le faire avancer, tourner, reculer à propos. Après avoir ainsi manié successivement des fouets faits pour leur âge, ils parviennent enfin à manier un bambou bien effilé, de quinze à seize pieds de long, dont la courroie est plus longue encore, et avec lequel ils peuvent, à plus de vingt-cinq pieds de distance, enlever le caillou qu'on leur désigne, ou une pièce de monnaie jetée à terre.

Quand un jeune colon sait conduire un char et manier un fouet, son éducation est presque achevée; car on ne lui apprend ni à lire ni à écrire. A l'époque de sa quatorzième année, il est admis dans les sociétés des hommes, et prend sa place parmi eux; dès cet instant, il donne la main aux hommes, embrasse les femmes, et fume. On lui remet un fusil, avec le droit de chasser autant qu'il le voudra; dès ce moment, entrant en jouissance de tous les droits des hommes, il est censé un homme lui-même, et ne tarde pas à se choisir parmi les filles des environs une maîtresse, qu'il finit par épouser; car il est rare de rencontrer un garçon qui fasse la cour à plusieurs filles.

Les colons étant tous chasseurs, parce que tous ont à défendre leurs troupeaux et leurs champs des animaux sauvages et des bêtes féroces, ils ont

chez
leur
ils pr
leur
que l'
reflet
de fui
en Eu
point
du sar

Je p
Franco
Draak
Vingt-
rens p
ressan
dant l
que j'a
Vingt-
déjà d
tout le
plicité

J'éta
tir avec
notre r

chez eux un certain nombre de fusils, selon que leur famille est plus ou moins considérable; mais ils prennent pour ces fusils une précaution qui leur est particulière. L'expérience leur a appris que l'éclat et le luisant d'une arme peut, par son reflet, effrayer l'animal qu'on chasse, et l'avertir de fuir. Pour parer à cet inconvénient, on bronze en Europe les fusils; mais les colons, qui n'ont point cette facilité, frottent les leurs au dehors avec du sang de mouton.

Je parcourus tour à tour le Stellen-Bosch, le Franche-Hoeck, toute la Hollande-Hottentote, la Draaken-Steyn, le Bocke-Veld, le Rooye-Zand, les Vingt-quatre Rivières et le Swart-Land. Ces différents pays ne m'offrirent aucuns détails bien intéressans, à l'exception des sites, qui tous cependant le cédaient en beauté à beaucoup d'autres que j'avais visités, et particulièrement à celui des Vingt-quatre Rivières. Quant aux mœurs, je l'ai déjà dit, à quelques nuances près, elles sont partout les mêmes : beaucoup de monotonie, de simplicité, de paresse et d'impassibilité.

Voyage à la baie de Saldanha.

J'étais parvenu à déterminer mon ami Boers à partir avec moi; une circonstance imprévue vint hâter notre résolution : on avait apporté au Cap la nou-

velle qu'un vaisseau français dont l'équipage s'était révolté, avait relâché dans la baie de Saldanha. Cette nouvelle regardait particulièrement Percheron, en sa qualité de commissaire de la marine. Obligé par sa place de se rendre à la baie pour y constater le délit et remédier au mal s'il était possible, il sut que nous allions faire à peu près sa route; et en conséquence il demanda à Boers une place dans sa voiture, et fut de la partie. Nous partîmes sur un chariot de chasse attelé de six chevaux.

Cette première incursion demandait à peine une petite journée, et semblait ne devoir nous retenir que le temps de se montrer aux révoltés; mais des accidens de route et la chasse nous retinrent plus long-temps.

Nous arrivâmes fort tard à la maison patriarcale du bon Slaber. Ce fut un bouleversement général dès qu'on nous eut embrassés : tout le monde s'empressait à l'envi de nous fêter, et certes, je ne pouvais me cacher toute la part qu'avait dans ces caresses le plus ancien des commensaux : les charmantes filles surtout mettaient une grâce touchante à le servir.

J'accompagnai le lendemain Percheron au vaisseau français dont l'équipage s'était révolté; mais à notre retour chez Slaber, nous n'y trouvâmes plus Boers; il était parti pour le Cap. Nous le re-

joign
en E
et il r
voyag

Pri
chai à
aux e
mont

Vu
tance
teau,
que l
Cepen
une p
norme
d'aspé

qui,
testen
perdre
gue e
trume
exacte
fois à
l'extré
de vir
d'un c
Per
ma b

joignîmes deux jours après, car il allait retourner en Europe. Je reçus ses adieux le 25 octobre 1783, et il me laissa deux fusils et deux chevaux pour mes voyages.

Privé ainsi de mon ami le plus généreux, je cherchai à me distraire par de nouvelles promenades aux environs du Cap. Je montai au sommet de la montagne de la Table.

Vue dans l'éloignement et à une certaine distance, la montagne paraît se terminer en plateau, et telle est l'origine de ce nom de Table que lui ont donné les voyageurs et les marins. Cependant il s'en faut bien que son sommet soit une plaine; sillonné dans toute sa surface par d'énormes cavités, il est hérissé, en même temps, d'aspérités, de proéminences, de hautes roches qui, par leur altération et leur éboulement, attestent combien l'action des météores lui a fait perdre de sa forme primitive. Sa face la plus longue est celle qui regarde la ville. Dénudé d'instrumens, il ne m'était guère possible d'en mesurer exactement l'étendue: en la parcourant plusieurs fois à pied, chaque fois je vis que pour aller de l'extrémité est à l'opposé ouest, il me fallait près de vingt minutes, ce qui annonçait une longueur d'un quart de lieue au moins.

Pendant que je m'occupais de mon arpentage, ma bonne fortune me rendit témoin d'un phé-

nomène intéressant, que souvent les curieux ont cherché à observer sur la montagne, mais qui ne s'offre pas toujours avec la même pompe aux regards des observateurs : c'était la formation d'un de ces orages du sud-est, produit par l'amoncellement des nuages au sommet de la Table, et qu'on appelle vulgairement *la Perruque*, ainsi que je l'ai dit dans mon premier voyage. Il faut que je le décrive ici, mais d'une manière plus précise, de peur qu'on ne prenne l'effet pour la cause, et qu'on n'attribue à l'un ce qui appartient à l'autre. Celui-ci s'annonça par une trainée de brouillards que nous vîmes balayer la surface de la mer ; il s'avancait vers nous en passant par-dessus la Baie-Falso ; son approche m'annonçait une des tempêtes les plus terribles. J'étais vers cette partie de la montagne qui, déjà séparée de la Table par l'action progressive et continue des éboulemens, des pluies et des vents, prend le nom particulier de *Diable*, et tend de plus en plus à s'isoler de cette grande masse.

La trainée, en s'avancant, couvrit bientôt toute la vallée de Baie-Falso jusqu'au pied des montagnes, et finit par nous dérober entièrement la vue du charmant paysage de Constance, de Nieuwland et du Ronde-Bosch ; et puis, grossissant à vue d'œil, l'orage ne tarda pas à gagner successivement la hauteur de la Table ; et, en moins de deux heures

il s'ac
la par
mais e
parts.
vait ri
l'atmo
peur,
un so
mouill

J'av
quer c
sur la
orient
intacte
souven
part d
peut c
leil br
à une
posé.
monta
sur e
partie
puisq
march
ce qu
mais à
je me

il s'accrut au point que non-seulement il couvrit la partie du terrain qui nous séparait du Diable, mais encore nous enveloppa nous-mêmes de toutes parts. Cette brume était si dense, qu'on ne pouvait rien distinguer à un pied loin de soi. Du reste, l'atmosphère, malgré ce grand mouvement de vapeur, ne semblait point troublée; je ne sentais pas un souffle de vent; en revanche mes habits se mouillaient insensiblement.

J'avais eu plusieurs fois l'occasion de remarquer que lorsque ces nuages venaient se répandre sur la Table, ils n'en couvraient que la partie orientale, tandis que l'occidentale restait pure et intacte. Je savais encore, et je l'ai dit ailleurs, que souvent dans ces temps brumeux, un colon qui part de la ville pour se rendre à la Baie - Falso peut choisir à son gré, ou de marcher sous un soleil brûlant en prenant par l'ouest, ou de s'exposer à une pluie continue en prenant par le côté opposé. Or, maintenant que je me trouvais sur la montagne au moment que le nuage s'appesantissait sur elle, je pouvais aisément m'assurer quelle partie était couverte, quelle autre ne l'était pas; puisque, étant dans le nuage même, je n'avais qu'à marcher jusqu'au moment où j'en serais sorti. C'est ce que je fis en m'avancant vers l'ouest du plateau; mais à peine fus-je à mi-chemin de ce plateau, que je me trouvai tout à coup sous les rayons d'un soleil.

ardent, et sous un ciel de toutes parts très serein.

C'est alors que s'offrit à mes regards le spectacle du plus bel horizon que j'aie jamais considéré : je distinguais toutes les habitations qui parent les montagnes du Tigre, le Blaw-Berg, le Groene-Kloof et le Piquet-Berg; la ville se trouvait presque perpendiculairement sous mes pieds; mais lorsque avec ma lunette je me mis à considérer les girouettes des maisons, je m'aperçus qu'elles étaient tournées en tous sens, ce qui m'annonçait que le plus grand calme y régnait ainsi que sur la montagne, où il n'y avait pas le moindre mouvement dans les airs, puisque les feuilles des arbres dormaient dans une immobilité profonde.

La baie étalait un spectacle plus étonnant encore. Sa partie nord éprouvait alors une rafale très violente qui ne s'étendait point à la partie sud. Ainsi, par exemple, dans cette dernière partie, trois vaisseaux me semblaient jouir d'un repos parfait, et dans l'autre, tous ceux qui se trouvaient à l'ancre étaient, au contraire, agités par un vent très violent. De ce contraste frappant, je dirai même incroyable, dans un espace si peu étendu, il résultait entre l'une et l'autre une très grande différence dans la couleur des eaux. Ce double effet me paraissait magique, puisqu'il m'offrait dans un même cadre, et sans intermédiaire, le calme et la tempête.

Voici
naissan
flant a
muniq
défilé
rection
le dét
Cap, e
partie
nuages
de là,
ces fur
comme
nous a
seulem
de la r
de la r
ce côté
Cap j'a
jamais
nuages
dus su
lieu da
fin où
à ce v

Je n
mon n
sant p

Voici comme je concluais : le vent qui avait pris naissance à la surface de la mer des Indes, soufflant avec violence, entraît par la Baie-Falso, communiquait seulement à la baie de la Table par le défilé qui sépare les deux baies, et suivait sa direction dans la partie nord de la rade; tandis que le détour que forment les montagnes du côté du Cap, et au Cap même, y amortissent la plus grande partie de sa force. Ce n'est donc que l'amas des nuages de sud-est, qui s'entassent sur la Table, et de là, se précipitant sur la ville, y occasionent ces furieux coups de vent, en même temps si incommodes et si salubres aux habitans du Cap; car nous avons vu le plus grand calme régner, non-seulement dans la ville, mais dans toute la partie de la rade qui, se trouvant opposée à la direction de la montagne, doit naturellement les abriter de ce côté. En effet, dans tout le séjour que j'ai fait au Cap j'ai toujours remarqué que l'ouragan n'était jamais, à beaucoup près, aussi violent quand les nuages restaient en stagnation, et comme suspendus sur le haut de la montagne; la même chose a lieu dans tout l'intérieur de l'Afrique, partout enfin où de grandes hauteurs opposent une barrière à ce vent impétueux.

Je ne cessai de suivre tous les mouvemens de mon nuage. Une partie s'en était détachée, et passant par l'échancrure qui sépare le Diable de la

Table, elle était allée se fixer au revers de celle-ci, et y paraissait suspendue comme dans un état de stagnation, sans avoir avec la grande masse aucune autre communication. Vers les cinq heures celle-ci sembla s'affaïsser et devenir plus pesante. Je crus qu'elle allait se précipiter sur la ville, et y occasioner un de ces ouragans si communs au Cap dans les mois de mars et avril, plus rares dans la saison où nous nous trouvions; je me trompai. Sans diminuer de hauteur, elle déborda le plateau, descendit au-dessous de ses rebords, et, circulant ainsi le long de son escarpement, alla rejoindre le nuage du Diable avec lequel elle se confondit pour n'en plus faire qu'un seul. Tout ceci s'opéra sans le moindre dérangement dans l'air. La radé elle-même cessa d'être agitée par le vent; et le calme universel me dit assez que je devais renoncer à l'attente d'un orage dont le spectacle m'aurait beaucoup intéressé, mais dont les effets n'auraient pas également amusé les habitants de la ville, qui n'avaient pas le même intérêt à ces observations.

L'approche de la nuit vint me dédommager un peu de cette contrariété en m'offrant un tableau différent, il est vrai, et moins rare, mais plus sublime peut-être que cette grande tempête sur laquelle je m'étais avisé de compter : c'était le coucher du soleil dans l'Océan. On pourrait dire

que c'éta
bornes d
ger et dis
ravissant
lorsque,
à coup
comme l
bres! A
agitées p
leurs, di
sensibl
disparu.
éclairé, e
à l'est re
ties supé
des mon
étalait un
leurs de
instant;
le nord,
core que
temps la
elles se d
du ciel.
l'Afrique
Que l'ho
passions
l'immens

que c'était l'arrivée du maître de la nature aux bornes du monde. Je vis ce globe de feu se plonger et disparaître avec majesté dans les eaux. Quel ravissant spectacle il offrit à mes yeux étonnés, lorsque, rasant la surface des mers, il parut tout à coup en embraser l'abîme, pour rejoindre, comme le dit Ossian, l'immense palais des ténèbres ! A son approche les flots élèvent leurs têtes agitées pour se dorer de sa lumière ; leurs couleurs, diamantées par ses rayons, se dégradent insensiblement, et soudain ils s'abaissent lorsqu'il a disparu. Déjà l'Océan commençait à n'être plus éclairé, et l'immense rideau de nuages que j'avais à l'est reflétait encore ses feux dans leurs parties supérieures : leur masse totale représentait des montagnes de neige, et leur couronnement étalait une zone resplendissante de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce spectacle ne dura qu'un instant ; mais, à une distance de trente lieues vers le nord, les montagnes du Piquet, plus hautes encore que la Table, conservèrent pendant quelque temps la lumière sur leurs cimes majestueuses ; elles se détachaient sur le fond pourpre et violâtre du ciel. On eût dit des fanaux destinés à éclairer l'Afrique intérieure pendant l'obscurité de la nuit. Que l'homme est petit à cette hauteur, et que ses passions sont misérables lorsqu'il se compare à l'immensité !

Aux approches des ténèbres, les vautours avaient quitté la plaine et regagnaient les rochers. Les baviens se retiraient dans leurs repaires; les petits oiseaux voltigeaient encore autour de moi : épars sur les arbustes et les buissons, ils célébraient par leurs concerts la fin d'un si beau jour. Leur chant mourut avec le crépuscule; l'obscurité livra la montagne aux oiseaux funèbres; et moi, triste et penseur, je rentrai dans ma canonnière qu'on avait entourée d'un grand feu pour en éloigner les animaux malfaisans qui fuient la lumière.

Le lendemain, descendant la Table du côté du sud-ouest, je me rendis à travers les broussailles et les ronces vers la Fausse-Tête du Lion; tel est le nom d'une montagne malheureusement célèbre par quelques naufrages, et à juste titre redoutée des marins. Pour entendre ceci, il faut se rappeler qu'il y a, comme je l'ai remarqué plus d'une fois, une autre montagne qu'on appelle la *Tête du Lion*, et qui est un des renseignemens des pilotes, quand d'Europe ils arrivent au Cap. La Fausse-Tête a pris son nom de la ressemblance de forme qu'elle a avec la Tête véritable, quoiqu'elle soit moins haute; et cette conformité est d'autant plus dangereuse, que près de cette montagne il en est une autre qui, terminée en plateau comme la Table, représente, vue au large, la coupe ouest de cette dernière. Si dans les temps brumeux le

pilote, tant entr
son vais
fonds de
reconnai
du Lion
n'ayant
peut s'y
la Fausse
sans int
au nord
s'étend
ce prom
forte br
devient
tagnes é
leur cim
peur, so
moyen
n'ayant
montagn
montrer
traire, a
aussi él
même t
lote, inc
çoit, vo
ligne d'

pilote, trompé par ce rapport, porte à terre comptant entrer dans la baie du Cap, il est perdu, et son vaisseau échoue sans ressource sur les bas-fonds de la côte. Cependant il y a pour lui une reconnaissance sûre et infaillible : c'est que la Tête du Lion est totalement isolée du côté du nord, n'ayant que la croupe du Lion de ce côté, qui peut s'y montrer et qui est plus basse; tandis que la Fausse-Tête paraît tenir, sans interruption et sans intervalle, à une chaîne de montagnes qui au nord vient joindre la Table, et qui au sud s'étend jusqu'à la pointe d'Afrique et va former ce promontoire. A la vérité, dans les temps de forte brume, le renseignement que j'indique ici devient inutile, parce qu'alors le corps des montagnes étant enveloppé de brouillards, il n'y a que leur cime qui, étant élevée au-dessus de la vapeur, soit visible; mais dans ce cas, il est un autre moyen certain de reconnaissance. La Tête du Lion n'ayant à sa partie septentrionale aucune autre montagne aussi haute qu'elle, son sommet doit se montrer seul de ce côté; la Fausse-Tête, au contraire, ayant à son septentrion d'autres sommets aussi élevés, ceux-ci doivent se distinguer en même temps que le sien; par conséquent, si le pilote, incertain sur celle des deux Têtes qu'il aperçoit, voit au nord de cette Tête et sur la même ligne d'autres cimes de montagnes, il ne peut se

méprendre : c'est la Fausse-Tête qui se montre à lui; s'il n'aperçoit rien à la partie septentrionale de la pointe, si des montagnes qu'il distingue elle est la dernière au nord, c'est la Tête véritable : car la croupe du Lion, qui en fait partie, est très peu élevée; et quand on la voit, on ne peut s'y méprendre. On sent bien que ceci n'a lieu que pour les vaisseaux qui, arrivant d'Europe ou des Indes, se trouvent plus au sud que l'entrée de la baie; ceux qui sont plus au nord ont une tout autre vue, et dans ce cas il leur est impossible de voir la Fausse-Tête, car on doit alors apercevoir les montagnes du Cap telles à peu près que je viens de les représenter.

De la Table à la Fausse-Tête, je vis partout sur le terrain que je parcourais une grande quantité d'oiseaux du genre des merles, des grives et des sucriers. De la dernière montagne, j'aperçus beaucoup de guépiers de l'espèce de ceux qu'on trouve dans les provinces méridionales de la France et en Italie. Au Cap, comme en Europe, ces volatiles charmans sont des oiseaux de passage. Ils volaient par milliers au-devant de moi dans la vallée, et venaient en troupe se jeter sur les buissons et les arbustes dont elle est couverte.

Du pied de la Table à la pointe d'Afrique, on ne compte ordinairement que huit lieues par la route ordinaire; moi, par les détours, j'en avais bien fait

vingt-cin-
'combre.
doutable
ceux de
presque
par les
Tourmen
bientôt
Espéran
Indien, i
sion et
globe.

Mon v
tour à la
excursion
Bientôt
Groene-K
mé à cau
pâturage
et c'est l
pour la f
pour l'ap
aux Inde
je traver
j'entrai d
fussent
ils cessai
parce qu

vingt-cinq à trente, mais je n'éprouvai aucun encombre, et j'arrivai enfin à ce promontoire redoutable, le plus célèbre et le plus orageux de tous ceux de l'ancien monde. Les dangers de la mer presque toujours en fureur l'avaient fait appeler, par les premiers navigateurs portugais, *cap des Tourmentes*; nom funeste auquel ils substituèrent bientôt le nom plus consolant de *cap de Bonne-Espérance*, quand, en ouvrant à leurs yeux l'océan Indien, il offrit à leur cupidité barbare la possession et les trésors de la plus riche contrée du globe.

Mon voyage s'acheva heureusement, et de retour à la ville du Cap je me disposai à d'autres excursions.

Bientôt je me remis en marche pour gagner *le Groene-Kloof* ou *la vallée Verte*, canton ainsi nommé à cause de l'excellence et de la beauté de ses pâturages. C'est un des postes de la Compagnie, et c'est là qu'elle fait engraisser des bœufs, tant pour la fourniture des boucheries de la ville que pour l'approvisionnement des vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent. Le jour suivant, je traversai le Bavians-Berg et le Dassen-Berg, et j'entrai dans le Swart-Land. Quoique les chemins fussent toujours également mauvais, cependant ils cessaient d'être dangereux pour mes voitures, parce que nous marchions sur le sable. Sûr de

n'avoir plus à craindre qu'elles versassent, et impatienté de la lenteur avec laquelle elles avançaient, je piquai mon cheval, et pris les devans pour arriver chez mon ami Slaber.

C'était chez Slaber que j'avais donné rendez-vous à Klaas : il était arrivé la veille avec plusieurs Hottentots, ses camarades, gens sûrs qu'il avait choisis pour m'accompagner.

Au Cap les mœurs européennes ont introduit dans les sociétés les différens jeux usités en Europe, mais ces jeux sont inconnus dans les colonies : malgré la vie inactive et le désœuvrement habituel des habitans, on n'y voit nulle part ni cartes ni dez ; leur seul plaisir est la chasse, encore s'y livrent-ils en général avec indolence, à moins qu'ils n'aient pour spectateurs et pour compagnons des étrangers plus emportés qu'eux.

Je fus donc régaté de la chasse : tous les tireurs du voisinage furent appelés ; nous battîmes pendant plusieurs jours toutes les campagnes des environs. De leur côté les filles de Slaber n'oubliaient pas leur hôte, et jamais à la cour d'Alcinoüs on ne fut l'objet de soins plus assidus et plus touchans.

Départ de l'habitation de Slaber.

J'avais fixé au 15 juin mon départ de l'habitation de Slaber. Le 14 je fis une revue générale de

mes équ
femme d
poel, j'a
chien b
trois che
étaient u
six bœuf
quatorze
gage de
à cornes
en augm
gnant de
d'en avoi
vais me
qui dans
quelques
d'en em
qu'il fut
venais de
mon am
menai m
chaîne p
avoir per
où il s'é
des folies
Il est a
que, de f
beaux jou
XXIV

mes équipages et de mon monde. En comptant la femme de Klaas et mon inspecteur général Swane-poel, j'avais avec moi dix-neuf personnes, treize chiens bien appareillés, un bouc et dix chèvres, trois chevaux, dont deux très bien harnachés étaient un don de Boers, trois vaches à lait, trente-six bœufs pour l'attelage de mes trois chariots, quatorze pour relais, et deux pour porter le bagage de mes Hottentots. Ces cinquante-deux bêtes à cornes suffisaient au service actuel. Je comptais en augmenter le nombre à mesure que, m'éloignant des colonies, il me deviendrait nécessaire d'en avoir davantage; et par les échanges, je pouvais me les procurer à meilleur compte. Le coq qui dans mon premier voyage m'avait procuré quelques instans de plaisir, me fit naître l'idée d'en emmener encore un dans celui-ci; et, afin qu'il fût plus heureux que n'avait été l'autre, je venais de lui donner une poulette. Enfin, pour mon amusement, je dirais pour ma société, j'emmenai mon singe Keès : Keès qui, retenu à la chaîne pendant mon séjour au Cap, semblait y avoir perdu sa gaité; mais qui, depuis le moment où il s'était revu libre, se livrait chaque jour à des folies extrêmement divertissantes.

Il est aisé, dans la partie méridionale de l'Afrique, de faire une longue marche pendant les plus beaux jours de l'été, c'est à-dire en janvier, où le

jour est de quatorze heures; mais au solstice de juin, quand le soleil est dans l'hémisphère septentrional, les journées n'étant plus que de neuf heures et demie, la longueur des nuits ne permet pas au voyageur d'avancer autant qu'il le désirerait. Or, telle était à peu près l'époque où je me mettais en route. D'ailleurs, obligé de traverser la colonie, je devais m'attendre à être retenu de toutes parts par les instances et la politesse des colons; et en effet c'est ce qui m'arriva le premier jour.

Le deuxième jour je campai sur les bords de la rivière de Berg, et le lendemain je la laissai heureusement derrière moi.

Cette rivière, qui a son embouchure dans la baie de Sainte-Hélène, et, selon Kolbe, bien au-delà, borne à l'est et au nord le canton nommé *Swart-Land*, ou pays noir, quoique les terres ne soient rien moins que noires : elles sont, au contraire, sablonneuses, et produisent malgré cela toutes sortes de grains, à l'exception de l'avoine, qui ne croît nulle part dans les colonies, et qu'on remplace par l'orge pour les chevaux. Dans le *Swart-Land*, ces animaux n'ont, avec leur orge, d'autre nourriture que la menue paille. Aussi en été, quand l'herbe vient à manquer par le dessèchement des rivières et des ruisseaux, est-on obligé de faire passer les bœufs dans des contrées moins

arides, qui sont d'une fertilité de culture de la ville.

Au nord, la terre est fertile et produit un plaisir de la culture restreinte de variétés de bosquets de fleurs et de moes qui font trop tôt.

Bientôt, on cou de s'habiller de la manière comme sur le cou d'une personne qui dans le f prenne bres; et tous ses ment à l

La col à une ri

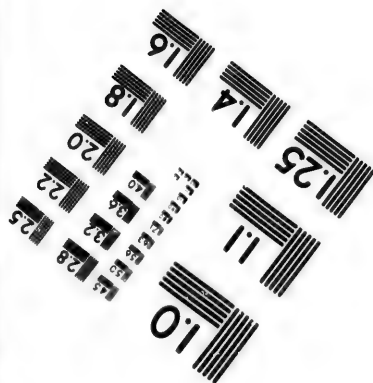
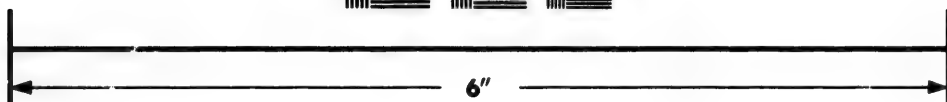
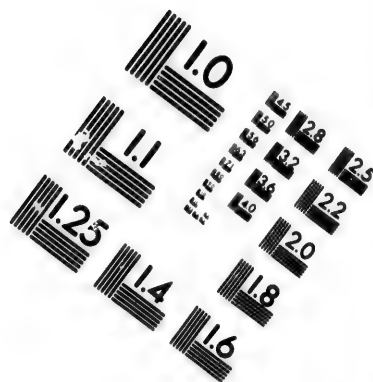
arides, et de ne conserver à l'habitation que ceux qui sont absolument nécessaires, soit pour la culture des terres, soit pour le transport des grains à la ville.

Au nord-est du Swart-Land, est le charmant et fertile canton des Vingt-quatre Rivières. C'était avec un plaisir nouveau que je relouvais ce paradis terrestre de l'Afrique méridionale; ces campagnes riantes dont j'ai donné ailleurs la description, ces bosquets odoriférans d'orangers et de pampelmoes qui séparent les habitations entre elles, et qui font regretter qu'elles se présentent toujours trop tôt.

Bientôt je réussis à tuer un anhinga, oiseau à cou de serpent que les Hottentots appellent *slange-hals-voogel*, dénomination qui le caractérise d'une manière bien simple et bien vraie. « L'anhinga, comme le dit Buffon, nous offre un reptile enté sur le corps d'un oiseau. » En effet, il n'est personne qui, en apercevant seulement la tête et le cou d'un anhinga, dont le reste du corps est caché dans le feuillage de l'arbre où il s'est perché, ne le prenne pour un de ces serpens grimpans aux arbres; et la méprise est d'autant plus facile, que tous ses mouvemens tortilleux prêtent singulièrement à l'illusion.

La colonie de Vingt-quatre Rivières doit son nom à une rivière qui la traverse, et elle-même a été





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

appelée ainsi, parce qu'elle reçoit un grand nombre de petits ruisseaux avec lesquels elle va se décharger dans le Berg-Rivier. Cette grande quantité d'eau, par les arrosements faciles qu'elle peut procurer, est ce qui contribue le plus à la fertilité du canton. D'ailleurs, son genre de culture n'exigeant presque aucun travail, l'habitant doit y mener une vie douce et tranquille. Cependant la population y est peu nombreuse; beaucoup de terres y sont encore en friche, et à peine y compte-t-on quarante à cinquante habitations, tandis qu'il devrait y en avoir infiniment davantage.

J'étais à un quart de lieue de la rivière de Kruys, quand la nuit vint me surprendre; plus prudent, j'aurais campé où je me trouvais; mais le chemin m'ayant paru bon tout le jour, j'imaginai qu'il le serait jusqu'aux bords du Kruys. J'ordonnai à mes gens d'avancer; pour moi, qui avais triplé la route en chassant continuellement, la fatigue m'avait surpris; je montai dans mon chariot et me jetai sur mon matelas pour me reposer un moment.

Mes voituriers passèrent le Kruys; et je me remis en route, en côtoyant la rivière. Mais je ne pus faire ce jour-là que très peu de chemin, parce que nous eûmes toujours à marcher dans les sables, et que nous passâmes et repassâmes six fois le Kruys. Le lendemain ce fut pis encore; le sable

était
çaien
chaqu
qui c
le co
bas-K

Je
arrive
j'y de
d'eau
des b
et de
sembl
beaux
dessin
magie
d'y t
besoin
river
respe
tion
mes l
Quan
penda
féerie
caver
Elle
enfin

était si haut et si mobile, que les roues enfonçaient jusqu'au moyeu, et qu'il me fallait, pour chaque chariot, ajouter quatre bœufs aux douze qui composaient l'attelage. Enfin nous quittâmes le cours tortueux du Kruys, et gagnâmes Swartbas-Kraal.

Je n'avais plus qu'une journée de chemin pour arriver au Heere-logement (logis du seigneur); j'y devais rencontrer, m'avait-on dit, une source d'eau très abondante, une retraite fort agréable, des bosquets, des grottes chargées d'inscriptions et de dessins. Au portrait qu'on m'en avait fait, il semblait qu'une autre Angélique avait visité ces beaux lieux. Une Angélique! des inscriptions! des dessins! un Médor hottentot! J'éloignai toute cette magie invraisemblable, et ne retins que l'espoir d'y trouver la fontaine; elle me devenait d'un besoin trop pressant pour ne pas désirer d'y arriver avant la nuit. Je la trouvai en effet; quelque respect qu'eût dû m'inspirer pour elle la description qu'on m'en avait faite, tout mon monde et mes bestiaux en eurent bientôt troublé les eaux. Quant à la grotte, aux inscriptions, aux lianes pendantes en festons, à notre approche toute cette féerie s'évanouit. Seulement une grande et vaste caverne servit à mettre à l'abri ma caravane et moi. Elle était spacieuse et fort élevée; nous pouvions enfin y être à couvert, sans pourtant y être enfer-

més, étant entièrement ouverte du côté de l'ouest. Assise sur un petit monticule, elle dominait mon camp et la plaine, dont la vue monotone et morte inspirait la tristesse et le découragement; enfin elle s'adossait à la grande chaîne des monts arides qui, se prolongeant en amphithéâtre, offrait un aspect à la fois effrayant et majestueux par leur nudité et les différentes teintes d'ocre, de gris et de blanc qui coloraient leurs diverses parties. Les restes d'une habitation tombée en ruine attestaient que le propriétaire avait été forcé d'abandonner ce lieu sauvage et brûlé. Je m'arrangeai pour passer la nuit dans la grotte; et je fus obligé de la partager avec des ramiers et des choucas qui y arrivèrent à la chute du jour. Ils se perchaient par centaines sur un arbre dont la racine était implantée au sein d'une énorme crevasse; une des branches de l'arbre tapissait le fond de cette salle naturelle.

Tandis que nous jouissions pour l'instant des rafraîchissemens nécessaires, nous ne laissons pas de nous livrer à nos recherches et à nos travaux ordinaires. Nous trouvâmes en abondance, parmi les rochers et sur les montagnes qui nous environnaient, de petits quadrupèdes qu'on nomme dans le pays *dassen* : c'est le daman de Buffon.

Le 4 juillet nous aperçûmes à la nuit tombante, de dessus un point élevé où nous nous trouvions

alors,
de n
comm
pour
je pri
l'extre
jour p

Ell
grand
blanc
rain é
verdu
long
quelq
bage
de ga
quelq
bustes

Il e
vière
et sa
diquè
cueil
quelq
tabac
Ce tab
de de
peu d

alors, le fleuve des Éléphants serpenter au-dessous de nous, à une demi-lieue de distance; mais comme je savais par expérience ce qu'on risque pour descendre des montagnes dans les ténèbres, je pris le parti de camper sur la hauteur; et, malgré l'extrême fatigue de mes attelages, d'attendre le jour pour gagner la rivière.

Elle était bordée de chaque côté par de très grands mimosas, et par diverses sortes de bois blancs de l'espèce du saule; mais partout le terrain était sec et brûlé, et il n'existait pas même de verdure sous les arbres. En vain je parcourus le long des bords, dans l'espoir de trouver enfin quelque endroit moins aride qui offrit un herbage à mes bêtes; je ne vis pas une seule touffe de gazon, et il fallut qu'elles se contentassent de quelques plantes grasses et des feuilles des arbustes.

Il existait cependant, à peu de distance de la rivière, une maison habitée par la veuve Van-Zeil et sa famille. Quelques champs labourés me l'indiquèrent; je m'y rendis donc, et j'y reçus l'accueil le plus amical; la veuve Van-Zeil me vendit quelques moutons, et même quatre cents livres de tabac, que je crus devoir ajouter à ma provision. Ce tabac était de son cru; je le payai sur le pied de deux sous de Hollande la livre, ce qui fait, à peu de chose près, quatre-vingts livres de notre

monnaie pour les quatre cents livres. J'achetai encore de l'eau-de-vie, avec laquelle je remplaçai la quantité qui avait été bue jusque-là. La veuve, dans l'entretien que j'eus avec elle, me confirma ce que m'avait dit le pâtre hottentot sur la sécheresse désastreuse qui désolait le pays; sécheresse telle que toutes les hordes de petits Namaquois avaient quitté l'intérieur des terres pour se rapprocher des bords de la mer.

Bien me prit d'avoir traversé la rivière ce même soir; car pendant la nuit il survint un déluge d'eau qui dura sans interruption trois jours entiers, et qui me flatta de quelque espoir pour l'heureux succès de mon voyage; sa violence fut même telle dès le premier moment, que je fus obligé d'arrêter et de camper sur la rive même. Ma bonne fortune me servit bien dans cette occasion; un jour plus tard, il n'y avait plus de gué à espérer pour moi; et je me fusse vu réduit à passer la rivière sur des radeaux.

Il est prudent et sage pour un voyageur de ne jamais camper près des rivières, qu'à une hauteur où leurs plus grandes crues ne les puissent atteindre. Or, il est aisé de s'assurer de ce terme, par l'inspection des arbres qui sont sur leurs rives. Dans leurs débordemens, elles entraînent des roseaux et des herbes que les branches arrêtent; ces dépôts y restent suspendus, et leur che-

velu
les e
on p
bres
de l'
bord
que
pend
men

La
me n
trois
j'arr
en h
Rivière
plup
saiso
caiss
que
la to
phan

Pa
geai
don
ou la
j'ape
couv
pren

velure pendante est un témoin qui atteste jusqu'où les eaux se sont élevées. Dans le jour, il est vrai, on peut sans risque venir habiter à l'abri des arbres du rivage; car ordinairement on ne trouve de l'ombre que là; au moins s'il survenait un débordement, on n'y courrait aucun danger, puisque rien n'empêcherait de le voir; mais rester là pendant la nuit, ce serait s'exposer imprudemment, et surtout durant la mousson d'hiver.

La pluie enfin ayant cessé le troisième jour, je me remis en marche; et après avoir suivi pendant trois heures le cours du fleuve en le descendant, j'arrivai au confluent d'une petite rivière, nommée en hottentot *Koïgnas*, et par les Hollandais *Dwars-Rivier* ou Rivière qui traverse. Celle-ci, comme la plupart de celles d'Afrique, ne coule que dans la saison pluvieuse; elle était si profondément encaissée dans l'endroit où nous pouvions la passer, que nous ne l'aperçûmes qu'au moment où nous la touchions. Elle se jette dans celle des Éléphants.

Parvenu sur la rive droite du *Koïgnas*, je dirigeai ma marche, selon l'indication que m'avait donnée la veuve Van-Zeil, vers le *Wleermuys-Kiip* ou la Roche aux Chauve-Souris. Mais en avançant j'aperçus la trace toute fraîche d'un lion; cette découverte qui, depuis mon départ du Cap, était la première de ce genre, m'avertissait d'être sur nos

gardes dans notre campement de nuit ; l'animal se trouvait dans les fourrés de la rivière au moment de notre passage ; et sans doute le bruit de ma caravane l'avait déterminé à fuir en plaine. Je me mis à sa poursuite avec un de mes chasseurs et quelques chiens ; nous le suivîmes même pendant une partie de la journée ; mais l'approche de la nuit et la crainte de m'égarer dans l'obscurité lorsque je ne pourrais plus distinguer la trace des roues de mes voitures me forcèrent de revenir à mon camp.

La roche des Chauve-Souris, au pied de laquelle nous nous trouvions , en contenait réellement des quantités innombrables. Effarouchés par une clarté qui leur était nouvelle, ces animaux faisaient, dans leurs repaires , un bruit effroyable qui déchirait les oreilles ; d'autres en sifflant venaient par centaines voltiger autour de nous, et nous souffleter le visage avec leurs ailes. En vain on cherchait à s'en défendre , la nuée menaçante ne faisait qu'augmenter, et de toutes parts on était frappé. Dans cette position désolante, je ne vis qu'un seul parti à prendre, celui de lever le camp et d'abandonner le champ de bataille à ces ennemis tenaces. Nous allâmes camper, toujours en descendant la rivière des Éléphants, à un endroit nommé en hottentot *Krekenap*, et en hollandais *Backhoove*.

Arrivé enfin avant la nuit sur les bords de la mer,

je fis d
mais , n
ne put
si piqu
passer
souffra
point d
quête
bords d

Ils s'
reter le
quelqu
connu,
en un

Lors
sur le
quante
et sans
la mer
lancer à
était att
beauc
pièces d
nes et
nom g
l'envi ;
pendan
repas :

je fis dresser ma canonnière et allumer du feu ; mais , malgré notre extrême fatigue , aucun de nous ne put se livrer au sommeil : le vent de mer était si piquant et le froid si excessif , qu'il nous fallut passer la nuit entière à nous chauffer. Cet état de souffrance me faisait attendre impatiemment le point du jour ; aussi dès qu'il parut , me mis-je en quête avec trois de mes gens , en remontant les bords de la mer.

Ils s'éloignèrent bientôt de moi , et allèrent fu-
reter les dunes , dans le dessein d'y trouver soit
quelque oiseau , soit quelque animal qui me fût in-
connu , soit tout autre objet extraordinaire , digne
en un mot , de piquer ma curiosité.

Lorsque nous nous fûmes approchés nous vîmes
sur le rivage un cachalot long de quarante à cin-
quante pieds. Il était à plus de cent pas de la mer ,
et sans doute avait été jeté là par les vagues. Certes ,
la mer avait éprouvé une terrible tourmente pour
lancer à cette distance une masse aussi énorme. Elle
était attaquée par différens oiseaux carnassiers , par
beaucoup de corbeaux , et surtout par diverses es-
pèces de ces petits quadrupèdes du genre des foui-
nes et des putois , qu'on désigne au cap sous le
nom général de *muys-hond*. Tous la rongeaient à
l'envi ; déjà même elle était en partie dévorée ; ce-
pendant notre approche troubla la gaité de ce bon
repas : les oiseaux s'envolèrent ; les muys-honden

s'enfuirent; il n'y eut que les corbeaux, genre de carnivore plus opiniâtre que tout autre, qui ne voulurent pas quitter leur proie, et qui même, sans s'effrayer de notre visite, volaient autour de nous et sur nos têtes, en poussant des croassemens affreux.

A plus de quinze pieds autour de la baleine, le sable était imbibé de son huile que la chaleur du soleil faisait découler. La perte de cette graisse ainsi répandue paraissait affliger beaucoup mes Hottentots; ils regrettaient de n'avoir point à leur portée l'un de mes chariots avec une douzaine de barriques pour les remplir de cette huile qui eût fait leur bonheur pendant toute la route. Cependant comme un grand désir éveille bientôt l'industrie*, ils songèrent à leurs gazelles, et me demandèrent la permission d'en disposer; puis, retournant au lieu où ils les avaient cachées, les écorchèrent, s'en firent des outres, dont chacune pût contenir jusqu'à quarante livres d'huile.

Retour au camp. Perte de mes attelages.

L'âpreté du froid nous avait empêchés de dormir la nuit précédente; celle-ci ne fut pas plus heureuse. Une pluie violente qui survint éteignit constamment nos feux sans qu'il fût possible de les rallumer. Je pris donc le parti de revenir à mon camp sans dé-

lai, pa
vers le

Me
mes te
anima
tranqu
chure

En
je me
rivière
privé
taient
moins
dans l
j'aperç
corde
profon
être re
sure q
des ch
fantôm
et nou
annon
rocher
quelqu
avanc
gneme
Hélas

lai, par le chemin le plus court. Nous y arrivâmes vers le soir.

Me voilà donc rentré dans mon ménage, parmi mes tentes, mes chariots, mes compagnons et mes animaux; ma joie fut grande en comparant ma tranquillité actuelle avec ma situation à l'embouchure de la rivière.

En avançant dans un désert aride et dévorant, je me reprochai d'avoir perdu sur le bord de la rivière des Éléphants un temps précieux qui, ayant privé mes bœufs du peu de forces qui leur restaient, les avait mis hors d'état de gagner une terre moins funeste. Cependant nous tracions nos sillons dans le sable, harassés, tristes, sans espoir. Enfin j'aperçus au loin le *Krakkeet-Klip* ou Roche de Discorde qu'on m'avait dit contenir un vaste bassin profondément creusé, et qui probablement devait être rempli par les eaux des dernières pluies. A mesure que nous avançons nous croyions entrevoir des chariots arrêtés sur les bords du bassin; ce fantôme excita parmi nous une joie universelle, et nous rendit à l'espérance. Non-seulement il nous annonçait qu'il y avait de l'eau dans les cavités du rocher, mais soit que les chariots appartenissent à quelques voyageurs ou à des colons qui s'étaient avancés jusque-là, ils me promettaient des renseignements certains sur la route que j'avais à tenir. Hélas! ce n'était effectivement qu'un fantôme : à

notre approche les prétendus chariots disparurent pour faire place à deux énormes éléphants; ils étaient venus se désaltérer au réservoir, et prirent la fuite aussitôt qu'ils nous virent approcher d'eux.

La cavité du rocher néanmoins contenait de l'eau; même elle en annonçait assez pour désaltérer toute ma caravane, mais cette eau était détestable, parce que, servant d'abreuvoir à tous les animaux sauvages du canton, ses bords étaient couverts de fiente et d'excrémens que sans cesse les pluies délayaient et faisaient descendre dans le fond du bassin. La fermentation de ces matières infectes et putrides lui avait communiqué une couleur verdâtre, une odeur nauséabonde, un goût abominable qui révoltait les sens. Telle était pourtant notre détresse, que la découverte de cette mare dégoûtante devint pour nous une bonne fortune. Avant d'y laisser abreuver les animaux, j'ordonnai qu'on y remplît les jarres que nous avions vidées la veille; et pour la rendre potable, s'il était possible, j'eus soin qu'on la filtrât à travers plusieurs linges; on la mit ensuite sur le feu; enfin j'y ajoutai quelques onces de café en poudre. A la vérité, elle s'éclaircit un peu par ces opérations, et perdit même en partie le mauvais goût que lui avaient fait contracter les particules salines et sulfureuses des excrémens qu'elle tenait dissous; mais elle n'en avait pas moins gardé la qualité malfaisante que

lui av
en bu
ques
même
hoque
craind

De
n'y a
m'avai
je n'av
huit h
l'exces
avec
heure
de dé
d'inani
aura
étaient
depuis
à-dire
dix-sep

De
non sa
que la
demie
petite
vemen
Elle av

lui avaient donnée ces dissolutions. Tous ceux qui en burent furent purgés; ils éprouvèrent des coliques plus ou moins douloureuses; il y en eut même à qui elle causa de longs vomissemens, des hoquets et des douleurs d'entrailles qui nous firent craindre que cette eau n'eût été empoisonnée.

De mon camp de Krekkenap au Krakkeel-Klip, il n'y a que huit lieues, et pour ces huit lieues il m'avait fallu employer deux longs jours; le second je n'avais pu en faire que trois qui me coûtèrent huit heures de marche. Mais indépendamment de l'excessive faiblesse de mes bœufs, qui se traînaient avec effort et faisaient un quart de lieue par heure, nous étions forcés presque à chaque instant de dételer pour abandonner ceux qui, tombant d'inanition, restaient sur la place : en un mot, on aura une idée précise de l'état malheureux où étaient réduits ces animaux, quand j'aurai dit que, depuis le moment de mon dernier départ, c'est-à-dire pendant ces deux jours désastreux, j'en laissai dix-sept étendus sur la route.

De ce lieu nous gagnâmes le *Schuit-Klip*, mais non sans avoir perdu encore quelques bœufs, quoique la distance n'eût été que de deux lieues et demie. Le *Schuit-Klip* ou Rocher-Bateau est une petite roche dont la forme ovale se trouve effectivement, selon sa dénomination, creusée en bateau. Elle avait conservé une petite quantité d'eau. Par

surcroît de bonne fortune, cette eau se trouva exquise; les quadrupèdes du voisinage, qui ne pouvaient boire dans le bassin, à cause de son escarpement trop rapide, n'avaient pu la gâter comme celle du Krakkeel-Klip.

Des cinquante-quatre bœufs que j'avais eu en commençant mon voyage, il m'en était mort trente-un. Je partageai en trois attelages les vingt-trois bœufs qui me restaient, convaincu que huit bêtes suffiraient à ma voiture, tant elle était allégée; j'eus même le soin de ne faire faire à chaque relais qu'une lieue, et ce fut ainsi que j'arrivai à *Oliphants-Kop* ou Tête-d'Éléphant.

C'était encore là une roche à qui sa forme avait fait donner le nom qu'elle portait. Je me flattais d'y trouver de l'eau comme au Schuit-Klip; et réellement il y en avait eu dans ses différens creux; mais il ne s'y trouvait plus qu'une vase humide. Mes bœufs, qui de toute la journée n'avaient point bu, et qui la veille avaient à peine obtenu quelques gouttes rafraîchissantes, éventaient toutes les fentes de la roche sans y rien trouver. De leurs narines ces pauvres animaux aspiraient l'humidité qu'exhalait la vase; ils y promenaient leur langue pour en laper les parties aqueuses qu'elles pouvaient contenir encore; ils battaient des flancs, et semblaient chercher à s'en imbiber par tous les pores. Pour moi, il ne me restait qu'un peu d'eau

dans un
tentots
peu cha
fraient
taries :

un refu

Les g
suyées
taient p
Kop; c
comme
tion lég
fût dev

Parto
rien ne
plaine i
ment ju
à perte
aride, s
ques pla
gris et p
tagues
tous côt
le néant

dans une jarre ; je la partageai entre les douze Hot-tentots que j'avais avec moi : nous en eûmes très peu chacun. Heureusement mes chèvres nous offraient une ressource ; elles n'étaient point encore taries : intéressans animaux , vous étiez toujours un refuge assuré dans mes désastres.

Les grandes et longues pluies que nous avions essuyées en longeant la rivière des Éléphans ne s'étaient point étendues jusqu'au canton d'Oliphants-Kop ; ou du moins , s'il avait subi un orage , comme la vase du rocher l'indiquait , cette irrigation légère avait été trop faible pour que l'effet en fût devenu sensible sur le terrain.

Partout il montrait une aridité affreuse dont rien ne m'annonçait le terme. A l'ouest était une plaine immense , qui , en se prolongeant probablement jusqu'à la mer , n'offrait de toutes parts , à perte de vue , qu'une longue nappe de terre aride , sur laquelle perçaient de loin en loin quelques plantes grasses et quelques buissons rabougris et peu fournis : A l'est , un long rideau de montagnes pelées bordait tristement l'horizon ; de tous côtés , enfin , régnaient l'abandon , le silence et le néant.

Voyage dans le pays des Petits et Grands Namaquois.

Ma destinée, depuis quelque temps, était d'être ballotté sans cesse du désespoir à l'espérance. Nous n'avions pas encore fait deux lieues, quand subitement se présenta devant moi un motif d'espoir et d'allégresse; c'étaient des pas de bœufs. Ces vestiges prouvaient qu'un troupeau de bêtes à cornes avait passé par-là.

Je continuai ma pénible marche, et au bout de quelques heures j'entendis le bruit de quelques grosses gouttes d'eau, heureux précurseurs d'une pluie abondante. Tous mes sens, en un moment dilatés d'aise et de joie, se rouvrirent à la vie. Couché sur le dos, je recueillis avec volupté les gouttes que le hasard faisait tomber. Chacune d'elles paraissait un baume rafraîchissant sur ma langue desséchée et sur mon palais. Je le répète, la plus pure volupté de ma vie entière est celle que je goûtai en cet instant délicieux, acheté par tant de soupirs et de si longues angoisses. L'averse ne tarda point à fondre de toutes parts; elle tomba trois heures par torrens, le disputant de fracas avec le tonnerre qui ne cessait de gronder sur nos têtes. Tout mon monde courait çà et là par l'orage, se cherchant l'un l'autre et se félicitant, avec un air de triomphe, de se voir ainsi baigné; ils se sentaient revivre; on eût dit qu'ils cherchaient à se

gonfle
pluie

Tan
temer
et emp
reprit
de de
jour-là
réveil

étions
que ne
une fa

J'éta
dix-hu
dusse
et de
son co
dence
n'y eût
sister d
route e
quois.

Le 1
était d
ainsi q
tués le

Le ch
Verte

gonfler, comme pour offrir plus de surface à la pluie et s'en imbiber davantage.

Tant de bonheur ne pouvait être couronné tristement. Un vent d'est vint déchirer en lambeaux et emporter devant nous le reste des nuages; le ciel reprit sa pureté, et le soleil, qui la veille achevait de dessécher nos corps, sembla ne s'élever ce jour-là que pour réparer les dégâts de l'orage. Au réveil, chacun se trouvait un autre homme; nous étions ressuscités : aussi l'un des premiers effets que nous fit éprouver ce changement inespéré fut une faim dévorante, qui fut satisfaite à son tour.

J'étais arrivé à la horde le 23 juillet; il y avait dix-huit jours que je séjournais. Quoique je ne dusse m'attendre qu'à une continuité de sécheresse et de malheurs, puisque ma marche était en raison contraire de celle des saisons; quoique la prudence me conseillât de retourner au Cap, et qu'il n'y eût presque qu'une fausse honte qui me fit persister dans mon projet, je résolus de reprendre ma route et de poursuivre mon voyage chez les Namaquois.

Le 10 août je me mis en marche; mon intention était de passer la nuit à *Poes-kop-Heuwel* : c'est ainsi que nous avons nommé le lieu où avaient été tués les éléphants.

Le chemin que nous avons fait depuis la rivière Verte me rapprochait du Namero, et déjà nous

nous trouvions près des montagnes du Camis, qui se présentaient majestueusement à l'est du pays où le Baster m'avait annoncé que je pourrais trouver à me fournir les attelages qui m'étaient nécessaires. J'étais empressé d'y arriver ; mais ayant trouvé dans notre route une source charmante, nommée *Oog-Fontyn*, ou fontaine de l'OEil, dont les eaux abondantes, douces et limpides nous annonçaient une station agréable, les deux frères Baster, séduits par la fraîcheur du lieu, me proposèrent d'y camper, et, malgré mon impatience, je cédai à leur désir.

Nous avions à l'est la chaîne du Camis. Arrivés au pied des premières montagnes, nous ne trouvâmes que des sentiers étroits et tortueux, par lesquels il nous fallut gravir, et ne pouvant que rarement nous servir de nos chevaux. Après une marche très fatigante, ces routes escarpées nous conduisirent à une gorge profonde dans laquelle coulait une rivière que mon guide me dit être la rivière Verte, et qui prend sa source dans ces montagnes. Quelque instruit que me parût le jeune homme dans la connaissance du pays, son assertion me semblait d'autant plus invraisemblable, qu'ayant côtoyé pendant long-temps le lit de la rivière Verte, je n'y avais pas vu une goutte d'eau courante, et que celle-ci coulait à pleins bords ; cependant il ne se trompait point. Mais cette eau avait à traverser des sables et des terrains brûlans qui la tarissaient

et l'em
elle n

L'in
dans l
qui av
vaise d
bœufs
retour
avant
blable
conditi
passer

Le m
loin, v
bitant,
rait m
que je
course
toute
nous
tomba
plus se

Tran
que je
pusse
mode
trop b
le nom

et l'empêchaient d'arriver jusqu'à la plaine quand elle n'était pas très abondante.

L'intention de mon guide, en me conduisant dans la gorge, était de m'aboucher avec un colon qui avait là une habitation, c'est-à-dire une mauvaise cabane dans laquelle il vivait. J'y achetai six bœufs, qui devaient m'être livrés lorsqu'à mon retour je repasserais par ce lieu. Plus loin, et plus avant dans les montagnes, je trouvai un gîte semblable, dont le maître me vendit, aux mêmes conditions, trois autres bêtes, en m'offrant de passer la nuit sous son toit.

Le maître de la case m'avait prévenu que plus loin, vers le nord-ouest, demeurait un autre habitant, qui, plus riche que lui en bestiaux, pourrait m'en vendre davantage. Malgré la répugnance que je me sentais pour entreprendre une nouvelle course par un temps aussi dur, je partis. Pendant toute notre marche, qui fut des plus pénibles, nous eûmes à essuyer une neige continuelle; elle tombait à gros flocons, comme dans les pays les plus septentrionaux de l'Europe.

Transi et morfondu, ce fut avec bien du plaisir que je trouvai à me réchauffer, quoique je ne pusse le faire que dans une position très incommode et accroupi à la hottentote, la cabane étant trop basse pour y rester debout. Cloete (c'était le nom de cet habitant) à ce bienfait de l'hospi-

talité joignit celui de nous présenter du lait et du pain, les seules subsistances qu'il eût en sa disposition. Je me contentai du lait, parce que le pain ayant été pétri, au moins pour un quart, avec les égrisures de la meule qui avait moulu sa farine, je ne voulais point user mes dents à manger des pierres. Le soir notre patron nous régala d'un haamel (mouton gras) qu'il fit tuer, et qui fut mieux reçu de ma troupe que son lait.

Le froid ne m'avait pas permis de reposer la nuit précédente ; il m'empêcha encore de dormir celle-ci, et il fallut la passer à causer avec Cloete, accroupis tous deux auprès de son feu.

Dans ces hautes montagnes du Camis, lieu le plus élevé peut-être de toute l'Afrique méridionale, l'air est si vif et si cuisant, que le tempérament le plus robuste en est affecté.

Adieu vallons, coteaux, géranium et fleurs de toutes les espèces ; tapis de verdure, bords enchantés, douces rêveries, adieu : nous allons entrer dans les glaces.

Pour regagner le Namero il nous fallait traverser encore une autre chaîne de montagnes couvertes de neige ; ainsi, en moins de huit heures de marche, nous eûmes successivement trois saisons, c'est-à-dire deux hivers par un été.

Nous arrivâmes enfin dans le pays des petits Namaquois. A deux lieues au-delà d'un réservoir

nous a
plade
épouva
fuite. J
leur de
à parc
ver de
des qu
plus lo
quelle
naient.

Nous
trouvâ
vingtai
devant
ses, un
portait
ni le p
leur m
leurs
teint r
Namaq
trompé
quoise.

Klaa
cet idio
différen
sais dé

nous aperçûmes quelques individus de cette peuplade occupés à garder des troupeaux , mais qui , épouvantés à l'aspect de ma caravane , prirent la fuite. Je piquai vers eux pour les rassurer et pour leur demander quelques renseignemens , car , ayant à parcourir un pays inconnu , je ne pouvais trouver de secours et d'instructions que dans les hordes qui l'habitaient. Ils m'apprirent qu'à une lieue plus loin était une horde de leur nation , dans laquelle vivait une femme blanche à qui appartenaient les troupeaux qu'ils gardaient.

Nous nous rendîmes au lieu indiqué , et nous trouvâmes effectivement un kraal composé d'une vingtaine de huttes. La femme blanche était debout devant la sienne ; elle avait , comme les Namaquoises , un vêtement de peaux tannées ; mais elle ne portait point cependant , comme elles , ni le kros ni le petit tablier. Ses enfans n'avaient , comme leur mère , que des peaux pour vêtemens ; et sans leurs longs cheveux , je les aurais pris , à leur teint rembruni par le soleil , pour des enfans de Namaquois ; et j'y eusse été d'autant plus aisément trompé , qu'ils ne parlaient que la langue namaquoise.

Klaas Baster était le seul de ma caravane qui sût cet idiome : c'était celui de son enfance. Quoique différent de la langue hottentote , que je connaissais déjà , il avait néanmoins les trois mêmes clape-

mens, et me parut fondé sur les mêmes principes généraux. Seulement je remarquai que ce peuple employait plus fréquemment ces sons rauques qui, tirés précipitamment du gosier, coupent les mots et les rendent pendant quelque temps intelligibles pour les oreilles d'un étranger.

Je ne m'arrêterai point à détailler les mœurs et les usages de cette horde de petits Namaquois, qui se rapprochent infiniment de ceux des autres peuplades voisines dont je parlerai incessamment. Quant à leur habillement, il diffère peu de celui des Hottentots de la côte de l'est, et s'il est entre eux sur cet objet quelques différences, elles sont si légères qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Un voyageur intelligent, qui a plusieurs peuples semblables à peindre, doit, s'il veut intéresser son lecteur, les lui représenter en masse, et ne s'arrêter aux détails particuliers que pour ceux qui par plus d'invention, par des progrès dans quelques arts, annoncent une supériorité qui les distingue. Je remarquerai seulement qu'en général les petits Namaquois sont plus robustement taillés et pas si maigres de figure que les Hottentots des environs du Cap.

La veuve avait envoyé à mon camp du lait de ses troupeaux. A son exemple, toutes les femmes de la horde en portèrent aussi des leurs, et ce tribut volontaire eut lieu pendant mon séjour dans

le kra
mon
Narin
qu'ell
au lie
lesque
prése
grossi
endui
rebut
tentot
preté
Nama
pugna
ma m
portio
gens.

Le
rema
des sa
danse
bruya
fois;
ho ho
Cepen
music
pique
thode

le kraal. Il me rappelait ces jours agréables de mon premier voyage, où tous les matins la jeune Narina venait m'apporter le lait de ses chèvres qu'elle-même avait traites. Mais quelle différence ! au lieu de ces paniers si jolis et si propres dans lesquels la charmante Gonaquoise m'offrait son présent, je ne voyais ici que des sébiles de bois grossièrement travaillées, et dont les bords étaient enduits d'une incrustation butireuse et rance, qui rebutait à la fois et l'odorat et la vue. Mes Hottentots, peu difficiles sur les recherches de propreté, s'accommodaient très bien du cadeau des Namaquoises. Pour moi, à qui il donnait une répugnance invincible, je me contentais du lait de ma ménagerie, et j'abandonnais à ma meute la portion du leur que ne consommaient point mes gens.

Le soir de mon arrivée il y eut bal ; car il faut remarquer que parmi les plaisirs que l'hospitalité des sauvages cherche à procurer aux étrangers, la danse tient toujours le premier rang. Ces fêtes bruyantes auraient pu m'amuser une première fois ; mais j'avais entendu si souvent les *ha ha*, les *ho ho*, qu'ils ne m'intéressèrent que faiblement. Cependant mon attention fut réveillée par un des musiciens qui joua de la flûte d'une manière à piquer ma curiosité. Je voulus connaître la méthode de cet homme ; elle était bien simple, et

consistait à sortir sa flûte d'entre ses lèvres pour la mettre dans une de ses narines. Alors il soufflait comme auparavant ; et ajoutant au vent du nez un petit nasillement qui assourdissait le son, il imitait l'écho si parfaitement, qu'il était impossible de ne pas s'y méprendre.

La femme blanche étant, dans toute la horde, la seule qui sût le hollandais, c'était la seule aussi avec qui je pusse m'entretenir. Je n'oublierai pas qu'un jour où elle me vantait beaucoup l'excellence du pays qu'elle habitait, elle avança, pour m'en convaincre, que jamais on n'y avait vu de puces. A l'entendre, c'était là un bienfait singulier de la nature et une particularité du climat. Mais cette nature, dont la bonté prétendue l'avait garantie des puces, ne la garantissait point d'un autre parasite plus incommode, et suivant moi, plus dégoûtant : la malheureuse en était couverte, ainsi que ses sujets.

Une autre incommodité plus insupportable encore, et qui distinguait ce lieu si fortuné, c'était des milliards de mouches et de moucherons. Ils formaient des nuées dont le kraal se trouvait enveloppé et les huttes remplies. Mes chariots et mes tentes en furent même tellement inondés que, pendant les quatre jours que je passai dans le kraal, je fus obligé de coucher la nuit en plein air.

Quoique ce pays, dont on me vantait tant la

bonté, fût
maux don
plus vigo
achetai pl
nait par jo
vaches ; et
quets et d

Les bœ
les coloni
çoivent, i
bœufs de
et bœufs
premières
autres per
lonies, et
remarque
supérieur
guère qu
usage ceu
hauts sur

Quant
fut dans c
mière fois
Kolbe, qu
les nation
destinatio
exercice,

¹ Cela exis

bonté, fût stérile, il nourrissait pourtant en animaux domestiques les espèces les plus belles et les plus vigoureuses que j'aie vues en Afrique. J'y achetai plusieurs chèvres, dont chacune me donnait par jour autant de lait que la meilleure de mes vaches ; et elles ne me coûtèrent que quelques briquets et quelques couteaux.

Les bœufs sont également plus forts que dans les colonies de l'est ; mais par l'éducation qu'ils reçoivent, ils sont partagés en trois classes , savoir : bœufs de charge ou de trait, bœufs de monture et bœufs de guerre.* Je ne dirai rien sur les deux premières, parce qu'elles sont connues chez les autres peuplades sauvages, et même dans les colonies, et ils se dressent de même ; seulement je remarquerai que les bœufs de monture, beaucoup supérieurs au cheval pour la fatigue, ne lui cèdent guère que pour la vitesse : on choisit pour cet usage ceux qui sont les plus petits et les plus hauts sur jambes.

Quant aux bœufs de guerre (*bakely-osse*), ce fut dans cette horde que j'en vis un pour la première fois ; et ceci prouve combien s'est trompé Kolbe, qui avance qu'ils sont d'usage chez toutes les nations hottentotes¹. Leur nom vient de la destination à laquelle on les emploie. Pour cet exercice, on préfère ceux qui sont les plus féroces

¹ Cela existait peut-être du temps de Kolbe.

et les plus indomptables; ils servent dans les batailles. On les pousse contre l'ennemi, et à sa vue, devenus furieux, ils fondent sur les hommes, les foulent aux pieds, les déchirent à coups de cornes, et les poursuivent même dans leur fuite jusqu'à ce qu'ils les aient mis à mort. On les emploie aussi pour défendre et protéger les troupeaux. Naturellement courageux, non-seulement ils peuvent résister aux bêtes féroces, mais ils osent même les attaquer; et jamais une hyène, quelque affamée qu'elle soit, n'approchera d'un troupeau, si elle y voit deux ou trois de ces redoutables compagnons et gardiens; ils osent même, en nombre, faire tête à un lion.

Les moutons, aussi haut montés sur jambes que nos chèvres, sont en même temps, pour la grandeur, d'une espèce supérieure aux nôtres. Cependant ils n'ont point cette large et énorme queue grasseuse qui distingue ceux du Cap et des colonies.

Avant de quitter la horde, je m'acquittai, par quelques présens envers ceux qui la composaient, du lait qu'elle m'avait fourni abondamment pendant mon séjour. La commandante me demanda un peu de poudre et du plomb: elle en manquait absolument, et craignait qu'entourée de Boschjesmen, ils ne vissent l'attaquer la nuit, surtout si, ne l'entendant plus tirer, ils en soupçonnaient la cause.

Description

Le pays
tude, de
mer occid
jusqu'aux
renseigne
des habit
porter sa
lui accor
attaques
que cela l
un jour p
teindra e
ffrique m

Le pet
stature, e
Cafres et
de faire u
neuve; c
siques, le
je parle
l'ouest; t
trée l'em

Kolbe
la circon
ticules. J
de cet au

Description du pays des Petits Namaquois. Caractère physique et moral de ces peuples.

Le pays des petits Namaquois s'étend, en longitude, depuis les montagnes du Camis jusqu'à la mer occidentale; et en latitude, depuis le Namero jusqu'aux bords de la Grande-Rivière. D'après les renseignemens que j'ai pu prendre sur le nombre des habitans de toute cette contrée, c'est, je crois, porter sa population à son plus haut point que de lui accorder six mille âmes; mais des insultes et des attaques trop fréquentes des Boschjesmen, et plus que cela l'aridité du sol, la diminuent annuellement; un jour peut-être même, la race de ce peuple s'éteindra et sera anéantie comme tant d'autres de l'Afrique méridionale.

Le petit Namaquois, quoique d'une assez belle stature, est néanmoins inférieur pour la taille aux Cafres et aux Gonaquois; et ce fait m'a donné lieu de faire une remarque intéressante et que je crois neuve; c'est que pour les qualités morales et physiques, les peuples de l'Afrique méridionale dont je parle sont de beaucoup supérieurs à ceux de l'ouest; tandis que les animaux de la dernière contrée l'emportent infiniment sur ceux de la première.

Kolbe a écrit que les petits Namaquois pratiquent la circoncision, et qu'ils se retranchent un des testicules. J'avais avec moi la traduction hollandaise de cet auteur; et partout, en visitant les peuplades

qui se rencontraient sur ma route, j'avais soin de vérifier ses assertions; souvent même il m'arrivait de faire mes questions le livre à la main. Je puis donc certifier que les Namaquois ne pratiquent jamais la semi-castration, qui n'est en usage que chez les Gheïssiquois, nation hottentote située plus à l'est sur les bords de la Grande-Rivière. Quant à la circoncision que Kolbe dit être pour les Namaquois un acte de religion, j'assure qu'elle est inconnue chez eux; et il en est ainsi de la religion elle-même, à moins qu'on ne regarde comme croyance religieuse la confiance qu'ils avaient en la sorcellerie de Kakoës.

Les femmes de la horde avaient accueilli très favorablement mes Hottentots. Cette communication eut des suites très douces, et mit mes gens à portée de voir des attraits fort singuliers; mais plusieurs d'entre eux poussèrent l'indiscrétion jusqu'à dévoiler les tendres mystères de l'amour: ils vinrent me dire à l'oreille que quelques-unes d'elles avaient ce prolongement bizarre dont j'ai donné la description dans mon premier voyage.

Le pays est peu fertile. Ce défaut de fécondité oblige souvent les habitans à changer de demeure. Aussi, parmi toutes les peuplades de ces cantons, n'en est-il aucune qui soit nomade et errante autant que celle-ci.

Au Cap et dans les colonies, on croit, quoique

sans pr
n'en es
hordes
boucles

Quan
dont je
quois q
j'ai rem
culières
six bou
cune à
ment ga
coude,
ai vu d
en com
peint av
rentes.
goût po
car leur
mement
cuivre e
leurs ha
leurs ch
vraimen
la tête c
de grai
qui leur
eût dit

sans preuves, que la contrée a des mines d'or. Il n'en est point ainsi du cuivre. Dans toutes les hordes j'ai aperçu des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles de ce métal.

Quant à la manière d'employer les ornemens dont je parle, elle est la même pour les Namaquois que pour les autres sauvages. Cependant, j'ai remarqué chez eux quelques bizarreries particulières. J'ai vu des individus porter à une oreille six boucles d'une même forme, et n'en porter aucune à l'autre. J'en ai vu avoir un bras entièrement garni de bracelets depuis le poignet jusqu'au coude, et avoir l'autre entièrement nu. Enfin, j'en ai vu dont le visage était coloré et peint d'un côté en compartimens, tandis que de l'autre il était peint avec d'autres dessins et des couleurs différentes. J'ai remarqué, en général, beaucoup de goût pour les ornemens chez les petits Namaquois; car leurs kros et tous leurs vêtemens étaient extrêmement couverts de verroteries et de grains de cuivre enfilés et attachés dans toutes les parties à leurs habillemens; ils en avaient même jusque dans leurs cheveux, qui étaient graissés d'une manière vraiment dégoûtante. Plusieurs d'entre eux avaient la tête couverte d'une croûte rougeâtre composée de graisse et d'une poussière couleur de brique, qui leur empâtait tellement tous les cheveux, qu'on eût dit qu'ils avaient une calotte de ciment pour

coiffure. Le tablier de pudeur des femmes portait des rangs de verroteries qui leur pendaient jusque sur les pieds; du reste elles étaient habillées comme les Hottentotes dont j'ai déjà parlé. Les nattes étant très rares dans ce canton, vu qu'il n'y a point de roseau, la plupart des huttes étaient couvertes de peaux d'animaux, et spécialement de peaux de mouton et de bœuf.

La contrée des petits Namaquois n'a d'autres pluies que des orages, encore n'est-il pas rare d'avoir des années où ils manquent entièrement; et c'est à ce manque d'eaux pluviales qu'il faut attribuer spécialement son peu de fécondité, comme c'est à sa position topographique qu'elle doit son défaut de pluie. Depuis le Namero jusqu'à la Grande-Rivière qui la termine, son terrain s'élève peu à peu, et les montagnes, au contraire, s'abaissent insensiblement. Par-delà la Grande-Rivière, les montagnes s'élèvent, au contraire, tout à coup, et le terrain redescend jusqu'à un autre chaînon de rochers, situé plus loin; de sorte qu'elle se trouve fermée, comme un bassin, entre les deux chaînes. D'après cette situation, il est aisé de voir que n'ayant ni forêts ni hautes montagnes qui arrêtent les nuages, tous ceux qui viennent du nord passent librement sur elle, et vont se rendre au Camis, où ils crèvent et se résolvent en pluie dans les fonds, et en neige sur

les so
partie

Ces
tions
comm
de ce
le tre
Si alo
sud, c
si on
et l'or
même
petits
manie
par le
je cro
passaie
drè, e
pêche
renvoi
torren
Camis
trées s

Apr
aperce
Je fus
pace i
était s

XX

les sommets, qui sont les plus élevés de toute la partie sud de l'Afrique.

Ces remarques sont d'accord avec les observations météorologiques. Lorsque la saison pluvieuse commence pour le Cap et pour les colonies, jamais de ce côté on ne voit les pluies s'étendre par-delà le trentième degré, c'est-à-dire par-delà le Camis. Si alors on est au pied de ces montagnes du côté sud, on y éprouve une mousson régulière ; mais si on se transporte plus loin, tout change alors, et l'on n'y voit plus une goutte de pluie. Moi-même, pendant mon séjour dans ce pays des petits Namaquois, j'ai vingt fois été témoin de la manière la plus évidente de l'attraction des nuages par le Camis. A les voir arriver noirs et chargés, je croyais qu'ils allaient nous inonder ; mais ils passaient rapidement sur nos têtes pour s'y rendre, et nous laissaient à sec. Au reste, s'il les empêche d'arroser la terre sur leur passage, il les y renvoie en fleuves et en rivières, puisque tous les torrens de ce pays ont leur origine dans les monts Camis, et, sans cette ressource, toutes ces contrées seraient inhabitables et privées d'hommes.

Après avoir franchi une montagne nous pûmes apercevoir la longue et aride plaine où nous étions. Je fus glacé d'effroi en mesurant de l'œil cet espace immense que nous avions à traverser. Tout était sable et cailloux : à peine, de loin en loin,

découvrait-on quelques petits aloès dichotomes épars, et une infinité de touffes énormes d'euphorbe. D'espace en espace, cette mer de sable était hérissée de monticules peu élevés; mais ces tertres diminuaient de hauteur à mesure qu'ils s'avançaient vers le nord : l'on eût dit que la terre finissait à l'horizon.

Plus ce désert était désolant, plus il fallait s'empres-
 ser d'en sortir. Nous dirigeâmes notre marche
 vers un petit groupe de collines qui, vu de loin,
 me parut ressembler à celui de la Baie-Falso qu'on
 nomme Lèvre pendante, et qu'à raison de cette res-
 semblance j'appelai de même. Je me flattais d'y
 trouver quelque cavité ou bassin qui contiendrait
 de l'eau pour mes bestiaux, et mon espérance me
 semblait d'autant mieux fondée, que je vis quatre
 hommes qui en descendaient. Pour me faire en-
 tendre et remarquer d'eux, je tirai un coup de
 fusil. Mon dessein, si la roche n'avait point d'eau,
 était de leur demander où je pourrais en trouver.
 Je ne doute pas qu'ils ne m'eussent aperçu, mais
 ils disparurent tout à coup, et vainement j'allai
 avec quelques-uns de mes gens à leur recherche;
 inutilement nous les appelâmes par nos cris; nous
 ne pûmes ni les déterminer à se montrer, ni dé-
 couvrir où ils s'étaient cachés.

Ma situation au milieu de ce désert aride de-
 venait très inquiétante. Je consultai Schoenmaker,

qui, par le
 pays, pou
 nonça qu'
 loin, mais
 plaine n'a
 pussent l
 donc guèr
 Cependant
 nous allio
 découvris
 parti que

En effe
 fatigante,
 paraissaie
 Nous mar
 s'enfuiren
 ment, plu
 leurs. Une
 un-lieu d
 m'annonç
 Malgré le
 état de n
 dimes aux
 tout le m
 quelques
 sauterelle
 cherchion
 qu'elle ne

qui, par la connaissance particulière qu'il avait du pays, pouvait seul me tirer d'embarras. Il m'annonça qu'il y avait une fontaine à quatre lieues plus loin, mais qu'il lui serait difficile de la trouver, la plaine n'ayant ni bois ni autres objets pareils qui pussent lui servir de renseignemens; je n'avais donc guère à compter que sur un hasard heureux. Cependant, en furetant les divers monticules que nous allions rencontrer, il était possible que nous découvrissions le lieu où était la source; et c'est le parti que je proposai.

En effet, après six heures d'une marche très fatigante, j'aperçus sur un tertre huit hommes qui paraissaient nous épier et observer notre arrivée. Nous marchâmes vers eux : à notre approche ils s'enfuirent; mais il y avait là, dans un enfoncement, plusieurs huttes, et sans doute c'étaient les leurs. Une habitation dans un pareil désert, dans un lieu qui n'offrait aucun genre de pâturage, m'annonçait que ces gens étaient des Boschjesmen. Malgré leur nombre, nos armes nous mettant en état de ne rien craindre d'eux, nous nous rendîmes aux huttes : notre présence venait de mettre tout le monde en fuite. Nous n'y trouvâmes que quelques pièces de viandes sèches et un sac de sauterelles; mais nous vîmes la source que nous cherchions avec tant d'empressement; et quoi-qu'elle ne fût pas abondante, elle suffit, quand

nous l'eûmes élargie et creusée , à abreuver toute ma caravane.

Du tertre au grand nid nous allâmes camper et passer la nuit cinq lieues plus loin , à la fontaine des Zèbres. Ce mot fontaine m'annonçait de l'eau , mais cette eau était si salée qu'aucun de nous ne voulut en boire , et si peu abondante qu'on ne put y faire désalterer mes bœufs.

La journée suivante fut beaucoup plus pénible encore , parce que les sables , en devenant plus fins , devenaient en même temps plus mobiles. On avait mis quatorze bœufs à chaque voiture , on relayait d'heure en heure ; néanmoins les roues enfonçaient si avant , la chaleur était si accablante , ils étaient tellement affaiblis par la fatigue et par le manque d'eau et de nourriture , qu'ils avançaient très peu.

Heureusement quelques heures de marche nous rendirent l'espoir. La plaine changea tout à coup ; le sable et le sol se montrèrent couverts d'un gramin particulier , qu'on nomme herbe des Boschjesmen , et dont ces sauvages mangent la graine. Les collines elles-mêmes avaient un aspect moins nu ; on y découvrait quelques petits arbustes rabougris parmi de grands aloès dichotomes , allant çà et là entre les rochers micacés , dont les reflets brillans éblouissaient nos yeux. La plaine était parsemée de gros morceaux de quartz , blancs

comm
touch
paren
sol co
trant
leur c
fentes
pyrite
J'as
mome
qu'on
peint
j'enter
Ce br
mon c
gens p
allaie
voir e
phans
chés,
d'une
Pou
monta
lieu qu
qui n'e
courir
enfin d
en mē

comme la neige, et dont la base ou partie qui touchait à la terre avait la teinte et la demi-transparence de la prime d'émeraude. Probablement le sol contenait des molécules métalliques qui, pénétrant les portions du quartz qu'elles atteignaient, leur donnaient cette couleur. Au moins, dans les fentes des blocs et des rochers, je trouvai des pyrites cuivreuses et des cristaux colorés en vert.

J'aspirais avec l'impatience de l'affliction au moment d'arriver à la Grande-Rivière, à ce fleuve qu'on me disait ne jamais tarir et dont on m'avait peint les bords si agréables et si rians. Bientôt j'entendis au nord-ouest le mugissement des flots. Ce bruit qui annonçait notre salut fit tressaillir mon cœur d'allégresse, et involontairement mes gens poussèrent tous un cri de joie. Nos tourmens allaient donc finir une seconde fois ! J'allais donc voir enfin une rivière ! car depuis celle des Éléphants je n'avais trouvé que des torrens, ou desséchés, ou qui ne contenaient que quelques amas d'une eau croupie et boueuse.

Pour jouir plus tôt d'un spectacle si doux, je montai à cheval avec mon Klaas, et courus vers le lieu qu'indiquait le bruit. Tous ceux de mes gens qui n'étaient pas occupés aux voitures se mirent à courir avec moi ; mon singe, mes chiens, tous ceux enfin de mes animaux qui étaient libres, partirent en même temps. Nous galopions tous pêle-mêle :

c'était à qui arriverait le premier. Cependant je me laissais précéder de quelques pas par mes bêtes, bien sûr que leur odorat et leur instinct me guideraient par la route la plus courte. Les aboiemens, les cris, la joie et les transports de ce groupe galopant ressemblaient plus à une bacchanale qu'à une caravane de voyageurs affamés. Je jouissais, à moi seul, du plaisir de tous : mille sentimens confus m'agitaient à la fois, et mes yeux involontairement se remplissaient de larmes. Peu d'hommes sur la terre ont eu à souffrir des peines pareilles aux miennes ; mais peu d'hommes aussi ont éprouvé des plaisirs aussi vifs.

Mon premier mouvement en arrivant à l'eau fut de m'y jeter aussitôt, afin de me rafraîchir, en même temps que je boirais : c'était satisfaire à la fois deux besoins très pressans ; et mes gens, ainsi que tous mes animaux, en firent autant.

Le fleuve offrait un coup d'œil majestueux ; et, en effet, sa largeur, dans les endroits de son cours les plus resserrés, était celle qu'à la Seine lorsqu'elle entre dans Paris. Cependant, à juger de sa hauteur ordinaire par une grève de deux cents pas qu'en ce moment il laissait à découvert, il devait avoir baissé considérablement par l'effet de la sécheresse ; aussi voyait-on s'élever au-dessus de ses eaux beaucoup de roches, qui sans doute se trouvaient couvertes lorsqu'il était dans son plein.

Ses b
nis d'an
quantité
c'étaient
les indig
les fruit
diverses
pèce de
et que r
était pe
chants r

J'étais
objets ;
cette ro
par l'est
chir tou
collection

Le vo
une qua
mettait
abondan
des coud
espèce. L
ressourc
contenai
côté je l
les obser
élevée q

Ses bords, dans une grande largeur, étaient garnis d'arbres de différentes espèces, et en telle quantité, qu'ils y formaient une sorte de forêt : c'étaient des mimosas, des ébéniers, nommés par les indigènes *sabris*, des abricotiers sauvages dont les fruits égalaient en bonté nos abricots d'Europe, diverses sortes d'arbres ; et, en arbustes, une espèce de saule, remarquable par un fruit en grappe, et que nous nommâmes *raisins sauvages*. Tout cela était peuplé par une infinité d'oiseaux dont les chants ne m'étaient point encore connus.

J'étais ravi de joie en contemplant ces différens objets ; je m'applaudissais de m'être déterminé à cette route, en rejetant l'idée d'en chercher une par l'est ; et déjà je me berçais de l'espoir d'enrichir tout à coup et considérablement toutes mes collections.

Le voisinage de la rivière attirait dans la plaine une quantité considérable de gibier qui nous promettait une nourriture suffisante. Nous avions en abondance des gazelles spring-bock, des zèbres, des coudoux, des autruches et des oiseaux de toute espèce. D'ailleurs la pêche nous offrait encore une ressource ; la rivière était fort poissonneuse ; elle contenait aussi beaucoup d'hippopotames : de tout côté je les entendais mugir et souffler. Curieux de les observer, je montai sur la pointe d'une roche élevée qui avançait dans le fleuve, et j'en vis un.

marcher et se promener au fond de l'eau; mais je remarquai que sa couleur qui, lorsqu'il est sec, se montre grisâtre, et qui, lorsqu'il n'est qu'humide et mouillé, paraît bleuâtre, semblait alors d'un bleu très foncé. Je le tuai au moment qu'il remontait à la surface de l'eau pour respirer. Mes gens, accourus au coup, le poussèrent au rivage. C'était une femelle très vieille : dans leur surprise, et pour exprimer sa grosseur, ils l'appelèrent la grand'mère du fleuve.

En très peu de temps, aidé de mon Klaas qui, pour les chasses concernant ma collection, était devenu très intelligent et très adroit, j'eus toutes les espèces d'oiseaux que je pouvais désirer. Mais ceux à qui nous déclarâmes particulièrement la guerre furent les perroquets, parce que, étant bons à manger, ils servaient à notre cuisine. Toujours en très grand nombre sur un même buisson, il m'était aisé d'en abattre plusieurs d'un coup; mais il était difficile de les retirer de l'intérieur du buisson, car les épines me déchiraient et ensanglantaient les mains, et cet inconvénient inévitable était même si douloureux, que souvent il me rebutait.

L'arbuste dont je parle a ses épines alternes à chaque oeil : l'une supérieure, droite, aiguë et longue; l'autre inférieure, également dangereuse, et courbée comme la griffe d'un oiseau de proie. Les Namaquois nomment cette plante *caroop*; je

l'ai m
main
qu'en
déch

Da
le fle
d'aier
nos p
perç
Arriv
seurs
retou
parta
avan

T
rame
entra
ces t
mes
fixés
rible
attaq
de su
camp
la nu
de t
qu'ex
Un

l'ai nommée *la traltresse*, parce qu'en avançant la main dans le buisson, l'épine droite vous pique, et qu'en la retirant, la courbe vous accroche et vous déchire.

Dans l'impossibilité où nous étions de côtoyer le fleuve, à cause des forêts d'arbres qui le bordaient, il fut résolu que nous retournerions sur nos pas jusqu'à la fontaine des Zèbres, que de là, perçant au nord, nous viendrions le regagner. Arrivés à la fontaine, nous indiquâmes à mes chasseurs la route que nous allions tenir, afin qu'à leur retour ils pussent nous retrouver; et tandis qu'ils partaient avec les équipages de Schoenmaker, nous avançâmes de notre côté.

Trois heures de marche suffirent pour nous ramener aux bois qui bordent le fleuve; mais en y entrant nous aperçûmes, non sans effroi, les traces toutes fraîches de deux lions, que nous jugeâmes mâle et femelle, et qui par conséquent étaient fixés dans ce canton. Le voisinage de ces deux terribles hôtes nous donnait lieu de craindre quelque attaque dans la nuit, et nous obligeait à redoubler de surveillance, et surtout à tenir autour de mon camp de grand feux allumés pour les écarter; mais la nuit approchait, et peut-être n'était-il pas aisé de trouver promptement la quantité de bois sec qu'exigeaient ces feux.

Un heureux hasard nous en fournit par-delà nos

besoins. Le fleuve, dans ses débordemens, avait entraîné beaucoup d'arbres de toute grandeur et de toute espèce. A deux cents pas de nous était un énorme mimosa qui en avait arrêté un grand nombre. Ils s'y étaient amoncelés en pile, et formaient un bûcher naturel et d'une immense grosseur.

Mes gens, sans se donner la peine de prendre ce qui leur était nécessaire, y mirent le feu, et en un instant nous eûmes un incendie qui dura non-seulement pendant la nuit entière, mais fort avant encore dans la matinée du lendemain. Le lieu, à une grande distance, fut éclairé comme en plein jour; mais l'embrasement était si violent, et les flammes, par la hauteur à laquelle elles s'élevaient, lançaient au loin une telle quantité d'étincelles et de charbons, que mon camp, quoiqu'à deux cents pas, ne fut pas à l'abri de cette pluie de feu, et qu'il fallut même prendre des précautions pour garantir mes poudres. Les arbres à la ronde furent tous brûlés sur pied. Ceux même qui étaient à plus de cinquante pas eurent leurs feuilles grillées. Il est vrai que l'éclat de l'incendie écarta les lions; mais il fit disparaître aussi les oiseaux, et le matin nous n'en vîmes plus un seul, quoique pendant la nuit nous en eussions entendu voler beaucoup, et que plusieurs même, trompés et aveuglés par la lueur du feu, fussent venus se jeter dans les flammes ou périr dans la fumée.

Je p
Klaas
avons
un spe
sangla
homme
un lion
de son
de leur
à son
me vo
traces
il s'éta
ainsi d
lance;
malhe
comb

Nou
devoir
nous
traille
laquel
eux, i
camar
affligé
nocen
homme
revins

Je passai la rivière sur mon radeau avec mon Klaas et les deux Caminouquois; mais à peine avions-nous pris terre qu'à nos yeux se présenta un spectacle bien désolant : c'était une sagaie ensanglantée, près de laquelle gisait le cadavre d'un homme qui avait été dévoré en grande partie par un lion. À son vêtement, et à ce qui restait encore de son visage, les deux étrangers reconnurent un de leurs camarades qui depuis huit jours manquait à son kraal, et qui'en était parti seul pour venir me voir. On distinguait très bien sur la terre les traces de la bête féroce : pendant quelque temps il s'était défendu contre elle, l'avait même blessée, ainsi que l'annonçait le sang dont était teinte sa lance ; mais il avait succombé enfin ; et tel est le malheur de l'infériorité qu'ont, dans ces sortes de combats, des hommes privés d'armes à feu.

Nous rendîmes à ses tristes restes les derniers devoirs ; c'est-à-dire qu'à la manière des sauvages nous couvrîmes d'un monceau de pierres ses entrailles et ses os brisés. Après cette cérémonie, à laquelle je me fis un devoir de satisfaire comme eux, ils me quittèrent pour aller porter à leurs camarades la nouvelle de l'événement ; et moi, affligé de mon côté d'avoir été, quoique très innocemment, la cause involontaire de la mort d'un homme, je renonçai à la chasse que je projetais et revins à mon camp.

Bientôt j'eus épuisé ce que les deux cantons offraient de curieux pour ma collection, et je n'eus plus d'autre vœu à faire que celui d'en sortir au plus vite; mais l'état où étaient mes attelages s'y opposait. Forcés de se nourrir d'une herbe nouvelle pour eux, ils étaient devenus de vrais squelettes. Jamais je n'allais les visiter que je n'eusse le désespoir dans l'âme. Ceux de mes gens qui étaient préposés à leur garde, quand au bout de huit jours je les faisais relever et les rappelais au camp, ne revenaient guère sans m'annoncer qu'il était mort quelques bêtes. Depuis cinq semaines je séjournais sur la rivière, dans l'espoir que nous éprouverions quelque pluie qui reverdirait les herbages; et pendant tout ce temps il n'avait plu qu'une fois, encore était-ce si faiblement, qu'à peine la poussière en avait été abattue.

Cependant la saison des grandes chaleurs venait de commencer; nous touchions au mois de novembre, et partout la terre brûlée ne me laissait plus d'espérance. Mes Hottentots eux-mêmes ne cachaient pas leur découragement. Il fallut donc se résoudre à diriger ailleurs mes explorations.

Départ de l'auteur pour le pays des Grands Namaquois. Son arrivée à la rivière des Lions. Il tue des girafes. Sa description.

Je fixai mon départ au 28 octobre, et partis, emmenant avec moi huit de mes fusiliers, au nom

bre de
qui co
de mo
les ord
de qua
cheva
pour p
quelqu
cle et
travers
mes en
dans l
rafes o

Les
conseil
che, e
l'espér

Pen
gissem
si près
alerte,
le cas o

A ce
faire,
l'ouest
sortant
verdun
très ap

bre desquels était Klaas Baster, et huit Namaquois qui consentirent à m'accompagner. Tout le reste de mon ancienne caravane demeura au camp, sous les ordres de Swanepoel. La nouvelle fut composée de quatre chiens, de mon singe Keès, de deux chevaux, de six bœufs de charge que j'avais loués pour porter mes effets, mes provisions, et même quelques instrumens, tels que mon quart de cercle et ma boussole, et de dix-huit personnes. Nous traversâmes la rivière sur le radeau, et la côtoyâmes en la remontant et suivant encore son cours, dans l'espoir que nous apercevriions quelques girafes que le besoin de boire y attirerait.

Les Namaquois qui connaissaient le canton me conseillèrent de camper après six heures de marche, et de quitter la rivière le lendemain, dans l'espérance de trouver les girafes dans la plaine.

Pendant la nuit nous fûmes inquiétés par les rugissemens de trois lions, dont l'un s'approcha même si près de nous, qu'un de mes gens l'aperçut. Cette alerte, en troublant notre sommeil, nous mit dans le cas de partir de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

A cette seconde journée nous fûmes obligés de faire, comme à la première, six grandes lieues vers l'ouest, et vîmes camper près d'une source qui, sortant du pied de quelques roches, et ornée de verdure le long de ses bords, présentait un site très agréable.

Au moment où j'y arrivai, un secrétaire était occupé à y boire; je le tuai d'un coup de fusil, et de son nom j'appelai la source *Fontaine du secrétaire*.

Les Hollandais ont donné à cet oiseau le nom de *secretaris* ou *secrétaire*, à cause de la touffe de plumes qu'il porte derrière la tête, attendu qu'en Hollande les gens de cabinet, quand ils sont interrompus dans leurs écritures, passent leur plume dans leurs cheveux derrière l'oreille droite, ce qui imite un peu la huppe de cet oiseau.

J'arrivai bientôt au milieu d'une horde de Namaquois. Le chef était venu au-devant de moi, selon la coutume, accompagné d'une partie de sa horde. Après le compliment d'étiquette, il me fit présent de deux moutons pour ma troupe; et tandis qu'elle les apprêtait, j'allai visiter le kraal. A chaque hutte où je me présentais, j'entendais dire, *tabacana maté*, donnez-moi du tabac. Moi je répondais, *Deip maté*, donnez-moi du lait; et en effet, j'étais si altéré de la route, qu'en ce moment j'eusse préféré une jatte de lait à un présent de dix bœufs. Ma demande fut accueillie avec empressement; on conduisit à ma tente plusieurs vaches que je fis traire en ma présence.

Le vieillard ne m'avait pas quitté un seul instant, et j'avais mis sa présence à profit, le faisant interroger sur tout ce qu'il m'intéressait de savoir sur

la com
me pa
gné de
et ses

procu
leur n
des fo
depuis
ils n'a
Ces an
et il r
avait e
tant qu

Une
recte
moi un
la détr
posé la
pauvre

Mon
jour su
vière,
dès le
chasse
avec q
notre
monde

La m

la contrée. Lui, profitant également de l'occasion, me parla d'un chagrin qu'il avait. Il était peu éloigné de la rivière; les hippopotames y fourmillaient, et ses compagnons et lui eussent bien voulu s'en procurer de temps en temps quelques-uns pour leur nourriture; mais quoiqu'ils eussent creusé des fosses et tendu des pièges le long du rivage, depuis deux ans qu'ils habitaient le canton ils n'avaient pu encore en prendre que trois. Ces animaux, disait-il, étaient trop fins pour eux; et il ne doutait pas qu'avec mes fusils,^m dont il avait entendu raconter les effets, je n'en eusse autant qu'il me plairait.

Une pareille remarque était une prière indirecte de rendre service à la horde: c'était pour moi une occasion de me faire des amis; et quand la détresse où je me trouvais ne m'en eût pas imposé la loi, je l'eusse fait encore pour obliger ces pauvres gens.

Mon plan fut de partir dans l'après-dîner du jour suivant, d'aller passer la nuit près de la rivière, et le lendemain, de commencer la chasse dès le crépuscule. J'emmenai avec moi tous mes chasseurs; un détachement de la horde me suivit, avec quelques bœufs de charge pour le produit de notre chasse, et au point du jour je mis tout mon monde en activité.

La moitié de la double troupe passa le fleuve à

la nage, tandis que l'autre moitié resta de mon côté. Quand les nageurs furent arrivés à l'autre bord, ils se partagèrent en deux bandes, dont l'une remonta la rivière à une certaine distance et l'autre la descendit. La même chose se fit sur mon rivage. Les quatre bandes embrassèrent ainsi trois quarts de lieue de rivière; moi seul je restai en place et au centre des traqueurs.

A un signal donné, tous avaient ordre de partir de leur poste, à pas lents, et de se rendre vers moi; les uns en poussant de grands cris, les autres en tirant de temps en temps des coups de fusil, pour rabattre et conduire à ma portée les hippopotames qui se trouveraient dans cet espace du fleuve. Il s'en rencontra huit. Toutes les bandes de chasseurs étant réunies au centre commun, nous n'eûmes plus besoin que de patience et d'adresse.

En peu de temps nous en blessâmes plusieurs. Déjà même deux étaient mis à mort; et les gens de la horde étaient ravis de joie. Mais quelques-uns d'entre eux s'étant mis à la nage, pour faire échouer à la rive les deux bêtes mortes, un des nageurs reçut, des hippopotames blessés, un coup de boutoir, et un autre eut la cuisse fendue d'un coup de dent. Ce double accident m'en fit craindre quelque autre plus fâcheux encore; je rappelai tout mon monde; et au grand regret des

Nama
nonçait
pouvait

A l'ex
servai
deux an
gner, a
d'accep

A no
du Secr
arrivam
che, da
autre h
posé d'
devant
la plus

Cepe
tion qu
couvert
ne conn
ceux du
dessins
de recor
une. En
lais en
d'être d
heurs e

Arriv
XXI

Namaquois, je terminai une chasse que tout annonçait devoir être plus abondante, mais qui ne pouvait plus se continuer sans de très grands périls.

A l'exception de quelques morceaux que je réservai pour mes gens, j'abandonnai au kraal les deux animaux en entier. Le chef, pour me témoigner, au nom de tous, sa reconnaissance, me pria d'accepter un bœuf gras.

A notre départ, nous repassâmes à la Fontaine du Secrétaire; et de là, tirant au nord-est, nous arrivâmes, après quatre heures et demie de marche, dans une plaine desséchée qu'habitait une autre horde que je cherchais. Le kraal était composé d'une vingtaine d'hommes qui vinrent au-devant de moi pour me recevoir; tout y annonçait la plus profonde misère.

Cependant, je fus frappé d'une sorte de distinction que j'aperçus sur une des huttes; elle était couverte, en entier, d'une peau de girafe. Moi qui ne connaissais ce quadrupède, le plus haut de tous ceux du globe, que d'après les descriptions et les dessins fautifs que j'en avais vus, je n'avais garde de reconnaître ici sa robe; et cependant c'en était une. Enfin, j'étais dans le pays qu'il habite; j'allais en voir de vivans, et je touchais au moment d'être dédommagé, au moins en partie, des malheurs et des chagrins de mon voyage.

Arrivé au *Gamma-Rivier* ou rivière des Lions,

je trouvai un torrent qui avait si peu d'eau, que nous choisîmes, pour notre route, son lit même. A la vérité, le sable mouvant dont il était couvert nous fatiguait beaucoup; mais nous étions dédommagés de cette fatigue par l'abri que les arbres touffus de ses bords nous présentaient contre l'ardeur du soleil. Aux approches de la nuit, nous nous arrêtâmes sous un grand mimosa, et après avoir allumé un feu, nous nous assîmes en cercle autour du foyer.

Sur l'arbre était un de ces nids énormes qui composent une république d'oiseaux. Soit que la fumée incommodât les animaux, soit que la clarté que répandait notre feu leur parût celle du jour, beaucoup d'entre eux s'agitaient dans les branches, tandis que d'autres, gazouillant en foule, formaient un bruit confus quoique assez agréable. L'occasion était favorable pour m'en procurer quelques-uns. Je montai sur l'arbre, et glissai la main dans une des cellules; mais ce mouvement, malgré toutes mes précautions, ayant ébranlé la ruche, tous cherchèrent à s'enfuir, et de tous les trous il en sortit à la fois une quantité prodigieuse.

Néanmoins ma main avançait toujours, déjà même je touchais quelque chose, quand tout à coup je me sentis mordre cruellement; et cette pincure m'étonna d'autant plus, que les oiseaux

construc
neaux du
Il y avait
qu'il étai
faite; je
je retira
de joie, c
femelle.

La pré
étrangère
Namaquo
connaiss
quand le
quelquef
forts qu'e
et qu'en
associatio
mains se
pouillé,
s'appropri
manqu
ver qu'ils

Le jour
dans leur
dont la v
ramena s
que la fra
pillés au

constructeurs étant du même genre que les Loinneaux du Cap, ils ne pouvaient faire tant de mal. Il y avait donc dans le nid une espèce étrangère qu'il était curieux de connaître. La morsure était faite; je ne lâchai point prise, et bientôt, en effet, je retirai du nid, avec autant de surprise que de joie, deux petits perroquets charmans, mâle et femelle.

La présence de ces intrus dans une république étrangère me paraissait un fait inexplicable; les Namaquois seuls n'en étaient point étonnés. Ils le connaissaient par expérience, et m'apprirent que quand les républicains ont fini leur habitation, quelquefois des oiseaux d'une autre espèce, et plus forts qu'eux, viennent les en chasser et s'y établir, et qu'en se multipliant ils y vivent de même en association. Ainsi donc, ce n'est pas chez les humains seulement, que le faible est opprimé, dépouillé, chassé; chez les oiseaux aussi des tyrans s'approprient le fruit du travail des autres, et ne manquent pas non plus d'une logique pour prouver qu'ils l'ont fait à bon droit.

Le jour, qui force les bêtes féroces de retourner dans leurs repaires, et qui rend le courage à ceux dont la vie est innocente et les mœurs paisibles, ramena sur l'arbre la foule des petits perroquets que la frayeur de l'aventure de la nuit avait éparpillés au loin. Ils arrivaient tous par paire; et

avant de rentrer dans l'habitation commune, ils s'arrêtaient sur les branches, pour examiner le dégât qu'elle avait souffert. Mais je remarquai qu'il ne revint que des perroquets, et pas un seul des anciens constructeurs. Ceux-ci avaient été bannis jusqu'au dernier.

Tandis que je réfléchissais sur cette transmutation de colonie, un des Namaquois qui me servaient de guides vint avec empressement me donner un avis qu'il avait cru devoir m'être agréable.

Cet homme m'avait vu, dans sa horde, transporté de plaisir à la vue d'une peau de girafe, et il était accouru pour me dire qu'il venait d'apercevoir dans les environs un de ces animaux, sous un mimosa dont il broutait les feuilles.

A l'instant, ravi de joie, je sautai sur un de mes chevaux; j'en fis monter un autre à Bernfry, et suivi de mes chiens, je volai vers le mimosa indiqué. La girafe n'y était plus; nous la vîmes traverser la plaine du côté de l'ouest, et nous pi-quâmes pour la joindre. Elle prit un trot fort léger, sans néanmoins forcer sa marche; nous galopâmes après elle, et de temps en temps lui tirâmes quelques coups de fusil; mais insensiblement elle gagna tellement sur nous, qu'après l'avoir poursuivie pendant trois heures, forcés d'arrêter, parce que nos chevaux étaient hors d'haleine, nous la perdîmes de vue.

Le j
che, m
girafes
elles pr
pée pa
parvins
la renv

Qui
dans m
Peines,
venir, c
tout s'e
ne pouv
surais l'
ment m
ment d
tour m
pu faire
plus pes
je venai
richir l'
mans, e

La gi
bêtes à
aussi co
pâturag

' En eff
une peau

Le jour suivant, après quelques heures de marche, nous aperçûmes au détour d'une colline sept girafes qu'à l'instant ma meute attaqua. Six d'entre elles prirent la fuite ensemble; la septième, coupée par mes chiens, s'écarta d'un autre côté. Je parvins à l'atteindre, et d'un coup de carabine je la renversai.

Qui croirait qu'une conquête pareille excitât dans mon âme des transports voisins de la folie ! Peines, fatigues, besoins cruels, incertitude de l'avenir, dégoût quelquefois du passé, tout disparut, tout s'envola à l'aspect de cette proie nouvelle : je ne pouvais me rassasier de la contempler ; j'en mesurais l'énorme hauteur. Je reportais avec étonnement mes regards de l'animal détruit à l'instrument destructeur. J'appelais, je rappelais tour à tour mes gens ; et quoique chacun d'eux en eût pu faire autant, quoique nous eussions abattu de plus pesans et de plus dangereux animaux encore, je venais le premier de tuer celui-ci ; j'en allais enrichir l'histoire naturelle ; j'allais détruire des romans, et fonder à mon tour une vérité ¹.

La girafe rumine, ainsi qu'en général toutes les bêtes à cornes et à pied bifourchu. Elle broute aussi comme elles, mais rarement, parce que le pâturage manque dans la contrée qu'elle habite. Sa

¹ En effet, Levaillant est le premier qui ait rapporté en Europe une peau de girafe.

nourriture ordinaire est la feuille d'une sorte de mimosa, nommée par les naturels du pays *kanaap*, et par les colons *kameel-doorn*. L'arbre étant particulier au canton, et ne croissant que là, il se pourrait que ce fût la raison qui l'y fixe, et qui empêche qu'on n'en voie dans les régions de l'Afrique méridionale où il ne croît pas, ce qui n'est au reste qu'une assertion hasardée, et que l'antiquité même semble contrarier.

Sans contredit, la plus belle partie de son corps est la tête. Sa bouche est petite et ses yeux sont vifs et bien ouverts; entre les deux yeux et au-dessus du nez, il y a un tubercule très saillant et bien prononcé. Cette éminence n'est point une excroissance charnue, mais un renflement de la partie osseuse; et il en est de même des deux petites bosses ou protubérances dont son occiput est armé, et qui, grosses comme un œuf de poule, s'élèvent de chaque côté de la naissance de sa crinière. Sa langue est râpeuse et se termine en pointe; ses deux mâchoires ont de chaque côté six machelières; mais l'inférieure porte en outre sur le devant huit dents incisives, tandis que la supérieure n'en a point.

Les sabots sont fendus, ils manquent de talon et ressemblent assez à ceux du bœuf; cependant on remarque au premier coup d'œil que ceux de l'avant portent plus de grosseur que ceux de l'ar-

rière. La couronne couverte de callosité sur la po

L'allure gauche et ridicule, la boîte en long cou à l'arrière épaules de longueur pouces à la longueur sans peine obligée ainsi que

Sa démarche solipède le train est peut le fendre cantes co

Pour dans ses contre m semblera

rière. La jambe est très fine; mais les genoux sont couronnés, parce que l'animal s'agenouille pour se coucher. Il a aussi au milieu du sternum une grande callosité, ce qui prouve qu'il repose ordinairement sur la poitrine.

L'allure de la girafe lorsqu'elle marche n'est ni gauche ni désagréable; mais au trot elle devient ridicule, et l'on croirait que c'est un animal qui boite en voyant sa tête perchée à l'extrémité d'un long cou qui ne plie jamais, se balancer de l'avant à l'arrière, et jouer d'une seule pièce entre deux épaules qui lui servent de charnière. Au reste, la longueur du cou dépassant au moins de quatre pouces celle des jambes, il est évident que, ajoutée à la longueur de la tête, elle lui suffit pour brouter sans peine, et que par conséquent elle n'est pas obligée ou de s'agenouiller, ou d'écarter les pieds, ainsi que l'ont écrit quelques auteurs.

Sa défense, comme celle du cheval et des autres solipèdes, consiste en ruades. Mais son arrière-train est si léger et ses ruades si vives que l'œil ne peut le suivre : elles suffisent même pour le défendre contre le lion, quoiqu'elles soient insuffisantes contre l'attaque impétueuse du tigre.

Pour ses cornes, elle ne les emploie nullement dans ses combats; je ne l'ai pas même vues'en servir contre mes chiens, et cette arme faible et inutile ne semblerait qu'une erreur de la nature, si dans ses

ouvrages la nature pouvait manquer son but et se tromper.

Les girafes mâles et femelles se ressemblent à l'extérieur pendant leur jeunesse. Leurs cornes obtuses se terminent par un faisceau de longs poils que la femelle conserve plus long-temps que le mâle, qui les perd lorsqu'il est parvenu à l'âge de trois ans.

Il en est de même de la robe, qui d'abord d'une couleur roux-clair se fonce peu à peu à mesure que l'animal grandit, et qui finit par être brun-fauve chez la femelle, et d'un brun presque noir chez le mâle.

C'est à cette différence de couleur dans les girafes d'un certain âge qu'on peut à quelque distance distinguer les mâles des femelles. Au reste, la robe chez tous les deux varie également pour la distribution et pour la forme des taches ; j'observerai encore que quand la femelle devient très vieille, elle prend la teinte foncée du mâle.

De près la femelle se distingue en outre par sa taille moins haute et par la bosse de son avant-tête, moins saillante et moins prononcée. Elle a, comme la vache, quatre pis ou mamelons ; et, si je puis citer ici le témoignage des sauvages, elle porte pendant douze mois, et n'a jamais qu'un petit à chaque portée

A ci
avons
avertis
rendre
conom
de ma
os ; ceu
en avo
profit.
tèrent
tirèrent
recueil

Pend
des vo
taient
nant s
provisi

D'ail
fourni
zelles.
en trou
source
autant
de lieu
garde
elle ét

L'auteur visite les Caminouquois.

A cinq lieues de nous, du côté de l'est, nous avions une horde de Caminouquois qui, sans doute avertis de ma présence par nos feux, vinrent me rendre visite et donner à ma troupe des leçons d'économie. Ils se jetèrent en affamés sur ce qui restait de ma girafe, et ramassèrent soigneusement les os; ceux même que mes gens avaient jetés après en avoir mangé la moelle furent mis par eux à profit. Ils les brisèrent en morceaux, m'empruntèrent ma chaudière pour les faire bouillir, et en tirèrent une quantité incroyable de graisse qu'ils recueillirent avec une grande joie.

Pendant les neuf jours que je restai là, ce furent des voyages continuels du kraal à mon camp. C'étaient des fourmis prévoyantes qui, allant et revenant sans cesse, emportaient toujours quelques provisions.

D'ailleurs, sans me donner aucune peine, je leur fournissais abondamment plusieurs espèces de gazelles. Chaque jour régulièrement elles venaient en troupe, vers les quatre heures du soir, boire à la source; et me mettant en embuscade, j'en abattais autant qu'il me plaisait. Plus loin, à trois quarts de lieue, était une colline que j'avais appelée *mon garde-manger*. Tous les matins au lever du soleil elle était tellement couverte de gélinottes, que

d'un seul coup chargé à mitraille j'en tuais plus qu'il ne nous en fallait pour notre consommation. Ainsi après avoir éprouvé pendant long-temps les horreurs de la famine, nous nous trouvions tout à coup dans une abondance excessive, et je pouvais, avec notre superflu, nourrir sans peine mes voisins.

Je prolongeais quelquefois jusque chez eux mes promenades et mes chasses, dans le dessein de les étudier et de les connaître; mais ils n'ont rien absolument qui les distingue des grands Namaquois. Armes, mœurs, usages, habillemens, langage, construction de huttes, tout, chez les uns et chez les autres, est entièrement semblable.

En deux jours j'arrivai à la rivière des Lions que nous traversâmes au même endroit où nous l'avions passée précédemment; et le quatrième, comme je l'avais conjecturé, je fus vers le soir à la vue de mon camp, sur l'autre bord de l'Orange.

J'avais dans mon camp un certain nombre de Caminouquois qui, d'amitié, m'y avaient suivi avec leurs femmes. Quand ces braves gens surent que j'allais partir pour une nouvelle excursion, tous, ainsi que les femmes, s'offrirent à m'accompagner, ne demandant pour tout traitement extraordinaire qu'une ration de tabac par lune. J'acceptai leur offre avec une grande joie.

Avant de quitter mon camp sur l'Orange, j'avais remarqué que les crues de la rivière devenaient

plus fo
quelqu
restaier
accrois
les mor
qué pre

La m
sur la
tendais
pour l
qu'à m
tre der
après q
nous a
soir, et
ques g
temps,
gner d

Le q
ombra
si agré
chaleur
résolus
core la
des her
dans le
zelles,
que je

plus fortes et plus fréquentes qu'auparavant, que quelquefois elles s'élevaient jusqu'à six pieds, et restaient dans cet état pendant plusieurs jours. Cet accroissement annonçait la saison pluvieuse dans les montagnes du nord-est, où cette rivière, ainsi que presque toutes celles de l'ouest, prend sa source.

La même cause devant produire le même effet sur la rivière des Lions, j'avais à craindre, si j'attendais plus long-temps, de me trouver embarrassé pour la passer. Déjà même elle avait plus d'eau qu'à ma dernière traversée. Ainsi, voulant la mettre derrière moi, j'allai camper sur sa rive droite; après quoi nous la côtoyâmes pendant trois jours, nous arrêtant seulement pour le campement du soir, et dans le jour pour donner la chasse à quelques girafes que nous apercevions de temps en temps, mais qui finissaient toujours par nous gagner de vitesse et par disparaître.

Le quatrième jour nous arrivâmes dans un lieu ombragé par de beaux arbres, et d'une fraîcheur si agréable à l'œil et si séduisante au milieu des chaleurs intolérables qui nous dévoraient, que je résolus d'y passer non-seulement la nuit, mais encore la journée suivante. Autour de moi étaient des herbages verts et des eaux claires; et plus loin, dans le lointain, j'apercevais des girafes, des gazelles, des gnoux, et surtout des espèces d'oiseaux que je ne connaissais pas encore.

En un instant mes tentes furent dressées et le bois ramassé, grâce aux femmes qui, après avoir supporté les fatigues et la chaleur de ces quatre jours avec plus de courage que les hommes, se mirent sans délai à l'ouvrage : elles s'étaient emparées exclusivement de celui-ci, et ne voulaient point qu'ils s'en occupassent.

Il en était de même de ce qui regardait mon ménage. Chacune d'elles disputait à qui se montrerait plus utile; elles semblaient craindre que je ne me repentisse de les avoir emmenées avec moi; et pour prévenir jusqu'au germe du regret, elles cherchaient, par mille prévenances, à se rendre nécessaires. C'était pour elles une jouissance d'avoir à exécuter quelque ordre nouveau de ma part, ou quelque détail qui me regardât, et c'était aussi un intéressant tableau que ces groupes d'êtres mouvans ou pressés autour de moi, et devenus si dociles depuis la dernière émeute du sérail.

Pendant qu'elles apprêtaient mon souper, j'allai me promener sur les bords de la rivière; et là, presque dans son lit, j'aperçus un phénomène qui est assez rare en géologie pour qu'un naturaliste, quand il le rencontre, l'observe avec attention. C'était une source si prodigieusement salée, qu'il était impossible d'en boire une goutte.

J'ai vu les puits salins de la Lorraine allemande et du comté de Nassau, et jamais, quoique j'aie

goûté la
reille. C
sans do
ronge;
elle en
à en ju
de sel.

Nous
une so
nom de
son lit
je n'en
pesait p
tité con
le nom
jaunes,
fis rôti
tendre
excelle

Les
par leu
même
celui q
de la c
guépie
De
animab
me pro

goûté leurs eaux, je n'ai éprouvé une salure pareille. Celle-ci, dans son cours souterrain, passe sans doute sur quelque lit de sel gemme qu'elle ronge; et à raison de l'extrême chaleur du climat, elle en dissout probablement beaucoup; au moins, à en juger par la saveur, elle contient beaucoup de sel.

Nous étant orientés nord-est, nous trouvâmes une source d'eau excellente, à qui je donnai le nom de *Fontaine des Tortues*, parce que près de son lit je trouvai une tortue telle que jusqu'alors je n'en avais point encore vu de pareille. Elle pesait plus de douze livres, et contenait une quantité considérable d'œufs de toutes grandeurs, dans le nombre desquels il y en avait une vingtaine de jaunes, gros comme ceux des œufs de poule. Je la fis rôtir sur le brasier; et sa chair blanche, aussi tendre que celle du poulet, me donna un souper excellent.

Les pintades continuèrent de nous assourdir par leur bruyant caquetage; mais nous avions en même temps plusieurs espèces de jolis oiseaux; celui que Buffon a décrit sous le nom de grenadin de la côte d'Afrique, et spécialement ces charmans guépiers dont j'ai parlé ailleurs.

De leur côté mes chasseurs m'apportèrent un animal fort curieux, et que je n'avais pu encore me procurer; c'était la grande gerboise du Cap.

Elle est forte comme nos plus grands lièvres; elle a le poil roux et foncé, la queue fort longue et terminée, comme celle de l'hermine, par un bouquet de poils noirs. On la nomme dans les colonies *spring-haas* (lièvre-sauteur), parce que ses jambes de derrière étant disproportionnément beaucoup plus longues que celles de devant, elles lui permettent de faire des élans et des sauts prodigieux. Sa chair est un excellent manger. Ce singulier quadrupède, quoique abondant dans certains cantons de l'Afrique, est cependant très difficile à trouver, parce qu'il se retire pendant le jour dans des terriers profonds qu'il se creuse lui-même, et n'en sort qu'au soleil couchant pour aller brouter l'herbe qui est sa principale nourriture.

Le lendemain je me dirigeai au nord-quart-nord-ouest, pour gagner un torrent nommé le *Draay*, ou Rivière-Tortueuse. Son lit, au lieu où nous le joignîmes, était peu profond, et nous ne l'aperçûmes qu'au moment d'y descendre. En cet instant un troupeau de buffles y était couché. Nous nous trouvâmes en présence; mais, à notre vue, se levant tous ensemble, ils s'enfuirent avec une précipitation, un bruit et un effroi que je ne puis peindre; tandis que nous, aussi étourdis qu'eux de la rencontre, et nullement préparés à l'aventure, nous les laissâmes fuir, sans songer seulement à leur tirer une balle.

Quoi-
quelque
était gar-
pement
garantir
aveugla-
par une
de Fahr-
au couc-
vingt-di-

Malgr-
tune da-
fectivem-
pèce no-
mâle et

J'ai n-
serres p-
autres a-
il a, pou-
pendant
fin duve-
sont dép-
tous les
toute la
beau bla-
à près d-
ces deux

Quoique le Draay fût à sec, il avait pourtant quelques lagunes dans certains bas-fonds, et il était garni de beaux arbres. J'y cherchai un campement, tant pour nous reposer que pour nous garantir d'un violent vent de nord qui, en nous aveuglant par une pluie de sable, nous étouffait par une chaleur brûlante. A midi le thermomètre de Fahrenheit marquait cent dix degrés; et le soir, au coucher du soleil, il était encore à quatre-vingt-dix ¹.

Malgré le vent et la chaleur j'allai chercher fortune dans les arbres du rivage, et j'y trouvai effectivement un magnifique et superbe aigle, d'espèce nouvelle, dont j'eus le bonheur de tuer le mâle et la femelle, en deux coups de fusil.

J'ai nommé cet aigle *griffard*, parce qu'il a les serres plus fortes et plus acérées que tous les autres aigles connus. Aussi fort que l'aigle royal, il a, pour caractère distinctif, une espèce de huppe pendante sur l'occiput; le tarse est couvert d'un fin duvet dans toute sa longueur, et ses jambes sont dépourvues de ces longues plumes que chez tous les oiseaux de proie on nomme culotte; toute la partie antérieure de son corps est d'un beau blanc, et le manteau d'un brun clair. J'étais à près de trois lieues de mon camp quand je tuai ces deux charmans oiseaux, et j'y arrivai excédé

¹ 110 degrés Fahrenheit répondent à 35 degrés Réaumur.

de fatigue de les avoir portés; car ils ne pesaient ensemble guère moins de trente livres.

Arrivée chez les Grands Namaquois. Description de ces peuples.

En entrant dans la contrée des Namaquois, mon intention était tout de vérifier tout ce qu'on en dit au Cap. Que de contes n'avais-je pas entendu faire sur cette nation! Que de choses merveilleuses sur ses mœurs, ses arts, ses trésors, etc.! Déjà mon lecteur sait à-quoi s'en tenir sur ses prétendues mines d'or et d'argent : eh bien, il en est de ses arts et de ses lois comme de ses mines.

L'homme par qui se sont accréditées toutes ces fables est Kolbe. Moi-même, sans aucune notion sur ces peuplades éloignées et inconnues, j'avais ajouté quelque foi aux rêveries de cet écrivain. En conséquence, et à mesure que je pénétrais dans l'intérieur de l'Afrique et que je visitais les Hottentots, je cherchais partout les vestiges de cette florissante agriculture « qu'ils entendent incomparablement mieux que les Européens du Cap, qui s'adressent très souvent à eux pour avoir leur avis là-dessus. » Je désirais voir quelqu'un de ces mariages solennels qu'un prêtre forme et légitime en inondant de son urine les deux conjoints. Je voulais visiter les prisons publiques de ce peuple, assister aux audiences de ses tribunaux et aux sentences de son conseil suprême. Peut-être avais-

je détrui-
pirer à
cheval
et les cé-
titude.

Hélas
évanoui
tique de
expérien
vaincus
que dan
rets, où
tées.

Trent
ce voyag
au Cap,
cet ouvri
a parlé c
voyageu
et aujour
sur son

A l'en
totes, sa
jugé de
nable co
des deu
c'est le p
et fille,

je détruit en Afrique assez de monstres pour aspirer à l'honneur d'être admis dans cet ordre de chevalerie dont l'historien nous décrit la marche et les cérémonies avec autant de pompe que d'exactitude.

Hélas ! toutes ces brillantes chimères se sont évanouies devant moi. Religion , police , lois , tactique des armées , ordre de bataille , traité de paix , expérience militaire , prisonniers , vainqueurs et vaincus , toutes ces hableries n'ont jamais existé que dans le cerveau de l'auteur et dans les cabarets , où , en se moquant de lui , on les lui a débitées.

Trente ou quarante ans après la publication de ce voyage , l'abbé de la Caille alla aussi séjourner au Cap , et par-là fut à portée de prononcer sur cet ouvrage , au moins en quelques matières ; il en a parlé comme il le devait. Depuis la Caille , d'autres voyageurs ont aussi porté sur Kolbe leur jugement , et aujourd'hui nous savons à quoi nous en tenir sur son récit.

A l'en croire , dans toutes les peuplades hottentotes , sans exception , les mères ont l'horrible préjugé de ne pas vouloir deux jumeaux , et l'abominable coutume d'en étouffer ou d'en égorger un des deux. Si ce sont deux filles ou deux garçons , c'est le plus faible qu'elles sacrifient ; si c'est garçon et fille , c'est la fille , dit-il , qui est la victime : et

ces crimes, il ne rougit point d'attester qu'il en a été le témoin.

Et moi j'atteste que cette imputation est la plus noire calomnie contre la nature dont jamais écrivain sans pudeur ait souillé sa plume. Pour m'en convaincre, il me suffisait d'avoir vu les deux jumeaux d'une des femmes du chef. Mais cependant, comme ces enfans auraient pu, par quelque raison particulière, être une exception à la loi générale, je voulus interroger leur père sur ce prétendu massacre.

Tous les matins, avant mon départ pour la chasse, il venait me voir avec ses deux femmes, et se régaler en fumant une pipe et avalant un *sopje*, ou petit verre d'eau-de-vie.

J'ajouterai ici que les Namaquois, non-seulement ne se défont pas d'un de leurs jumeaux quand ils en ont, mais qu'ils conservent et élèvent tous leurs enfans : ce devoir est si naturel, que je n'aurais pu parvenir à faire comprendre une idée contraire.

Outre la grande inculpation révoltante dont je viens de parler, on m'avait débité sur les grands Namaquois une fable absurde, dont je vérifiai également la fausseté. Ce n'était point au Cap que celle-ci m'avait été racontée, ainsi que l'autre ; je la tenais de Klaas Baster, qui, né dans les environs de l'Orange, pouvait avoir sur ce peuple quelques connaissances certaines.

Seld
tion il
manière
le pre
cela il
l'enfer
où, pr
piration
quelqu
peu l'e
enfin,
voir pl
les pare
dès ce
de con
monstr
Tel é
et quoi
dant le
et de d
oculaire
enfin l'
et igno
et des c
pugnanc
Bien
question
rire au

Selon lui les pères, pour montrer quelle affection ils portent à leurs enfans, nourrissent d'une manière particulière leur aîné, comme devant être le premier objet de la tendresse paternelle. Pour cela ils le mettent, pour ainsi dire, en mue; ils l'enferment dans une fosse faite sous leur hutte, où, privé de mouvement, il perd peu par la transpiration; et là ils le nourrissent et l'empâtent, en quelque façon, avec de la graisse et du lait. Peu à peu l'enfant s'engraisse, il enfle comme un tonneau; enfin, quand il en est venu au point de ne pouvoir plus marcher et de plier sous son propre poids, les parens l'exposent à l'admiration de la horde, qui dès ce moment conçoit plus ou moins d'estime et de considération pour la famille, selon que le monstre a plus ou moins de rotondité.

Tel était le récit que m'avait fait Klaas Baster; et quoique tout me parût invraisemblable, cependant le narrateur y ajoutait tant de circonstances et de détails dont il prétendait avoir été le témoin oculaire, il avait si peu d'intérêt à me tromper, enfin l'esprit humain chez des nations grossières et ignorantes montre quelquefois des préventions et des coutumes si insensées, que, malgré ma répugnance; je m'étais vu forcé de croire à celle-ci.

Bientôt je fus désabusé; partout où je fis des questions à ce sujet, je vis qu'on était près de me rire au nez. Cependant comme il me paraissait in-

croyable qu'un homme qui disait avoir vu n'eût pas vu réellement, comme il était possible que sans être vraie dans tous ses détails, la fable néanmoins eût quelque fondement, je voulus me convaincre par moi-même de ce qui pouvait y avoir donné lieu, et chaque fois que je visitais une horde, j'avais soin, sous différens prétextes, d'examiner l'une après l'autre toutes les huttes du kraal, et de demander quel était l'ainé de la famille; mais nulle part je ne vis rien qui annonçât ni cette prétendue mue, ni ce prétendu empâtement dont on m'avait parlé.

La taille des grands Namaquois est plus haute que celle des autres peuplades hottentotes; ils paraissent même plus grands que les Gonaquois, quoique peut-être ils ne le soient pas réellement. Mais leurs os plus petits, leur air fluët, leur taille efflanquée, leurs jambes minces et grêles, tout enfin, jusqu'à leurs longs manteaux peu épais, qui des épaules descendent jusqu'à terre, contribue à l'illusion. A voir ces corps effilés comme des tiges d'arbres, on dirait des hommes passés à la filière.

Moins foncés en couleur que les Cafres, ils ont un visage plus agréable que les autres Hottentots, parce que le nez est moins écrasé, et la pommette des joues moins proéminente; mais leur physionomie froide et sans traits, leur air flegmatique et

impassible
quel on

Les fe
apathie.
à rire,
rente. Il
meurs s
vivre en
cevoir e
ces trist
mes si g

Le kr
manteau
Beauco
de jacka
pour s'e
kros.

Quant
des verre
des Hott
une espè
tubes all
Cette son
voulu sa
répondu
avec d'a
l'avaient
que, ori

impassible leur donne un caractère particulier, auquel on les distingue.

Les femmes ne tiennent rien de cette tranquille apathie. Gaies, vives, sémillantes, aimant beaucoup à rire, on croirait qu'elles sont d'une pâte différente. Il est aisé de concevoir que, malgré des humeurs si diverses, un ménage peut néanmoins vivre en paix. Mais ce qu'on a plus de peine à concevoir et à expliquer, je le répète, c'est comment ces tristes pères font des filles si gaies, et ces femmes si gaies des garçons si tristes.

Le kros ne diffère en rien, pour la forme, du manteau hottentot; seulement, il est plus long. Beaucoup d'entre eux se servent de peaux d'hyène, de jackal ou d'isatis, quand ils sont assez heureux pour s'en procurer suffisamment pour faire un kros.

Quant aux ornemens qu'ils y ajoutent, ce sont des verroteries et des plaques de cuivre qu'ils tirent des Hottentots de la colonie. J'ai trouvé chez eux une espèce particulière de ces verroteries en petits tubes allongés, de diverses couleurs et transparens. Cette sorte de verroterie étant inconnue au Cap, j'ai voulu savoir où les sauvages la tiraient; ils m'ont répondu qu'ils se la procuraient par des échanges avec d'autres nations voisines; que celles-ci ne l'avaient elles-mêmes que de la seconde main, et que, originairement, elle venait des noirs qui ha-

bitent les côtes de la mer des Indes, à l'est de l'Afrique, et qui la fabriquent eux-mêmes.

Outre l'espèce de décoration que je viens de décrire, les grands Namaquois en emploient une autre, celle de s'enduire les cheveux avec une couche très épaisse de graisse mêlée de différentes poudres de bois odoriférant. Plusieurs d'entre eux se tatouent le visage, les bras et même le corps; mais le dernier usage n'est pas si usité chez eux que chez d'autres peuples plus au nord. Au reste, il se pourrait aussi que ce fût un usage indigène, et que le même esprit de coquetterie qui l'a fait imaginer chez les autres peuples l'eût également fait inventer chez les Namaquois.

Pour ce qui est de la religion, du culte, des prêtres, des temples, de l'idée d'une âme immortelle, tout cela est nul pour eux; ils sont sur cet objet ce que sont tous les autres sauvages, leurs voisins, c'est-à-dire qu'ils n'en ont pas la plus légère notion.

La nature leur dit assez de ne pas faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fit; mais les petites réunions, qui sont un commencement de civilisation, les mènent à cet égard plus loin que bien des peuples cultivés, en leur prescrivant de faire à autrui ce qu'ils voudraient qu'on leur fit.

Je ne sais si je dois rapporter ici un usage absurde qui est pratiqué chez les Namaquois, et

qui, comme leur coutume, lorsqu'ils se font leurs idoles différentes, précaution.

Quand la coutume que c'était pourrait combien vagantes femmes, aucun ne naissent.

D'après du Nama n'est nul les nation empoisonner manier c'est redoutable cheté ou fait une sans : c'est derrière le derrière qu'

qui , comme beaucoup d'autres , n'a de fondement que leur ignorance : c'est de se lier le prépuce lorsqu'ils ont une rivière à traverser. Cette opération se fait avec un fil de boyau , et même , comme leurs idées de pudeur sont sur certains points différentes des nôtres , ils la font , sans aucune précaution , vis-à-vis de leurs filles.

Quand je leur ai demandé le motif d'une pareille coutume , ils m'ont répondu , en vrais sauvages , que c'était pour fermer une ouverture à l'eau qui pourrait entrer dans leur corps. Et ce qui prouve combien les préventions de l'ignorance sont extravagantes et même contradictoires , c'est que les femmes , en pareil cas , ne se lient ni ne se bouchent aucune partie du corps , quelque accès qu'elles paraissent offrir à l'élément liquide.

D'après ce que j'ai dit du caractère flegmatique du Namaquois , on se doute bien que ce peuple n'est nullement guerrier ; cependant il a , ainsi que les nations qui l'entourent , une sagaie et des flèches empoisonnées , et , comme elles , il sait très bien manier ces armes. Il possède des bœufs de guerre , redoutables dans les combats et favorables à la lâcheté ou à l'inaction du combattant. Il s'est même fait une arme particulière que n'ont point ses voisins : c'est un grand bouclier de sa hauteur , et derrière lequel il peut se cacher tout entier. Mais , outre que son apathie naturelle l'empêche d'offen-

ser et de se croire offensé, il est réellement, par la froideur de son caractère, pusillanime et poltron. Pour le faire trembler il suffit de prononcer devant lui le seul nom d'Houzouana : ce nom est celui d'un peuple voisin, né brave et guerrier, et distingué des autres nations africaines par des traits particuliers. J'aurai lieu d'en parler bientôt.

Malgré sa froideur, le Namaquois n'est pourtant pas insensible aux plaisirs ; il cherche même avec quelque empressement ceux qui, sans lui donner beaucoup de peine, peuvent le secouer et lui procurer des sensations agréables. Tous les soirs, dès qu'on avait allumé le feu de mon camp, je voyais arriver trente ou quarante personnes, hommes et femmes, qui, se mêlant avec mes gens, s'asseyaient en cercle autour du feu ; là, pendant quelque temps, on gardait un profond silence ; enfin quelqu'un prenait la parole, il racontait une histoire, et parlait pendant des heures entières.

Je ne savais pas assez bien la langue pour suivre en entier ce récit ; cependant je voyais qu'il s'agissait ordinairement d'un événement à l'honneur de la nation, et que le héros malheureux de l'aventure était presque toujours une hyène, un lion, ou même un Houzouana. De temps en temps l'orateur était interrompu par les éclats immodérés des femmes, qui riaient à gorge déployée. Les hommes, sans participer en rien à cette folle gaité, raison-

naient g
deur s
Pour m
grotesq
neurs ;
savaien
redoub

Leur
que ce
est bien

Si no
peuvent
des att
affectio
quois e
grâces
serait l

Ces,
ne mon
les jeu
exercic
des ré
mouve

Un e
le tigr
consis
bien c
On

naient gravement et avec l'apparence de la profondeur sur les détails qu'ils venaient d'entendre. Pour moi, au milieu de ces tableaux disparates et grotesques, je m'amusais de la morgue des raisonneurs; et les femmes, qui me voyaient rire et qui savaient que je ne comprenais rien à la narration, redoublaient d'éclats et riaient à perdre haleine.

Leurs instrumens de musique sont les mêmes que ceux des autres Hottentots, mais leur danse est bien différente, et tient du naturel de la nation.

Si notre visage a reçu de la nature des traits qui peuvent exprimer nos passions, notre corps a aussi des attitudes et des mouvemens qui peignent nos affections et notre caractère. La danse du Namaquois est froide comme lui; il n'y met ni joie ni grâces; et sans l'excessive gaité des femmes, ce serait la danse des morts.

Ces tortues, pour qui la danse est une fatigue, ne montrent guère d'ardeur que pour les gageures, les jeux de combinaison et de hasard, et tous les exercices sédentaires qui exigent une patience et des réflexions, dont ils sont plus capables que de mouvement.

Un de leurs jeux favoris est celui qu'ils appellent *le tigre et les agneaux*. Voici à peu près en quoi il consiste; je dis à peu près, car je ne l'ai jamais bien compris pour pouvoir l'expliquer clairement.

On trace sur la terre un carré long, et l'on y

creuse une certaine quantité de trous, profonds de deux à trois pouces, ce qui forme une sorte d'échiquier. Les trous se font par rangées les uns à côté des autres; mais le nombre n'en est pas fixé. J'en ai vu depuis vingt jusqu'à quarante.

Pour jouer le jeu, on a, selon le nombre des trous, un nombre déterminé de crottins de brebis, durcis par le desséchement, et qui représentent les agneaux. Quelques-uns des trous portent le nom d'agneaux également, et l'on y met les boules. Ceux qui restent vides sont appelés tigres; peut-être même ne représentent-ils que différens repaires du même animal, et des retraites ou embuscades qu'il occupe successivement l'une après l'autre. Le joueur commence par tirer quelques agneaux de leur trou, et par les mettre dans d'autres trous du tigre.

Probablement celui-ci a une marche réglée, comme certaines pièces de nos échecs, et la finesse du joueur consiste à éviter cette marche pour sauver ses agneaux et les empêcher d'être dévorés. Au moins, quand il lui fallait les placer ailleurs, je le voyais redoubler d'attention. Mais quelquefois il les approchait ou les éloignait si confusément, que, ne pouvant plus suivre la partie, je me perdais dans ses combinaisons et n'y comprenais plus rien, jusqu'au moment où l'on ramassait les enjeux.

Il y
parce q
même d
l'aimant
peaux e
ce jeu
gens du
graine
nourritu
quantité
côtés qu
ce que
et après
entre le
s'agit pl
tent leur
qui n'en

Ce je
des espr
et aupr
d'eux a
plu à m
avec un
soir ils
d'entre
sédaien
la port
revenir

Il y a un autre jeu qui, beaucoup plus facile parce qu'il est uniquement de hasard, est par-là même d'autant plus dangereux, que le Namaquois l'aimant avec fureur, il y risque souvent ses troupeaux et tout ce qu'il possède. Celui-ci ressemble à ce jeu de *croix ou pile* que jouent en France les gens du peuple. Le mimosa du pays porte pour graine une espèce de fève qui fait la principale nourriture des girafes. On prend une certaine quantité de ces semences; on grave sur un de leurs côtés quelque signe, qui devient pour les joueurs ce que sont pour les nôtres les croix ou pile, et après les avoir agitées pendant quelque temps entre les deux mains, on les jette à terre, où il ne s'agit plus que d'examiner si les fèves qui présentent leur marque l'emportent en nombre sur celles qui n'en présentent point.

Ce jeu, fait pour réussir également et auprès des esprits indolens parce qu'il ne les fatigue point, et auprès des esprits bornés parce qu'il n'exige d'eux aucune combinaison, avait singulièrement plu à mes Hottentots; bientôt même ils s'y livrèrent avec une telle fureur, que depuis le matin jusqu'au soir ils ne faisaient autre chose. et que plusieurs d'entre eux, après avoir perdu tout ce qu'ils possédaient vaillant, jouaient, pour dernière ressource, la portion de tabac et d'eau-de-vie qui devait leur revenir les jours suivans.

Un jour un de mes Hottentots vint me demander une grâce : cet homme voulait faire présent d'une belle vache à un Namaquois de la horde ; déjà il avait, pour la payer, quelques gains faits au jeu ; mais son avoir ne suffisait pas, et il me suppliait de lui avancer sur ses gages un peu de quincaillerie, afin de se trouver en état de conclure le marché.

Un don d'une pareille importance supposait quelque grand service rendu. Avant de consentir à la demande, je voulus savoir sur quoi elle était fondée, et j'appris que ce n'était point d'un cadeau qu'il s'agissait, mais d'un troc ; que mon Hottentot était amoureux de la fille du Namaquois ; que pour l'obtenir de lui il avait offert une vache, et que celui-ci y avait consenti. Ainsi se font les mariages chez tous ces peuples africains ; point de contrat, point de témoins, aucune cérémonie. Un homme et une femme se conviennent, ils vivent ensemble, et les voilà époux. Si la fille a des parens, elle est leur propriété, et en conséquence il faut ou qu'ils la cèdent ou qu'on la leur achète.

Chez les Namaquois on trouve une espèce de chenille vraiment venimeuse ; elle a deux pouces et demi de long, mais elle n'est venimeuse qu'autant que la plante qui lui sert de nourriture l'est elle-même. Prise sur le géranium, sur lequel je l'ai trouvée souvent, elle n'a nul danger, et j'en ai fait

l'expérie
ployer c
très gran
suc est v
sa prop
C'est là
nécessair
tité suffi
contrent

Outre
ploient
celui de
dernier

Quoi
à aigrett
long, et
serpens
reux, l-a
le sable
de l'y d

Voy

J'avai
prescrit
de laqu
mes me
petit sin

l'expérience; aussi les sauvages n'ont garde d'employer celle-ci. Mais parmi leurs rochers croît en très grande abondance un petit arbrisseau dont le suc est un poison mordicant, et qui communique sa propriété aux chenilles qui rongent sa feuille. C'est là qu'ils vont chercher celles qui leur sont nécessaires; ou, s'ils n'y en trouvent pas une quantité suffisante, ils y transportent celles qu'ils rencontrent sur le géranium.

Outre le venin des chenilles, les sauvages emploient encore, pour empoisonner leurs flèches, celui de quelques espèces de serpens, quoique ce dernier soit moins actif que l'autre.

Quoique le serpent cornu, ou, pour mieux dire, à aigrette, n'ait que quinze à dix-huit pouces de long, et que par conséquent il soit le plus petit des serpens que je venais de voir, il est le plus dangereux, parce que, étant presque toujours caché dans le sable, sa petitesse et sa couleur grise empêchent de l'y distinguer.

Voyage dans le pays des Petits et Grands Namaquois.

J'avais fixé mon départ au 6 janvier. Au jour prescrit, le chef de la horde namaquoise auprès de laquelle j'étais campé vint avec ses deux femmes me faire ses adieux. Sa sœur avait un joli petit singe, du genre des guenons, dont le ventre

était blanc et la robe verdâtre. Ce charmant animal était le premier que j'eusse vu de son espèce, et j'aurais bien désiré en être possesseur pour l'ajouter à ma collection; mais il était si cher à sa maîtresse que jamais je n'eusse osé le lui demander. Chaque fois qu'elle venait me voir, elle l'amenait avec elle; et avant d'entrer dans ma tente, l'attachait à un des piquets, afin qu'il pût jouer avec Keès.

L'amitié de cette femme pour son singe était une vraie passion : il semblait qu'elle y eût attaché son bonheur. Cent fois, pendant que nous cautions ensemble, elle interrompait la conversation pour le baiser; et néanmoins quand elle me vit partir, tout à coup, à ma grande surprise, elle le prit; puis, après l'avoir baisé et rebaisé tendrement elle me le jeta sur l'épaule et me pria de le garder. Était-ce inconstance ou détachement? Non, les caresses qu'elle lui fit avant de me le donner prouvent le contraire : mais elle avait deviné que je serais fort aise de posséder l'animal, et sans autre cérémonial elle s'en détachait pour moi seul.

Mon projet était de me rendre dans une horde de Koraquois, fixée à quatorze ou quinze lieues plus loin nord-ouest. Douze personnes, tant hommes que femmes, de celle que je quittais, se joignirent à ma caravane et me servirent de guides. Nous nous proposons de faire halte sur les bords

d'une ri-
lieues e-
était occ-
que mes-
par le co-

C'est
la renco-
dent le
en gross-
lit des ri-
qu'elles
trouvam-

Après
en suiva-
le temps
allions a-
uns s'il
les rejo-
sur les
le pays
che, et e-
de les ap-
tuâmes

Les K-
nombre
amenan-
des vian-
sèrent la

d'une rivière que nous devions trouver à quatre lieues et demie du point du départ. Mais le lit en était occupé par une horde de plus de cent buffles que mes chiens firent lever et qui prirent la fuite par le côté opposé.

C'est toujours un signe de mauvais augure que la rencontre de ces animaux dans les déserts pendant le temps des sécheresses; parce que, vivant en grosses troupes et séjournant toujours dans le lit des rivières, ils dessèchent bientôt les amas d'eau qu'elles pourraient conserver. Aussi nous n'en trouvâmes point une goutte dans celle-ci.

Après nous être reposés, nous reprîmes notre route en suivant leur piste, tant pour ne pas leur donner le temps d'épuiser les autres réservoirs dont nous allions avoir besoin, que pour en tuer quelques-uns s'il était possible. En effet, vers le soir nous les rejoignîmes cinq lieues plus loin, et toujours sur les bords de la rivière. Les broussailles dont le pays est couvert retardaient un peu leur marche, et en nous déroband à eux, nous permettaient de les approcher à la faveur de nos chiens. Nous en tuâmes deux.

Les Koraquois arrivèrent dans l'après-dîner au nombre de trente, tant hommes que femmes, amenant avec eux quelques bœufs pour le transport des viandes que je leur avais annoncées. Ils passèrent la nuit près de moi; et le lendemain matin,

ayant fait charger leurs bœufs, je pris avec eux le chemin de leur horde, à travers une plaine brûlée, la plus aride peut-être de toutes celles que j'avais vues jusque-là.

De toutes parts j'y apercevais des girafes ; mais dans un espace aussi étendu elles avaient sur nous trop d'avantage ; et comme je désespérais de les joindre, je ne songeais pas même à les attaquer. Cependant ayant vu un rhinocéros, qui par la pesanteur de sa course paraissait perdre un peu sur nous, j'entrepris de le chasser, et me mis à sa poursuite avec Klaas, mais nous ne pûmes l'atteindre.

Si les Koraquois attachent un haut prix à leurs bêtes à cornes, c'est qu'elles font leur principale richesse. Cependant ce n'est point pour eux un objet de trafic ; trop éloignés des colonies pour avoir avec elles quelques relations directes ou indirectes de commerce, ils ne peuvent trafiquer de leurs troupeaux qu'entre eux et leurs voisins.

Ce peuple est haut de taille, et par conséquent beaucoup plus grand que les Hottentots des colonies. Les miens ne lui venaient qu'aux épaules, et il avait la tête tout entière au-dessus d'eux. Malgré cette différence de stature, malgré celle de sa peau qui est plus noire, et celle de son visage dont la pommette n'a presque pas de proéminence, je le crois d'origine hottentote. Au moins il a la

langue et
lesquels

Son ha
namaqu
qui chez
des jack
dans ces
fles et de
vir de ve
huttes.

La gra
très rare
trouvé u
Pour cel
ou plutô
par des
chez laqu

Comm
qu'on n'e
dire l'acc
ferme l'o
ches, de
presque
on y des
la consor
puise av
creusé, e
de girafe

langue et les usages des Namaquois, ses voisins, lesquels sont originairement Hottentots.

Son habillement est le même que l'habillement namaquois, et il n'en diffère que par la matière, qui chez lui est la peau des hyènes, et surtout celle des jackals, animal qu'on rencontre en abondance dans ces cantons ingrats. Quant aux peaux de buffles et de girafes, beaucoup trop épaisses pour servir de vêtement, elles sont employées à couvrir les huttes.

La grande aridité du pays rendant les sources très rares, le Koraquois n'a pu l'habiter sans avoir trouvé un moyen de suppléer à la disette d'eau. Pour cela, il creuse en terre une sorte de citerne, ou plutôt un vrai puits, dans lequel on descend par des degrés; et c'est la seule nation africaine chez laquelle j'ai trouvé ce genre d'industrie.

Comme ces puits ont toujours peu d'eau, et qu'on n'en a point à perdre, on a soin d'en interdire l'accès même aux oiseaux, et pour cela on en ferme l'ouverture avec des pierres et des branches, de sorte qu'à moins de les connaître, il est presque impossible de les trouver. Tous les jours on y descend pour tirer l'eau qui est nécessaire à la consommation des hommes et des bêtes. On la puise avec des espèces de jattes faites d'un bois creusé, et on la verse dans des peaux de buffle ou de girafe, qu'on étend par terre, et auxquelles on

a donné une forme concave pour contenir de l'eau , mais on la distribue avec la plus grande parcimonie , et jamais on n'en tire que ce qui est d'une nécessité absolue.

Néanmoins, malgré cette économie sévère, les puits tarissent souvent; et alors la horde est obligée de se transporter ailleurs. Aussi parmi les nations de l'ouest n'en est-il aucune qui soit autant nomade que celle-ci.

De cette vie errante et vagabonde, il résulte que le Koraquois changeant souvent de séjour, et par conséquent se donnant sans cesse de nouveaux voisins, il doit adopter, en quelque sorte, les usages des nations près desquelles il va s'établir.

C'est ainsi, par exemple, que dans les peuples, les uns se graissent comme les Hottentots, tandis que d'autres se tatouent le visage, la poitrine et les bras à la manière des Cafres. Cependant il est à remarquer que les couleurs qu'emploient ceux-ci ne sont point les mêmes pour tous; que chacun a les siennes, selon que son caprice les lui fait préférer, et qu'ordinairement il les varie chaque jour, ce qui rend en quelque sorte les cohabitans d'une horde étrangers l'un à l'autre, et leur donne l'air d'une mascarade de carnaval.

C'était le 14 janvier que nous étions venus camper sur les bords de la rivière des Poissons.

Pendant
changé
suivant
et en eff
seaux, p
dont dix

Il m'er
ble, et q
à mes col
vivres p
j'annonça
venue en
encore p
vision d'u
tardai de
beaucoup
travaillèr
je partis,
core bien

Pour a
me prop
lieues à f
des mont
si difficile
guides ke
nuit, si j
en route
nous min

Pendant mon séjour dans cette contrée, j'avais changé souvent de campement, afin d'y trouver, suivant mes diverses stations, des objets nouveaux : et en effet elle m'avait fourni, seulement en oiseaux, plus de quatre-vingts espèces différentes, dont dix étaient nouvelles.

Il m'en coûtait de quitter un canton aussi agréable, et qui, indépendamment de ce qu'il ajoutait à mes collections, m'assurait une surabondance de vivres pour mes gens. Enfin cependant, le 24, j'annonçai mon départ, mais ma caravane étant venue en troupe me demander quelque temps encore pour achever la préparation de notre provision d'un rhinocéros que nous avions tué, je retardai de trois jours. Ce retard fut employé avec beaucoup d'ardeur. Tous, hommes et femmes, travaillèrent sans relâche sur l'animal; et quand je partis, ils regrettaient beaucoup d'en laisser encore bien plus qu'ils n'en emportaient.

Pour arriver à une horde kabobiquoise que je me proposais de visiter, nous n'avions que huit lieues à faire; mais ces huit lieues étaient à travers des montagnes si arides, des gorges et des défilés si difficiles, qu'une journée ne pouvant suffire, mes guides koraquois me conseillèrent de partir de nuit, si je ne voulais pas être obligé de coucher en route et me voir exposé à manquer d'eau. Nous nous mimes donc en marche à deux heures du

matin, en nous dirigeant nord-ouest. et vers midi, nous nous arrêtâmes pour dîner à l'abri de quelques rochers qui nous garantirent de l'ardeur dévorante du soleil.

Il nous restait encore trois lieues à faire. Je voulus, selon ma coutume, que Klaas et quelques autres de mes Hottentots prissent les devans, et qu'escortés par deux des guides, ils se rendissent à la horde et la prévinsent de mon arrivée. Mes Koraquois m'assurèrent que cette précaution était complètement inutile; ce qui me fit soupçonner que déjà quelques-uns des leurs m'avaient devancé.

Effectivement les Kabobiquois m'attendaient avec une impatience d'enfant. Tout ce qu'on leur avait dit de moi portait le caractère de l'enthousiasme le plus exagéré, et leur imagination avait enchéri encore sur ces extravagances. Cet homme blanc, ces fusils, ces instrumens, toutes ces choses qu'ils n'avaient jamais vues, leur tournaient la tête, et le retard de mon arrivée était pour eux un tourment.

Dès que ma troupe fut aperçue, la horde tout entière quitta le kraal, et accourut avec empressement à ma rencontre. J'éprouvai ici, avec un surcroît d'obsession, tout ce que j'avais plus d'une fois causé de bouleversement dans des hordes toutes neuves de sauvages. Hommes et femmes, tous in-

distincte
autour d
croire le
me palpi
tout le c
inconcev
successiv

Tous
dont le c
aussi lon
de voir
trifiés d'
nuité sa
vu de pa
Les peti
derrière
quelqu'u
comme
première

Telle
titude q
parlé, p
Seul de
sans cra
eux à la
la suite

A trav
lais de p

distinctement, m'entourèrent et se précipitèrent autour de moi pour m'examiner. Ne pouvant en croire leurs yeux sur ce qu'ils voyaient, chacun me palpa : on me touchait les cheveux, les mains, tout le corps : ma barbe surtout étonnait à un point inconcevable. Plus de trente personnes vinrent successivement entr'ouvrir mes habits.

Tous s'imaginaient que j'étais un animal velu, dont le corps sans doute était couvert d'un poil aussi long que celui de mon menton ; et surpris de voir qu'il n'en était pas ainsi, ils restaient pétrifiés d'étonnement, et avouaient, avec une ingénuité sauvage, qu'ils n'avaient point encore rien vu de pareil dans aucun homme de leur contrée. Les petits enfans, transis de peur, se cachaient derrière leurs mères : si j'essayais d'en prendre quelqu'un pour le caresser, il jetait les hauts cris, comme ferait en Europe un enfant qui pour la première fois verrait un nègre.

Telle était ma position au milieu de cette multitude qui me pressait en foule, et dont j'ai déjà parlé, par anticipation, dans mon premier voyage. Seul de ma couleur parmi eux, je me livrais à eux sans crainte. L'étonnement de beaucoup d'entre eux à la vue d'un blanc, et le tumulte qui en était la suite, ne me surprenaient pas.

A travers cette curiosité incommode, je démêlais de plus en plus le principe constant de la na-

ture, qui donne un caractère simple, doux et confiant au sauvage. Et réellement je n'eus point passé vingt-quatre heures dans la horde que je fus l'ami de tout le monde, et que la confiance devint entière entre elle et moi. Ces enfans eux-mêmes qui, en me voyant, avaient montré tant de frayeur, s'étaient familiarisés avec moi. Je les avais apprivoisés en leur donnant de petits morceaux de sucre candi; et les petits gourmands, alléchés par cette friandise, venaient sans cesse me caresser pour me faire ouvrir la boîte qui la renfermait.

Je dois répéter encore à tout voyageur qui, comme moi, entreprendra de visiter des contrées inconnues, que s'il ne se met point à la portée des peuples simples qu'il verra, s'il n'emploie pas vis-à-vis d'eux les procédés nécessaires pour leur plaire, pour connaître leur génie, pour se les attacher par l'intérêt et s'en faire des amis, infailliblement il échouera.

Je crois avoir laissé chez tous ceux que j'ai connus une opinion favorable des blancs. C'est un service rendu aux curieux, dont je me suis fait le précurseur, et je m'en trouverai bien récompensé si j'ai pu leur être utile, et surtout s'ils n'en abusent pas.

Le chef de la horde me témoignait beaucoup d'attachement. C'était un homme d'un âge mûr et d'une taille majestueuse; il portait sur les épaules

un long
formé d
mises b
peau d'h

En pa
m'étais
tions au
de lui e
détour,
très gra
le guéri

C'est
d'un peu
souffran
velles q
que cet
qui jama
mutilé c

J'euss
de la ho
tions su
singaliè
que j'av
avaient
quoiqu'
tendue
sinage,
Il en

un long manteau qui traînait jusqu'à terre, et qui formé dans le milieu de quatre peaux de jacks mises bout à bout, était bordé sur les côtés de peau d'hyène.

En parlant avec le chef, par mes interprètes, je m'étais aperçu qu'il lui manquait deux articulations au petit doigt de la main gauche. Je m'avisai de lui en faire demander la raison, et j'appris sans détour, qu'ayant eu dans son enfance une maladie très grave, on lui avait fait cette amputation pour le guérir.

C'est un sujet de réflexions que cette coutume d'un peuple sauvage qui, pour soulager un homme souffrant, ajoute à ses maux des souffrances nouvelles qui ne sont que des souffrances; et j'avoue que cet exemple contrariait un peu mon expérience qui jamais ne m'avait fait rencontrer aucun homme mutilé ou contrefait en quoi que ce fût.

J'eusse fort désiré interroger en détail les gens de la horde, j'eusse voulu leur adresser des questions sur quelques coutumes qui me paraissaient singulières; mais les difficultés croissaient à mesure que j'avais dans la contrée. Les Kabobiquois avaient une langue particulière; et cette langue, quoiqu'elle eût le clapement hottentot, n'était entendue que par les Koraquois qui, à raison du voisinage, entretenaient avec eux quelques liaisons.

Il en était de même de l'idiome des Koraquois,

par rapport aux Namaquois leurs voisins. Ainsi, quand le chef de la horde voulait me parler, il adressait la parole à mes Koraquois, ceux-ci la rendaient dans leur langue aux Namaquois, et les Namaquois la traduisant à leur tour, la faisaient passer aux Hottentots de la horde de Klaas Baster qui me l'interprétaient dans la leur. Il en était de même de mes demandes; rien n'arrivait à mon oreille qu'après avoir passé par quatre bouches différentes. Mais le résultat me faisait aisément apercevoir que l'idée m'était rapportée avec autant d'altération que les pensées des poètes de l'antiquité nous ont été transmises, malgré tout le génie de nos sublimes traducteurs.

Pour ceux de mes Hottentots que j'avais pris au Cap et dans les colonies, ils n'entendaient absolument rien à ces idiomes; et dans nos conversations, ils étaient totalement nuls: tout cela paraissait leur donner de l'humeur; mais ce qui me chagrinait davantage, et ce qui rendait pour ceux-ci mes entretiens vraiment fatigans, c'est que mes Namaquois entendaient mal la langue koraquoise, et si mal, que souvent ils se disputaient entre eux sur le sens de ce qu'on leur disait.

De là il arrivait quelquefois que quand je demandais quelque chose, la réponse qui me revenait ne se rapportait nullement à ma demande. Cet inconvénient était sans remède, et malheureuse-

ment il
j'avanc
petits
j'avais
geaient
serait-c
des col
difficul
trer av
cultés
il me r
langues

Dangers d

De to
aucune
dans se
bobiqu
les rass
de ces
jusqu'à
les ven
et tout
elle n'e
leurs.
vent, p
avoir

ment il devait s'accroître encore, à mesure que j'avancerais dans la contrée. Si depuis le pays des petits Namaquois jusqu'à la horde kabobiquoise j'avais trouvé quatre langages différens qui exigeaient de moi quatre sortes d'interprètes, que serait-ce quand j'aurais ajouté à mon éloignement des colonies plusieurs centaines de lieues ? Que de difficultés, si chaque peuplade que j'allais rencontrer avait son idiome ? Cependant toutes ces difficultés ne me rebutaient pas tant que mes gens, et il me restait toujours pour ressource la mère des langues, le signe du besoin.

Dangers que court l'auteur chez les Kabobiquois. Voyage chez les Houzouanas. Mœurs de ces peuples.

De toutes les hordes que j'avais vues jusqu'alors, aucune encore ne s'était montrée aussi recherchée dans ses ornemens et ses atours que celles des Kabobiquois. Je ne voyais point parmi ses parures les rassades et les verroteries du Cap ; le commerce de ces sortes de marchandises ne pénétrait point jusqu'à elle. Elle portait les bijoux en cuivre, et les verroteries oblongues dont j'ai parlé ailleurs, et tout cela lui était apporté par des noirs, dont elle n'entendait pas la langue, mais méchans et voleurs, et contre lesquels elle avait à se battre souvent, parce que, quand ils s'en retournaient, après avoir vendu leurs marchandises, ils cherchaient

à les enlever, et souvent des bestiaux avec elles.

Les objets de traite que j'avais en ce genre étaient inconnus, et avec ce mérite de nouveauté, ils ne pouvaient manquer de plaire beaucoup. A peine en eus-je montré quelques-uns, qu'on se les disputa, et que tout le monde voulut en avoir; les femmes surtout ne pouvaient se tenir. Enfin on jugera de l'empressement général quand j'aurai dit que dans une seule journée je fis, et presque pour rien, l'acquisition de vingt bœufs; mais le marché le plus avantageux que je conclus fut celui d'un *bakkely os*, ou bœuf de guerre, qui appartenait au chef.

Cet animal, moins remarquable encoré par sa taille gigantesque que par ses superbes formes, était le plus beau que j'eusse vu jusque-là de son espèce. Sa tête, magnifiquement armée, portait deux immenses cornes qui, s'éloignant symétriquement l'une de l'autre pour former deux demi-cercles parfaits, tout à coup repliaient en avant leurs pointes, en s'écartant entre elles de quatre pieds huit pouces. C'était le chef lui-même qui l'avait dressé. A ce titre il y tenait beaucoup et ne voulait point s'en défaire; mais je mis sous ses yeux tant d'objets différens qu'il ne put résister à la séduction; et pour une boîte à amadou, du tabac, quelques rangs de verroteries, deux bracelets de laiton et plusieurs clous, j'eus l'animal.

Cepen
marché;
objet no
reçus la
que pou
Cette en
source d
les deta

Quoi
de me r
opératio
ble; et
surtout
rendait
occupé
entra d
amis.

Libre
gens qu
je conti
compre
fort su
rait le
vemens
et que
une so
lorsqu
tache

Cependant il parut le lendemain regretter son marché; ou plutôt ayant vu entre mes mains un objet nouveau qu'il préférait à ceux qu'il avait reçus la veille en échange, il n'eut plus d'ardeur que pour celui-ci, et voulut me rendre les autres. Cette envie bien naturelle de tout posséder fut la source d'un événement dont il faut que je donne les détails, car il faillit à me devenir funeste.

Quoique je portasse ma barbe, ma coutume était de me raser la moustache de temps en temps. Cette opération était pour moi un rafraichissement agréable; et je me le procurais assez fréquemment, surtout depuis que l'approche du tropique nous rendait les chaleurs moins supportables. J'étais occupé à me savonner les lèvres quand le chef entra dans ma tente avec deux de ses parens ou amis.

Libre de toute cérémonie de politesse envers des gens qui n'en connaissent nullement le protocole, je continuai ce que j'avais commencé. Eux, qui ne comprenaient rien à mon opération, paraissaient fort surpris. Ils attendaient en silence quel en serait le résultat, et suivaient de l'œil tous mes mouvemens. Cette eau qui moussait dans mon bassin, et que j'appliquais sur mes lèvres, leur paraissait une sorte de magie. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'ils virent le rasoir appliqué sur ma moustache et ma barbe disparaître si facilement de l'en-

droit qu'il avait touché. Ce prodige les émerveillait à un point, que je ne puis dépeindre.

Pour le leur rendre plus sensible encore et leur en montrer les effets de plus près, je pris par un des bouts le kros du chef, et en un instant j'en rasai large comme la main.

Ce sauvage était un homme de bon sens et qui avait plus d'intelligence que n'en ont ordinairement ses semblables. Du premier aperçu, il sentit de quel avantage inappréciable pouvait lui être un rasoir pour épiler un manteau d'été, et combien il en abrégait les façons. D'abord il me témoigna, par plusieurs signes très expressifs, son admiration pour un si merveilleux instrument; puis, sans perdre de temps en paroles que je n'eusse pu entendre, il me fit voir par d'autres gestes également significatifs, l'envie qu'il avait de le posséder.

C'était la première fois que nous nous parlions sans truchemens; mais sa pantomime était si énergique que je n'avais pas besoin d'interprètes pour le comprendre. Il me donnait à entendre que les bracelets, les ceintures et le tabac qu'il avait reçus de moi la veille en échange de son bœuf de guerre, lui déplaisaient maintenant, et qu'il m'offrait de me rendre tout cela pour le rasoir, si je consentais à le lui accorder.

Le nouveau marché qu'il proposait était mauvais pour lui. Je sentais très bien qu'un rasoir entre

ses mains
rude d'
de temp
cela ce q
mais co
impatier
d'aller à
me rend
rasoir et
lieu de
nous un
entendit

Je sou
voir que
Kabobiq
fuyait à
loin troi
tables,
versée p
air à m
hurlem
dans la
aux arm
troupe,
massacr
que ni
quelle
je l'aur

ses mains, employé à couper à sec le poil très rude d'un cuir desséché, serait gâté en très peu de temps. J'eusse désiré lui faire comprendre sur cela ce que son inexpérience l'empêchait de sentir; mais comment le lui expliquer? Déjà, dans son impatience, il avait dit à l'un de ses camarades d'aller à sa hutte chercher les effets qu'il voulait me rendre. Moi j'étais déterminé à lui céder le rasoir et à le prier de garder le tout. Mais au milieu de ces combats, tout à coup on tira près de nous un coup de fusil, et à l'instant même nous entendîmes des cris affreux.

Je sortis précipitamment de ma tente pour savoir quelle était la cause de ce bruit; et je vis un Kabobiquois qui, s'éloignant d'un de mes chasseurs, fuyait à toutes jambes, tandis qu'à cent pas plus loin trois hommes poussaient des clameurs lamentables, et que près d'eux une jeune fille était renversée par terre. Je fis signe à mon chasseur de venir à moi; mais déjà l'explosion du coup et les hurlemens des trois hommes avaient jeté l'alarme dans la horde. On criait à la trahison, on courait aux armes, et j'allais être ou massacré avec ma troupe, ou obligé de l'armer et de commencer le massacre. Ma situation était d'autant plus critique que ni moi, ni personne du kraal, nous ne savions quelle était la cause de tout ce trouble; et quand je l'aurais su, comment l'expliquer?

Dans cet embarras je pris le chef par la main, et m'avançai avec lui vers la horde. La frayeur était peinte sur son visage; il avait les yeux mouillés de larmes, et parlait avec beaucoup de vivacité. Probablement il se croyait tombé dans un piège; il se plaignait à moi, et accusait mes gens de perfidie. Cependant il me suivit sans peine.

Comme je me présentais avec lui, et que j'étais sans armes, on me reçut sans défiance, et ma présence parut calmer un peu l'effervescence des esprits. Mes gens qui m'avaient vu prendre le chemin du kraal, y accoururent en foule sur mes pas pour me protéger, et leur nombre en imposa à la multitude. Enfin tout s'éclaircit, et nous sûmes ce qui avait occasioné le tumulte.

Un Kabobiquois ayant rencontré un de mes chasseurs qui revenait avec son fusil, avait voulu connaître cette arme, et l'avait prié de la lui montrer; mais en la maniant sa main s'était portée sur la détente, le coup était parti, et le sauvage, effrayé d'une explosion à laquelle il ne s'attendait pas, avait jeté le fusil et s'était sauvé à toutes jambes.

Malheureusement il se trouvait à cent pas de là, et dans la direction du coup, trois hommes de la horde et une jeune fille : celle-ci avait reçu un grain de plomb dans la joue, et les autres quelques grains dans les cuisses et dans les jambes. L'auteur du désordre confirma lui-même ces éclaircisse-

mens. A
bas les a
comme a

Il ne
sés et à l
moi. San
d'eux, t
contrâm
kraal, le
grain de
ce grain
la pressa
aux trois
laient d'
tous les

Cette
et je ne
coutumé
quelques
pas mêm
apprit la
d'empois
j'empois
en conse
et s'atten

Ce ne
pus parv
à craind

mens. Alors l'effervescence fut apaisée; on mit bas les armes, et je ne fus plus entouré que d'amis, comme auparavant.

Il ne restait plus qu'à connaître l'état des blessés et à leur porter les secours qui dépendaient de moi. Sans perdre de temps je me transportai près d'eux, toujours accompagné du chef. Nous rencontrâmes la jeune personne qui revenait du kraal, les yeux baignés de larmes : c'était pour un grain de plomb qu'elle se désolait ainsi; encore ce grain était-il si peu enfoncé dans la peau, qu'en la pressant avec les doigts je l'en fis sortir. Quant aux trois hommes, ils se roulaient à terre, ils hurlaient d'une manière épouvantable, et donnaient tous les signes du désespoir.

Cette étrange consternation m'étonnait beaucoup, et je ne concevais pas comment des hommes accoutumés à la souffrance s'affectaient à ce point de quelques légères piqûres, dont la douleur n'eût pas même fait pleurer leurs enfans. Enfin on m'en apprit la raison. Ces sauvages, dont la coutume est d'empoisonner leurs flèches, s'imaginaient que j'empoisonnais de même le plomb de mes fusils; en conséquence ils se croyaient frappés à mort, et s'attendaient à périr sous peu d'instans.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je pus parvenir à leur expliquer qu'ils n'avaient rien à craindre. Les cris cessèrent enfin, la sérénité

reparut sur les trois visages , et il ne fut plus parlé des blessures.

Le soir, dès que mes feux furent allumés , tout le monde vint y danser et faire cercle comme à l'ordinaire. Les conversations roulèrent toutes sur l'accident du matin, si cependant on peut appeler conversations le tumulte et le brouhaha d'une multitude d'hommes qui parlaient six langues différentes.

Je m'en amusais beaucoup . quoique je n'y compris rien ; seulement j'entendais toutes les bouches prononcer le mot de *kaaboup* : c'est le nom que mes Hottentots donnaient au fusil , et ce nom était celui qu'avaient adopté tous les sauvages qui composaient l'assemblée. Parmi les Kabobiquois , les uns imitaient avec le son de la voix l'explosion du *kaaboup* , les autres faisaient le geste d'un homme qui couche en joue pour tirer ; chacun jouait sa pantomime. Ces gaités durèrent toute la nuit , et ce fut ainsi que se termina une journée qui aurait pu être tragique et sanglante.

Le Kabobiquois n'a ni le nez écrasé des Hottentots , ni la pommette des joues élevée comme eux , ni enfin cette couleur bâtarde de peau qui , n'étant ni blanche ni noire , les rend étrangers et presque odieux aux deux races. Il ne s'oïnt pas le corps de ces graisses dégoûtantes qui font qu'on ne peut approcher d'eux sans se gâter et s'empuantir. Aussi

grand qu
aussi dé

Les K
fort crép
rangés s
tablier d
peau du
dont le c
dentelé ,
couleurs
partant d
conféren
soleil.

Cette
une ceint
de diam
range , e
cemens ,
elle est
blier étr
chose qu
mobilité
cre qu'il
elle m'a
des idées

Ce n'
que abs
leurs , a
XXIV

grand que le Cafre pour la taille, il est d'un noir aussi décidé que lui.

Les Kabobiquois ont les cheveux fort courts, fort crépus, et garnis de petits boutons de cuivre rangés symétriquement et avec art. Au lieu de ce tablier de pudeur que le Hottentot fait avec la peau du jackal, ils ont une pièce ronde en cuivre dont le contour est orné d'un petit cercle de cuivre dentelé, et sur laquelle ils tracent avec plusieurs couleurs de verroteries divers compartimens qui, partant du centre, vont en divergeant vers la circonférence, comme les rayons de nos images du soleil.

Cette sorte de voile est assujettie sur l'aine par une ceinture; mais comme il n'a que quatre pouces de diamètre, que le moindre mouvement le dérange, et qu'ils s'inquiètent fort peu de ces déplacements, la plaque remplit très mal l'usage auquel elle est destinée. Dans les grandes chaleurs ce tablier étroit et presque inutile est pourtant la seule chose qu'ils aient sur le corps. Au reste, sa grande mobilité m'a mis souvent à portée de me convaincre qu'ils ne pratiquent point la circoncision; mais elle m'a fait connaître aussi qu'ils ont sur la pudeur des idées fort différentes des nôtres.

Ce n'est pas pourtant qu'avec cette nudité presque absolue ils aient des mœurs licencieuses; les leurs, au contraire, sont chastes. Rien de plus sage



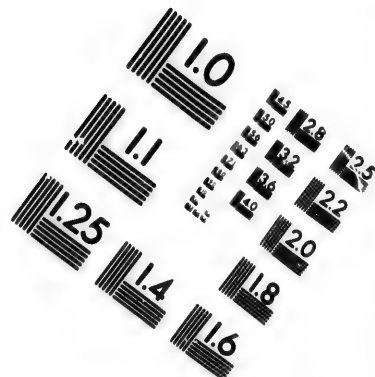
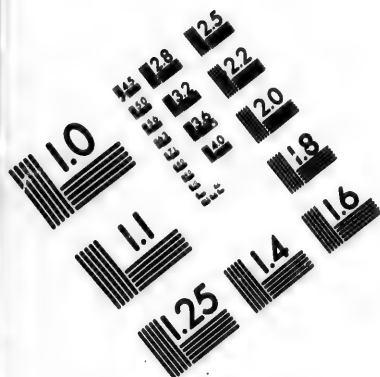
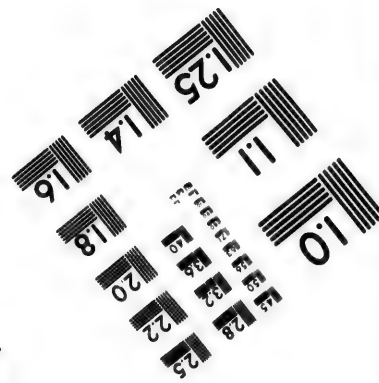
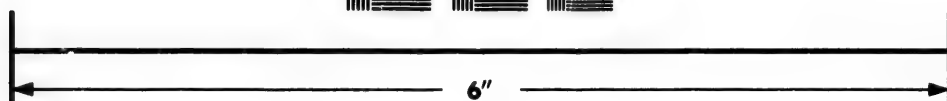
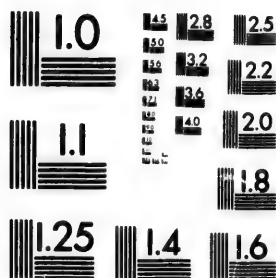


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

4.5
3.6
2.8
2.5
2.2
2.0
1.8

11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

et de plus réservé que leurs femmes; et quand je les comparais à celles de ces grands Namaquois, qui se montraient si faciles et si agaçantes, je ne pouvais croire qu'à une distance peu considérable on pût voir une différence aussi grande.

Mes gens, accoutumés aux complaisances de celles-là, ne s'accommodaient guère de la sévérité des dernières, et le sacrifice leur paraissait d'autant plus pénible, qu'elles étaient plus jolies encore que les Namaquoises.

Les filles, qui chez les sauvages n'ont point la même retenue que leurs mères, parce que, n'ayant pas les mêmes obligations, elles sont libres, ici étaient réservées et sages comme elles. A la vérité elles avaient cette gaité de leur âge qui ajoutait encore à leurs charmes; mais elles n'étaient que gaies. Dès que la danse finissait, et que les parens se retiraient au kraal, toutes partaient avec eux, et pas une seule ne restait dans mon camp.

Soit raffinement de coquetterie, soit effet de sagesse, les Kabobiquoises ne se tatouent point le visage comme leurs maris et leurs pères. Elles ne garnissent point leurs cheveux de ces boutons de cuivre qu'ils mettent dans les leurs, et toujours elles ont les pieds nus, quoique la plupart de ces sauvages portent des sandales.

Leur habillement est un tablier de pudeur qui ne descend qu'à moitié des cuisses; un kros qui,

passant
poitrin
des hor

Le m
et le k
celles d

Quan
bracelet
tures de
et en a
plusieur
dessous

Ces s
rée, l'h
ble au p
de moi
nouveau
et des a
jets; et
des Kab
plus ce

Ce n'e
guilles,
c'est ce
bien à j
Elles en
fil de bo
procédé

passant sous les aisselles, vient s'attacher sur la poitrine, et un long manteau semblable à celui des hommes.

Le manteau est en peaux garnies de leurs poils, et le kros en peaux tannées et apprêtées comme celles de nos gants d'Europe.

Quant à leurs verroteries, elles les portent en bracelets; elles en font des colliers dont les garnitures descendent par étages jusque sur l'estomac, et en attachent sur le devant de leurs ceintures plusieurs rangées, qui tombent sur les cuisses, au-dessous du tablier.

Ces sortes d'ornemens étant d'assez longue durée, l'habitude de les voir rend le sexe peu sensible au plaisir de les posséder. Ceux qui venaient de moi plurent d'abord beaucoup, à raison de leur nouveauté. Mais quand j'eus montré des ciseaux et des aiguilles, on leur préféra ces derniers objets; et ce nouveau choix fait honneur au bon sens des Kabobiquoises. Comme leur chef, elles prisent plus ce qui est utile que ce qui pare.

Ce n'était point assez de leur avoir donné des aiguilles, il fallut encore leur montrer à s'en servir; c'est ce que je fis, et bientôt elles réussirent assez bien à joindre deux morceaux de peaux ensemble. Elles employaient pour cette opération un petit fil de boyaux qui se faisait dans la peuplade, et ce procédé leur paraissait plus expéditif, plus solide

et plus propre que celui dont se servent en pareil cas les sauvages , et qui consiste à percer le cuir avec une arête ou un os pointu , pour passer ensuite le fil dans le trou.

J'aurais aujourd'hui bien des reproches à me faire, si le premier j'avais appris aux Kabobiquois, non-seulement à coudre , mais à connaître et à aimer le tabac et l'eau-de-vie. Ils avaient avant mon voyage chez eux l'usage du tabac , et cette marchandise leur était apportée par des peuplades namakwoises , leurs voisins , qui de proche en proche la recevant des colonies par le commerce , venaient la leur vendre pour des bestiaux. Mais ce trafic n'ayant lieu que dans certaines circonstances , et par conséquent la denrée étant très peu abondante , c'est pour eux une friandise dont ils ne peuvent user que rarement. Réduits à en manquer souvent , ils savent s'en passer , et ne feraient point un pas pour s'en procurer , si on ne leur en apportait.

Cette indifférence pour un objet que jusque-là j'avais vu recherché avec empressement par toutes les nations sauvages , et regardé par elles comme une jouissance exquise , m'annonçait , ainsi que beaucoup d'autres choses dont j'ai déjà parlé , que ce peuple avait dans le caractère des nuances qui le distinguaient des autres. Il en était de même des liqueurs fortes , qui ne le flattent point , et s'il

y avait
à y tra
refusai

Mais
naient
coup le
tes et
appelai
du clin
les pito
et ils
teilles
trouvé
de fon
explica
désabus
Je les
tai de
flacons

De le
moi , et
désinté
mon c
mais il
gens sa
régalaie
gratuite
peaux ,

y avait quelques individus qui parussent disposés à y trouver du goût, le très grand nombre le refusait.

Mais s'ils faisaient peu de cas de ce que contaient mes flacons, en revanche ils prisaien beaucoup le flacon lui-même. Les bouteilles transparentes et solides les ravissaient d'admiration. Ils les appelaient de l'*eau ferme* ; car, malgré la chaleur du climat, ces sauvages avaient vu de la glace sur les pitons des montagnes dont ils sont environnés, et ils ne doutaient pas que le verre de mes bouteilles ne fût une eau que magiquement j'avais trouvé le moyen de rendre solide, et que j'empêchais de fondre dans leurs feux. L'impossibilité d'une explication à ce sujet m'empêchait de songer à les désabuser ; et d'ailleurs quel bien en eût-il résulté ? Je les laissai donc dans leur erreur, et me contentai de les obliger en leur abandonnant tous les flacons vides qui m'étaient inutiles.

De leur côté ils se piquaient de générosité envers moi, et je n'avais point encore vu de nation aussi désintéressée. Tous les soirs ils apportaient dans mon camp une quantité considérable de lait. Jamais ils n'y venaient passer la soirée avec mes gens sans amener quelques moutons dont ils les régalaient. J'ai vu nombre d'entre eux donner gratuitement et sans troc des pièces de leurs troupeaux, et quand je partis il y avait dans ma cara-

vane plusieurs personnes qui possédaient en toute propriété des moutons et des bœufs qu'ils avaient reçus en pur don.

Quelle différence entre ce peuple, si loyal, si généreux, et ces grands Namaquois qui, d'un air piteux, vont sans cesse tendant la main comme des mendiants pour demander tout ce qu'ils voient.

Avec des inclinations nobles, le Kabobiquois a encore le caractère guerrier : ses armes sont des flèches empoisonnées et une lance à long fer, différente de la sagaie hottentote. Dans ses batailles il a pour armes défensives deux boucliers : l'un fort grand et assez haut pour caoher en entier le combattant, l'autre beaucoup plus petit, et tous deux faits de peaux très épaisses capables de résister aux flèches.

Celui-ci, de forme ronde et large de douze à quinze pouces, se porte à l'avant-bras dans le moment de l'action; mais quand il devient inutile, on le relève au-dessus du coude vers l'épaule. Pour ornement on le garnit d'un cercle de cuivre à sa circonférence, et sur la surface de son champ de rassades arrangées selon la fantaisie du propriétaire, disposées par compartimens et distinguées par des couleurs d'adoption.

Au moyen de ces différences d'enjolivement chacun a son bouclier, qui ne ressemble point à celui d'un autre; et comme les individus de la peuplade

se recon
savent a
pèce de

Le co
Kabobio
chasses
Quelque
phans e
contre d
mes, pa
craindre
tiaux; n
thère ét
déclaren
sans rel

C'est

teurs qu
des san
tiennent
pas, à l
peaux d
ils chas
ture; et
fosses
des Ho
patien
homme
biquois

se reconnaissent à leur manière de se tatouer, ils savent aussi reconnaître chacun d'entre eux à l'espèce de blason qui distingue son écu.

Le courage que montrent dans leurs combats les Kabobiquois, ils l'exercent spécialement dans leurs chasses, surtout contre les animaux carnassiers. Quelque dangereuse que soit l'attaque des éléphants et des rhinocéros, ce n'est pourtant point contre ces deux espèces qu'ils tournent leurs armes, parce qu'étant herbivores ils n'en ont rien à craindre ni pour eux-mêmes ni pour leurs bestiaux; mais le tigre, le lion, la hyène et la panthère étant des ennemis d'un autre genre, ils leur déclarent une guerre à outrance et les poursuivent sans relâche.

C'est avec la dépouille de ces animaux destructeurs qu'ils se font des boucliers, des ceintures, des sandales, des kros, des manteaux, etc. Ils tiennent à honneur de la porter, et n'attachent pas, à beaucoup près, la même considération aux peaux de rhinocéros ou d'éléphant. Si quelquefois ils chassent ceux-ci, c'est comme objet de nourriture; et alors ils emploient, pour les prendre, ces fosses recouvertes qui sont les pièges ordinaires des Hottentots. Mais ce procédé de travail et de patience est celui qui convient le moins à des hommes aussi braves, aussi hardis que les Kabobiquois.

Chasseurs déterminés, ils joignent à une valeur naturelle une grande activité. Agiles comme des cerfs, rien ne les rebute, ni les fatigues extrêmes, ni les courses les plus longues et les plus difficiles. J'ai fait avec eux plusieurs chasses, et toujours je les ai vus infatigables et prêts à tout. Cependant, malgré leur zèle si actif, jamais ils n'ont pu parvenir à me faire joindre un zèbre blanc, ni une espèce particulière de gazelle que je crois un gnou, quoiqu'elle fût plus grande que les gnoux ordinaires.

Ces deux sortes d'animaux sont les plus communs du pays. On y voit aussi beaucoup de rhinocéros, et des quantités innombrables de gazelles ; mais on n'y trouve plus de girafes, soit chaleur trop grande du climat, soit inconvenance de séjour, soit plutôt défaut des nourritures qui leur sont propres.

Avec cette audace et ce caractère déterminé, on serait porté à croire que les Kabobiquois sont féroces et indisciplinables. Et cependant, parmi toutes les nations africaines que j'ai visitées, je n'en ai connu aucune qui pratiquât au même degré l'obéissance et la subordination.

Là, le chef n'est point, comme ailleurs, un premier entre des égaux ; c'est un souverain au milieu de ses sujets, un maître entouré de ses esclaves. Un mot, un geste, un regard lui suffisent pour se

faire ob
on n'y
particu
chaque
mens so
tandis

Quoi
gesse a
que j'y
qui la
celle de
jusqu'al
bas, ce
pusse l
pirait,
savoir a
bremen
sant de

Son l
la vérité
ses suje
la leur
plus él
propres
six autr

L'ari
bobiqu
pour l

faire obéir. Quels que soient ses ordres, jamais on n'y contrevient ; et il en est ainsi des familles particulières. Ce que le chef est pour la horde , chaque père l'est pour les siens. Ses commandemens sont absolus, et il exerce chez lui la royauté, tandis qu'ailleurs il y obéit.

Quoique la peuplade fût très nombreuse, la sagesse avec laquelle elle était gouvernée, l'ordre que j'y voyais régner m'annonçaient dans l'homme qui la commandait une intelligence supérieure à celle de tous les autres sauvages que j'avais vus jusqu'alors ; et je ne connaissais que le vieil Haabas, ce Nestor de la nation gonaquoise, que je pusse lui comparer. D'après l'estime qu'il m'inspirait, c'était pour moi un vrai chagrin de ne point savoir sa langue et de ne pouvoir l'interroger librement sur mille objets qu'il m'eût été intéressant de connaître.

Son habitation annonçait sa dignité suprême : à la vérité, ce n'était qu'une hutte comme celle de ses sujets et couverte de peaux d'animaux comme la leur, mais elle était beaucoup plus grande et plus élevée ; et d'ailleurs, autour de celle-là, qui à proprement parler était la sienne, il y en avait six autres destinées à sa famille et occupées par elle.

L'aridité naturelle du pays qu'habitaient les Kabobiquois les a obligés à creuser des puits tant pour leur usage que pour celui de leurs bestiaux ;

mais la même cause les réduisant souvent à voir leurs puits tarir, ils sont alors forcés de se transplanter et de chercher ailleurs un sol moins desséché; car la rivière des Poissons, quoique considérable dans les temps de pluie, est souvent à sec dans les chaleurs.

Les longs voyages auxquels les condamnent ces émigrations trop fréquentes, les rapports qu'elles leur procurent avec d'autres nations, doivent nécessairement leur donner des idées que ne peuvent avoir les peuplades sédentaires. Peut-être même serait-on porté à croire que c'est à cet accroissement d'idées qu'est due la supériorité d'intelligence qui les élève au-dessus de leurs voisins. Mais j'ai déjà parlé d'une nation qui, forcée comme celle-ci de se creuser des puits, et nomade comme elle, n'en est pas moins restée dans son infériorité d'état sauvage. Probablement la nature, qui a donné aux Kabobiquois un corps plus agile et un caractère plus courageux, leur aura donné aussi un moral plus perfectionné.

C'est à eux que je dois de connaître les lieux où l'Orange prend sa source. Je croyais que ce fleuve venait des montagnes du centre; et ils m'ont appris que si dans son cours il paraissait s'en approcher, c'était après avoir fait de longs détours et pris naissance loin de là, dans les montagnes qui sont plus au nord-est.

A la s
été s'éta
désert q
par les
resses,
le canto

De to
seule ch
fuse d'u
flexions
peuples
qui seul
mais elle
mes gen
tout-puis
choses.

Au re
n'est là
sans sui
l'âme, n
penses d
ni sacrifi
elle n'a

Je sa
opinion
pensais
tout da
vent m

A la suite d'une de leurs émigrations, ils avaient été s'établir sur ses bords, à soixante lieues du désert qu'ils habitaient maintenant ; mais inquiétés par les Houzouanas, et contrariés par les sécheresses, ils s'en étaient éloignés pour revenir dans le canton où je venais de les trouver.

De toutes les nations africaines, celle-ci est la seule chez laquelle j'aie trouvé quelque idée confuse d'un dieu. J'ignore si c'est à ses seules réflexions ou à ses communications avec d'autres peuples qu'elle doit cette connaissance sublime, qui seule la rapprocherait des nations policées ; mais elle croit (autant que j'ai pu m'en assurer par mes gens) qu'au-dessus des astres il existe un être tout-puissant, lequel a fait et gouverne toutes choses.

Au reste, je dois à la vérité d'ajouter ici que ce n'est là pour elle qu'une idée vague, stérile et sans suite ; qu'elle ne soupçonne ni l'existence de l'âme, ni par conséquent les peines et les récompenses d'une autre vie ; enfin, que n'ayant ni culte, ni sacrifices, ni cérémonies religieuses, ni prêtres, elle n'a point de ce que nous appelons religion.

Je sais que Kolbe avance sur les Africains une opinion différente ; mais j'ai déjà dit ce que je pensais de cet auteur. Cependant j'avouerai que tout dans Kolbe n'est pas mensonge, et que souvent même ses mensonges sont fondés sur une

vérité qu'il a défigurée sciemment , ou sottement adoptée.

Ainsi, par exemple, il aura vu une femme à qui, dans une maladie, on avait coupé, d'après de prétendues idées de guérison, une articulation des doigts de la main gauche; et selon lui, c'est là une pratique religieuse usitée pour toutes les veuves qui se remariaient.

On lui aura dit vaguement, qu'il y a des peuplades chez lesquelles la circoncision est d'usage, et d'autres qui extirpent aux mâles un testicule; et le voilà qui circonçoit toutes les différentes races hottentotes, et qui décrit comme témoin oculaire, et dans le plus grand détail, la semi-castration, quoique jamais il ne soit sorti du Cap.

Il est naturel qu'un père dispose de ses enfans, et que lui-même il fasse la cérémonie de leur mariage, si l'usage admet cette cérémonie. Eh bien! chez Kolbe, cette simple pratique devient religion, sacrifice, danse superstitieuse, sorcellerie, etc., etc.; c'est un grand-prêtre qui, chargé de la circoncision, de la semi-castration et de tous les usages religieux, sanctionne encore les mariages, et qui, toujours maître d'une évacuation qui nous commande bien plus que nous ne lui commandons, les bénit par une copieuse aspersion d'urine.

Instruit autant que je pouvais l'être sur ce qui regardait les Kabobiquois, j'avais ajouté à ma col-

lection
plus fat
ment un
résolus
siter un
ouest, à
donna d
vrier no

D'abo
temps,
baleme
au déb
qui, se
l'horizo
était co

La ve
qu'elles
elles m
vière d
de plais
ceux-ci
et des
des ob
quence
et quoi
nous p

Déjà
dévoré

lection les oiseaux de leur canton, et ne voulais plus fatiguer mes chevaux à poursuivre inutilement un gibier qui ne se laissait pas joindre. Je résolus donc de quitter la horde et d'aller en visiter une autre qu'on m'avait dit établie au nord-ouest, à une forte journée de celle-ci. Le chef me donna des guides pour m'y conduire, et le 9 février nous nous mîmes en marche.

D'abord nous fîmes route, pendant quelque temps, par des sentiers fort étroits, mais qui probablement raccourcissaient notre chemin. Enfin, au débouché d'un défilé, se présenta une plaine qui, se prolongeant vers l'ouest, se terminait à l'horizon par de hautes montagnes dont le pied était couvert de bois.

La verdure de ces forêts me faisait soupçonner qu'elles étaient arrosées par quelque rivière; et elles me rappelaient ces bords charmans de la rivière des Poissons où j'avais séjourné avec tant de plaisir. Je me flattais de trouver également sur ceux-ci et des vivres abondans pour ma troupe, et des collections nouvelles pour mon cabinet, et des objets inconnus pour ma curiosité. En conséquence, je donnai ordre qu'on tournât de ce côté, et quoique ce fût une augmentation de chemin, nous prîmes la plaine.

Déjà nous y avions marché pendant trois heures, dévorés par un soleil brûlant, quand tout à coup

l'horizon s'obscurcit et envoya sur nos têtes un orage affreux. De longs et fréquens éclairs sillonnaient la nue : le tonnerre grondait d'une manière épouvantable ; et nos animaux, par leur agitation et l'inquiétude de leurs mouvemens , annonçaient que la tempête allait être terrible.

Sans perdre de temps, on déchargea les bœufs, on dressa ma tente, on fit des abris avec des peaux et des nattes, enfin tout le monde mit la main à l'ouvrage. Mais nos précautions furent inutiles : le vent devenait si impétueux, qu'aucun de nos abris ne put résister. Ma tente fut renversée, et je fus réduit à me cacher sous la toile, tandis que tous mes gens se garantissaient comme ils pouvaient.

Pendant ce temps, la pluie tombait en torrens, et l'averse était telle, qu'on eût dit que l'Afrique allait être noyée. Néanmoins ce ciel, qui semblait se fondre en eau, était tout en feu par les éclairs. Ils embrasaient l'atmosphère tout entière, pendant que la foudre, éclatant de toutes parts autour de nous, nous faisait craindre à tous d'en être frappés.

Mes guides kabobiquois s'applaudissaient seuls de l'orage. Accoutumés, disaient-ils, à en éprouver souvent de pareils, et même de plus bruyans encore, ordinairement ils n'en avaient que le bruit, sans profit aucun : tandis que celui-ci allait donner de l'eau à leurs puits et des herbes nouvelles à

leurs b
un bon
étaient
verse,

Tous
s'étaient
d'autre
Après q
bois et
mis en

Quar
pluie e
d'allum
habits.

rent en

Plusi
craquer
près de
éléphan
de fusi
camp,

Le l
dans u
guère
Sans d
que no
ils n'en

Mes

leurs bestiaux. Aussi l'avaient-ils regardé comme un bonheur ; et leur joie était même telle, qu'ils étaient restés assis tranquillement, exposés à l'averse, et sans chercher aucunement à s'en garantir.

Tous nos animaux, moutons, bœufs et chèvres, s'étaient, pendant la tempête, dispersés de côté et d'autre dans la plaine : il fallut les rassembler. Après quoi voulant trouver un campement près du bois et de la rivière que j'y soupçonnais, je me remis en route.

Quand nous arrivâmes à la lisière du bois la pluie cessa tout-à-fait, et le calme nous permit d'allumer des feux pour sécher nos effets et nos habits. Le reste du jour et la nuit tout entière furent employés à cette opération.

Plusieurs fois nous fûmes interrompus par des craquemens d'arbres qui se faisaient entendre fort près de nous. Ce bruit était occasioné par des éléphants que nous écartâmes par quelques coups de fusil, et qui venant pâturer auprès de mon camp, cassaient des branches pour leur nourriture.

Le lendemain, quand le jour parut, j'en vis dans une étendue de la plaine qui ne comprenait guère qu'une demi-lieue, plus de cent réunis. Sans doute ils nous distinguaient aussi facilement que nous les apercevions eux-mêmes, et néanmoins ils n'en paraissaient pas plus effarouchés.

Mes chasseurs, à cette vue, furent transportés

d'aise. A l'instant ils apprêtèrent leurs armes, et déjà leur imagination s'exaltait sur tout l'ivoire qu'allait leur procurer cette chasse merveilleuse. Mais je n'avais plus pour elle cette ferveur d'un débutant. Blasé, en quelque sorte, sur ce plaisir, je n'oubliais pas les dangers dont il était presque toujours accompagné. D'ailleurs, l'incommodité d'emporter ces dents sans voiture ne me donnait pas grande envie de les posséder.

Avec de pareilles dispositions, un oiseau d'espèce nouvelle eût été plus précieux à mes yeux que douze des plus belles défenses d'éléphant. En conséquence, je me mis à parcourir la forêt, et j'eus le plaisir de tuer deux charmans oiseaux, mâle et femelle; ils approchent du genre du ramier, mais ils en diffèrent assez, je crois, pour mériter d'en être séparés, puisqu'ils ont le bec infiniment plus gros que ne l'ont ordinairement les pigeons. Ils ont aussi les ongles plus crochus et les doigts plus larges et plus plats. Du reste, les couleurs les plus belles parent leur plumage, qui est en général d'un beau vert sur le corps; les plumes des ailes sont bordées d'un joli jaune-jonquille, qui est aussi la couleur du ventre du mâle; sur le sommet de l'aile se remarque une large plaque de couleur violette. Les pieds sont rouges. Cette charmante espèce, entièrement nouvelle, fait partie de mon ornithologie.

La li
courait
direction
prochais
quelque
arrêtés
tagnes, é
et en att
sible de
bords. A
vai dive
me dédo
ment qu

Klaas
turaliste
tout ce
pouvait
ardeur i
magnifiq
avait des
ment le

La cr
quatre h
traverser
lieues de
uns des
de loin
reconnai

La lisière du bois près duquel j'étais campé courait nord-quart-ouest : ainsi elle était dans la direction de notre route; et en la suivant, je m'approchais de la horde que j'allais visiter. Mais après quelques heures de marche, nous nous trouvâmes arrêtés par un torrent qui, descendant des montagnes, était extrêmement grossi des eaux de l'orage; et en attendant qu'il décrût et qu'il nous fût possible de le traverser, il me fallut camper sur ses bords. Au reste, le lieu était agréable, et j'y trouvai diverses espèces d'oiseaux dont la rencontre me dédommagea bien agréablement du désagrément que me causa ce retard.

Klaas, qu'une longue pratique avait rendu naturaliste, et qui connaissait aussi bien que moi tout ce que j'avais dans ma collection et ce qui pouvait y être nouveau, mettait à l'augmenter une ardeur infatigable. Il tua et m'apporta un oiseau magnifique, qui m'était totalement inconnu, et qui avait des caractères si confus, que je ne sus comment le classer.

La crue du torrent n'avait duré que vingt-quatre heures, et dès le second jour j'eussé pu le traverser à sec. Déjà nous n'étions plus qu'à trois lieues de la horde; mais ce jour même, quelques-uns des sauvages qui la composaient aperçurent de loin mon camp, et s'en approchèrent pour le reconnaître.

Bientôt ils distinguèrent mes guides kabobiquois, leurs voisins et leurs amis; et alors ils vinrent me faire visite. Je me conciliai leur amitié par quelques présens, et leur donnai, pour leur chef, une ration de tabac, en les chargeant de lui dire que mon dessein était de le visiter, et que le lendemain je serais dans son kraal avec toute ma troupe. Cependant, nous ne pûmes partir que l'après-dîner, parce que les bœufs que j'avais achetés dans la dernière horde y étaient retournés pendant la nuit, et qu'il fallut courir après eux pour les ramener.

Le chef, accompagné de toute sa troupe, m'attendait aux deux tiers de la route sur les bords d'un ruisseau. Quand je parus, j'excitai chez elle le même empressement, la même surprise, la même curiosité que dans la horde précédente. Je ne dirai rien sur celle-ci : elle était composée également de Kabobiquois, et par conséquent, mœurs, usages, armes, caractère, tout y était semblable.

La seule différence que j'y vis, c'est que, dans la première, il n'y avait que quelques hommes qui eussent une chaussure de sandales; au lieu que dans celle-ci tout le monde, hommes, femmes et enfans, en portaient. Au reste, cet usage n'est chez eux ni luxe ni mollesse, mais une précaution indispensable et nécessaire, ordonnée non-seulement par la nature rocailleuse de leur pays, mais en-

core par la
porte d
que la
pour se
contract

Néant
étranger
gens, ad
celle-ci
horde d
lors, ils

Moins
compos
bien mo
par sa r
raison d
qui sou
long-tem
bœufs. E
pour les
six : enc
et de sap
et les r
objet de

Malgr
désintér
Quoique
des misè

core par les mimosa dont il est couvert. Cet arbre porte des épines en très grand nombre, de sorte que la terre en est toujours jonchée; ainsi, c'est pour se préserver des piqures que ceux-ci avaient contracté l'habitude de se chausser de sandales.

Néanmoins, comme toute nouveauté chez des étrangers paraît presque toujours ridicule, mes gens, accoutumés à marcher pieds nus, trouvaient celle-ci tout-à-fait étrange; et pour distinguer cette horde d'avec celles que nous avions vues jusqu'alors, ils l'appelaient horde des Porte-Sandales.

Moins nombreuse que la précédente, elle n'était composée que de deux cents têtes. Elle avait aussi bien moins de bestiaux; tant parce que le terrain, par sa maigreur, offrait peu de pâturages, qu'à raison des incursions fréquentes des Houzouanas, qui souvent venaient les piller. Il n'y avait pas long-temps encore qu'elle s'était vu enlever trente bœufs. En vain le chef avait armé tout son monde pour les recouvrer; il n'avait pu en reprendre que six: encore étaient-ils si blessés à coups de flèches et de sagaies, qu'il avait fallu les tuer sur la place et les rapporter au kraal en morceaux, comme objet de nourriture.

Malgré leur pauvreté, ces sauvages avaient le désintéressement et la générosité de leur nation. Quoique je ne leur eusse distribué en présens que des misères, tous les soirs ils m'apportaient dans

mon camp une quantité considérable de lait. Pendant le temps que je passai parmi eux, les uns me suivaient à la chasse, dans le dessein de m'y rendre les petits services qui dépendaient d'eux; et d'autres couraient de toutes parts pour me chercher des insectes. De mon côté, je me faisais un devoir et un plaisir de les obliger. Mes fusiliers allaient chasser pour eux les rhinocéros et les éléphants; et quoique pendant les huit jours ils n'aient pu parvenir à joindre un seul de ces farouches animaux, ils tuèrent au moins beaucoup de gazelles et plusieurs buffles, qui, en très grande partie, furent abandonnés à la horde. Ces buffles étaient absolument de la même espèce que ceux que nous avions tués à la côte de l'est. Ils étaient seulement beaucoup plus forts de taille, mais moins délicats étant moins gras.

Plus heureux dans mes excursions, je trouvai pour ma collection deux espèces d'oiseaux rares : l'une était le rolhier, connu sous le nom de rolhier du Sénégal; l'autre le guépier couleur de rose, appelé *guépier de Nubie*.

Les buffles étaient si communs dans le canton, qu'ils venaient tranquillement paître à peu de distance de mon camp; néanmoins, dès que nous cherchions à les approcher, ils fuyaient et rentraient dans le bois. Cet animal, méfiant et hagard, ne sait que s'éloigner du danger; ce n'est que quand

il est au
sentir e
tifié la

Ce q
biquois
tin au
de Hou
me dir
les brig

Cette
redout
de lieu
chaîne
l'est. L
l'empê
et régr
moins

lieux;
une gr
sur ses
gands,
la rone
eux va
cents l
ils se r
leurs t
traite

La

il est attaqué et obligé de se défendre qu'il semble sentir et connaître les forces immenses dont l'a gratifié la nature.

Ce qui occupait principalement ma horde kabobiquoise, c'était la crainte des Houzouanas. Du matin au soir, je n'entendais prononcer que le nom de Houzouana. Si l'on chargeait mes truchemens de me dire quelque chose, c'était sur les hostilités, les brigandages et les vols des Houzouanas.

Cette nation active, plus redoutée encore que redoutable, avait un établissement à une vingtaine de lieues environ vers le nord, et elle occupait la chaîne des montagnes qui du nord s'étendent à l'est. Le sol ingrat sur lequel elle était répandue l'empêchant de former des peuplades nombreuses et régulières, elle se divisait en pelotons plus ou moins considérables, selon les circonstances et les lieux; mais la même cause la réduisant souvent à une grande disette de vivres, elle fait des incursions sur ses voisins et pille leurs troupeaux. Ces brigands, vivant de rapines, sont tellement craints à la ronde pour leur valeur, qu'une poignée d'entre eux va faire fuir toute une horde entière de deux cents hommes armés complètement; et si, quand ils se retirent avec leur butin, on cherche à suivre leurs traces, c'est plus pour s'assurer de leur retraite que pour les combattre.

La horde kabobiquoise elle-même, quoique

d'une nation plus brave que toutes les autres peuplades d'alentour, n'était pas plus aguerrie contre eux; élevée dès l'enfance à les redouter, elle croyait la résistance inutile, et ne prenait aucune précaution pour prévenir et repousser les attaques.

Cependant elle venait tout récemment de conclure un traité de paix avec la division la plus voisine, et dans le dessein de s'assurer quelque tranquillité, elle s'était engagée à lui payer annuellement un tribut d'un certain nombre de pièces de bétail. Ceci ressemble à un commencement de civilisation; mais ces lâches et honteuses conditions avaient été presque aussitôt violées que conclues. Les Houzouanas des divisions plus éloignées prétendaient n'y être entrés pour rien, et en conséquence ils continuaient leurs hostilités et leurs brigandages. On accusait même celle qui avait accepté la paix de se prêter à leurs incursions, de les avertir des momens favorables, et de partager avec eux le fruit de leur pillage. Ainsi, tout démontre ce qu'est l'homme dans l'état d'isolement, ce qu'il doit nécessairement devenir quand il commence à se grouper, où qu'il sent près de lui d'autres hommes.

Depuis que le chef avait vu l'effet de mes fusils, et senti combien de pareilles armes me rendaient supérieur à ses ennemis, il avait cherché à m'animer contre eux et à m'intéresser dans sa querelle. Jaloux de connaître et de visiter cette nation, sou-

vent je
éclaircis
par des
tion visi

D'un
éloigné,
sa hord
contre e
tôt à m
gands, t
plus loir
lui-même
plades e
vait parl
ces disco
qu'un gr

Avec u
taines et
pliés, je
des hom
ne dout
ne m'eu
taient p
més arm
et le jou
de venir

Ce qu
pour eu

vent je l'interrogeais sur elle, et lui demandais des éclaircissemens ; mais il répondait à mes questions par des conseils ou par des plaintes, dont l'intention visible était de m'irriter contre elle.

D'un autre côté, il craignait que quand je serais éloigné, les Houzouanas ne vinssent se venger sur sa horde de m'avoir enseigné leur séjour et armé contre eux. Ainsi, employant mes interprètes, tantôt à m'inspirer une grande haine pour ces brigands, tantôt à me conseiller de ne pas avancer plus loin, il était sans cesse en contradiction avec lui-même. Il ignorait que dans les différentes peuplades chez lesquelles je venais de passer, on m'avait parlé d'eux avec la même terreur, et que tous ces discours n'avaient produit en moi d'autre effet qu'un grand désir de les connaître.

Avec une caravane nombreuse, des chasses lointaines et fréquentes, des feux de nuit très multipliés, je ne pouvais rester long-temps inconnu à des hommes aussi errans que les Houzouanas. Je ne doutais nullement que dans leurs courses ils ne m'eussent aperçu et découvert; et s'ils ne s'étaient pas montrés encore, c'est que le bruit de mes armes à feu, qui se faisait entendre la nuit et le jour, les avait sans doute dégoûtés de l'envie de venir m'attaquer.

Ce qu'ils étaient pour les Kabobiquois, je l'étais pour eux ; et cet état de terreur de leur part me

fâchait beaucoup, parce qu'en les tenant éloignés, il m'empêchait de les connaître. Quelle que fût la supériorité que me donnait sur eux la nature de mes armes, je n'avais garde d'en abuser; toute insulte était contraire à mes principes. Pour exécuter le projet que j'avais conçu, il me fallait beaucoup d'amis; partout j'avais cherché à m'en faire, et j'étais intimement convaincu que ces Houzouanas, si craints, si décriés, seraient de ce nombre.

Ma troupe pensait bien différemment. Les conversations que j'avais eues avec le chef venaient de la prévenir sur mon dessein; et, d'après l'obligation où j'étais de me servir de quatre truchemens différens, il ne pouvait être un secret pour elle.

Dès qu'on en fut instruit dans le camp, je vis tout le monde s'alarmer, les hommes et les femmes se parler avec inquiétude, et les différentes nations se réunir entre elles et tenir des conférences. Quoique je n'entendisse rien à leurs discours, le mystère qu'ils y mettaient, l'air inquiet de leurs physionomies, tout m'annonçait un orage et une conjuration prête à éclater.

Les Namaquois, comme les plus peureux, furent les premiers qui s'expliquèrent; et moi, de mon côté, je fus fort aise que le complot commençât par la déclaration de ces imbéciles sans énergie et sans âme. Ils vinrent m'annoncer qu'ils

ne vou
sonne
poser
avaient
sépare
lution.

Je n
de rire
partir
attenda
d'eux
retour
Boschj
seuls;
mon a
étaient
voudra
leurs a

Cha
quand
leur te
nas et
core d

Mes
se mo
ceux-c
Accou
cette

ne voulaient ni s'engager dans un pays dont personne de la troupe n'avait connaissance, ni s'exposer aux coups d'une nation que toutes les autres avaient en horreur; et qu'en conséquence ils se sépareraient de moi si je persistais dans ma résolution.

Je ne répondis à leurs discours que par un éclat de rire; et les prenant au mot, je leur permis de partir à l'instant même. Or, c'était là que je les attendais; et j'étais d'avance bien assuré qu'aucun d'eux n'en aurait le courage. Obligés, pour s'en retourner, de traverser des contrées infestées de Boschjesmen, jamais ils n'eussent osé y passer seuls; c'était pour eux une nécessité de rester sous mon aile; et par excès de poltronnerie, ils en étaient réduits à se laisser conduire partout où je voudrais les mener. Ce fut la même chose pour leurs autres camarades.

Chaque bande vint me notifier son départ; mais quand il fallut se séparer de moi, aucune ne l'osa; leur terreur était telle, qu'en fuyant les Houzouanas et leur tournant le dos, ils eussent craint encore d'en être attaqués.

Mes Hottentots du Cap, quoique aussi poltrons, se montrèrent moins à découvert; et d'ailleurs ceux-ci me donnaient d'autres sujets d'inquiétude. Accoutumés à la vie fainéante des colonies, sans cesse regrettant certaines commodités dont ils se

voyaient privés, ils n'étaient nullement propres à des fatigues telles que celles que nous avions à supporter. La différence du climat dans lequel ils se trouvaient transplantés les rendait malades; et si je n'avais pris la précaution de faire de longs séjours dans la plupart des gîtes où je m'arrêtais, ils n'auraient pu suffire au voyage et eussent péri les uns après les autres.

Celui-ci les effrayait de plus en plus. Moins bruts que leurs camarades, et par conséquent moins francs et moins ouverts, ils étaient assez adroits pour cacher leur pusillanimité sous des prétextes spécieux. Me parler des Houzouanas, c'eût été se trahir imprudemment; ils n'en prononçaient pas même le nom. Mais, affectant de se montrer bons pères et bons maris, ils me rappelaient, avec un attendrissement simulé, leurs femmes et leurs enfans, qu'ils eussent battus peut-être s'ils avaient été près d'eux; ils me parlaient de leurs fatigues, de leur santé, et surtout des obstacles locaux et particuliers qu'allait m'offrir mon nouveau projet.

Effectivement, si j'en croyais les gens de la horde, j'avais à traverser un désert qui exigeait cinq jours de marche, et dans lequel je ne trouverais, ni pour ma troupe, ni pour mes animaux, aucune sorte de nourriture ni de rafraîchissement. Pas le moindre vestige de végétation, pas même

de terre
sable,
sans en
mobile
que no
moindre
de soif
avant d

Mon
revenir
que j'av
qui me
peuplad
repren
un chen
recomm
uniquem
sième v
succès
par les

Pour
Houzou
lais les
nouvelle
comme
rantissa
et des
chantai

de terre végétale. Ce n'était qu'une vaste mer de sable, où il ne serait pas possible de faire un pas sans enfoncer jusqu'aux genoux ; mais ce sable, mobile et léger comme la poussière, était si fin, que nous courions le risque d'être étouffés au moindre vent ; si même nous ne périssions pas de soif et de faim, de fatigue et de misère, avant d'avoir fait seulement la moitié du chemin.

Mon plan était d'aller chez les Houzouanas et de revenir au camp de l'Orange, non par la route que j'avais suivie, mais par une autre quelconque, qui me donnerait lieu de connaître de nouvelles peuplades. Arrivé au camp, je me proposais de reprendre mes équipages, et d'aller, toujours par un chemin différent, les déposer au Cap, afin de recommencer à des époques mieux choisies, et uniquement avec des bœufs de charge, un troisième voyage dont je me promettais plus de succès que du second, et que je devais diriger par les contrées à l'est des montagnes du Camis.

Pour celui-ci je prévoyais avoir besoin des Houzouanas ; et c'est dans ce dessein que je voulais les éprouver et m'assurer d'eux. Au reste, ma nouvelle manière de voyager, plus lesté et plus commode, ainsi que moins dispendieuse, me garantissait encore des ressources plus abondantes et des facilités de découvertes dont l'espoir enchantait déjà mon imagination.

Au point du jour, ma caravane entière se trouva prête à partir. Pendant la nuit, les grands Namaquois avaient tenu conseil entre eux; et ils s'étaient, comme je l'avais prévu, décidés à me suivre, non par courage ou par zèle, mais par pure poltronnerie, et dans la crainte d'être attaqués des Boschjesmen, s'ils retournaient chez eux sans escorte.

Mes Hottentots, qui se croyaient bien supérieurs aux grands Namaquois, et qui eussent rougi de se montrer moins braves, se piquèrent d'affecter plus d'ardeur encore; et leur exemple entraîna le reste de la troupe. Koraquois, Kaminouquois, petits Namaquois, gens de la horde du Baster, tous disputèrent d'empressement. C'était à qui témoignerait une plus grande impatience du départ. Ces Porte-Sandaes, dont les récits avaient d'abord inspiré tant de frayeur, n'étaient plus à présent qu'un objet de risée. On plaisantait sur eux, et l'on disait hautement que s'ils avaient refusé de m'accompagner, c'est parce qu'ils craignaient de mouiller ou de gâter leur chaussure.

Nous fîmes notre première halte sur les bords d'un lac de sel. Ce sel, cristallisé, offrait une lame qui le couvrait dans toute son étendue. Probablement elle avait été formée à sa surface et le surnageait; mais l'orage des jours précédens y avait porté tant de pluie, qu'elle se trouvait entre deux eaux.

Mes
sel, et
curent
la trave
s'écrière
qu'ils f
gnaient
tout ce
qua sub
qu'aurai
venu m

Je pr
étranger
me para
zouanas
n'étaient
plus de
coups d
d'eux. E
pour eu
rent à l'

Parm
m'avai
avait un
d'un ter
étions o
qui aur
formait

Mes gens étaient assis sur les bords du lac de sel, et ils s'apprêtaient à dîner, lorsqu'ils aperçurent au loin dans la plaine quatre hommes qui la traversaient. Cette vue les glaça d'effroi. Ils s'écrièrent que c'étaient des Houzouanas; et quoiqu'ils fussent dix ou douze contre un, ils craignaient déjà d'en être attaqués. En un instant, tout ce courage du matin s'évanouit; l'appétit manqua subitement à tout le monde, et je ne sais ce qu'aurait produit l'alarme générale, si Klaas n'était venu m'avertir au plus vite de ce qui se passait.

Je pris ma lunette, pour examiner les quatre étrangers; et je vis des hommes qui, par la taille, me paraissaient très grands; tandis que les Houzouanas, d'après le portrait qu'on m'en avait fait n'étaient guère que des pygmées, hauts tout au plus de quatre pieds et demi. Je tirai quelques coups de carabine, afin de nous faire remarquer d'eux. En effet, ils nous aperçurent; mais ce fut pour eux une raison de s'éloigner, et ils disparurent à l'instant.

Parmi les inconvénients de route sur lesquels m'avaient prévenu les Porte-Sandales, il y en avait un dont ils ne m'avaient point parlé; c'était d'un terrain creux et boursoufflé, sur lequel nous étions obligés de marcher. Semblable à une pâte qui aurait été surprise par un feu trop âpre, il formait une croûte séparée du sol, et qui eût pu,

non-seulement recéler d'innombrables familles de petits animaux, mais leur permettre encore de faire, entre deux terres, plusieurs lieues en tout sens.

La plupart de nos bœufs, et surtout ceux qui étaient pesamment chargés, y enfonçaient à chaque pas d'un demi-pied, et ces chutes continuelles les tourmentaient et les rendaient furieux. Nous-mêmes nous n'en étions pas exempts. Au moment où nous nous y attendions le moins, le terrain s'enfonçait tout à coup sous nos pieds; et l'on conceit tout ce qu'une pareille marche devait nous donner de fatigues et d'impatience.

A cet inconvénient s'en joignait un autre, plus insupportable et plus désespérant encore; celui de cette cristallisation saline qui, répandue partout et frappée par un soleil ardent, nous brûlait d'une réverbération enflammée, en même temps qu'elle nous éblouissait par le reflet des rayons. La poussière légère qui la couvrait, et qui en faisait partie, s'élevait autour de nous au moindre coup de vent. Nous-mêmes d'ailleurs, par les mouvemens indispensables de notre marche, nous en excitions des nuages épais, qui, nous montant au visage, venaient remplir et picoter nos yeux. Obligés de la respirer, nous en avions les narines ulcérées; c'étaient des cuissons intolérables : nos lèvres en étaient même tellement attaquées, qu'au moindre

mouve
phrase
france

Je n
diner,
survin
passer

Ce
pour
dit un
avaient
soleil.

voyage
sèches
des ch
oreilles
ton, le
cule, a
lorsqu
tabac

Les
au gos
reuses
quelqu
la tête
et for
me gar
contre

mouvement pour parler elles saignaient, et qu'une phrase à prononcer devenait pour nous une souffrance.

Je m'apprêtais à reprendre ma route après le dîner, afin d'échapper à ce fléau; un orage qui survint suspendit ma marche et nous obligea de passer la nuit près du lac.

Ce contre-temps néanmoins ne fut pas perdu pour mes gens. *Nécessité d'industrie est la mère*, a dit un poète français. Dans la marche du matin, ils avaient extrêmement souffert de la chaleur du soleil. Pour s'en garantir pendant le reste du voyage, ils prirent tout ce qu'ils avaient de peaux sèches de moutons et de gazelles, et s'en firent des chapeaux plats qui, étant rabattus sur les oreilles et noués avec des courroies sous leur menton, les faisaient ressembler, d'une manière ridicule, aux Alsaciennes des environs de Strasbourg. lorsqu'elles vont dans les champs sarcler leur tabac et leurs légumes.

Les douleurs vives que j'éprouvais aux yeux et au gosier, la crainte d'en éprouver de plus dangereuses encore, me firent prendre, de mon côté, quelques précautions. Ce n'était pas pour m'abriter la tête du soleil, comme eux; mon chapeau rabattu et fort garni de plumes d'autruches suffisait pour me garantir; mais je voulais me faire un garde-vue contre cette éblouissante réverbération du soleil,

et une sorte de paravent contre ces nuages de poussière caustique qui m'ulcéraient.

A cet effet, je me fabriquai avec du fil de laiton un petit parasol que je couvris d'un mouchoir, et qui, assez léger pour ne me fatiguer en aucune manière, me devint pourtant très utile. Son usage parut à mes gens d'une telle commodité, qu'à mon exemple, tous voulurent en avoir, et que changeant la forme des peaux dont ils s'étaient couvert la tête, ils les transformèrent en parasols. Ces abris étaient ridiculement faits, j'en conviens, mais ils avaient leur avantage, et ils leur furent d'une grande ressource dans la route.

Une invention plus risible encore fut celle de plusieurs de mes gens. Ils avaient arrangé une grande peau de buffle sur des piquets, et la portèrent au-dessus de leurs têtes en guise de dais.

Les femmes seules supportèrent avec courage l'extrême fatigue d'un voyage si extraordinaire : rien n'altéra leur gaité. Toujours également lestes, toujours folâtres, elles ne songeaient qu'à plaisanter aux dépens des hommes et de leur ridicule affublement. Pour moi, j'étais à pied comme les femmes, et bravais la fatigue, tant pour épargner mes chevaux que pour ne pas risquer ma vie sur des animaux qui, bronchant et buttant des genoux très fréquemment, m'eussent infailliblement cassé le cou. Au reste, dans la circonstance où je me

trouva
ble qu
guillon
de ces
particu
comme

Dans
précau
souffra
effet de
mes to
des ma

La fi
symptô
mes sau
même j
c'étaien
plutôt
devant
ou kras
objets d
duisaier

Mais
frappa
danger
cun de
qui po
l'autre r

trouvais, c'était pour moi un avantage inappréciable que l'infatigable courage des femmes; il aiguillonnait par la honte les dégoûts et l'indolence de ces hommes, qui, ne connaissant pas les motifs particuliers de mon voyage, ne le regardaient que comme une témérité extravagante.

Dans la journée nous éprouvâmes, malgré nos précautions et nos parasols, une augmentation de souffrance. Soit action de l'excessive chaleur, soit effet du climat ou de la poussière saline, nous eûmes tous des saignemens de nez très fréquens et des maux de tête intolérables.

La fièvre, qui probablement accompagnait ces symptômes, nous donna même à tous ce que jamais mes sauvages n'avaient éprouvé, et ce que moi-même je sentis pour la première fois de ma vie : c'étaient des éblouissemens et des vertiges, ou plutôt un véritable délire; il nous semblait voir devant nous des chariots, des maisons, des villes ou kraals, des troupeaux nombreux, enfin mille objets divers qui changeaient de forme et en produisaient d'autres à mesure que nous avançons.

Mais ce qui est à remarquer, et ce qui nous frappa de quelque effroi, en nous faisant sentir le danger et la réalité de notre situation, c'est qu'aucun de nous ne voyait la même chose, et que ce qui pour l'un était une montagne paraissait à l'autre une rivière. Bientôt pourtant nous apprîmes

à nous défier de ces visions fantastiques , et à force de nous assurer par expérience qu'elles étaient imaginaires , nous ne crûmes plus à leur réalité.

Il est vrai que l'effet n'en était pas habituel ; dans certains momens elles cessaient totalement et permettaient à nos yeux de ne plus voir les objets que comme ils existaient réellement ; dans d'autres, au contraire, notre faculté visuelle s'anéantissait tout à coup ; nous éprouvions un éblouissement de cécité, et nous restions comme aveugles pendant plusieurs minutes.

Mes gens attribuaient à la sorcellerie tous ces effets contradictoires et destructeurs les uns des autres ; moi je les croyais principalement dus à l'action du soleil : car, quoique depuis plus de sept semaines il eût quitté le tropique, et qu'en avançant vers l'équateur il ne nous envoyât que des rayons obliques, néanmoins il avait tellement échauffé la terre, et l'air était si brûlant, que le thermomètre restait constamment au-dessus de cent degrés.

Je n'ai rien dit du tourment de la soif, auquel nous fûmes condamnés durant toute la route. Ce n'est pas que nous ne trouvassions de l'eau en abondance, l'orage de la veille en avait laissé partout ; mais les terres qu'elle avait lavées la rendaient si salée, qu'il était impossible de la boire. Nos bœufs, accoutumés à des sources saumâtres, s'en accommodèrent pourtant, et ce fut un bon-

heur ;
saumâ
loin d
formé

Le t
les mo
Sandal
ne do
qu'elle
Africu
entour
chers
rables

Nou
J'avais
le repa
qu'à ci
s'étend
n'avais

Pend
un très
sait av
un em
gnes. M
trois a
ceux-ci
de quel
entre n

heur; pour moi, j'eusse autant aimé avaler de la saumure. Heureusement nous trouvâmes de loin à loin dans des creux de roches quelques dépôts formés par la pluie, et qui étaient potables.

Le troisième jour enfin je reconnus la plaine et les montagnes que m'avaient désignées les Portes-Sandales. Quand je me sers du mot de plaine, on ne doit pas attacher à cette expression le sens qu'elle a strictement dans la langue française. En Afrique on nomme ainsi les espaces et terrains qui, entourés de hautes montagnes, n'ont que des rochers et des monticules beaucoup moins considérables, dont ils sont entrecoupés.

Nous avançâmes dans cette prétendue plaine. J'avais en face les montagnes qu'on m'avait dit être le repaire des Houzouanas; elles n'étaient guère qu'à cinq ou six lieues de moi, et me paraissaient s'étendre et se perdre du sud au nord; mais je n'avais garde d'aller m'y engager au hasard.

Pendant la nuit j'aperçus au loin, vers le sud, un très grand feu, qui, par le volume qu'il paraissait avoir malgré son éloignement, me semblait être un embrasement d'herbes sèches sur des montagnes. Mais plus près devant moi, à l'ouest, j'en vis trois autres, que je soupçonnai être des signaux; ceux-ci m'annonçaient que j'étais dans le voisinage de quelque peuplade, soit d'Houzouanas, soit d'une autre nation, et en conséquence je résolus de m'ap-

procher des montagnes dès que le jour paraîtrait.

Dans le moment, il n'y avait en dehors que des femmes, qui à notre vue poussèrent un cri d'alarme; mais à ce signal, des hommes sortirent des huttes, armés d'arcs et de flèches, et toute la troupe, s'enfonçant dans la gorge, alla se cantonner sur un tertre, d'où avec assurance elle observa notre conduite, pour se décider sur celle qu'elle avait à tenir.

Éloigné comme je l'étais, il n'y avait nul espoir de me faire entendre; et d'ailleurs, que dire à des gens dont je ne savais pas la langue. J'e pris donc le parti d'en employer une qu'ils pouvaient comprendre, et je leur fis, ainsi que ma petite troupe, tous les signes d'amitié que les circonstances du moment nous suggérèrent. Mais ce langage était entièrement nouveau pour eux, ils ne l'entendirent point, et je me vis réduit à mettre en usage le seul qui fût à leur portée, celui des présens.

Alors je m'avançai vers leurs huttes, que je trouvai toutes vides, à l'exception d'une seule, dans laquelle était resté un petit chien. A l'entrée d'une autre il y avait un tas de roseaux et quelques os aiguisés, destinés sans doute à faire des flèches. Ainsi qu'on attire un animal domestique par l'appât de quelque friandise, je déposai auprès du tas du tabac et des verroteries, après quoi je revins à mon premier poste.

Per
core
rappre
j'avais
L'at
joie q
d'aprè
bouch
de ma
fois.

A la
la pre
discute
ils ne
crus d
présen
aperce

Ce n
détacha
tance c
ce que
que ce
de la h
moins
tonna
questio
langue
connaît

Pendant cette opération ils s'étaient éloignés encore davantage ; mais quand je fus retiré ils se rapprochèrent et vinrent ramasser le présent que j'avais laissé.

L'attention avec laquelle ils l'examinèrent, la joie qu'il parut leur causer, me firent croire que, d'après ces préliminaires d'amitié, je pourrais m'aboucher avec eux. Je m'avançai de nouveau, suivi de ma troupe ; mais ils se retirèrent une seconde fois.

A la vérité ils s'éloignèrent beaucoup moins que la première ; je remarquai même qu'ils semblaient discuter entre eux, et je me flattai que peut-être ils ne tarderaient pas à entrer en conférence. Je crus donc qu'il fallait en finir ; je pris un nouveau présent de tabac et de verroteries, et le leur faisant apercevoir, je m'avançai seul vers eux.

Ce moyen de négociation réussit ; un homme se détacha de la bande et s'approcha de moi à la distance de cent pas pour me demander qui j'étais et ce que je voulais. J'avais remarqué avec surprise que cet homme était noir, tandis que tout le reste de la horde, hommes et femmes, l'était beaucoup moins que les Hottentots mêmes. Mais ce qui m'étonna bien davantage, ce fut de l'entendre me questionner en hottentot. Je répondis dans la même langue que j'étais un voyageur qui avait voulu connaître la contrée qu'il habitait, et que je dési-

rais, s'il était possible, d'y trouver des amis.

Alors il vint à moi; mes quatre camarades s'approchèrent également, et ils ne furent pas moins étonnés que moi de voir un homme de leur nation. Ils entamèrent conversation avec lui, l'assurèrent de la vérité de ce que je lui avais dit, et gagnèrent tellement sa confiance, qu'à l'instant il engagea par un signe ses camarades à s'approcher.

Les femmes, plus méfiantes ou plus circonspectes, restèrent groupées auprès des huttes en attendant le résultat de la conférence, et en nous longuant avec curiosité; mais les hommes accoururent tous. Je distribuai entre eux le tabac et les verroteries que je leur avais montrés; et ces loups, qu'on s'était plu à me peindre si féroces, ne furent plus pour moi que des moutons.

Néanmoins, au moment où je venais de les apprivoiser, il fallut me séparer d'eux. Ma marche avait consumé beaucoup de temps; la journée était fort avancée, et je craignais, en restant davantage, d'alarmer par mon absence mes gens restés en arrière ou de m'exposer à m'égarer la nuit dans un pays que je ne connaissais pas.

J'annonçai donc aux Houzouanas que le lendemain je reviendrais camper sur les bords de leur ruisseau. Je les assurai de nouveau qu'ils trouveraient en moi un ami toujours prêt à les obliger et à les défendre. Je leur garantis qu'ils n'éprouve-

raient
mage;
j'avais
j'usera
les ass
forces.

Ce f
pour a
qui me
fit; et j
il parla
m'offri
qu'à m
lendem
trouver
parler
en lui
j'accept
partime

On s
fut de
planté
dans le
assez
qu'aya
injusti
ché au
ses il

raient de la part de mes gens ni insulte ni dommage ; mais je leur déclarai en même temps que si j'avais à me plaindre d'eux en la moindre chose , j'userais aussi de toutes mes ressources , que je les assurai être de beaucoup supérieures à leurs forces.

Ce fut le Hottentot qui me servit d'interprète pour annoncer ces diverses dispositions ; ce fut lui qui me rendit la réponse très satisfaisante qu'on y fit ; et je remarquai que, outre la langue hottentote, il parlait encore assez bien le hollandais. Enfin il m'offrit officieusement de me servir de guide jusqu'à mon camp, d'y passer la nuit, et de revenir le lendemain à la horde avec moi. Il était ravi de retrouver des compatriotes avec lesquels il pourrait parler sa langue maternelle ; moi , je l'étais de voir en lui une confiance qui fondait la mienne. Ainsi j'acceptai son offre avec reconnaissance , et nous partîmes.

On se doute bien qu'en route mon premier soin fut de l'interroger sur l'aventure qui l'avait transplanté chez les Houzouanas. Il me conta que, né dans les environs du Camis , il avait vécu pendant assez long-temps sujet de la Compagnie ; mais qu'ayant éprouvé des mauvais traitemens et des injustices , et déserté avec un nègre esclave attaché au même maître que lui , après bien des courses il était venu chercher asile et protection chez

les Houzouanas. Le nègre était mort d'une flèche empoisonnée dans une escarmouche que la horde avait eue à soutenir avec une horde étrangère. Pour lui, resté seul, il continuait de vivre avec ses anciens protecteurs, dont, par son courage, il était en quelque sorte devenu le chef.

Les Houzouanas ne sont point meurtriers par profession, ne dit-il. Si quelquefois ils versent du sang, ce n'est point la soif du carnage, mais une juste représaille qui leur met les armes à la main. Attaqués et poursuivis par les autres nations, ils se sont vus réduits à fuir dans des lieux inaccessibles, dans des montagnes stériles, où eux seuls peuvent vivre.

S'ils trouvent à tuer des gazelles ou des damans, si les nymphes des fourmis sont abondantes, si leur bonne fortune leur amène beaucoup de sauterelles, alors ils restent dans l'enceinte de leurs rochers. Mais si la subsistance vient à leur manquer, malheur aux nations voisines. Du haut de leurs montagnes ils promènent au loin les yeux sur les contrées d'alentour : y aperçoivent-ils des troupeaux ? ils vont les enlever ou les égorger, selon les circonstances ; mais s'ils volent, jamais du moins ils ne tuent que pour défendre leur vie, ou par représailles, et pour venger d'anciennes injures.

Quelquefois cependant il arrive qu'après des courses très fatigantes ils reviennent sans butin,

soit p
ont é
par la
besoin
injure
sépare
et en
nourri
avoir
peuve
de pu
maris

De
faire,
n'y rés
fent le
casque
poil fo
parten
quand

A le
d'eux ;
courage
ou à fa
jusqu'à
mêmes

Mon
causa

soit parce que la proie a disparu , soit parce qu'ils ont été repoussés. Alors les femmes , exaspérées par la faim et par les cris de leurs enfans , que le besoin fait pleurer, entrent en fureur : reproches, injures, menaces, rien n'est épargné. On veut se séparer, on veut quitter des maris sans courage, et en chercher d'autres qui aient l'industrie de nourrir leurs enfans et leurs femmes. Enfin, après avoir épuisé tout ce que la rage et le désespoir peuvent suggérer, elles détachent leur petit tablier de pudeur, et à tour de bras en frappent leurs maris au visage.

De tous les affronts qu'il est possible de leur faire, celui-ci est le plus outrageant, et jamais ils n'y résistent. Devenus furieux à leur tour, ils coiffent leur bonnet de guerre (c'est une sorte de casque fait avec la nuque de la hyène, dont le long poil forme sur leur tête une crinière flottante); ils partent comme des forcenés, et ne reviennent que quand ils ont enlevé quelques troupeaux.

A leur retour les femmes viennent au-devant d'eux; elles leur font des caresses et exaltent leur courage; enfin on ne songe plus qu'à se divertir ou à faire bombance, et l'on oublie les maux passés jusqu'à ce que de nouveaux besoins ramènent les mêmes scènes.

Mon Hottentot, en arrivant avec moi au camp, causa par sa présence une sorte de stupeur. S'il fût

tout à coup tombé des nues, il n'aurait point, je pense, produit plus d'étonnement. Bientôt on l'entoura, et chacun voulut savoir par quelles singulières aventures il se trouvait si loin de son pays natal. On ne lui laissa pas même de relâche pendant la nuit; les curieux ne le quittèrent point, et après l'avoir régalé, ils employèrent tout leur temps jusqu'au moment du départ à le questionner et à l'entendre.

Le lendemain j'allai, comme je l'avais annoncé, dresser ma tente sur le bord du ruisseau. Pendant la route, je retrouvai encore cette substance saline dont j'ai parlé ci-dessus; mais dans la montagne elle n'existait plus, et je n'en vis aucun vestige.

Si le retour du Hottentot rassura les Houzouanas, tout ce qu'il leur dit de moi leur inspira la plus grande confiance. A peine fus-je établi qu'ils vinrent tous avec amitié me visiter; on eût dit qu'un sentiment de fraternité nous unissait déjà depuis longtemps; mais il n'en fut point ainsi de ma troupe. Ce nom d'Houzouana avait frappé les esprits d'une telle terreur, les préventions contre ce peuple étaient si profondément enracinées, qu'on ne le voyait qu'avec horreur et avec effroi; et jusqu'au moment où nous le quittâmes, il fut toujours vu des mêmes yeux.

Telle avait été à mon premier voyage l'épouvante qu'on avait conçue des Cafres; telle fut celle qu'au

second
pas ré
entour
çonne
qu'il p
ment
fiance
seul le
les plu
cules,
premi
d'une
tune d
par to
contré
débite
Leur v
lité de
aux ye
breux
qu'ils v
Leur
taît en
d'une
allés à
restait
et que
leurs

second inspirèrent les Houzouanas; et je n'espérais pas réussir à la guérir plus que l'autre. Le sauvage, entouré d'ennemis et de dangers, doit être soupçonneux et défiant. Si dans le nombre des ennemis qu'il peut craindre il en est quelques-uns de vraiment redoutables, alors ce n'est plus de la défiance, c'est de la terreur qu'il éprouve. Leur nom seul le fera trembler, et il croira sur eux les contes les plus invraisemblables, les fables les plus ridicules, et d'avance le voilà vaincu. Il suffit d'une première expédition brillante pour établir l'empire d'une horde sur toutes les autres. Telle est la fortune des Houzouanas : leur nom passe avec effroi par toutes les bouches ; leur renommée arrive de contrée en contrée, jusqu'au Cap même, où l'on débite sur leur compte les récits les plus absurdes. Leur vie nomade les accrédite encore ; l'impossibilité de connaître leurs véritables forces les double aux yeux des autres sauvages, et on les croit nombreux, parce qu'on les voit toujours agissans, et qu'ils vous saisissent à l'improviste.

Leur horde, peu considérable en elle-même, l'était encore moins dans le moment par l'absence d'une partie de ceux qui la composaient. Ils étaient allés à ce qu'ils appellent la provision, et il ne restait au kraal que vingt-sept hommes, sept femmes et quelques enfans. Ceux-ci attendaient le retour de leurs camarades pour quitter leur établissement,

et se rendre tous ensemble, par le sud-ouest, vers l'embouchure de l'Orange. Des hommes qui par leur genre de vie craignent sans cesse d'être attaqués, ou qui sont continuellement réduits à des excursions lointaines, ne peuvent guère habiter long-temps un même lieu. Ce n'était que passagèrement que ceux-ci étaient venus camper sur le ruisseau; et c'était pour moi un hasard heureux de les avoir rencontrés là.

L'Houzouana est d'une très petite taille, et parmi eux c'est être fort grand que d'avoir cinq pieds; mais ces petits corps, parfaitement proportionnés, réunissent à une force et à une agilité surprenantes certain air d'assurance, d'audace et de fierté qui en impose et qui me plaisait infiniment. De toutes les races de sauvages que j'ai connues, nulle ne m'a paru douée d'une âme aussi active et d'une constitution aussi infatigable.

Leur tête, quoiqu'elle ait les caractères principaux de la tête du Hottentot, est cependant plus arrondie par le menton que la sienne. Ils sont aussi beaucoup moins noirs, et ont cette couleur plombée du Malais, qu'au Cap on désigne sous le nom de *bouguinée*. Enfin leurs cheveux, plus crépus, sont si courts, que d'abord je les ai crus tondus. Pour le nez, il est encore plus écrasé que celui du Hottentot, ou plutôt ils n'ont point de nez, et le leur consiste en deux narines épatées qui ont

tout
moi,
péenn
de la
cette
une c
miers
sur m
risible

De
profil
vu de
quelq
occup
il a ta
vifs, c
agréab

La c
sant d
entière
attach
trémie
habitu
insens
quand
porte
tagner

Sa

tout au plus cinq ou six lignes de saillie. Aussi, moi, qui seul dans la troupe en avais un à l'euro-péenne, je paraissais à leurs yeux un être disgracié de la nature. Leurs yeux ne pouvaient se faire à cette différence qu'ils regardaient chez moi comme une difformité monstrueuse ; et pendant les premiers jours, je les voyais tous avoir les yeux fixés sur mon visage, avec un air d'étonnement vraiment risible.

De cette nullité de nez il résulte que, vu de profil, l'Houzouana est laid et ressemble au singe : vu de face, on lui trouve au premier coup d'œil quelque chose d'extraordinaire, son front paraissant occuper plus de la moitié de son visage. Néanmoins il a tant de physionomie et des yeux si grands et si vifs, que malgré son air de singularité, il est assez agréable à voir.

La chaleur du climat dans lequel il vit le dispensant de tout vêtement, il est pendant toute l'année entièrement nu, à l'exception d'un très petit jackal attaché sur ses reins par deux courroies, dont l'extrémité lui tombe sur les jarrets. Endurci par cette habitude constante de nudité, il devient tellement insensible aux variations de l'atmosphère, que quand des sables brûlans de la plaine il se transporte au milieu des neiges et des frimas de ses montagnes, il ne semble point s'apercevoir du froid.

Sa hutte ne ressemble point à celle du Hottentot ;

elle est coupée verticalement par le milieu ; de sorte qu'une hutte hottentote en ferait deux d'Hou-zouanas. Dans les émigrations on laisse le kraal subsister, afin que si quelque autre horde de la nation venait à passer par-là, elle pût s'en servir. En route, les émigrans n'ont pour reposer qu'une natte suspendue et inclinée sur deux bâtons. Souvent même ils dorment sur la dure : il leur suffit alors d'une saillie de roche pour abri ; tout est bon à des gens dont le tempérament résiste aux plus extrêmes fatigues. Cependant s'ils s'arrêtent quelque part pour y séjourner, et qu'ils y trouvent des matériaux pour la construction de leurs huttes, alors ils se font un kraal ; mais à leur départ, ils l'abandonnent comme les autres ; et il en est ainsi de tous ceux qu'ils élèvent.

Cette habitude de travailler pour leurs camarades annonce un caractère social et des inclinations bienfaisantes. En effet, ils sont non-seulement bons maris et bons pères, mais compagnons excellens. Habitent-ils le même kraal, personne n'y a rien en propre, tout appartient à tous ; rencontrent-ils d'autres peuplades de leur nation, ils s'accueillent, se protègent, s'obligent entre eux ; enfin ils se traitent comme des frères, quoique jamais peut-être ils ne se fussent vus.

Naturellement agile et dispos, l'Houzuana se fait un jeu de gravir les montagnes et les pitons

les p
une
j'étais
nause
ble à
vaises
mais
modé
Mes H
nir, p
vaises
voisin
que h
ma tr
faire d
leurs
rappo
d'une
Pen
ruisse
miren
ces vo
née en
Lor
inquié
un ar
est ca
instinc

les plus hauts; et cette disposition a été pour moi une chose avantageuse. Le ruisseau sur lequel j'étais campé avait un goût cuivreux et une odeur nauséabonde qui en rendaient l'eau insupportable à boire. Mes bestiaux, accoutumés aux mauvaises eaux du pays, se contentaient de celle-ci; mais je craignais que mes gens en fussent incommodés, et ne voulais point qu'ils en fissent usage. Mes Houzouanas n'avaient point de lait à me fournir, puisqu'ils ne possédaient que quelques mauvaises vaches volées. Je leur demandai si dans le voisinage du kraal, ils ne connaissaient point quelque bonne source à laquelle je pouvais envoyer ma troupe faire provision, et à l'instant, sans me faire d'autre réponse, ils partirent, grimpèrent sur leurs montagnes, et en moins de deux heures me rapportèrent toutes mes outres et mes vases pleins d'une eau excellente.

Pendant tout le temps de mon séjour sur le ruisseau, ils me rendirent le même service, et y mirent le même zèle et la même prestesse. Un de ces voyages eût coûté à mes Hottentots une journée entière.

Lorsqu'ils sont en course, la disette d'eau ne les inquiète point, même au milieu des déserts. Par un art particulier ils savent découvrir celle qui est cachée dans les entrailles de la terre, et leur instinct sur cet objet est supérieur encore à celui

des autres Africains. Les animaux, en pareil cas, sentent l'eau; mais ils ne la devinent que par l'odorat : il faut qu'un courant d'air leur en porte les émanations, et par conséquent il faut qu'ils soient au vent. Pendant mon séjour dans le désert à mon premier voyage, mes sauvages m'avaient montré plus d'une fois la même faculté; et moi-même, instruit par eux, je l'avais acquise aussi, comme je l'ai rapporté dans ma relation.

L'Houzouana, plus habile, n'a besoin que de sa vue : il se couche le ventre contre terre, regarde au loin, et si l'espace qu'il a parcouru de l'œil recèle quelque source souterraine, il se relève et indique du doigt le lieu où elle est. Il lui suffit, pour la découvrir, de cette exhalaison éthérée et subtile que laisse évaporer au dehors tout courant d'eau, quand il n'est pas enfoui à une trop grande profondeur.

Quant aux lagunes et autres dépôts extérieurs formés par les pluies, ils ont une évaporation sensible qui les lui décèle, même lorsqu'ils sont masqués par quelque butte ou colline. Si ce sont des eaux courantes, telles que des ruisseaux ou des rivières, leurs vapeurs, plus abondantes encore, les lui dénotent si sensiblement, qu'il peut en indiquer le courant et tracer même jusqu'à leurs sinuosités.

L'Houzouana n'a pour armes qu'un arc et des

flèches
sur l'é
pouces
qui, fa
d'une
vent d
les bor

Les
incursi
colonie
Boschj
leur co
Hottent
peut in
et mett

Leur
mêmes,
commu
amas de
lient qu
les nati
avec ell
peuplad
long no
son cou
ces épr
lui avait

Quoi

XXI

fléchés. Ces flèches sont très courtes, et se portent sur l'épaule dans un carquois d'environ dix-huit pouces de longueur sur quatre de diamètre, et qui, fait d'écorce d'aloès, est recouvert de la peau d'une sorte de gros lézard que ces nomades trouvent dans toutes leurs rivières, et notamment sur les bords de l'Orange et de la rivière des Poissons.

Les Houzouanas n'étant connus que par leurs incursions et leurs pillages, on les confond dans la colonie aussi sous la dénomination commune de Boschjesman. Quelquefois cependant, à raison de leur couleur semi-blanche, on les appelle *chinesees Hottentots* (Hottentots chinois); et ce double nom peut induire en erreur un voyageur mal instruit, et mettre du louche dans ses relations.

Leur vrai nom, le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes, est celui d'Houzouanas; et ils n'ont rien de commun avec les Boschjesmen, qui ne sont qu'un amas de fugitifs et de marrons. Jamais ils ne s'allient qu'entre eux : presque toujours en guerre avec les nations voisines, jamais ils ne se confondent avec elles; et s'ils consentent à admettre dans leurs peuplades quelque étranger, ce n'est qu'après un long noviciat, qui constate sa fidélité et surtout son courage. Le Hottentot de la horde avait subi ces épreuves, et la manière dont il en était sorti lui avait valu une grande considération.

Quoique les Houzouanas soient nomades dans

leur contrée, et qu'ils passent une partie de l'année à émigrer et à faire des courses lointaines, néanmoins ils ont un vaste canton qu'ils habitent, dont ils sont, en effet, presque les seuls habitans, et dont je ne crois pas qu'aucune nation quelconque soit capable de les expulser. C'est cette partie de l'Afrique qui, de l'est à l'ouest, s'étend depuis la Cafrerie jusqu'au pays des grands Namaquois. Quant à sa profondeur du sud au nord, je l'ignore; mais je la crois très considérable, tant parce qu'il faut une immense étendue de terrain à une nation nomade, que parce que cette nation est, je crois, fort nombreuse.

Au Cap, on leur suppose une population très faible, et la raison sur laquelle on se fonde, c'est que quand ils passent sur les côtes de l'ouest, soit pour y vivre, soit pour y piller, on ne leur voit pas de gros détachemens; mais c'est là, chez eux, une ruse de guerre. Dans la crainte d'être attaqués, si on connaissait leur nombre, ils cachent leur marche le plus qu'il est possible; ils suivent les ravins et les sommets des montagnes, et souvent même ils ne voyagent que de nuit; ce qui fait qu'on les suppose encore voisins, quand déjà ils sont à cent ou deux cents lieues d'éloignement.

L'Houzzouana forme aujourd'hui une nation isolée. Une chose qui m'a singulièrement surpris, c'est cette énorme croupe naturelle que portent les

femmes
vaient
les au
connu

J'av
quer d
qu'elle
dos se
des p
L'Hou
du Ho
de m
derrière
plus r
rai qu
tardive
lesse,
mité d

D'ab
cause d
brure
proém
projet
lante e
Mais d
quieren
la char
situatio

femmes, et qui, pareille à ces culs postiches qu'avaient adoptés les Françaises, les distingué de tous les autres peuples sauvages ou policés qui sont connus.

J'avais déjà eu plusieurs fois occasion de remarquer que chez les Hottentotes en général, à mesure qu'elles avancent en âge, la partie inférieure du dos se renfle et prend un accroissement qui sort des proportions qu'elle avait dans leur jeunesse. L'Houzzouana ayant dans la figure quelque caractère du Hottentot, et par conséquent s'annonçant comme de même race, on pourrait croire que le gros derrière du sexe n'est que la croupe hottentote, plus renflée et portée à l'extrême. Mais j'observerai que chez les premières c'est une excroissance tardive, et en quelque sorte une infirmité de vieillesse, tandis que chez les autres c'est une difformité de naissance, un caractère originel.

D'abord, en me questionnant moi-même sur la cause de ce phénomène, je l'attribuai à une cambrure extraordinaire de l'épine dorsale, ou à une proéminence des lombaires et du sacrum qui, se projetant en avant, rendait cette partie très saillante et jetait les hanches hors de leur aplomb. Mais des observations très décisives me convinquirent bientôt du contraire. Les os qui forment la charpente du bas des reins étaient dans leur situation naturelle; aucune des vertèbres n'était

déjetée, et ce croupion allongé n'est qu'une masse graisseuse et charnue, qui à chaque mouvement du corps contracte une oscillation et une ondulation fort singulières.

J'ai vu une fille de trois ans entièrement nue, comme le sont à cet âge toutes celles des sauvages, jouer et sauter devant moi pendant plusieurs heures. Je la plaignais d'être chargée de ce gros paquet qui me paraissait devoir gêner ses mouvemens, et je ne m'apercevais point qu'elle en fût moins libre. Quelquefois pour s'amuser d'un jeune frère avec qui elle jouait, elle marchait à pas comptés, puis appuyant fortement le pied contre la terre, elle communiquait à son corps un ébranlement qui faisait remuer son postique comme une gelée tremblante. Le bambin cherchait à l'imiter ; mais n'en pouvant venir à bout, parce qu'il n'avait point ce gros cul qui n'est propre qu'au sexe, il se dépitait d'impatience, tandis que sa sœur riait à gorge déployée.

Les mères portent sur les reins, comme nos mineurs, une peau qui leur couvre la partie postérieure, mais qui étant mince et flexible, se prête à tous les trémousse mens des chairs et s'agite comme elles. Lorsqu'elles sont en marche, et qu'elles ont des enfans encore trop petits pour les suivre, elles les placent sur leur croupe. J'en ai vu courir ainsi ; et l'enfant, âgé de trois ans et posé

debou
comm

Ave

rait q

très n

vissan

vraime

dans l

sandal

la tête

entière

très pe

étui en

pour m

une qu

au bou

le visag

cuir de

elles n'

conque

orneme

cuir nu

Cepe

plaire s

les Houz

teries et

troupe,

en distr

debout sur ses pieds, se tenait derrière elle, comme un jockey derrière un cabriolet.

Avec cette difformité monstrueuse, qui croirait que les Houzouanasses ont la main et le pied très mignons, que leur bras est d'une forme ravissante, et que ces parties de leur corps sont vraiment parfaites ! Obligées de suivre leurs maris dans leurs immenses courses, elles portent des sandales, ainsi qu'eux, et comme eux se coiffent la tête d'un bonnet de peau de jackal. Elles sont entièrement nues, et ne portent par devant qu'un très petit tablier de pudeur, et sur le côté, qu'un étui en bois, en ivoire ou en écaille de tortue, pour mettre la graisse qui leur sert à se boughouer ; une queue de quelque quadrupède, emmanchée au bout d'un bâton, avec laquelle elles s'essuient le visage et le corps lorsqu'elles suent, enfin ce cuir des reins dont je viens de parler. Du reste, elles n'ont nulles verroteries, ni ornement quelconque, à moins qu'on ne veuille regarder comme ornemens, des jarretières et des bracelets de cuir nu.

Cependant, comme la coquetterie et le désir de plaire semblent une qualité inhérente aux femmes, les Houzouanasses n'eurent pas plus tôt vu les verroteries et bijoux dont étaient parées celles de ma troupe, qu'elles voulurent en avoir aussi. Je leur en distribuai à toutes ; et dès ce moment, elles ne

manquèrent pas de les porter avec beaucoup de satisfaction.

J'ai dit plus haut qu'elles se boughouent et se graissent ; et cet usage est commun aux hommes comme aux femmes. Comme les athlètes et les lutteurs de l'antiquité, ils le croient nécessaire pour entretenir la souplesse de leurs membres. Ils emploient à cette opération la graisse des animaux qu'ils tuent, et quand ils en manquent et qu'ils font griller pour leur nourriture des nymphes de fourmis, ils recueillent l'huile qui en suinte et la gardent au besoin. L'onction faite avec cette huile leur donne une odeur très forte, et qui pourtant n'est pas désagréable.

Je proposai aux Houzouanas quatre vaches à lait s'ils voulaient me guider et m'escorter jusqu'à la rivière des Poissons. Des gens qui souvent exposaient leur vie pour un mouton pouvaient-ils balancer quand il s'agissait de quatre vaches ? Seulement ils me demandèrent quatre ou cinq jours pour rassembler tous leurs amis, et j'y consentis volontiers.

Dès le soir tous se répandirent dans la montagne, et ils grimpèrent sur les cimes les plus hautes afin de servir de signaux aux bandes dispersées de leurs camarades, ou pour voir ceux que celles-ci allumeraient dans la plaine. Ils ne doutaient nullement que s'ils réussissaient à faire apercevoir les

leurs, t
au plus

Les
connue
vages ;
les Hou
de l'éter
cer une
départ,
secours
ils saven
le nomb
ils les di

Ils ont
de temp
mies n'a
ploient à

J'ignor
ment inv
parce qu
que je p
vingt pas
triangle
moins, p
à attendre
ne fit po

Appare
gnés pou

leurs, toutes les différentes troupes ne revinssent au plus tôt.

Les feux de nuit sont une langue particulière connue et pratiquée par la plupart des nations sauvages ; mais aucun n'a porté cet art aussi loin que les Houzouanas , parce qu'aucune n'a autant besoin de l'étendre et de le perfectionner. Faut-il annoncer une défaite ou une victoire, une arrivée ou un départ, une maraude heureuse ou un besoin de secours, en un mot une nouvelle quelconque ? ils savent en un instant notifier tout cela, soit par le nombre de leurs feux, soit par la manière dont ils les disposent.

Ils ont même l'industrie de varier leurs signes de temps en temps, de peur que les nations ennemies n'apprenant à les connaître, elles ne les emploient à leur tour par surprise et par trahison.

J'ignore en quoi consiste cette langue si habilement inventée ; je n'en ai point demandé l'alphabet, parce qu'à coup sûr on me l'aurait refusé. Tout ce que je puis dire, c'est que trois feux allumés à vingt pas l'un de l'autre, de manière à former un triangle équilatéral, annoncent un ralliement. Au moins, pendant les cinq jours qui furent employés à attendre et à rappeler les détachemens épars, on ne fit point d'autre signal.

Apparemment les maraudeurs étaient trop éloignés pour l'apercevoir, car aucun d'eux ne revint :

leur absence ne nous empêcha point de partir le sixième jour. On laissa néanmoins les huttes dressées, et, afin d'annoncer le départ, quatre hommes restèrent au kraal, avec ordre d'allumer d'autres feux, et de revenir nous rejoindre pendant la nuit dès qu'ils seraient allumés.

Nous dirigeâmes notre marche à travers les montagnes droit au sud-ouest, et ne fîmes halte qu'à dix heures du soir, dans un lieu où les cavités des roches nous fournirent d'assez bonne eau. Vers minuit nos quatre hommes de la horde arrivèrent, et si leur présence me fit plaisir par l'exactitude scrupuleuse et le zèle actif qu'elle annonçait dans cette nation, elle ne fut pas moins agréable à mes trembleurs, qu'elle tranquillisa un peu sur leurs soupçons.

Cependant, comme les Houzouanas m'assurèrent qu'en suivant la chaîne des montagnes, nous ne manquerions ni d'eau ni de fourrages, je donnai ordre qu'on fit un quart de conversion, et nous nous dirigeâmes en côtoyant les montagnes qui nous bornaient à l'est. Mais le chemin que nous avions à traverser était si rocailleux et si entrecoupé de ravins, qu'un trajet de six lieues employa notre journée entière, et que, malgré les ardeurs insupportables d'un soleil brûlant, il fallut le faire tout d'une traite, parce qu'il ne nous offrit ni eau ni abri.

La
qu'un
devant
dans s
étaient
Ces
l'autre
ques in
mettre
nourrit
de pré
qu'à p
stupidit
semblab
encore
sont ré
besoin
car de
ment de
j'osais,
jour qu
Que
accueill
sont reg
contesta
que les

Séparation d'avec les Houzouanas.

La route ne me présenta d'autre événement qu'un nid d'autruche couveuse. La femelle avait devant elle quatre œufs, déposés à plate terre, et dans son nid elle en couvait neuf, dont les petits étaient fort avancés.

Ces deux placemens d'œufs, voisins l'un de l'autre, mais distincts, sont un fait curieux. Quelques incrédules ont voulu nier cette intention de mettre des œufs en avant du nid, pour servir de nourriture aux petits lorsqu'ils doivent éclore. Tant de prévoyance dans un oiseau qu'on s'est plu jusqu'à présent à regarder comme l'emblème de la stupidité, leur a paru une sorte de prodige invraisemblable. On m'a objecté qu'aucun naturaliste encore n'en avait parlé avant moi : c'est à quoi se sont réduites toutes les objections, et je n'ai pas besoin de faire sentir combien celle-ci est futile ; car de ce que les naturalistes ont parlé si différemment de tant d'autres objets, que conclurait-on, si j'osais, de mon côté, avancer qu'ils n'ont mis au jour que des rêves et des erreurs ?

Que de découvertes en histoire naturelle, mal accueillies d'abord, à raison de leur nouveauté, sont regardées aujourd'hui comme des vérités incontestables ! Lorsqu'un observateur s'avisa de dire que les coraux n'étaient point une production ma-

rine du règne végétal, mais une vraie ruche construite par des insectes; quand Delisle, revenant de la Chine, avança que l'ambre gris était le produit d'une baleine, et qu'il en présenta les preuves, n'y eut-il pas aussi des naturalistes de cabinet qui s'élevèrent contre leur assertion ?

Ne croyons pas indistinctement, et sur parole, la raison nous le dit. Examinons auparavant et la crédibilité que mérite celui qui avance des faits nouveaux, et les preuves qu'il en donne; mais ne les rejetons pas, uniquement parce qu'ils sont nouveaux. Plus nous étudierons la nature et plus nous en découvrirons qu'il ne nous sera guère possible d'expliquer. Eh ! combien en est-il qui se passent journellement sous nos yeux, et qu'on n'a pas même encore songé à observer !

Quant au fait de ces œufs mis en réserve par l'autruche pour la première nourriture de ses petits, je citerai à l'appui de mon assertion, un témoignage dont l'autorité est d'un grand poids, c'est celui d'un navigateur célèbre qui, avant que je songeasse à visiter l'Afrique, avait déjà fait le tour du monde, M. de Bougainville. Étant venu voir mon cabinet, depuis la publication de mon premier voyage, il me parla de ce que j'avais écrit sur l'autruche. Il me dit que mon observation était vraie, que partout il en avait eu constamment la preuve, et que s'il s'était abstenu de la

publier
n'y crû
demand
pables
tions de
putation

A pei
tagues,
gravir
leurs ab
sent. Le
fois-ci c
avaient
et en d
d'eau fr

A mon
grand ne
avec des
qu'avaic
cachalot.
et elles
bretelles
naient à
Houzoua
la galant
deau, et
toujours

La cha

publier avant moi, c'est qu'il avait craint qu'on n'y crût pas. Et voilà une de ces nouveautés qui demandent à être publiées par des hommes capables de leur donner du crédit, car les réputations de préjugé ajoutent un grand poids aux réputations méritées.

A peine eûmes-nous fait halte au pied des montagnes, que mes Houzouanas s'empressèrent d'y gravir pour chercher à découvrir les feux de leurs absens, et pour en allumer qui les avertissent. Leurs signaux furent inutiles encore cette fois-ci comme les autres. Mais ces hommes actifs avaient porté sur la montagne toutes mes outres, et en descendant, ils les rapportèrent remplies d'eau fraîche.

A mon départ de l'Orange, je m'étais muni d'un grand nombre de ces outres, que j'avais fait faire avec des peaux de mouton, à l'imitation de celles qu'avaient imaginées mes gens pour leur huile de cachalot. C'étaient les femmes qui s'en chargeaient; et elles les portaient sur le dos, attachées à des bretelles, ou suspendues à un bâton qu'elles tenaient à deux par un bout. Mais depuis que les Houzouanas firent partie de ma caravane, ils eurent la galanterie de soulager les femmes de ce fardeau, et tant qu'ils voyagèrent avec moi, ce furent toujours eux qui le portèrent.

La chaîne des montagnes avait sa direction au

sud. J'employai deux jours entiers à la suivre, et partout j'y trouvai des pâturages pour mes bétails et de l'eau des roches pour nous. Mais cette route contrariait le désir que j'avais de me jeter plus avant dans l'ouest, afin de me rapprocher des bords de la mer.

Devant moi, à l'ouest, étaient d'autres montagnes dont la chaîne, plus considérable encore que celle que nous suivions, se perdait dans l'horizon, et dont la direction par conséquent me rapprochait de l'Océan, où je voulais aboutir. Mes guides m'assurèrent que j'y trouverais les mêmes ressources pour l'eau et le fourrage, et ils ajoutèrent qu'il y avait plusieurs hordes avec lesquelles ils étaient unis d'amitié, et pour me convaincre par l'accueil affectueux qu'on leur ferait qu'ils savaient se procurer et se conserver des amis, ils m'invitèrent à prendre de ce côté-là.

Toutes ces considérations me déterminèrent. Cependant, avant d'ordonner le départ, je voulus connaître le chemin que nous avions à faire. Dans ce dessein je montai sur l'un des pitons, et estimant la distance qui était entre les deux chaînes, je la jugeai d'environ vingt-quatre lieues. Mais ce qui m'inquiéta davantage, c'est que la plaine dans toute cette étendue ne présentait que des sables arides, et que je n'y vis pas un seul arbre et peu de verdure.

Au je
ne fime
comme
la route
journée
la nuit

Quar
précaut
des rock
boisson
comme
et le go
fermée,
rafraîchi

Heure
chons d
chaleur
naigre a
quelque
souvent
corrigea
saines.

Penda
le sud-c
hordes c
lendema
qu'on m
Nous

Au jour fixé, nous partîmes de grand matin, et ne fîmes halte qu'à neuf heures du soir. Nos bœufs, comme je m'y étais attendu, n'avaient trouvé dans la route point d'eau et peu d'herbe; et après une journée aussi pénible, il leur fallut encore passer la nuit à jeun.

Quant à nous, les Houzouanas avaient eu la sage précaution de remplir toutes mes outres de l'eau des roches. Mais on peut s'imaginer ce qu'était une boisson battue pendant tout un jour, chaude comme de la lessive, et qui, ayant contracté l'odeur et le goût des peaux dans lesquelles elle était renfermée, semblait plus propre à faire vomir qu'à rafraîchir et à désaltérer.

Heureusement j'avais conservé quelques cruchons de vin et de bière qui, s'étant aigris par la chaleur et le ballotement, étaient devenus un vinaigre assez bon au milieu d'un désert. J'en versais quelques cuillerées dans les mauvaises eaux que souvent nous avions à boire, et cette acidité, en corrigeant leur saveur désagréable, les rendait plus saines.

Pendant la nuit nous aperçûmes des feux dans le sud-ouest. Ils annonçaient quelqu'une de ces hordes dont m'avaient parlé les Houzouanas, et le lendemain, au moment du départ, je donnai ordre qu'on marchât vers eux.

Nous arrivâmes, vers les neuf heures du soir, à

la vue de la horde, et aussitôt, sans autre préliminaire, j'établis mon camp à deux cents pas d'elles.

Une arrivée aussi brusque ne pouvait manquer d'y jeter l'alarme, et peut-être de la disperser à l'instant. Mais quel que pût être leur effroi, un grand malheur les mettait hors d'état de fuir : c'était une maladie pestilentielle, qui déjà avait fait périr beaucoup d'entre eux. Ceux qui existaient encore s'en trouvaient tous atteints, ainsi que leurs troupeaux. Couverts d'ulcères de la tête aux pieds, ils étaient gisans dans leurs huttes, où ils exhalaient une odeur cadavéreuse et insupportable.

Le spectacle horrible que nous avions sous les yeux jeta l'épouvante dans ma caravane, et surtout parmi mes grands Namaquois qui, plus susceptibles de terreur parce qu'ils étaient les plus lâches et les plus pusillanimes de la troupe, avaient d'ailleurs quelque expérience sur cette peste qu'ils avaient vue répandue sur leur nation, et dont, par conséquent, ils connaissaient les effets.

Ils me déclarèrent que si je ne changeais point de route, ils se sépareraient de moi le lendemain; que la crainte d'être atteints par les Boschjesmen n'était rien pour eux en comparaison d'une mort affreuse qu'ils regardaient comme inévitable, et qu'après tout il leur serait possible d'échapper aux Boschjesmen en ne marchant que la nuit.

Pou
dées. M
je n'av
une m
lever t
J'ann
soleil,
quelqu
nécessa
dessus
la nuit,
empêch
la hord
demain
tabac a
quelque
presse d
du dépa
lution d
à la con
trouvior
De to
zouanas
et quelq
à de gr
porter,
Notre
couverte

Pour cette fois, leurs terreurs me parurent fondées. Moi-même je les partageais, et assurément je n'avais pas plus d'envie qu'eux de m'exposer à une maladie qui en trois jours pouvait nous enlever tous.

J'annonçai donc que le lendemain, au lever du soleil, nous décamperions; et en attendant, je pris quelques sûretés de précaution qui me parurent nécessaires, telles que celle de nous placer au-dessus du vent, de nous entourer de feux pendant la nuit, et surtout de faire garder nos bêtes, pour empêcher qu'elles ne s'approchassent de celles de la horde, et ne contractassent la maladie. Le lendemain, effectivement, après avoir envoyé du tabac aux malades, avec ordre de le déposer à quelque distance des huttes, et avec défense expresse de rien accepter d'eux, je donnai le signal du départ, et nous nous éloignâmes avec la résolution de traverser droit dans l'est, afin d'échapper à la contagion qui régnait sur le côté où nous nous trouvions.

De toute ma troupe il n'y avait que les Houzouanas qui montrassent encore quelque courage et quelque force. Tous les autres, peu accoutumés à de grandes fatigues et peu propres à les supporter, étaient excédés.

Notre nuit n'eut d'autre événement que la découverte de plusieurs feux, que nous aperçûmes

en avant sur les montagnes, et qui, par les idées d'espoir qu'ils nous annonçaient, me donnèrent quelque joie. Mes Houzouanas surtout en témoignèrent leur satisfaction, parce qu'ils les crurent d'abord des signaux de leurs camarades. Mais après bien des observations, n'y ayant point reconnu leur alphabet et leur langue, ils s'accordèrent à les regarder comme des feux nocturnes, allumés par quelque horde voisine qu'ils ne connaissaient pas.

Vers les cinq heures après midi, nous arrivâmes dans le voisinage de la horde; les bœufs et les chiens, sentant l'eau, se détachèrent de nous à l'instant; et, prenant le galop sans qu'on pût ni les rappeler ni les retenir, ils se portèrent à toutes jambes vers le kraal. Leur odorat ne les avait point trompés: ils trouvèrent effectivement des puits, mais ces puits étaient fermés, et ils se virent réduits à flairer et à tourner tout autour sans pouvoir s'y désaltérer.

On se représente sans peine quelle dut être la surprise de la horde à l'apparition subite de tous ces animaux; mais ce fut bien une autre alarme quand nous parûmes tous, et qu'elle vit près d'elle une troupe de ces Houzouanas si redoutés, ayant au milieu d'eux un Blanc, moins formidable peut-être, mais plus effrayant encore pour des yeux qui n'avaient jamais vu des hommes blancs. Cons-

ternés
n'avaient
cer ver

Pour

et, sans

je leur f

infectée

des mo

d'effroi

mes Na

pendant

ment, et

fis dress

Je me

qu'annon

craintes,

Bientôt l

m'apport

moutons

J'achetai

l'instant

quitter d

Enfin le l

tion de la

Afin de

je propos

monde, s

beaucoup

XXIV.

ternés et stupéfiés à la vue de ce spectacle, ils n'avaient ni la force de fuir, ni l'assurance d'avancer vers nous.

Pour les tirer de cet état pénible, j'allai à eux, et, sans paraître m'apercevoir de leur embarras, je leur fis demander s'ils avaient quelques personnes infectées de cette maladie qui venait de nous chasser des montagnes de l'ouest. Ma question les glaça d'effroi : ils connaissaient par expérience, ainsi que mes Namaquois, cette épidémie désastreuse. Cependant ils n'en étaient point atteints pour le moment, et, en conséquence, d'après leur réponse, je fis dresser mon camp près d'eux.

Je me rendis de suite au kraal. La confiance qu'annonçait ma démarche y dissipa toutes les craintes, et ma conduite acheva d'établir l'union. Bientôt les troupeaux reparurent; on vint le soir m'apporter du lait, on m'amena même quelques moutons, que je payai libéralement avec du tabac. J'achetai aussi cinq bœufs et quatre vaches, qui à l'instant furent livrés aux Houzouanas, pour m'acquitter du marché que j'avais conclu avec eux. Enfin le lendemain toute la horde vint avec l'affection de la fraternité me visiter dans mon camp.

Afin de cimenter ces sentimens de bienveillance, je proposai une grande chasse à laquelle tout le monde, sans exception, fut associé. Nous tuâmes beaucoup de gazelles, et l'on se doute bien que

dans la distribution du gibier je traitai libéralement tous les habitans de la horde.

Le séjour que je fis chez eux, et les bons pâturages que j'y trouvai, eurent bientôt rétabli mes bestiaux. Rien ne s'opposait plus à mon départ, et j'étais d'autant plus rassuré sur la route, que partout au pied des montagnes l'herbe des Boschjesmen était en pleine verdure.

Il n'y avait qu'une nation aussi active et aussi infatigable que les Houzouanas qui fût capable d'avoir tenté de traverser de pareilles montagnes, et qui le fût surtout d'y réussir.

Du bas des rochers que nous gravissions, nous les entendions au-dessus de nos têtes animer les animaux par leurs cris; ce bruit confus, le premier sans doute qui ait troublé ces solitudes, battait tous les rochers d'alentour, il effrayait les animaux sauvages; je voyais fuir au loin et se retirer dans leurs trous, les damans, les hyènes et jusqu'aux tigres. Le vautour fuyait dans les airs, abandonnant son asile accoutumé, et répondant au beuglement de mes animaux par des croassemens épouvantables.

A force de monter et de gravir, nous atteignîmes la crête de la chaîne; et ce fut pour nous un moment de satisfaction bien agréable que celui où les premiers de la troupe qui y parvinrent, portant au loin devant eux les yeux sur la plaine et l'aper-

cevant,
échappé

Tout
devint
jouir de
montrer
les arbre
mes gen
soupon
toute leu

Il nous
devions
nous avio
la joie d'
de les a
comme m
étant plus
parcourir

D'ailleu
nous trou
nous arrê
arrosé par
fut d'aut
montagne
que des o

A cet as
qu'ils vena
encore; ils

cevant, proférèrent les mêmes cris que s'ils eussent échappé à un naufrage.

Tout le monde accourut, et alors l'allégresse devint universelle. Les Houzouanas paraissaient jouir de la joie commune. Ils se plaisaient à me montrer dans la plaine les sinuosités du fleuve et les arbres qui bordaient ses rives; de leur côté, mes gens montraient un peu de honte de les avoir soupçonnés, et bientôt la confiance allait surpasser toute leur inquiétude.

Il nous restait à descendre la montagne, et nous devions nous attendre aux mêmes fatigues que nous avions éprouvées en montant; mais outre que la joie d'approcher du terme ne pouvait manquer de les adoucir, elles s'annonçaient réellement comme moindres, parce que la plaine du fleuve étant plus élevée que le côté opposé, l'espace à parcourir était plus court.

D'ailleurs, à une certaine distance du sommet nous trouvâmes en descendant une station qui nous arrêta : c'était un vallon frais et charmant, arrosé par un ruisseau, et dont la rencontre nous fut d'autant plus agréable, qu'au milieu de ces montagnes hideuses nous n'avions vu jusque-là que des objets d'horreur.

A cet aspect, mes gens oublièrent et les fatigues qu'ils venaient d'essuyer et celles qui les attendaient encore; ils ne songèrent plus même au voisinage

de ces tigres dont ils avaient été si effrayés. Tous me demandèrent de m'arrêter et de leur laisser passer la nuit dans le vallon; j'y consentis d'autant plus volontiers, que le lieu offrait de très bonne eau pour la troupe et d'excellens pâturages pour nos bestiaux.

Pendant qu'on dressait le camp, je m'amusai à remonter le ruisseau pour jouir de l'agrément des bords. Après quelques détours, j'arrivai à une roche creusée en grotte dans laquelle il prenait sa source; son eau fraîche et limpide en remplissait la capacité et y formait bassin. Excédé de fatigue et de chaleur, je ne pus résister au plaisir d'y prendre un bain.

Ce soulagement me rafraîchit et me soulagea; et je sortis après avoir gravé mon nom sur cette roche vierge qui, avant moi peut-être, n'avait encore été visitée par aucun être humain.

Dans la nuit les Houzouanas accoururent à ma tente avec de grandes démonstrations d'allégresse pour m'annoncer qu'ils venaient d'apercevoir enfin les signaux de leurs camarades. Effectivement ils me montrèrent à l'horizon, vers le nord-ouest, des feux qu'ils disaient être ceux d'une de leurs hordes, et à laquelle ils venaient de répondre par les leurs, que le surlendemain dans la nuit ils se rejoindraient à elle.

Si ma troupe eût été moins nombreuse, je me

serais
joli ru
m'avai
étaient
qu'ils a
patien
la mèn
pour r
départ
les bon
dans c
nous fû

Ce fu
rent à
Le pre
gardé p
si on les
ils eure
pen, et
se parle
ils resp
qu'ils co
rité s'épa
la premi
dit que
terribles
fait trem

Le len

serais fait un plaisir de rester huit jours sur ce joli ruisseau et près de cette grotte si fraîche qui m'avait tant plu; mais la plupart de mes gens étaient pressés de retourner chez eux. Ce fleuve qu'ils avaient en perspective aiguillonnait leur impatience; et le matin ils montrèrent pour partir la même ardeur qu'ils avaient montrée la veille pour rester près du ruisseau. Je consentis donc au départ; et vers le midi nous nous trouvâmes sur les bords de la rivière tant désirée, sans que, dans cette traversée si pénible des montagnes, il nous fût arrivé le moindre accident.

Ce fut là que les grands Namaquois commencèrent à respirer et à se remettre de leurs frayeurs. Le premier jour de notre traversée ils avaient gardé un morne silence, tristes et pensifs, comme si on les eût conduits à la mort; le second, quand ils eurent aperçu la plaine, ils se déridèrent un peu, et je les vis montrer assez d'assurance pour se parler à l'oreille. Mais lorsque arrivés au fleuve ils respirèrent leur air natal et revirent les contrées qu'ils connaissaient, alors leur gaité et leur sécurité s'épanouirent tout-à-fait; ils recouvrèrent pour la première fois la parole et le maintien. On eût dit que sur leur pallier ils ne craignaient plus ces terribles Houzouanas, dont la société les avait tant fait trembler.

Le lendemain matin ceux-ci me prévinrent qu'ils

allaient se retirer et rejoindre leurs camarades. Je n'avais plus rien à exiger d'eux : leur promesse était remplie ; cependant je ne voulus pas laisser partir ces guides intrépides et fidèles sans leur donner quelque témoignage de ma reconnaissance et de ma satisfaction.

N'ayant vu ni la source ni l'embouchure de la rivière des Poissons, je ne puis en assurer le gisement ; et je m'en rapporte au moins pour ce qui regarde l'embouchure aux navigateurs et aux géographes ; seulement je remarquerai que dans un pays aussi coupé que l'Afrique, c'est une chose très difficile que de reconnaître une rivière dont le cours a quelque longueur. Tantôt s'enfonçant à travers des montagnes escarpées, ou se perdant sous des rochers ; tantôt tombant en cascades qui souvent deviennent divergentes, et ne se réunissent que pour couler en sens contraire et remonter vers sa source, il est bien difficile de la suivre à travers tant d'obstacles.

Pour me rendre sur l'Orange, j'avais à choisir entre deux routes différentes. L'une consistait à traverser à l'ouest, de gagner la mer, et de là suivre jusqu'à l'embouchure de l'Orange ; de là en côtoyant ses bords, de remonter jusqu'à ce que je trouvassse mon camp de la girafe ; par l'autre, je n'avais qu'à suivre la direction des montagnes, et comme elles couraient sud, et qu'elles me traçaient

mon c
facile c

La p
les plai
se livre
grand
resta e
nombre
après si
faire ha
chaîne,
La hord
cédem
et n'y t
des nou

Ce fu
temps d
premièr
on avan
en effet
qui se r
avais ren
tales, j'é
pas.

A mor
notre sé
plusieur
mais jan

mon chemin, il devenait à la fois plus sûr, plus facile et plus court.

La plupart de mes gens s'étaient si exténués par les plaisirs de tout genre auxquels ils venaient de se livrer pendant leur séjour dans la horde, qu'un grand nombre, ne pouvant suffire à la marche, resta en arrière à différentes distances. Enfin, le nombre des traîneurs devint si considérable que, après six lieues de route, il me fallut arrêter et faire halte dans un coude de montagnes où la chaîne, changeant de direction, tournait au sud-est. La horde que nous quitions y avait séjourné précédemment : aussi les pâturages étaient-ils épuisés, et n'y trouvâmes-nous que les premières pousses des nouvelles herbes.

Ce fut là qu'après avoir cessé pendant longtemps de voir des girafes, j'en revis enfin pour la première fois. Mes guides m'assurèrent que plus on avançait à l'ouest et plus elles étaient rares, et en effet, en comparant le petit nombre de celles qui se montraient ici avec la quantité que j'en avais rencontrée ci-devant dans les parties orientales, j'étais porté à croire qu'ils ne me trompaient pas.

A mon retour au Cap, Pinard m'assura qu'après notre séparation, ayant remonté l'Orange pendant plusieurs jours, il y avait toujours vu des girafes, mais jamais sur la rive gauche. Moi-même, je n'ai

jamais entendu dire qu'on en ait trouvé sur celle-ci : d'où je conclus que dans cette partie méridionale de l'Afrique, le canton où vivent les girafes est une bande d'environ 4 degrés, c'est-à-dire l'intervalle qui sépare les deux fleuves des Poissons et de l'Orange.

Retour au camp. Arrivée de l'auteur chez les Gheysiquois.
Mœurs de cette horde.

Quand le vent fut tout-à-fait apaisé, les animaux sauvages, et surtout les zèbres isabelles, reparurent dans la plaine. Depuis long-temps j'étais très empressé d'avoir un de ceux-ci, et malgré tous mes efforts, je n'avais pu encore y réussir. J'employai de nouveau une journée tout entière à les chasser; je les poursuivis même jusqu'à plus de sept lieues de la horde, mais il me fut impossible de les joindre; et après bien des fatigues inutiles, je me vis obligé d'y renoncer.

Ce quadrupède farouche et inabordable est, avec quelques oiseaux du haut vol, le seul de tous les animaux d'Afrique que j'aie vu sans pouvoir me le procurer. Ne l'ayant point eu en ma puissance, je n'ai rien à en dire que ce que j'en ai écrit ailleurs.

Je ne quittai point la horde sans y prendre des guides. Ceux-ci, par une traite de sept ou huit lieues, me conduisirent vers un torrent desséché, sur les bords duquel ils me laissèrent, et qu'ils

m'assu
travers
mon d
rer du
plus en
m'en s
celle-ci
l'ai ind
fort qu
bien se
quelle
a en eff
rivières
suffit d'a
éléphan
bord d'
nom; e
Espéran
Buffles,
ren, ou
ble de p
surtout
est imp
Des b
le plus
rivâmes
retrouv
camp ré

m'assurèrent être cette rivière du Lion que j'avais traversée plus à l'est dans le commencement de mon départ. S'il est difficile en Afrique de s'assurer du cours d'une rivière qui coule, il l'est bien plus encore pour celle qui est entièrement à sec. Je m'en suis rapporté aux sauvages sur le nom de celle-ci, et c'est d'après leur témoignage que je l'ai indiquée sur ma carte. Au reste je doute très fort que ce soit la même rivière; mais il pourrait bien se faire que c'en soit encore une autre à laquelle on ait donné le nom de Lion, comme il y a en effet dans cette partie de l'Afrique plusieurs rivières ou torrens qui ont cette dénomination. Il suffit d'ailleurs qu'un colon rencontre un lion, un éléphant, un buffle ou tout autre animal sur le bord d'une rivière, pour lui en donner aussitôt le nom; et voilà comme il se trouve au cap de Bonne-Espérance plusieurs rivières des Éléphants, des Buffles, des Lions, ainsi que plusieurs *Zout Rivieren*, ou rivières salées, etc., ce qui est bien capable de produire quelques erreurs géographiques, surtout dans un pays aussi montagneux, et où il est impossible de suivre le bord des rivières.

Des bords de celle-ci nous nous dirigeâmes, par le plus court chemin, vers l'Orange: nous n'y arrivâmes qu'au milieu de la nuit; mais la joie de retrouver enfin la rivière sur laquelle était mon camp répandit dans ma caravane une ivresse qui

tenait de la folie, et qui, prolongée jusqu'au jour, nous empêcha tous de nous livrer au sommeil.

Il n'était point possible à ma caravane de côtoyer de près ses bords, à cause du grand nombre d'arbres et de buissons qui les embarrassaient; elle marcha à une certaine distance, tandis que moi et mes chasseurs, dans l'espoir de tuer quelques hippopotames, nous ne quittâmes point le fleuve, les uns le côtoyant sur la rive droite, les autres sur la rive gauche.

Avec cette ordonnance de marche nous fîmes deux campemens. Enfin, le troisième jour, les grands Namaquois se trouvant près de leur horde, me demandèrent la permission de me quitter; et moi, assuré de leur faire plaisir, je voulus les y accompagner et les remettre pour ainsi dire entre les mains de leurs camarades.

Après plusieurs journées de marche nous arrivâmes enfin chez les Gheyssiquois.

A ne juger du Gheyssiquois que par les traits de sa physionomie et le clapement de son langage, il est de nation hottentote; il a des caractères qui le rapprochent du Gonaquois. Je croirais même, d'après la comparaison de ces analogies, qu'il est le produit du Namaquois et du Cafre, comme le Gonaquois est le produit du Cafre et du Hottentot.

Ce qui me confirme dans cette conjecture, c'est que le canton qu'habite la nation gheyssiquoise

touch
horde
chaîn
vers l
peupl
Briqu
des p
La
de ch
maqu
caines
elles l
Qua
et qui
me des
musiq
le Ghe
des ar
adopté
qui n'
blanch
pied d
procéd
éblouis
et les a
d'en ac
des col
articles

touche à la Cafrerie et la borde. Les gens de la horde eux-mêmes me montraient à l'est une longue chaîne de montagnes qui allait se perdre au loin vers le nord, et qui, habitée par leurs principales peuplades, les séparait des Cafres, ou au moins des Briquois et des Brinas, qu'ils regardent comme des peuplades cafres.

La langue gheyssiquoise me parut être, à peu de chose près, la même que celle des grands Namaquois; et cependant de toutes les nations africaines ce sont celles qui m'ont semblé avoir entre elles le moins de ressemblance.

Quant aux caractères qui ne sont point originels et qui ne viennent pas de la nature, tels que la forme des habillemens, des armes, des instrumens de musique, la passion pour la chasse et la danse, etc., le Gheyssiquois, sur ces objets, ne diffère en rien des autres nations qui l'entourent; seulement il a adopté pour ses parures une couleur particulière qui n'est point la leur. Toutes les siennes sont blanches et composées des os de la jambe ou du pied du mouton, auxquels il sait donner, par des procédés qui lui sont propres, une blancheur éblouissante. Fabriquant ainsi lui-même ses colliers et les autres objets de son luxe, il n'a pas besoin d'en acheter la matière première, et ne dépend des colonies, pour son commerce, que par quelques articles de nécessités qui lui sont communs avec

tous les autres sauvages. Aussi sa nation est-elle moins connue et moins fréquentée que toutes les autres.

Les femmes y sont bien faites, d'une humeur gaie, toujours prêtes à rire ou à danser. Mais avec leur caractère folâtre elles ont à la fois cette retenue de mœurs que les nations policées nomment sagesse et décence, et qui, sous un ciel brûlant et avec un tempérament vif, semblerait être une vertu pénible.

J'ignore quelle est la cause physique ou morale à qui elles doivent leur continence. J'observerai seulement combien il est étrange que, sous un même climat et chez des peuples qui ne diffèrent presque point entre eux, on trouve à la fois, ici des femmes si retenues, là des femmes qui le sont si peu.

Nulle part je n'ai vu une nation aussi généreuse : je n'avais absolument rien à lui donner en échange, et pendant les deux jours que j'ai passés chez elle, soir et matin, on m'apportait gratuitement, de toutes les huttes, des jattes de lait; le chef me força même d'accepter un agneau; et quoique mes gens eussent encore le bœuf tué la veille, il leur donna plusieurs moutons pour les régaler.

C'est chez les Gheyssiquois exclusivement qu'est pratiquée la semi-castration; et elle l'est, sans exception, dans toutes leurs hordes, ainsi que me

l'ont
même
sut q
mond
moi d
Qu
sauvag
geurs
désir
tres à
gation
Quo
origine
flatte
voyage
tionné
j'hésite
un sig
guerre
se reco
Apr
rieures
avoir é
qu'une
signe t
par la
blable
Au

l'ont assuré ceux chez qui je l'ai vérifié par moi-même, et la chose ne me fut pas difficile. Dès qu'on sut quel était le sujet de ma curiosité, tout le monde s'y prêta complaisamment ; il n'eût tenu qu'à moi de passer en revue la horde entière.

Quant aux motifs qui ont pu déterminer les sauvages au retranchement dont il s'agit, les voyageurs ne sont pas d'accord ; les uns l'attribuent au désir de se rendre plus agiles à la course, les autres à l'envie d'empêcher une trop grande propagation de l'espèce.

Quoique j'aie été à portée d'interroger sur son origine les nations qui la pratiquent, je ne me flatte pas de la connaître mieux que les autres voyageurs. Ceux des Gheyssiquois que j'ai questionnés m'en ont donné une raison si absurde, que j'hésite presque de la rapporter. Selon eux ce fut un signe distinctif que leurs ancêtres, étant en guerre avec les nations voisines, imaginèrent pour se reconnaître.

Après tout, on conçoit que des marques extérieures aussi apparentes et aussi visibles peuvent avoir été imaginées par des nations grossières. Mais qu'une d'elles ait adopté, pour se reconnaître, un signe très difficile à distinguer, et caché d'ailleurs par la pudeur, voilà ce qui me paraît invraisemblable, et qu'on aura de la peine à croire.

Au reste, il y a deux manières de faire l'opéra-

tion; et comme l'une est moins douloureuse que l'autre, on les emploie selon l'âge de l'individu et la force de son tempérament. Je n'entrerai sur cela dans aucune explication; les procédés sont à peu près les mêmes qu'ils le seraient chez nous, et le résultat en est suffisamment expliqué.

Je remarquerai seulement que c'est presque toujours le père qui se charge de l'opération, et qu'ordinairement il la fait à la naissance de son enfant. Quelquefois cependant il la retarde jusqu'à sa troisième année, et même plus tard; alors il emploie, comme je viens de le dire, d'autres procédés.

Nous partîmes deux heures avant le jour, afin d'avoir une plus forte journée et d'avancer davantage. On ne doutait pas dans la horde que les Boschjesmen ne fussent aux environs pour nous épier et nous attaquer à la faveur des ténèbres, et cette conjecture était d'autant plus vraisemblable, qu'ayant à traverser une très longue plaine, nous marchions à découvert. Mais si d'un côté c'était là un inconvénient, de l'autre nous avions l'avantage de promener librement nos yeux autour de nous, et de pouvoir découvrir nos ennemis en même temps qu'ils nous découvriraient.

Remis en route, nous fîmes sept lieues ouest-quart-sud; mais les chemins étant détestables, je me rapprochai de la rivière par le nord-ouest. Après quatre heures de marche dans cette direc-

tion,
fond
rée, c
terre,

Nou
tentot
d'eux
très l
par eu
jours à
la rivi
être m
en fore
avança
que no
çonné
des Bos
peur; i
sayer d
était ét
pûmes
qui les
qu'il y
aperçu
quiet q
près pl
étaient
portait

tion, nous arrivâmes à l'entrée d'une gorge, au fond de laquelle j'aperçus une petite maison carrée, couverte de chaume, et dont les murs, en terre, étaient proprement faits et en très bon état.

Nous rencontrâmes dans notre route trois Hottentots qui furent fort surpris de nous voir ; l'un d'eux parlait fort bien le hollandais, ayant demeuré très long-temps dans la colonie. Nous apprîmes par eux que nous avions encore au moins quatre jours à marcher avant d'arriver à l'embouchure de la rivière, et que nous courions grand risque d'y être massacrés par les Boschjesmen, qui étaient en force dans toute cette partie ; que d'ailleurs, en avançant, nous trouverions le pays le plus aride que nous eussions jamais vu. J'ai toujours soupçonné ces trois hommes de faire eux-mêmes partie des Boschjesmen, dont ils avaient voulu nous faire peur ; ils avaient, sans doute, des raisons pour essayer de nous détourner d'aller plus en avant, où était établie probablement leur horde ; et nous ne pûmes jamais apprendre d'où ils étaient, ni ce qui les avait conduits où nous les trouvâmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier qui fut aperçu avait l'air de se cacher, qu'il fut très inquiet quand nous le vîmes, et que ce n'est qu'après plusieurs minutes que nous apprîmes qu'ils étaient trois. Ils avaient tous des flèches, et chacun portait une sagaie, dont la pointe était faite d'un

os de poisson très affilé, et toutes leurs flèches étaient empoisonnées. Cette aventure donna quelques soupçons à notre petite troupe. Trop faibles pour oser tout braver, nous tinmes conseil, et comme le temps que je m'étais proposé de mettre dans notre petite excursion était passé, nous arrêtâmes d'un commun accord de regagner le camp par notre même route. Mais comme il eût été très imprudent de nous fier à ces trois hommes, qui nous parurent très suspects, je les obligeai à nous suivre jusqu'à ce que nous fussions près de notre camp. En conséquence nous nous emparâmes de toutes leurs armes, avec la promesse qu'il ne leur serait fait aucun mal, et qu'elles leur seraient toutes rendues. Ils nous les remirent de bonne grâce, mais non sans montrer cependant beaucoup de frayeur, et en nous assurant que nous n'avions rien à redouter et qu'ils n'avaient aucune mauvaise intention. Tout en feignant de les en croire, il me parut prudent de nous comporter de la sorte, de crainte qu'ils ne fussent des espions envoyés pour donner connaissance de notre nombre et de nos forces.

Je regrettai beaucoup de ne pas voir l'embouchure de la rivière d'Orange, dont Paterson, dans son voyage, a déterminé, d'après le colonel Gordon, la position géographique. Il la fixe à 28 degrés 23 minutes de latitude.

Après
cherch
pitié,
monta
que ce
dant. D
j'ai pa
quillité
coup d
parure
et se d
ils parl
cha pas
être de
encore
remarq
men son
se réun
tinctem
cher, j'a
qu'un v
près cel
Klaas ce
par un
vers le
crier au
ment; i
maquois

Après avoir assuré à nos prisonniers que s'ils cherchaient à s'évader, nous les fusillerions sans pitié, nous reprîmes le chemin du camp, en remontant la rivière absolument sur les mêmes traces que celles que nous avions suivies en la descendant. Dans notre marche, le Hottentot colon, dont j'ai parlé, eut l'air de reprendre toute sa tranquillité; mais ses deux camarades montrèrent beaucoup de tristesse et d'embarras; à la couchée ils parurent se rassurer un peu, causèrent avec nous et se donnèrent pour des petits Namaquois, dont ils parlaient en effet le langage. Ceci ne m'empêcha pas de les surveiller; car ils pouvaient fort bien être des petits Namaquois, et, malgré cela, être encore des Boschjesmen ou des malfaiteurs. J'ai déjà remarqué nombre de fois qu'en général les Boschjesmen sont des vagabonds de toutes les nations, qui, se réunissant, s'associent pour voler et piller indistinctement tous les voyageurs. Avant de nous coucher, j'avais expressément donné l'ordre que quelqu'un veillerait jusqu'au milieu de la nuit, et qu'après cela, un autre le remplacerait jusqu'au jour. Klaas commença la première garde, et fut relevé par un autre, qui probablement s'endormit; car, vers le point du jour, l'un des miens se mit à crier aux armes et nous réveilla tous précipitamment; il se débattait avec un des deux petits Namaquois, qui cherchait à lui enlever son fusil. Mais

nous ne nous montrâmes pas plus tôt, que, lâchant prise, il se sauva à toutes jambes. Son camarade était déjà parti. Quant au Hottentot, il fut arrêté; je lui fis lier les mains derrière le dos, et les deux jambes, de manière qu'il ne pût courir et nous échapper. Pendant que nous le garrottions ainsi il appelait de toutes ses forces ses deux camarades, qui n'eurent garde de se remontrer. Il nous protesta de son innocence, et nous assura n'être entré pour rien dans le complot de se sauver en nous volant une arme. Nous feignîmes de l'en croire; mais en attendant je me gardai bien de le lâcher sur sa bonne foi: je lui promis pourtant qu'il ne lui serait rien fait; mais que si nous recevions la plus légère hostilité, il pouvait être certain qu'il serait le premier sacrifié. Cette petite aventure de la nuit nous prouvant que nous avions réellement lieu de redouter d'être attaqués par les Boschjesmen, nous prîmes le parti de quitter les arbres de la rivière et de marcher à travers la plaine, où, étant plus à découvert, nous ne courions pas autant le risque d'être surpris. Notre Hottentot garrotté nous gênait beaucoup dans notre marche, et afin d'aller plus vite, nous fûmes contraints de lui délier les jambes. La nuit nous surprit étant encore à quatre lieues de notre camp; et malgré le désir que nous avions d'y arriver au plus tôt, nous fûmes contraints de faire halte, tant

nous
moins
et sans
Aya
empêc
sâmes
plus r
si près
liberté
mais s
où je
du can
encore

Dépar

Il y
dans l
enfin p
maquoi
prépara
bock. L
doutant
beaucor
plaisir,
être enc
dont j'a
ci pouv

nous étions excédés de fatigue d'avoir fait au moins douze lieues ce jour-là, à travers les sables et sans aucun abri contre les ardeurs du soleil.

Ayant pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher notre prisonnier de s'enfuir, nous passâmes une nuit tranquille. Au point du jour, n'ayant plus rien à redouter des siens puisque nous étions si près du camp, je le fis délier et lui rendis sa liberté, en lui recommandant toutefois de ne jamais se faire revoir dans les environs des lieux où je me trouverais. Nous reprîmes le chemin du camp, où nous arrivâmes de très bonne heure encore.

Départ pour le Cap. Excursion chez les Petits-Namaquois.
Retour au Cap.

Il y avait cinq semaines que je m'étais établi dans l'ermitage de Schoenmacker. Je le quittai enfin pour me rendre à une horde de petits Namaquois, située à cinq lieues de notre camp; on y préparait une grande chasse aux gazelles springbock. Le chef nous invita à être de la partie, ne doutant pas qu'avec nos armes nous contribuerions beaucoup au succès de cette chasse. J'acceptai avec plaisir, autant pour leur rendre service que pour être encore témoin d'une battue du genre de celles dont j'ai déjà eu occasion de parler ailleurs : celle-ci pouvait peut-être offrir des détails nouveaux et

des manœuvres particulières. La partie fut remise au lendemain. Tous, hommes, femmes et enfans étaient occupés, travaillaient avec ardeur aux préparatifs.

Au débouché d'une gorge formée par deux collines, on avait planté deux rangées de piquets qui venaient y aboutir, et qui, placées d'abord à une petite distance l'une de l'autre comme les arbres d'une allée, s'écartaient insensiblement à mesure qu'elles s'allongeaient, et allaient se perdre au loin dans la plaine. Les piquets avaient trois pieds de haut, et de chaque côté régnait une courroie à laquelle étaient suspendues de distance en distance des plumes d'autruche; cette courroie ou ce cordon, qui passait d'un piquet à l'autre, était attachée à leur partie supérieure.

Mais comme il n'eût pas été possible de se procurer assez de courroies pour fournir à la longueur immense de cette double file, on y avait suppléé, au lieu où elles manquaient, en garnissant les bâtons de faisceaux de plumes d'autruche, d'ailes d'oiseaux, de bouts de queues, de morceaux de peaux découpées, et même de kros entiers, en un mot, de tout ce qu'on avait cru capable de servir d'épouvantail au gibier.

Le piège commençait à l'ouverture même de la gorge. Là on avait creusé en échiquier une vingtaine de fosses de dix pieds de profondeur sur six

à sep
de ma
si lég
la co
trer h
une f
lemen
quant
précip
busca
couche
flèches
gorge.

On
lieu et
décrire
nous n
Comme
point d
que Kl
chasseu
sauvage
gnirent
busque
gazelles

Au le
lieue de
bocken

à sept de large, et recouvertes à leur superficie, de manière à être totalement cachées, mais garnies si légèrement que le moindre poids devait enfoncer la couverture. La chasse consistait à faire pénétrer les gazelles entre les deux rangées de piquets; une fois dans l'intérieur, on les poussait naturellement dans le défilé où étaient pratiquées les fosses. Quant à celles qui passaient par-dessus sans s'y précipiter, elles tombaient dans différentes embuscades où les gens de la horde les attendaient couchés sur le ventre, pour les tirer à coups de flèches, au moment où elles débusquaient de la gorge.

On employa la journée entière à porter sur le lieu et à mettre en place l'attirail que je viens de décrire, et le lendemain à trois heures du matin, nous nous mîmes en marche pour le rendez-vous. Comme il était éloigné, nous n'y arrivâmes qu'au point du jour. Je montais un de mes chevaux, ainsi que Klaas, et j'étais suivi de quelques-uns de mes chasseurs et de tous mes chiens en laisse. Pour les sauvages de la horde, plusieurs d'entre eux se joignirent à ma troupe, et les autres allèrent s'embusquer le long des palissades pour empêcher les gazelles de sauter par-dessus.

Au lever du soleil, nous aperçûmes à une demi-lieue de nous une horde très considérable de springboken, chassée par une troupe de sauvages. Je

fis avancer et filer mon monde sur l'un des flancs, pour les forcer insensiblement à se porter dans les palissades. Bientôt nous en fûmes tout près ; alors nous commençâmes à les presser davantage ; enfin, quand je vis que celles qui formaient la tête entraient déjà dans l'entonnoir, moi et Klaas nous fondîmes à toute bride sur la queue en poussant de grands cris et tirant nos fusils et nos pistolets, tandis que ma troupe nous secondait par la décharge des leurs, et les autres par leurs hurlemens.

Ce bruit fut un signal pour les sauvages qui étaient cachés près des piquets. Tous se levèrent en hurlant de leur côté, et le vacarme alors devint effroyable. Les animaux épouvantés et poussés de toutes parts, se pressaient en colonne et fuyaient avec un désordre qui était vraiment amusant.

Curieux de connaître ce qui se passait à la tête et près des fosses, j'y courus. Je m'attendais à les trouver bientôt comblées et à voir les gazelles s'y précipiter en tas : je me trompais. Ces animaux sont très fins. Il n'y avait eu que les premiers qui fussent tombés dans le piège ; les autres, dès qu'ils l'apercevaient, l'esquivaient en sautant par-dessus.

Pendant plus d'une demi-heure que dura le passage, ces sauts ne discontinuèrent pas d'un instant, et jamais je n'ai vu un spectacle pareil à celui de tous ces milliers de fuyards qui couraient comme le vent, et dont la moitié était en l'air.

Il y
balles,
d'autre
que tro
étaient
en avai
empois
les aut

Cett
regard
ratifs d
gibier
traire q
d'hom
pareille

Je re
somme
phans
tait pl
eûmes
intérêt
chargé
dans le

Ce n
étant t
nassier
café ; c
poudre

Il y en eut un certain nombre de tués par nos balles, quelques-uns étranglés par nos chiens, et d'autres étouffés par la presse; mais on n'en trouva que trente-sept dans les fosses, encore la plupart étaient-ils dans les premiers trous. Les Namaquois en avaient aussi blessé plusieurs avec leurs flèches empoisonnées, et quoique ceux-ci eussent fui avec les autres, ils se flattaient de les retrouver bientôt.

Cette chasse ne me paraissait pas heureuse. Je la regardais même comme mauvaise, vu les préparatifs qu'elle avait exigés et l'immense quantité de gibier que nous avions vue. On m'assura au contraire qu'elle était merveilleuse, et que de mémoire d'homme on ne se rappelait pas en avoir fait une pareille.

Je regagnai les montagnes, parce que de leurs sommets pouvant découvrir la rivière des Éléphants où devait être arrivée ma caravane, il m'était plus aisé de me diriger dans ma route. Nous eûmes encore trois jours de marche, sans autre intérêt qu'une nuit passée près d'une belle source, chargée de ces arbustes dont les fruits sont nommés dans le pays *wolfs-giff*, ou *poison des loups*.

Ce nom leur vient de la propriété qu'ils ont, étant torréfiés, de faire mourir les animaux carnassiers qui en mangent. On les grille comme le café; on les pulvérise de même, et l'on en saupoudre des viandes qu'on expose pendant la nuit

à la voracité de ces animaux. C'est surtout pour l'hyène et le jackal qu'est destiné cet appât. Dès qu'ils en ont mangé, ils enflent prodigieusement, et meurent plus ou moins promptement, selon la quantité qu'ils en ont pris. Enfin nous aperçûmes de grands arbres qui, par leurs sinuosités, paraissaient border une rivière. Ne doutant pas que ce ne fût la rivière des Éléphants, nous descendîmes les montagnes pour nous rendre sur ses rives. D'après mon estime, je ne croyais pas, à beaucoup près, être remonté si haut et rejoindre cette rivière tant au-dessus de l'habitation de Van Zeyl, où j'avais donné rendez-vous à ma caravane; mais étant certains que nous devions l'avoir dépassée, nous descendîmes le fleuve, et en deux campemens nous nous trouvâmes à la maison de Van Zeyl, où tout mon monde et mes voitures m'attendaient depuis trois jours.

Ma caravane était fort diminuée. Les traqueurs hottentots, après avoir passé la rivière, s'étaient rendus dans leurs hordes respectives, et n'avaient laissé au camp que deux des leurs, chargés de m'attendre, pour recevoir de moi, soit en argent, soit en nature, la valeur du tabac qu'ils m'avaient vendu sur l'Orange.

J'eusse désiré le leur rendre en nature, afin de leur épargner l'embaras d'aller dans les colonies en acheter d'autre; mais pour cela il me fal-

lait ac
en ma
près d
cheval
d'un es
France
gnons
cette g
énorme

Tou
ceux q
par co
mier p
sein d'
y avai
troupe
vait dé
si, pou
dinaire
nient p
prendre
le Lac
fert, je
sources

Dans
ce dét
de ma
forcé p

lait acheter moi-même. L'habitation de Van Zeyl en manquait; mais j'appris que j'en trouverais près de là, chez un autre colon. Je m'y rendis à cheval et y fis une provision, au prix exorbitant d'un escaling de Hollande la livre (douze sous de France). Après quoi, quitte envers mes compagnons de voyage, je me rendis au Heerelogramment, cette grotte tapissée naturellement par un arbre énorme, et que j'ai décrite ailleurs.

Tout était vert dans ce canton, comme dans ceux que je venais de parcourir : bien différens, par conséquent, de ce qu'ils étaient à mon premier passage; mais les colons voisins, dans le dessein d'épargner les pâturages de leurs propriétés, y avaient fait conduire leurs troupeaux, et ces troupeaux y étaient si nombreux que tout s'y trouvait dévasté. Les gardiens m'assurèrent même que si, pour retourner au Cap, je suivais la route ordinaire, j'éprouverais partout le même inconvénient pour mes bêtes; et ils me conseillèrent de prendre plus au sud-ouest, par Verloore Valley ou le Lac perdu, où les pâturages ayant moins souffert, je devais nécessairement trouver plus de ressources.

Dans l'impatience où j'étais de regagner le Cap, ce détour, qui allait me coûter plusieurs journées de marche, me contrariait beaucoup. Néanmoins, forcé par la nécessité, il fallut m'y résoudre. En

deux jours j'arrivai dans le Verloore Valley, grand lac qui n'est séparé de la mer que par une lisière peu considérable de dunes de sable.

Le lac et ses bords étant couverts d'oiseaux de toute espèce, je me flattais d'y trouver, pour la collection de mon cabinet, de quoi me dédommager des contrariétés de la route. En effet, j'y vis non-seulement tous les oiseaux que je venais de rencontrer sur la Rivière Verte, mais encore les foulques d'Europe, différentes espèces de grèbes, spécialement celle qui est connue des naturalistes sous le nom de grèbe cornu, enfin une espèce particulière de manchots.

Arrivé à la baie, je la visitai tout entière, et parcourus toutes ses sinuosités. Kolbe, qui n'était pas plus géographe que naturaliste, et qui n'avait pas plus vu Sainte-Hélène que les colonies, dit que le Berg-Rivier se décharge au nord de cette baie; et c'est ainsi qu'il le représente dans sa carte. Kolbe se trompe ici comme en mille autres endroits : le Berg a son embouchure dans la partie sud de Sainte-Hélène; d'ailleurs cette baie est, en général, mal placée dans toutes les cartes maritimes; sa position diffère de plus de quinze minutes en latitude.

Cette rivière, que j'ai remontée assez haut, est obstruée par des forêts de roseaux dans lesquels viennent se retirer et se cacher les hippopotames.

Le gou
amphi
a défe
pécuni

Apr
me re
celle d
Hélène
lots; j
Bay tr
qu'éto
jamais
certain
en con
seulem
cette p

En c
de mo
bonne
gens d
par un
ma re
bon a
prire
dyssen
la vie.

Sw
des ne

Le gouvernement, craignant qu'on y détruisit ces amphibies, et voulant y en conserver l'espèce, en a défendu la chasse, sous peine d'une amende pécuniaire.

Après avoir visité la baie de Sainte-Hélène, je me rendis, en suivant le rivage de la mer, dans celle de Saldanha. Cette baie et celle de Sainte-Hélène étaient toutes deux remplies de cachalots; j'en comptai dans la seule anse de Hoetjes-Bay trente-deux qui jouaient ensemble. Il est plus qu'étonnant que les gouverneurs du Cap n'aient jamais pensé à cette branche de commerce, qui certainement serait très lucrative; mais il faudrait en concéder l'exploitation aux colons, en réservant seulement pour la Compagnie quelques droits sur cette pêche.

En quittant Saldanha je marchai vers l'habitation de mon vénérable ami Slaber. Son aimable et bonne famille, prévenue de mon retour par les gens de mes chariots, et instruite de mon arrivée par un de mes chasseurs envoyés en avant, vint à ma rencontre. Je fus surpris de ne pas voir mon bon ami Slaber au milieu de ses enfans. Ils m'apprirent que depuis mon départ, attaqué d'une dyssenterie cruelle, il ne tenait presque plus à la vie.

Swanepoel, en revenant du Cap, m'apportait des nouvelles de mes amis et des lettres d'Europe,

entre autres une de mon respectable ami Boers, qui m'annonçait son arrivée en Europe, après la traversée la plus heureuse. Non content de m'avoir été aussi utile pendant son séjour au Cap, il m'apprenait qu'il m'avait de nouveau recommandé à tous ses amis, et plus particulièrement au nouveau fiscal.

Parmi mes lettres il y en avait plusieurs de ma famille et de mes amis de France; mais il s'en trouvait une d'Amsterdam qui bouleversa tous mes projets et tous les arrangemens que je méditais déjà pour un troisième voyage dans les déserts d'Afrique: celle-ci était de Temminck. Il me donnait avis que bientôt il sortirait des ports de Hollande un navire de la Compagnie, qui allait à Madagascar pour la traite des nègres. Le bâtiment devant relâcher au Cap pour se rafraîchir et prendre des vivres, il m'était aisé de m'aboucher avec le capitaine, et de m'embarquer avec lui pour Madagascar.

D'après le goût que j'avais pour les voyages, mon ami s'était bien imaginé que je saisiserais avidement l'occasion de connaître cette île célèbre, la plus grande du monde connu. Lui-même, prévenant mes desirs, avait fait avec le capitaine les arrangemens qu'il croyait les plus convenables, et par sa lettre il m'en donnait avis.

Je fus infiniment sensible à cette prévenance

aimable
combi
dait pe
l'occas
que j'a
puisqu
devait
aisé, à
premi
à visit
m'occu
l'autre
mon a
Enfi
dans l
monsie
reçu c
de plu
faisans

Mon
de m'i
vaissea
rope. L
à M. T
fait po
d'acce
dais q
condu

aimable , aussi conforme à mes goûts que sagement combinée. A la vérité ce nouveau projet ne s'accordait pas avec l'autre ; mais , outre que je trouvais l'occasion de connaître une nouvelle terre , outre que j'aurais le temps nécessaire pour la parcourir , puisque le navire , par l'objet de sa destination , devait faire quelque séjour dans l'île , il m'était aisé , à mon retour au Cap , de reprendre mon premier dessein. Je renonçai donc pour le moment à visiter de nouveau l'intérieur de l'Afrique , et ne m'occupai plus que des dispositions à faire pour l'autre plan , dispositions d'autant plus faciles que mon ami m'en avait aplani toutes les difficultés.

Enfin , après une absence de seize mois , passés dans les déserts d'Afrique , j'arrivai au Cap , où monsieur et madame Gordon m'attendaient. Je fus reçu comme un ami , un frère , un fils , ce qu'on a de plus cher , et jamais l'amitié de ces hôtes bien-faisans ne s'est démentie un seul instant.

Mon premier soin , dès que j'eus ma liberté , fut de m'informer s'il y avait dans le port quelque vaisseau qui s'apprêtât à mettre à la voile pour l'Europe. Il s'en trouvait un dont je profitai pour écrire à M. Temminck , et le remercier de ce qu'il avait fait pour moi. Je lui annonçais que j'étais résolu d'accepter son offre généreuse , et que je n'attendais que l'arrivée du vaisseau négrier qui devait me conduire à Madagascar. Je fis passer le même avis

à ma famille, et ne songeai plus qu'à mon départ.

Pendant mon séjour au Cap, le vaisseau négrier arriva dans la rade; il m'apportait des lettres de mon ami Temminck qui me réitérait encore tout ce qu'il m'avait déjà écrit précédemment au sujet du voyage de Madagascar, m'invitant à le faire, et ne doutant point de l'agrément que me procurerait le capitaine de vaisseau qui lui avait les plus grandes obligations; mais je ne tardai point à m'apercevoir que mon ami s'était trompé à l'égard de cet homme qui me prouva par sa conduite le peu d'envie qu'il avait que je fisse avec lui cette traversée. Ne voulant pas m'exposer au désagrément certain de faire un pareil voyage avec un homme qui craignait aussi visiblement que je ne gênasse apparemment ses projets de commerce, je renonçai pour l'instant à Madagascar. D'autres chagrins vinrent encore éloigner ce projet, et je n'y songeai plus. L'Europe alors attira toutes mes pensées, et j'en repris le chemin.

Je montai *le Gange* qui était commandé par le capitaine Paardekooper. Nous appareillâmes de False-Baye le 14 juillet 1784, accompagnés par quatre autres vaisseaux de la Compagnie.

Le 4 octobre nous passâmes à la vue des îles désertes de Flores et Corves, dont nous longeâmes la côte à la portée du mousquet.

Enfin, le 1^{er} novembre nous eûmes connaissance

des
men
du c
cent
mon
aussi

A
brun
plus
men
battu
de M
de t
Fless
vaiss
péra
rach
pris
arriv
de la
effet
de n
jour
les
abse

des côtes de l'Europe, où nous fûmes constamment battus des vents contraires, jusqu'à l'entrée du canal, où nous fîmes station avec plus de deux cents bâtimens revenant de toutes les parties du monde, et que les vents contraires retenaient là aussi bien que nous.

A peine fûmes-nous entrés dans le canal qu'une brume épaisse s'éleva; elle devint à chaque instant plus compacte, et les vents les plus violents commencèrent à souffler. Nous passâmes le canal battu par la tempête, nous avançâmes vers l'île de Middelbourg, où nous jetâmes l'ancre à la vue de terre. Nous entrâmes enfin dans la rade de Flessingue, où nous mouillâmes à côté du même vaisseau qui m'avait conduit au cap de Bonne-Espérance, et que la Compagnie hollandaise avait racheté des Anglais qui, comme on sait, l'avaient pris lors de son départ du Cap pour Ceylan. A peine arrivé à terre, je louai une barque, au moyen de laquelle je me rendis sans délai, avec tous mes effets, à Amsterdam. J'allai me jeter dans les bras de mes bons amis Boers et Temminck; quelques jours après je partis pour Paris, où j'arrivai dans les premiers jours de janvier 1785, après une absence de cinq années.



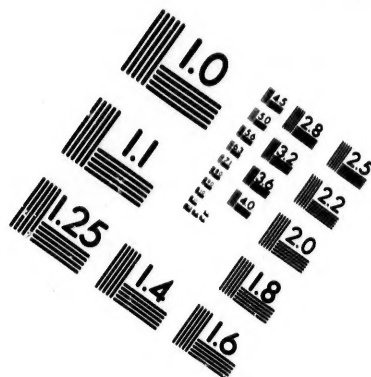
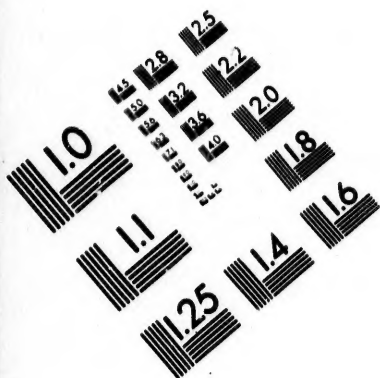
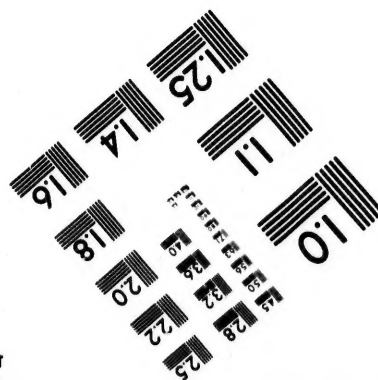
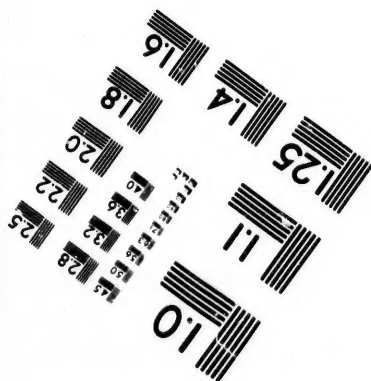
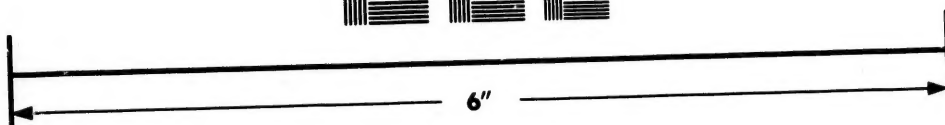
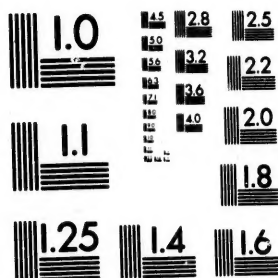


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0

10 11 12 14 16 18 20

TABLE

DES

MATIERES CONTENUES DANS LE VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

	Pages.
VOYAGES EN AFRIQUE. — Dix-huitième siècle.	1
LEVAILLANT (1780-1785). — Préliminaire.	<i>ib.</i>
PREMIER VOYAGE.	
Traversée de Hollande au cap de Bonne-Espérance.	7
Départ pour la baie de Saldanha.	16
Retour de la baie de Saldanha au Cap.	37
Voyage à l'est du Cap, par la terre de Natal et celle de la Cafreterie.	52
DEUXIÈME VOYAGE.	
Voyage dans le pays des Petits et Grands Namaquois.	233
Voyage à la baie de Saldanha.	259
Départ de l'habitation de Slaber.	272
Retour au camp. Perte de mes attelages.	284
Voyage dans le pays des Petits et Grands Namaquois.	290
Départ de l'auteur pour le pays des Grands Namaquois. Son arrivée à la rivière des Lions. Il tue des girafes. Sa des- cription.	316
L'auteur visite les Caminouquois.	329
Arrivée chez les Grands Namaquois. Description de ces peuples.	336
Voyage dans le pays des Petits et Grands Namaquois.	349
Dangers que court l'auteur chez les Kabobiquois. Voyage chez les Houzouanas. Mœurs de ces peuples.	361
Séparation d'avec les Houzouanas.	425
Retour au camp. Arrivée de l'auteur chez les Gheyssiquois. Mœurs de cette horde.	440
Départ pour le Cap. Excursion chez les Petits Namaquois. Retour au Cap.	451

FIN DE LA TABLE.

VOLUME.

Pages.

1

ib.

7

16

37

de la

52

233

259

272

284

290

Son

des-

316

329

ces

336

349

yage

361

425

nois.

440

uois.

451